

MAX NÉNA



THORNS
and
ROSES

JACQUELINE

MAX NÉNA



THORNS *and* ROSES

MAX NÉNA

OceanofPDF.com

THORNS *and* ROSES

MAX NÉNA

OceanofPDF.com



47 bis rue nationale
35380 Plelan le Grand
Siret 88976552500015

« Le code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'articles L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, et illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L.122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

Dépôt légal avril 2023
ISBN : 978-2-493363-14-5
Auteur : ©Max Néna
Graphiste : ©Loïs Smes
Sources images : ©Envato-Elements
©Pixabay ©Istock ©123RF
Correction : ©LJL Translations

OceanofPDF.com



Juliette

« Merci pour les roses, merci pour les épines. La vie n'est pas une fête perpétuelle, c'est une vallée de larmes, mais c'est aussi une vallée de roses. Si vous parlez de larmes, il ne faut pas oublier les roses, et si vous parlez de roses, il ne faut pas oublier les larmes. »

Jean d'Ormesson

Une larme atterrit sur la page entrouverte de mon carnet. Depuis l'enfance, je répands mes sentiments sur papier. C'est mon remède cathartique contre l'absurdité de mon existence. Ma peine macule la feuille et fait baver l'encre. Le mot « bonheur », ainsi auréolé, semble dégouliner. Il hésite à rester figé dans cette phrase écrite noir sur blanc. Comme moi, en suspens dans ma destinée. Je suis lasse, dépassée par ma propre histoire. Je n'ai même plus l'impression qu'il s'agisse de la mienne, d'ailleurs. Un automate, voilà ce que je suis. Mécaniquement, je sors du lit chaque matin. Méthodiquement, j'effectue ma routine. Plus aucune passion ne m'anime, j'accomplis les choses parce qu'elles doivent être faites, je tiens le coup, pour mes enfants.

Un an. Une saleté d'année que je suis veuve. Cinq petites lettres pour une grande tragédie. Un drame bien trop précoce pour mes presque trente-deux printemps. Mais la vie est une sacrée traînée qui prend autant qu'elle donne. Et bien souvent, sans même prévenir. C'est un peu comme la célèbre

vanne du chien. Le chien sort, une voiture passe et, paf, le chien. Sauf que là, ce n'est pas une blague glauque. C'est Marco qui prend sa moto, un camion roule et, paf, Marco. En une fraction de seconde, ce que je possédais m'était arraché.

Auprès de lui, j'avais retrouvé une douceur de vivre. Notre relation était particulière, mais sincère. Nous n'avons jamais connu la passion des débuts. Ces fameux papillons dans le ventre n'étaient pas pour nous. Pas plus que ce désir charnel intense qui consume les amants fougueux. Nous nous étions apprivoisés, simplement. Cet appétit vorace, je l'ai connu jeune, dans les bras d'un autre, et il m'a bousillée.

Les fantômes du passé n'étaient jamais loin, mais je m'en accommodais. Il y a des absences qui deviennent des compagnes de route, et des présences rassurantes qui font office de boussole sur ces pavés instables. Marco était l'une d'elles. Il me nourrissait d'une sérénité que j'avais trop longtemps recherchée. Il était le baume apaisant qui guérit les blessures. Les cicatrices demeurent, mais ne saignent plus. Alors on se surprend parfois à les effleurer, derniers vestiges de ce qui nous a un jour définis. Depuis sa perte, mes plaies se sont rouvertes. Elles suintent le vide, le manque de tous ces spectres.

Pour autant, je ne suis pas brisée. Seulement incomplète, comme amputée. C'est juste plus difficile d'avancer. Mais j'y parviens. J'arrive encore à me réjouir du rire de mes filles, à défendre mes valeurs, à apprécier les dégradés d'un coucher de soleil, à savourer la senteur des roses. Même si leurs épines me déchirent. Je ne m'écroule pas, je m'accommode de la douleur comme d'une entité familière. Je fais front pour ma Ninon et ma petite Lou. Du moins, je me l'impose. Je leur dois, ainsi qu'à leur père, dont la disparition pèse sur notre quotidien.

Mais certains soirs, comme maintenant, la solitude me tenaille et m'empêche de respirer. Les mots griffonnés ne suffisent plus à évacuer cette mélancolie chargée d'amertume. Dans ces moments, je lâche prise. Je n'ai pas à avoir l'air forte, je ne suis plus celle qui tient bon. Dans l'intimité de ma chambre, sans témoin, je peux être dévastée. La place béante laissée

dans ma poitrine n'est comblée que par mes sanglots étouffés dans un coussin, confident de mes faiblesses.

Ces nuits-là, quand le désespoir et l'angoisse m'accablent, mes paupières, pourtant si lourdes, luttent jusqu'à ce que l'épuisement me terrasse. Je ne rêve plus, je sombre, anesthésiée.

Et au petit matin, l'automate se remet en marche.

OceanofPDF.com



Juliette

Troisième fois que mon réveil s'acharne. Les jours de travail sont plus durs que les autres. Se lever aux aurores est une torture. Un supplice que je dois supporter encore plus d'un mois, avant mes prochaines vacances, fin avril. Je me sens si fatiguée. Mon métier ne tolère pas de négligences, aussi, je le pratique avec la plus grande méticulosité. Être infirmière libérale n'était pas ma vocation première, même si j'apprécie prendre soin des autres. Certaines rencontres donnent le sourire, d'autres bouleversent, toutefois, elles m'ancrent dans la réalité. Et j'ai besoin de me sentir utile.

Sur la pointe des pieds, pour ne pas réveiller mes princesses, je me faufile dans le couloir et me dirige vers la cuisine ouverte. Mon premier réflexe matinal est toujours d'ingurgiter la moitié de mon poids en caféine. Le breuvage amer efface en partie les traces de mes insomnies. Le reste sera camouflé sous une discrète touche de maquillage.

Tout est déjà organisé pour la journée. Je suis une véritable machine à coordonner. Les premières semaines seule, je me suis laissée dévorer par le quotidien. Il m'engloutissait. Mais je ne pouvais pas le laisser m'enliser. Deux fillettes, elles-mêmes en perte de repères, comptaient sur moi. Depuis, je planifie tout. Les rendez-vous de Ninon, mon aînée, qui est autiste Asperger ; les moments où je dois solliciter ma mère ; les courses, les lessives, les devoirs, les sorties, les repas. Tout. Un robot à la mécanique

bien huilée. Une métronomie sans autre saveur que celle de ne pas être submergée.

Dans la salle de bains, ma douche est sommaire. Le minimum syndical. Ma féminité est reléguée au fin fond d'un placard depuis douze mois. Le regard que je porte sur mon corps est désormais fonctionnel. Il ne doit pas s'enrayer et rester opérationnel.

D'un geste rapide du poignet, j'essuie la condensation sur le miroir. Mon reflet est trouble, quelques gouttelettes glissent le long de la vitre, laissant apparaître ma chevelure blonde. C'est étrange de se voir sans se reconnaître. Je la trouve plutôt jolie, celle qui me fait face, avec ses yeux couleur océan, son nez droit et sa peau diaphane, mais sacrément cabossée. On dirait une coquille creuse. Malgré tout, elle est là, elle se tient droite. Ce matin, ce que je vois me rassure. C'est imperceptible, pourtant, je distingue cette petite étincelle au fond de ses yeux. Au fond de mon âme. Elle n'est pas éteinte, j'attends le souffle qui viendra la raviver. *Bientôt peut-être... Il est temps.*



Madame Rodrigue est ma septième patiente de la matinée et je dois user de toute ma patience pour ne pas commettre un meurtre. Cette vieille bigote, pleine aux as, est imbuvable. Chaque jour, je viens chez elle aux alentours de dix heures et pourtant, je trouve porte close. La vipère nous considère comme son personnel de maison. Aussi, je dois m'acharner sur la sonnette pour avoir l'honneur de faire sa toilette et de récurer son séant. Arrière-train qui, soit dit en passant, flatule. Beaucoup. Je parviens à subir en silence ses agressions olfactives, mais j'ai plus de mal avec ses propos belliqueux, racistes et intolérants. Elle est l'archétype de la fausse dévote qui passe tous ses dimanches à la messe et oublie ses préceptes religieux sitôt le parvis de l'église franchi. D'ordinaire, je ne m'en formalise pas et

me contente de grincer des dents. Mais en cet instant, elle salit ce que j'ai de plus cher : ma famille.

— Ma pauvre Juliette... Ce ne doit pas être facile tous les jours. Veuve et deux gamines sur les bras, dont une attardée... Quand même, je vous plains, ose-t-elle.

Mon sang ne fait qu'un tour. Je m'impose une longue inspiration pour reprendre contenance. Faire avaler son dentier à une patiente n'est clairement pas éthique.

— Madame Rodrigue... Vous avez pensé à consulter un neurologue ? Ça fait plusieurs fois déjà que je remarque que vous n'employez pas les bons mots. À votre âge, c'est courant, mais je commence à m'inquiéter. J'en parlerai à votre médecin, on ne sait jamais.

Je profite de son hébètement pour attraper le parfum offert par son auxiliaire de vie, celui qu'elle déteste, et le vaporise en abondance sur le col de sa robe. Devant sa mine déconfite, je ne demande pas mon reste et quitte sa maison au pas de course. Je peux encaisser bien des choses, mais certainement pas des propos humiliants qui dénigrent mes enfants.

À peine ai-je démarré qu'un appel sur le kit mains libres retentit dans ma voiture. C'est Marie, ma collègue et l'une de mes meilleures amies, connue durant mes études.

— Coucou, Juju, ça va, tout se passe bien ?

— Ça va, à part Mme Rodrigue qui fait encore des siennes.

— Cette morue ! Avec un quatrième mari, elle nous emmerderait moins. Se faire astiquer le bourgeon ne lui ferait pas de mal ! Beurk, non... Oublie, je vais gerber rien que d'y penser.

Marie est un bonbon de malice, toujours le sourire et la bonne répartie. Avec Élodie, que je connais depuis ma tendre enfance, nous formons un trio inséparable. Elles sont mes précieuses confidentes, connaissent tous mes secrets, même mes parts d'ombres.

— Tu voulais quoi, Mar' ? Il faut que j'enchaîne, là.

— Nouveau patient ! Monsieur Machtib, Mech-machin... Je sais plus où je l'ai noté, je t'envoie ça, après ! Bref, prise en charge après AVC il y a un

mois. Nursing, constantes¹ et pansement talon. Le dossier et les prescriptions sont chez lui. Il habite au 355, Impasse des Lilas, Avenue de la mer. C'est bon pour toi ?

— Ça marche. Je compte sur toi pour le SMS, cette fois !

La connaissant, elle l'aura oublié après avoir raccroché. Au moins, pour une fois, elle m'a filé une adresse.

— Attends, Juliette ! Une petite soirée ce week-end, ça te tente ? Tu fais garder les puces et on sort toutes les trois.

Je sais bien que je me terre. Mais j'ai perdu le goût des autres et de la légèreté. Moi-même, je suis sans saveur, c'est comme si j'avais été mâchée, régurgitée. Hormis mon cocon et le travail, je gravite en dehors de tout, comme une étrangère propulsée dans un univers angoissant.

— Je crois pas, Mar', je me sens pas prête.

— Ma Juju, t'as le droit de vivre, tu sais ? Je suis désolée de te le dire, mais ça fait un an... Tu tiendras pas longtemps comme ça.

— Je sais, coupé-je, on en reparle plus tard. Je te laisse.

Je n'ai pas le courage d'alimenter cette conversation qui me noue la gorge. Ce qu'elle annonce est une vérité. J'en ressens le besoin, mais ne me l'autorise pas. Il me faut ce petit déclic qui déverrouillera ma poitrine de cet étau oppressant, pour ne plus suffoquer à chaque inspiration.

Après une matinée rythmée, j'arrive enfin devant la maison de mon dernier et nouveau malade. Je n'ai pas eu de mal à trouver, La Seyne-sur-Mer est la ville de mon enfance, j'y ai toujours vécu. Le quartier est agréable, proche de la plage. C'est un secteur prisé qui reste abordable et, à vrai dire, pas très loin de chez moi.

Comme je le supposais, Marie ne m'a toujours pas envoyé de message. J'aime être une professionnelle irréprochable. Connaître l'identité des personnes que je soigne est primordial, car souvent, le premier contact conditionne la suite des soins. Pour moi, le côté humain prime sur le reste. Aussi, ce genre de situation m'exaspère, ce qui n'est pas le cas chez mes associées, qui en sont coutumières. Cependant, je ferme les yeux sur leurs

impairs, car avec Sarah, que je ne fréquente pas en dehors du boulot, nous sommes trois infirmières à nous relayer sur cette tournée. Je profite ainsi d'un planning allégé et demeure disponible pour mes filles.

Pour ne pas être en retard, je me dirige d'un pas vif vers le portillon et maudis mon amie pour son manque de rigueur. Avec un peu de chance, il y aura bien un nom sur la sonnette ou la boîte aux lettres. Mais j'ai beau scruter la façade, je ne vois rien. Je suis encore dans ma recherche lorsque j'entends quelqu'un m'interpeller.

— C'est toi l'infirmière qui vient pour mon mari ?

La voix est chaleureuse, teintée d'un fort accent maghrébin et me semble d'emblée sympathique. Je relève la tête sur une femme d'une soixantaine d'années qui me surplombe en haut des escaliers. Je ne me formalise pas du tutoiement, c'est quelque chose de courant dans mon métier.

— Bonjour, madame. Oui c'est moi, je suis Juliette.

— *Ahlan*, Juliette ! Viens, suis-moi.

— *Ahlan bik²* !

— Tu parles arabe ? s'étonne-t-elle.

— Juste quelques mots.

Je passe un jardinet fleuri qui semble en fait s'étendre sur l'arrière de la bâtisse. L'entrée, le portail principal, ainsi qu'un grand terrain, se trouvent en réalité de l'autre côté.

— Au fait, madame, je suis navrée, mais ma collègue a oublié de me donner votre nom, ajouté-je, un peu gênée.

— Ah, ma belle, pas de ça, ici ! Pas de Madame ou de Monsieur, c'est Maryam et Ayoub !

Bon, je crois qu'il faut que je m'incline, j'aurais au moins essayé. La carte Vitale me fournira la réponse, de toute façon. Arrivées à l'intérieur, ma charmante hôtesse me propose d'aller saluer son époux pour faire les présentations. La décoration est harmonieuse, épurée, plutôt moderne, mais pas forcément en accord avec l'âge de la propriétaire. L'étonnement doit

d'ailleurs se percevoir sur mon visage, car celle-ci s'approche de moi en souriant.

— Ici, c'est la maison de mon fils. Il l'a achetée il y a trois ans, mais il est parti travailler à l'étranger. Il nous a demandé de nous en occuper... Et au moins, on peut recevoir les petits-enfants de Paris quand ils viennent.

À l'évocation de sa famille, le visage de Maryam s'illumine, empreint, je suppose, d'une fierté maternelle. Elle me dirige ensuite vers une des chambres par le biais d'un couloir orné de divers objets orientaux. J'y découvre son mari, allongé sur le lit, les traits creusés, mais rehaussés d'un sourire avenant. Il paraît plus âgé que sa femme. J'attrape sa main tremblante pour le saluer et, positionnés ainsi, nous discutons. Son accent, moins prononcé que celui de son épouse, est harmonieux, chaleureux même. Ces gens me mettent à mon aise avec une étrange impression de familiarité. Toutefois, le regard ambré d'Ayoub, me perturbe. Il est profond, pénétrant et éveille quelque chose qui remue ma conscience.

Il me confie ses ennuis de santé, ses craintes, légitimes, de ne pas redevenir celui qu'il était avant. Alors, je lui explique mon rôle dans sa rééducation, le rassure à mots feutrés et appose ma paume sur sa main.

— Maintenant, si ça ne vous dérange pas, je voudrais regarder les ordonnances et les comptes rendus du médecin, pour ne rien louper.

— Ils sont sur le buffet du salon, à côté du portrait de mes enfants. Tu veux bien aller les chercher, ma fille ? Tu seras gentille, me répond Maryam.

Les yeux humides, elle se glisse à ma place. Touchée par leur tendresse, je les quitte pour leur laisser un peu d'intimité. Je m'oriente dans la pièce indiquée pour récupérer le dossier médical. Celui-ci est posé à côté d'un joli cadre de famille. Lorsque je détaille la photographie, mon souffle se coupe. Je cille à plusieurs reprises. Un visage retient toute mon attention. Mon palpitant rate un battement, avant de s'emballer frénétiquement.

Mon téléphone vibre dans la poche arrière de mon pantalon. Sans doute Marie qui me répond enfin. Mais je n'ai pas besoin de regarder son message, pas plus que de découvrir le patronyme d'Ayoub. Parce que je le

sais, désormais. La personne que je contemple, sur ce papier glacé, porte le même nom.

Mes oreilles sifflent, ma gorge se comprime. Je suis propulsée dans une époque que je pensais révolue, à jamais. Celle où mon cœur a frémi pour la première fois.

C'est Mejib. Monsieur Mejib.

OceanofPDF.com



Juliette

Printemps 2002

Invisible et insignifiante sont, je crois, des adjectifs qui me correspondent. Il faut dire que j'ai le physique qui va avec. Une chevelure indomptable, des lunettes à monture écaille, de l'acné et cette saleté d'appareil dentaire qui bousille ma confiance en moi. Même le petit des voisins qui marche à peine s'est mis à chialer la dernière fois, quand je lui ai souri. Mes copines n'ont pas ce problème. Coiffures impeccables, jolies peaux, dentitions parfaites et surtout... Des seins. À treize ans, c'est ce qui te permet de passer de la case banale à captivante.

Adèle et Anna brisent pas mal de cœurs. Moi, je suis la bonne poire qui transmet les petits mots doux de leurs prétendants. Ce n'est pas leur faute si la nature leur a fourni une paire de roploplos bien garnis, tandis que je devais être absente le jour de la distribution. Ça creuse une différence déjà établie. Je suis l'intello timide qui n'a encore jamais embrassé de garçon.

En toute honnêteté, je vis très bien ce statut. Plaire serait flatteur, mais, à notre âge, les mecs sont des crétins. À vrai dire, je n'ai pas envie qu'un de ces abrutis à la voix qui déraile, avec une moustache naissante ridicule,

colle sa langue dans ma bouche. J'en ai juste marre d'être transparente parce que mon corps a oublié de faire sa crise d'adolescence. J'aimerais qu'on m'apprécie pour ce monde intérieur dans lequel je m'évade si souvent. Mais dans la cour de récré, parler de livres ou d'art n'est pas tendance, affirmer ses valeurs non plus. Alors je suis le mouvement, en attendant que ce soit mon heure. Ma mère affirme que mon tour viendra, que c'est la dernière rose à s'épanouir qui retient toujours l'attention, parce que les autres sont déjà fanées. J'espère qu'elle dit vrai.

Reliquer les guignols qui s'excitent pour faire rentrer un ballon dans une cage n'est pas franchement mon délire. Mais comme d'habitude, après la cantine, Adèle et Anna insistent pour que nous nous calions par terre, près du terrain de sport. En général, c'est à ce moment que Dod, nous rejoint. Dod, c'est Élodie, que je connais depuis la maternelle. Avec elle, je n'ai pas à jouer l'adolescente superficielle, je peux être moi.

Aujourd'hui cependant, mes yeux sont rivés sur le match de foot débuté par les mecs populaires du bahut. J'ai beau lutter, mes pupilles s'agrippent à ce beau brun, à la peau mate, qui rit aux éclats d'avoir loupé son tir. Je suis en apnée, hypnotisée par l'aura qu'il dégage. C'est magnétique, il n'y a que lui, j'ai oublié tout le reste.

— Sois plus discrète, Juju, ou Barbie peste et Barbie cruche vont t'afficher, murmure mon amie d'enfance.

Elle me donne un coup de coude puis replace une mèche de ses longs cheveux châains derrière son oreille.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Arrête. Je te vois baver sur le nouveau.

À la dérobée, je déglutis et jette un coup d'œil à mes camarades. Je soupire, rassurée de constater qu'elles sont bien trop occupées à comparer leur vernis à ongles pour faire attention à moi.

— Tu le connais ? Je me demandais juste pourquoi il débarquait ici en avril.

— Prends-moi pour une idiote, dit-elle en levant ses yeux verts, sa mère s'occupe de mamie et fait son ménage. Des fois, il vient lui apporter des

affaires, du coup on papote un peu. Il s'appelle Malik Mejib, il est en troisième. Super sympa, en plus, c'est une tronche.

— Malik Mejib, répété-je.

Ma voix s'amenuise pour souffler ce nom que je découvre alors que je lorgne le terrain.

— Par contre, ça reste entre nous, s'il a changé de collègue, c'est à cause des mauvaises fréquentations de son grand frère qui est en prison... Tu...

Je n'entends plus rien. Il s'est retourné et son regard se pose sur moi. Une détonation retentit dans ma poitrine. Mon cœur s'affole, je ne sais plus où je suis. Un truc vrille dans mes tripes, tant je suis frappée par la malice de ses prunelles marron doré qui me transpercent. Je n'en ai jamais vu de semblables. La chaleur qui me submerge témoigne du rougissement qui colore mes joues. Rapidement, je me détourne et n'ose plus observer les sportifs, persuadée qu'un néon fluo clignote au-dessus de mon crâne.

J'en tremble encore, quand soudain, un truc frôle mon pied. Le ballon. Je n'ai pas le temps de réagir qu'une paire de baskets se matérialise devant moi. *Non, non, faites que ce ne soit pas lui, je vais me ridiculiser !*

— Hey ! Salut, Élodie !

— 'lut Malik ! Alors, ce collègue, tu t'y fais ?

— Ça va, c'est cool. Bientôt le Brevet de toute façon, après c'est les vacances, donc je me prends pas trop la tête. Euh... Les gars m'attendent, tu veux bien me le rendre s'il te plaît ?

Je voudrais me terrer dans un trou. Évidemment, il fallait que ce soit lui. Mes oreilles s'échauffent, je dois avoir viré aubergine. Je ferme les paupières, puis inspire longuement pour dénouer mes muscles tétanisés. Un raclement de gorge me pousse à relever le visage. Mon ventre se serre. Je ne peux plus respirer. Le temps est suspendu, figé par cette douce stupeur qui me paralyse. Deux soleils me catapultent dans un univers qui m'avale tout entière. Mon cœur cogne comme un dératé, prêt à crever. Je me sens plus vivante que jamais.

C'est en lui que je viens de plonger. Dans ses abîmes et ses secrets. Je ne saurais comment l'expliquer, mais au plus profond de ses billes ambrées, il

m'apparaît avec chacune de ses nuances. Les forces, les faiblesses que je discerne, me semblent familières. Mon sang tambourine jusque dans mes tempes et mon cerveau s'est fait la malle. Plus rien ne semble cohérent, si ce n'est cette puissance qui me percute. Ses sourcils se froncent, je me sens mise à nu, exposée, sans aucun artifice pour me cacher.

— T'inquiète, Malik, ma copine est toujours dans la lune, mais elle va te le donner, pas vrai, Juliette ? Tiens, allez, mets-leur une raclée !

Ce n'est qu'au moment où Élodie m'arrache la balle des mains que je réalise l'avoir maintenue fort contre ma poitrine. Malik la récupère, tout en me scrutant d'un air perplexe, puis file au pas de course rejoindre le terrain. L'air que je retenais s'échappe de mes lèvres ; à nouveau, je peux respirer.

Que vient-il de se passer ? Je n'arrive même plus à raisonner. J'ose un dernier regard dans sa direction. Il me scrute, impassible, contrarié, peut-être, puis secoue la tête et se détourne de moi. Il a dû me prendre pour une cinglée, j'ai envie de disparaître tant je suis morte de honte.

Mes apitoiements sont de courte durée car, déjà, les filles s'extasient sur le nouveau collégien au charme indéniable. Chacune partage son petit commentaire agrémenté de gloussements puérils, attirant l'attention de tous les footballeurs, Malik compris. Élodie me lance un sourire contrit et tapote mon épaule avant de se lever. Quant à moi, je redeviens l'invisible ado, qui se contente de ramasser son sac à dos pour retourner en cours quand la sonnerie retentit.

Cette journée a une saveur particulière, de celle qui bouleverse, agite les pensées. Je suis allongée sur mon lit et digère le savon que mon père vient de me passer à cause de ma note en maths. Onze, ce n'est pas si terrible. Pourtant, je suis punie ce week-end. Au programme, révision des théorèmes.

— Pas de sortie, pas de goûter avec Élodie. Ce sera toi, moi et Pythagore, jusqu'à ce que ça rentre ! C'est pour ton bien, ma chérie, je sais que tu en es capable.

Je trouve sa réaction injuste, parce que je suis une très bonne élève. Sauf dans cette matière où mes résultats sont moyens, malgré un travail

considérable. Mais je me plie à ses exigences. Je n'aime pas décevoir mes parents, surtout mon paternel.

Antoine Gimenez est flic. Inspecteur de police spécialisé dans le terrorisme islamique, précisément. Il est une référence dans son domaine. Dire que c'est lui, la figure d'autorité dans cette baraque est un euphémisme. Il faut avouer qu'il est plutôt sanguin, ses accès de colère peuvent surprendre. Je l'aime, car il sait aussi se montrer juste et bienveillant. Je suis fière d'être la fille d'un homme si intègre. Toutefois, ses emportements ne le rendent pas très pédagogue et ont tendance à me bloquer. Aussi, la perspective de révisions en sa présence me noue la gorge, car je sais que ce sera un calvaire. Une longue séance de torture rehaussée à la sauce brimade et gueulante. En général, je termine en larmes avec la conviction d'être une débile profonde.

Avec ma mère, elle-même comptable, ils viennent de milieux très populaires. Ils se sont construits à la force de leur volonté. Pour leurs enfants, ils désirent le meilleur, imposant un devoir de rigueur et d'excellence. Du coup, dans cette maison non plus, je ne me sens pas à ma place. C'est comme si celle que j'étais ne suffisait jamais. Un prototype à améliorer que l'on voudrait transformer. Il n'y a qu'avec mon petit frère, Maxime, que tout glisse. Malgré tout, c'est dur de tenir la comparaison. Nous avons deux ans d'écart et mon frangin est déjà en cinquième. Hyperactif surdoué, il réussit tout ce qu'il entreprend. Champion d'échecs comme d'escrime, il a en plus une gueule d'ange qui fait craquer ses camarades. Même s'il est bourré de tics et ne tient pas en place, tout le monde le trouve génial. C'est la vérité. Moi... Je suis juste Juliette.

Il y a une chose, par contre, sur laquelle tout le monde s'accorde, moi la première, c'est que je suis une grande rêveuse. Mon truc, c'est les bouquins. Je les dévore et noircis mes carnets d'histoires, toutes plus folles les unes que les autres. C'est mon jardin secret, ma soupape de sécurité quand mon cœur est trop plein d'émotions. Ce soir, il déborde.

Parfois, mes doigts tremblent parce que mon corps peine à contenir ma frustration. Je les laisse alors s'acharner sur les pages blanches, répandre

leur rage. Chaque mot coincé dans ma gorge est craché par la pointe de mon stylo.

Un tapotement discret sur la porte de ma chambre me tire de mes ruminations. Je la scrute, prête à la voir s'entrebâiller, mais perçois à la place un morceau de papier se glisser sous l'interstice. Je me lève en souriant, le cœur gorgé de tendresse, car je reconnais là une habitude de mon frère. Je ramasse la feuille, que je déplie.

« Je sais que tu préfères être seule quand papa t'a passé un savon. Je déteste quand il fait ça. Moi je m'en fiche si tu comprends rien à la géométrie, parce que t'es la meilleure sœur du monde. Je t'aime. »

Émue, j'ouvre à la hâte, me propulse dans le couloir, où Maxime se retourne, surpris. Ses yeux s'écarquillent quand je cours vers lui pour le serrer dans mes bras, le prenant au dépourvu.

— Moi aussi, je t'aime... C'est toi, le meilleur frangin de l'univers.

Il m'enlace à son tour avec maladresse, toujours plus petit que moi du haut de ses onze ans, alors que je l'étreins avec vigueur.

— J'peux plus respirer.

D'un geste théâtral, il simule être au bord de l'asphyxie. Je m'écarte, observe sa bouille si semblable à la mienne, les imperfections de la puberté en moins. Nous sommes le portrait craché de notre mère.

— C'est parce que t'es encore un têtard.

— Un jour je serai plus grand que toi, et je me vengerai pour toutes les fois où tu as essayé de me tuer à coups de câlin.

— Mais ce jour-là n'est pas encore arrivé.

Taquine, j'ébouriffe ses cheveux clairs tandis qu'il me repousse en riant pour se recoiffer. Plus apaisée, je repars m'enfermer dans mon petit cocon

et m'affale sur l'édredon pour relire mes dernières lignes.

Aujourd'hui, quelque chose en moi s'est fissuré. C'était comme une libération. J'y ai songé lorsque je montais les escaliers pour regagner ma classe. Dans les yeux de Malik, c'est moi que j'ai vue. Au plus profond de lui, j'ai perçu ce feu identique au mien. Celui qui crépite sous ma peau. J'ai reconnu ce besoin d'exister, cette nécessité cachée, pourtant si forte, de s'affirmer. C'était magnifique. Il était magnifique. Ce fragment d'âme qu'il m'a laissé entrevoir m'a subjuguée, m'a révélée aussi. Il ne le saura sans doute jamais, mais il m'a insufflé une force nouvelle. Je ne retiendrai plus ces braises qui courent dans mes veines. Désormais, je veux crier qui je suis.

Mon poignet s'agite encore un peu pour déverser plus d'encre sur le cahier. Je relis ma dernière phrase écrite en lettres capitales et souris.
« DEVENIR MOI ».

OceanofPDF.com



Malik

Debout devant la fenêtre, j'admire l'agitation new-yorkaise de ce mois de mars, si loin de ma ville natale en France. C'est mon rituel, je n'y déroge jamais. Neuf heures pétantes, j'arrive au boulot. Tout est orchestré selon mes habitudes. Un café, serré, m'attend déjà lorsque je passe la porte de mon office. Les dossiers sont posés par ordre d'urgence sur la gauche de mon bureau, sur la droite, les diagrammes de notre progression financière. Cassie, ma secrétaire, a appris à ses dépens comment je fonctionne. Je demande une fois, pas deux.

Ma tasse à la main, je prends toujours cinq minutes pour faire le vide et savourer ma réussite. Il faut avouer que cette vue se passe de commentaires. La Grosse Pomme est un symbole. Beaucoup en rêvent, peu aboutissent à cette réalité. Moi, le rebeu des quartiers populaires, j'y suis parvenu. J'ai travaillé d'arrache-pied, sacrifiant l'insouciance de ma jeunesse, mais je n'ai jamais regretté mes choix. Je voulais être quelqu'un qui compte, défoncer chaque obstacle et surtout, avoir l'opportunité de choisir ma direction.

Après le lycée, j'avais la rage au ventre. La plus grande désillusion de ma vie m'a forcé à me surpasser. Il y a deux options pour un type qui a le cœur brisé, s'effondrer et vivre dans le passé ou serrer les dents pour continuer d'avancer. J'ai choisi la deuxième. Je venais d'obtenir mon bac

avec mention, j'étais pris dans une grande prépa sur Paris. C'était mon ticket gagnant pour ne plus être considéré comme le bougnoule de service, la petite racaille de cité. Ce que je n'ai jamais été, d'ailleurs, mais les préjugés demeurent tenaces.

Chaque étape terminée, il m'en fallait plus. De fil en aiguille, ma carrière est devenue une priorité. Elle a fait de moi un boulimique de travail, un acharné. Aujourd'hui, à trente-trois ans à peine, je suis senior manager au sein du groupe *Linkcess* dans une de leurs sociétés américaines. Cette organisation se dissémine partout dans le monde et propose divers conseils aux entreprises, notamment en matière de nouvelles technologies. Lors de mon stage sur Paris, j'ai tout de suite compris le potentiel de ce groupe qui développait le *Cloud* et la sécurité informatique.

Cependant, cela ne me suffit pas. Je voudrais être promu directeur, or cette fonction ne m'est accessible que sur mon continent d'origine, en Europe. Le but n'a jamais été de rester sur New York, mais plutôt de devenir un des dirigeants de l'autre côté de l'Atlantique. Ce poste n'est qu'un tremplin. Pour l'instant, je me contente d'engranger un maximum de fric et de contacts. Le reste viendra plus tard.

Pourtant, j'ai parfois la sensation que ma quête est sans fin, que je cours après un idéal que je n'atteindrai jamais. Je me sens blasé, vide de tout sentiment de légèreté. L'excitation des débuts s'est étiolée, ma vie est devenue mécanique. Comme si rien ne me remplissait jamais assez. Je ne peux pas m'en plaindre, je suis exactement où je le souhaitais.

Un bip retentit soudain, la voix de Cassie interrompt mes pensées.

— Bonjour, Monsieur, votre sœur est en ligne. Dois-je vous passer la communication ?

— Laquelle ?

— Hum, laquelle quoi, Monsieur ?

— Laquelle de mes sœurs, enfin !

— Excusez-moi, Monsieur, j'ignorais qu'il y en avait plusieurs.

— C'est pourtant bien vous qui envoyez mes vœux à ma famille, depuis trois ans, à chaque nouvelle année, non ?

— Ou... Oui, Monsieur, je suis navrée, cela m'avait échappé. Je vous prie de bien vouloir m'excuser pour cette négligence.

— Bon, passez-la-moi. Et, Cassie ? Je vous veux dans mon bureau dans dix minutes pour faire le point sur les rendez-vous de la journée.

En toute honnêteté, je plains ma secrétaire. Je sais que je me comporte comme un connard, mais c'est plus fort que moi. J'aime que les gens comprennent vite et ne laissent aucune place au hasard. Tester les limites de mes congénères me passionne, j'en apprends beaucoup ainsi. Qui sait encaisser, qui est capable de travailler dans un environnement stressant, surtout, qui peut me tenir tête ou me mettre des bâtons dans les roues.

Un nouveau signal se répercute dans la pièce et c'est à contrecœur que j'enclenche le haut-parleur. Si c'est Nadia, je vais en prendre pour mon grade, si c'est Lydia, j'ai peut-être une chance de ne pas me faire voler dans les plumes.

— Ouais ?

— Putain, Malik ! Jamais tu réponds sur ton portable ? Je me suis fait un sang d'encre ! Ça fait deux semaines que j'essaie de te joindre, merde !

Nadia, donc. Fait chier. J'adore mes grandes sœurs, là n'est pas le problème, mais celle-ci est une furie. Elle ne me ménage pas et se sent toujours obligée de me donner son avis. Même quand je ne lui demande pas. Depuis que mon père a eu son attaque, elle me harcèle pour savoir si je compte rentrer fêter ses soixante-dix ans. J'inspire pour canaliser ma contrariété. Deux jurons dès les premières secondes, elle est en forme, aujourd'hui.

— Nadia ! Ma deuxième frangine préférée ! Comment tu vas, madame la déesse du droit civil ?

— T'es con avec ton baratin... Ça irait mieux si mon petit frère ne filtrait pas ses appels pour éviter *la* conversation. C'est dans un peu plus d'un mois, j'ai besoin de savoir !

— Comme je te l'ai déjà dit, je ne peux pas me prononcer pour l'instant. C'est une période où j'ai des audits importants. Je ne peux pas tout envoyer bouler, même pour papa... Au passage, je vais bien. Merci.

Ma sœur marque une pause. Je l'entends soupirer avant qu'elle ne se reprenne. Moi-même, je constate que ma jambe droite s'agite avec nervosité. Son ton mordant et accusateur me culpabilise.

— Je suis désolée. À part une semaine quand papa était à l'hôpital, ça fait un bail qu'on ne t'a pas vu. Ça commence à faire long, tu loupes pas mal de trucs ici... Tu nous manques, tu sais ?

Je déglutis, un nœud comprime ma trachée à l'évocation de ce douloureux souvenir. L'AVC de mon père m'a filé un sacré coup au moral. J'ai réalisé que le temps n'était pas toujours le meilleur des alliés. Désormais, c'est un ennemi pour nos parents.

— Vous me manquez aussi, Nadia. Mais... On le savait. Vous étiez tous derrière moi, à me dire que partir aux States était une opportunité unique, lâché-je, ému, alors, ne me le reproche pas aujourd'hui. Je ne suis pas sur Toulon comme toi, ou à Paris comme Lydia. Je suis forcément moins disponible.

L'émotion m'empêche de déglutir. Que croit-elle ? Que ça a été facile pour moi de rentrer ici, après avoir vu notre père affaibli dans un lit d'hôpital ? J'y pense chaque jour.

— Malik... C'est juste que papa est bien diminué, il s'est tapé un mois de rééducation, et vient à peine de rentrer à la maison. Ça lui ferait tellement plaisir que tu sois là... Fais au mieux, c'est tout ce que je te demande. C'est déjà pas facile pour eux depuis que Nass...

— Parle pas de lui. Pas maintenant, Nadia. De toute façon, je vais devoir te laisser. On se fera une visio la semaine prochaine pour que je voie les petits...

Je n'ai pas pu retenir mon ton incisif et le regrette aussitôt. Certains sujets me rendent fébrile. Je me radoucis avant de reprendre.

— Au fait, espèce de harpie... Vous êtes mes préférées toutes les deux.

Je raccroche, chamboulé par cette conversation qui attise ma peur de perdre un être cher et les rancœurs du passé. Perturbé, aussi, que ma sœur puisse douter que ma famille soit ma priorité. Car malgré la distance, à mes yeux, il n'a rien de plus sacré.



Il est dix-huit heures trente, perdu dans mes pensées, je m'accoude au comptoir du bar où j'ai l'habitude de me rendre pour décompresser. La journée a été longue. J'ai eu quelques difficultés à remettre mes idées en ordre après le coup de téléphone de ma frangine. Une pinte glisse devant moi, je relève la tête sur Mike, le barman, qui me scrute tout en servant un autre client.

— Dure journée ?

Je l'observe s'agiter de l'autre côté du zinc et étire ma nuque pour apaiser la tension dans mes cervicales. J'attrape ma bière, en avale une gorgée.

— On peut dire ça, ouais...

En moi, ça bouillonne. Nadia m'a poussé dans mes retranchements. Ce soir, plus que d'ordinaire, ma conscience réclame un défouloir.

— Comme la plupart des gens qui passent ici, ricane mon interlocuteur, vous êtes tous pareils, à fond dans votre job, puis vous venez boire quelques coups, avant de filer dans un club de muscu pour évacuer votre stress. Cette ville rend fou...

Il a raison. C'est ma vie, résumée en quelques mots. J'ai très peu de connaissances ici, en dehors du travail. Quelques potes à la salle de sport, avec qui je sors les week-ends. Après ces soirées arrosées, je rentre rarement seul. Un rictus étire mes lèvres à cette perspective et je lance un clin d'œil à Mike.

— C'est pas faux, mais il y a un moyen plus sympa de sécréter des endorphines que de soulever de la fonte...

Mon sous-entendu le fait rire tandis qu'il pose un torchon sur son épaule après s'être essuyé les mains.

— Ah les femmes, ça c'est encore autre chose...

Je n'ai pas de style de filles particulier, il faut juste qu'elles me plaisent. Le temps d'une nuit, jamais plus. Sauf avec Lindsay. Elle et moi sommes un peu bousillés pareil, aussi, nous avons notre petit arrangement. Pas besoin de grand discours, un message suffit. Or, ce soir, je dois m'oublier, me vider de cette rage qui me consume. Alors, je sors mon téléphone et pianote un texto.

[21h. Chez moi.]



Je tourne les bouteilles sur la desserte en verre qui trône dans le salon, en quête de mon alcool de prédilection. Lorsque l'étiquette du *Glenlivet Nadurra*³ apparaît, je m'en saisis pour humer la délicate senteur d'épices, avant de m'en servir une généreuse quantité.

Mon appartement, situé au cœur de Brooklyn Heights n'est pas très grand, mais sa proximité avec Manhattan est un atout indéniable. La décoration minimaliste témoigne qu'en trois années, je n'ai pas pris le temps d'investir les lieux. À ce constat, mes idées s'emmêlent. Les paroles de ma sœur, la santé de mon père, mon esprit s'embrume de questions que je veux oublier. Quand soudain l'interphone retentit, je descends la moitié du breuvage pour chasser ma morosité.

D'un pas lent, je me dirige vers la porte, appuie sur le bouton de l'interphone pour accueillir Lindsay. Les mécanismes de l'ascenseur s'enclenchent dans un grondement caractéristique. Dès que celui-ci s'ouvre, les talons de la courtière claquent sur le palier. Je détaille sa démarche déterminée qui s'élance vers moi. La jolie brune transpire l'assurance à plein nez. Dans son tailleur de grande marque, elle est l'archétype de la femme d'affaires coriace. Je crois d'ailleurs que nous nous ressemblons beaucoup.

Sans plus de prévenance, elle souffle un baiser rapide sur ma joue et pénètre dans la pièce.

— Salut. Tu as bien fait de m'envoyer ce SMS, il faut que je me détende. J'en peux plus de tous ces abrutis, au bureau.

Elle balance son manteau sur le sofa alors que je referme derrière moi.

— C'était l'idée... Tu veux boire un truc ?

— Non.

Ses yeux marron se plantent dans les miens. Nous savons tous les deux que nos brèves rencontres ne servent qu'à remplir un vide que nous ne comblerons jamais.

— Où ? La chambre ? Ici ? me questionne-t-elle.

— Mon lit. Vas-y, j'arrive.

Je finis mon whisky et retire le tee-shirt enfilé après ma douche. Sans entrain, je déboutonne mon froc, puis la rejoins. Étendue, nue, sur les draps, Lindsay se redresse lorsqu'elle me voit avancer. Nos attitudes nonchalantes sont le parfait reflet de l'attachement que nous refusons d'offrir. Nos corps ne s'octroient qu'un répit éphémère.

Elle s'assoit au bord du matelas et attrape mes hanches pour me rapprocher d'elle. Ses lèvres glissent sur mon ventre, alternent entre baisers et morsures. Quelques secondes, mes paupières se ferment, intimant à mon esprit de ne plus réfléchir pour accueillir le désir. Je cale mes mains dans ses cheveux au moment où ses doigts descendent mon pantalon et mon boxer. Quand sa bouche se rapproche de mon érection, je tire sa tête en arrière.

— Tu sais que je ne veux pas.

— T'es bien le seul mec qui refuse ça, Malik.

Sans commenter mon refus, je la fixe durement jusqu'à ce qu'elle détourne le regard. Je ne céderai pas.

Alors, je la pousse en arrière pour nous allonger tous les deux. En même temps que je l'embrasse, mes mains parcourent sa peau pour caresser sa moiteur, s'y enfouir. Lindsay soupire et agrippe mes épaules. Je tourmente

son clitoris afin qu'elle se liquéfie de plaisir. Quand elle se tend, tremblante, je récupère un préservatif dans la table de nuit. Mes gestes sont mécaniques, aucune passion ne m'anime.

Paré de latex, je la retourne et la pénètre. Ses gémissements s'amplifient, mes neurones se déconnectent de ce trop-plein de doutes qui ne m'a pas quitté de la journée. Je ne la possède pas, pas plus qu'elle ne me possède. Nos gestes ne sont pas tendres, nous ne partageons rien, chacun prend de l'autre ce dont il a besoin. Je me déchaîne tandis que j'agrippe ses hanches et jouis. Une jouissance fugace, sans saveur particulière, mais qui offre la satiété nécessaire à ma tranquillité d'esprit.

Avec indifférence, j'observe Lindsay se rhabiller. Mes préoccupations sont déjà retournées de l'autre côté de l'Atlantique. Lorsque la porte claque, je me rends compte que je n'ai même pas pris la peine de la raccompagner.

Las et satisfait d'être enfin seul, je retourne au salon, m'affale sur le canapé pour allumer la télé. Je ne la regarde pas, son murmure continu n'est qu'un subterfuge contre ma solitude. Alors, mu par l'envie d'oublier l'absence, mon bras s'étire jusqu'au tiroir de la commode. À l'intérieur, j'y récupère ce que j'ai préféré taire à ma famille : ma réservation griffée du sigle *American Airlines*.

**** AMERICAN AIRLINES ****

NAME OF PASSENGER : Malik MEJIB
FROM : New York JFK
TO: Paris CDG
DATE: 16/04/19

GATE: 07
FLIGHT: K4RR0
BOARDING TILL : 7:30
SEAT : 23B

Mon cœur rate un battement, je souris. Toutefois, tenir ce billet du bout de mes doigts tremblants me bouleverse. Sa destination me ramène à un passé dont je n'ai pas su m'affranchir. Ce soir, je suis épuisé de lutter contre mes faiblesses. Ainsi, bercé par le fond sonore, je laisse mes paupières s'alourdir et le sommeil me happer.

Je suis comme dans un épais brouillard, je ne sais pas où je vais. Pourquoi je suis si seul ? Elle n'est pas là. J'ai froid. Un vent glacial souffle une plainte morbide. Elle ne pensait pas ce qu'elle a dit. Un bruit m'appelle. Je tourne la tête à droite, il y a un long couloir. Un rire, son rire. Je cours dans ce corridor sans fin et trébuche, me relevant face à une porte. J'ai du mal à respirer. La porte. Le rire. Il faut que j'entre. Je pousse la poignée.

— Me chatouille pas ! Mal', arrête ! chante sa douce voix.

Le murmure des vagues ronronne au loin, le soleil nous éblouit. Je me sens bien, je suis heureux. Mes doigts caressent sa peau, nos corps se frôlent. Je voudrais que ce moment ne s'arrête jamais.

Boum ! Boum ! Boum ! Non, je ne veux pas ! Pas maintenant ! Boum ! Boum ! Boum ! Qu'ils cessent de cogner sur ce fichu battant ! Je veux rester près d'elle !

— Je t'aime, Malik.

Mon ange. Nous sommes allongés l'un contre l'autre, nus, dans ce lit où je viens de lui faire l'amour pour la première fois. Mon cœur bat la chamade, il déborde de joie. Moi aussi, je l'aime à en crever. Elle est à moi, et je lui appartiens.

Boum ! Boum ! Boum ! Les murs tremblent, la poignée s'agite. Foutez-moi la paix !

— Regarde-moi... Tu ne peux pas t'imaginer à quel point ça compte pour moi d'être la première à t'offrir ça. Mais je veux que tu me regardes. Je veux voir en toi pendant que je le fais, d'accord ?

Ma main cajole sa joue, je replace une mèche de cheveux derrière son oreille. Nos yeux se verrouillent, les siens sont si bleus, si beaux. Je défaille,

je tremble d'anticipation. Son souffle vient caresser mon gland, sa langue me goûte timidement. Je la rassure d'un sourire. Mon amour... Ses lèvres glissent sur moi, ses prunelles azurées me scrutent en contrebas. Je gémis, à genoux à mes pieds, c'est elle qui me gouverne. Je vais mourir de plaisir.

Boum ! Boum ! Boum ! Il faut que je parte, je le sais. Mais j'ai peur qu'on me l'arrache. J'ai si peur de la laisser. Boum ! Boum ! Un craquement ; soudain, la porte s'ouvre. Je me tourne vers elle, je tends la main. Elle est déjà trop loin.

— Va-t'en, Malik. C'est fini. Je ne t'aime plus. Pars, va-t'en !

Mon corps est aspiré en arrière, j'essaie de me retenir au chambranle de la porte qui m'aspire, en vain.

— Nooon !

Je me réveille en sursaut, suffoquant, fouillant la pièce des yeux pour retrouver mes repères. La télévision. La pendule qui indique trois heures. Mon salon. Je suis chez moi. Peu à peu, ma respiration s'apaise, l'angoisse reflue. Je passe les mains sur mon visage, hébété par la teneur presque réelle de ce cauchemar. Dépit, aussi, qu'après tout ce temps, mon subconscient continue de me bousiller...

OceanofPDF.com



Juliette

— Rendors-toi, petit cœur... C'était juste un vilain rêve.

C'est le troisième cauchemar que Lou fait cette nuit. Je suis épuisée. Je caresse sa chevelure dorée et sors de la chambre, à pas feutrés, pour ne pas réveiller sa sœur. Dire qu'il est à peine six heures du matin. Cette journée d'avril s'annonce difficile, si j'en juge par la longue liste de patients inscrits sur mon agenda. D'autant qu'hier soir, j'ai discuté tard avec mon frère, sur Messenger. En ce moment, Maxime réside à l'étranger pour son travail, mais nous nous imposons de rester en contact au moins une fois par mois. Qu'importe la distance, nos liens restent indéfectibles.

En silence, je traverse le couloir pour rejoindre la cuisine et m'affale sur le tabouret accolé à l'îlot central. J'observe la pendule sur le mur face à moi, d'ici quarante-cinq minutes, je dois partir travailler. C'est ma mère qui gardera les filles jusqu'à ce qu'elles se lèvent, pour les déposer ensuite à l'école. J'ai de la chance qu'elle soit disponible, car avec mes horaires, c'est un vrai casse-tête, et je n'ai pas les moyens de me payer une nounou.

Deux tartines et trois cafés plus tard, je file sous la douche. La chaleur du jet m'enveloppe, délasse mes muscles endormis. Mes mains savonneuses glissent sur mon corps, qui s'éveille peu à peu. Une constatation germe dans ma conscience. La dernière fois que j'ai été touchée me paraît si lointaine, je n'ai pas fait l'amour depuis plus d'un an. Un an sans me sentir désirable,

ni même me l'autoriser. Un an à n'être qu'une maman, une infirmière, une amie.

Mais c'est cet instant que choisit le désir pour se rappeler à mon souvenir. Ma peau sensible réagit au frôlement de mes doigts. En douceur, ils effleurent la naissance de mes seins. Des frissons picorent mon épiderme, mon souffle s'accélère. Tremblantes, mes phalanges parcourent mon ventre, sinuent vers ma toison. J'imagine un buste ferme qui se colle dans mon dos, des bras virils qui m'enlacent, un halètement au creux de mon oreille. Ce n'est pas Marco, Marco n'est plus. Étrangement, j'accueille cette pensée avec apaisement, je me l'autorise.

Mon majeur s'engouffre entre mes lèvres humides, puis remonte lubrifier mon bouton de chair. Le plaisir palpite au rythme de mes caresses. Ma respiration se saccade, j'entrouvre la bouche, suffocante, tandis que ma tête bascule en arrière. Dans mon fantasme, ce sont des prunelles ambrées qui dévorent chaque parcelle de mon corps. Exaltée, je me retourne et plaque mon dos contre la faïence glacée.

Des gémissements plaintifs percent le ronronnement de l'eau, chaque fois qu'au lieu de mon doigt, j'imagine une langue appuyer sur mon clitoris. Je me vois fourrager des cheveux bruns pour intimer une cadence soutenue à mon amant, qui plonge ses yeux dans les miens. Le visage perdu entre mes cuisses, il me tourmente. Dans mon bas-ventre vibre une délectation intense qui ne demande qu'à jaillir. Et pour la première depuis si longtemps, je vais j...

— Maman ? Regarde ce que j'ai trouvé dans ma chambre, me coupe une petite voix éraillée.

— Putain ! Ninon !

Je suis si surprise que je manque tomber. Il faut vraiment que je pense à faire réparer ce fichu loquet qui ne ferme plus. Je souffle avec vigueur pour chasser ma frustration et recouvrer mon calme.

— Qu'est-ce que je t'ai déjà dit, ma puce ? Tu ne dois pas déranger maman quand elle se lave, dis-je en passant ma tête derrière le rideau de douche.

— Tu as dit un gros mot. Je connais la règle, mais tu as dit aussi qu'on pouvait venir si c'était important. Et c'est important, je l'ai vue hier soir et j'ai réussi à la prendre tout à l'heure. Tu es malade ?

Elle débite ces phrases d'une traite, figée au milieu de la pièce, les deux mains nouées en avant. Ses yeux se dérobent aux miens. Il y a toujours eu quelque chose de lunaire dans le regard de Ninon, comme un ciel turquoise teinté de nuances aussi captivantes que secrètes. Quelques mèches blond foncé encadrent l'ovale de son visage, dont les expressions sont souvent difficiles à déchiffrer.

— Désolée, le gros mot est sorti tout seul. De quoi tu parles, ma chérie, et pourquoi tu me demandes si je suis malade ?

— Ça ne peut pas sortir tout seul, les vilains mots, c'est des bêtises, maman... Tu dois avoir de la fièvre, parce que tu es toute rouge, tu faisais des drôles de bruits, comme Lou quand elle a l'angine.

J'ai envie de mourir noyée sous la douche. Mon bébé vient de me surprendre en pleine frénésie de masturbation ! Heureusement, cette hideuse toile plastifiée a camouflé ce désolant spectacle. L'avantage encore, c'est qu'avec son syndrome d'Asperger, ma fille prend tout au pied de la lettre. Je ne devrais donc pas avoir de mal à me sortir de cette situation gênante.

— C'est rien, j'ai juste mis l'eau trop chaude, j'ai été surprise. Alors, dis-moi, qu'est-ce que tu as trouvé de beau ? C'est une de tes figurines, je parie.

— Non, j'ai trouvé une *Tegenaria domestica*. Elle est trop belle. Je peux la garder, maman, je peux ? demande-t-elle en sautillant.

— Une quoi ?

Avec ses intérêts spécifiques, Ninon est une encyclopédie vivante. Toujours le nez dans un bouquin scientifique, à se passionner pour des sujets particuliers. Elle ne comprend rien aux règles du chat perché, ne sait toujours pas faire ses lacets, mais connaît une montagne de trucs invraisemblables. C'est parfois déstabilisant, mais je l'aime telle qu'elle est.

— *Tegenaria domestica* ou Tégénaire domestique si tu préfères. C'est tout mignon.

Rassurée par le fait que l'objet non identifié tienne dans sa petite main, je lui demande de me montrer son trésor. De toute façon, si je n'accorde pas un minimum d'attention à sa précieuse découverte, elle est capable de rester là toute la matinée.

Ma fée approche avec lenteur, un sourire aux lèvres, puis se dandine sur ses petits pieds, signe d'excitation chez elle. Je souris de la voir contente, ses émotions sont pures, elle ne fait jamais semblant. Toujours cachée derrière le rideau, je me penche en avant, en signe d'intérêt. Elle marque un temps d'arrêt, comme pour se concentrer, puis, d'un geste délicat, ouvre ses doigts.

Au départ, je ne vois qu'une tache foncée dans sa paume. Intriguée, je m'incline pour mieux observer ce qu'elle m'expose avec fierté. C'est bizarre, de couleur brune, on dirait une petite crotte séchée. Sauf que la crotte se met à bouger. La crotte a des pattes qu'elle détend une à une. Trop de pattes. Huit, en tout. Elle va me bouffer !

Je pousse un hurlement si strident que Ninon sursaute et libère le monstre. La bête bondit sur l'étoffe plastifiée qui recouvre mon corps. L'araignée me toise, j'épie le moindre de ses mouvements. L'hideuse créature a plein d'yeux, les miens louchent dessus. Ça dure deux secondes, tout au plus, mais qui paraissent une éternité. Sans que mon cerveau ait eu le temps d'y penser, j'agrippe la toile que j'arrache à sa tringle en la balançant par terre. Mon geste brusque me déséquilibre et je chute dans la baignoire.

— Qu'est-ce qui se passe, maman ? J'ai peur !

Lou accourt, paniquée, réveillée par ce tapage. Ses cheveux blonds en bataille, elle maintient son doudou contre sa poitrine et me fixe de ses billes bleues écarquillées. Sa sœur, quant à elle, tourne en rond dans la pièce et bat des mains comme un petit oisillon.

— Elle l'a perdue... Elle l'a perdue... Mon aranéide... Elle est où ? Elle est où ?

Nue comme un ver, j'observe cette scène affligeante et essaie de retrouver un minimum de contenance, quand soudain :

— Mon Dieu ! Mais que s’est-il passé, ici ?

Une troisième spectatrice vient de s’inviter. Ma mère apparaît, ahurie, avec son éternelle coupe courte au brushing impeccable. Je crois n’avoir jamais vécu un début de journée si grotesque. Elle se tourne, gênée de me trouver dans le plus simple appareil.

— Putain, mais c’est pas vrai ! Vous vous êtes toutes donné le mot, ma parole ! Comment ça se fait que tu sois déjà là ?

— Ton langage, Juliette. Et couvre-toi, s’il te plaît, dit-elle en me jetant une serviette, figure-toi, ma chérie, qu’il est déjà six heures quarante-cinq, comme tu n’ouvrais pas la porte, je suis rentrée avec mes clefs.

— Mais je suis à la bourre ! me dressé-je pour m’entourer du drap de bain. Maman s’il te plaît, prends les petites et sortez d’ici !

— Elle est là ! J’ai retrouvé mon araignée, claironne Ninon qui ramasse sa créature diabolique. Regarde, mamie, maman elle a eu peur, mais toi, tu vas pas crier et faire une cascade ? Ses crochets sont minuscules, elle peut même pas mordre.

Ma mère glousse, m’adresse un sourire moqueur puis prend Lou dans ses bras.

— Je comprends mieux... Venez les filles, on va laisser maman tranquille, je crois qu’elle a eu assez d’émotions. Ninon, tu vas libérer ta bête dans le jardin avant qu’elle se fasse écrabouiller, ce sera plus sage pour tout le monde.

Quand la porte se referme, il me faut quelques secondes pour reprendre mes esprits et m’autoriser une pensée soudaine. Dans la moiteur de cette salle de bains, mon corps s’est embrasé. C’est le souvenir d’un regard puisé dans les méandres du passé qui l’a ravivé. Et j’en tremble tellement que mes doigts peinent à dénouer le drap de bain, autour de ma poitrine affolée.



Dans mon travail, le moindre retard peut avoir des conséquences sur le bon déroulement de la tournée. Malheureusement, plus j'essaie de rattraper le temps perdu ce matin, plus il semble se dérober. C'est donc échevelée et débraillée que je pénètre chez les Mejib, ma petite bouffée d'oxygène dans ce tumulte matinal. Il y a maintenant un peu plus d'un mois que j'ai le plaisir de m'occuper d'Ayoub. Ici, je suis accueillie avec chaleur et générosité, chaque fois que je passe cette porte.

— Bonjour !

— Viens, ma belle ! Dans la cuisine !

Guidée par les senteurs épicées, je rejoins d'un pas léger et enjoué Maryam, qui s'affaire devant les plaques de cuisson. Je n'ai jamais vu autant de plats mijoter que dans cette maison.

— Hum, ça sent bon ! Vous préparez quoi ?

Aussitôt, elle trempe une cuillère dans un récipient en terre cuite et m'invite à goûter, le regard rivé au mien, dans l'expectative de mon verdict.

— Un tajine d'agneau, alors, dis-moi, tu aimes ?

— C'est délicieux !

Son visage s'illumine et se fend d'un sourire tendre tandis que je lèche encore mes lèvres couvertes de sauce.

— C'est le plat préféré de mon mari.

Je suis souvent touchée par l'amour que ce couple se porte. Parfois, je surprends Ayoub murmurer des mots doux à son épouse, qui finit en général par rire en lui tapotant l'épaule. Elle est aux petits soins pour lui et s'investit beaucoup dans sa rééducation. Il a d'ailleurs fait d'énormes progrès, aussi, je suis ravie de constater que sa prise en charge s'amenuise de jour en jour.

— Je comprends pourquoi, vous êtes un vrai cordon bleu ! Je vais aller m'occuper de lui, il est dans le salon ?

— Oui, vas-y, ma fille, moi je vais aller ramasser des légumes dans le potager, dit-elle alors qu'elle retire son tablier.

Je traverse le couloir et constate que je me sens plus apaisée depuis quelques semaines. Ces moments fugaces de légèreté me donnent

l'impression qu'un cycle nouveau s'offre à moi. J'ai la sensation, depuis que je côtoie les Mejb, que mes cicatrices se referment peu à peu.

Lorsque j'arrive dans la pièce de vie, j'observe Ayoub, installé dans son fauteuil, et ne peux m'empêcher de ricaner. À plusieurs reprises, il glisse un doigt nerveux sur l'écran de son téléphone, puis tapote dessus avec bien trop de vigueur. Les paupières plissées, il baragouine dans sa langue maternelle des mots qui semblent exprimer son agacement.

— Encore en train de vous battre avec la technologie ?

C'est toujours troublant de sentir ses prunelles chaleureuses se relever sur moi, à chaque fois, mon cœur s'affole. Elles me rappellent tant celles qui me caressaient autrefois. Ma gorge se serre, j'ai préféré éviter ce sujet douloureux avec mon patient. Évasive, j'ai seulement affirmé connaître leur cadet du lycée. À quoi bon creuser davantage ? C'est une période révolue de ma vie, de plus, Malik vit désormais à New York.

— Ah ! Tu es là ! Je ne comprends rien, ma gazelle. Lydia m'a envoyé des photos et je ne peux pas les ouvrir... Tu peux essayer, toi ?

Il me tend déjà son téléphone, les sourcils haussés, puis m'exhorte par son regard impatient d'être la solution à son problème. Quelques brèves manipulations plus tard, je lui rends son appareil, où s'affichent les adorables bouilles de deux petits garçons.

— Voilà, Ayoub ! Ce sont vos petits-enfants ?

Son visage irradie aussitôt une douceur paternelle. Ses yeux brillent de joie tandis que je lui rends son smartphone.

— Oui, tu as vu comme ils sont beaux ?

Il me montre une photo où l'on peut les admirer poser devant la Tour Eiffel, puis retourne à la contemplation des différents portraits envoyés par sa fille.

— Ils sont superbes. Regardez-les tranquillement pendant que je vais chercher le nécessaire dans la salle de bains.

Je m'éclipse pour le laisser profiter de ce moment. Au départ, je pensais Ayoub taciturne, mais sa pudeur cache en réalité une profonde tendresse. En récupérant le matériel, je réalise que j'apprécie chacune de nos discussions.

Dès qu'il parle de ses enfants, ses iris luisent de fierté. Il me remercie quand je m'occupe de lui et m'attribue des sobriquets adorables, qui me procurent la sensation d'une agréable familiarité.

Souvent, nous échangeons sur divers sujets et nos débats à propos des religions sont passionnants. J'avoue avoir une vision plutôt critique des pratiquants de diverses confessions, car je les juge parfois intolérants. Ce qui n'est pas le cas de mon patient. Musulmans, les Mejib vivent leur foi avec une grande ouverture d'esprit et beaucoup de recul.

Aussi, les bras chargés de mes ustensiles de soin, je tente d'ignorer ce petit murmure dans ma conscience. Il me souffle que mes filles ne profiteront plus de la douceur d'un père aimant comme lui. Comme Marco... Et cette fois, c'est le pas un peu plus lourd que je retourne vers le salon.

— Je n'arrive pas à remonter ces saletés de trucs ! C'est pas vrai !

Accroupie devant lui, je suis en train de mettre ses bas de contention à Ayoub. Du moins, essayer serait plus juste, car je lutte contre ces morceaux de tissu à coups de gestes saccadés. Mon patient m'aide du mieux qu'il peut en tendant sa jambe avec fermeté. Mais au bout de cinq minutes de ce supplice, il finit par exploser de rire.

— Ma gazelle, va pas te faire une syncope. Tu sais, j'ai peut-être pas vraiment besoin de les porter. J'ai l'impression d'être une vieille dame, avec ces chaussettes horribles.

— D'habitude, j'ai le coup de main, mais aujourd'hui, tout part de travers !

— Allez, arrête... Tu transpires comme un bœuf et t'es rouge comme une tomate, ricane-t-il avec son accent chaleureux.

Ayoub prend les bas, les pose sur la table du salon et m'attrape la main tandis que je me redresse en m'essuyant le front. D'un petit signe de tête, il m'invite à m'asseoir sur le canapé accolé à son fauteuil médicalisé.

— Ça n'a pas l'air d'aller, Juliette... Rien de grave ?

La prévenance de son regard me radoucit. Cet homme se préoccupe bien plus des autres que de lui-même.

— Si, si, ça va. C'est juste une mauvaise journée, ça arrive.

— D'accord, un petit thé à la menthe te fera du bien, alors. Ça remonte toujours le moral. Et tes filles, comment elles vont ? C'est leur papa qui les amène à l'école, quand tu travailles ?

Je me statufie. Je ne m'attendais pas à cette question, j'en ai d'ailleurs perdu mon répondant. En général, je suis plutôt discrète avec mes patients. Les réactions indélicates concernant ma situation sont courantes, d'autant que je veille à ne pas mélanger ma vie personnelle et professionnelle. Mais un lien s'est tissé entre les Mejib et moi. Chose qui m'arrive très rarement, surtout en si peu de temps. Plusieurs fois, mes lèvres s'entrouvrent, se referment. Puis les paroles sortent, se libèrent.

— Non... Je... Leur père est décédé l'an passé. Je suis toute seule... C'est ma mère qui m'aide, quand je ne suis pas disponible.

À ces mots, le visage d'Ayoub s'assombrit. Les sourcils froncés, il me détaille avec compassion, apposant sa paume sur mon épaule.

— Je suis navré de l'apprendre, Juliette. C'est un bien grand malheur pour tes enfants et la jeune femme que tu es. Tu as beaucoup de mérite de rester si vaillante.

Ses mots sincères me bouleversent et lorsqu'il retire sa main, je lui adresse un sourire reconnaissant.

— Merci, Ayoub. La vie ne fait pas que des cadeaux.

— Ah, ça... Tu as raison, elle a son lot de bonnes et de mauvaises surprises. C'est...

Il s'interrompt car soudain, des cris se font entendre de l'extérieur. Je reconnais la voix de Maryam qui s'exprime en arabe et paraît à la fois pleurer et hurler de joie. Intriguée, je regarde mon patient, qui affiche un sourire immense. Ému aux larmes, il attrape son déambulateur, titube quelque peu, puis, d'une démarche claudicante, s'approche de la porte-fenêtre ouverte.

À contre-jour, je perçois la silhouette ronde de Maryam débouler dans la maison, suivie d'une autre, masculine et athlétique, qu'elle tire par la main. Des rires fusent dans tous les sens, des mots que je ne comprends pas explosent dans toute la pièce. L'homme s'est jeté dans les bras d'Ayoub, qui, d'une voix chevrotante, l'étreint en gémissant.

— Mon fils ! Que je suis heureux, mon fils !

Mon cerveau met quelques secondes à interpréter ce que mon cœur qui tambourine a déjà compris. Figée, je ferme mes paupières et déglutis avec difficulté tant ma gorge se serre. J'inspire une longue bouffée d'air afin de retrouver la maîtrise de mes émotions. Quand je m'autorise à sortir de ma tétanie pour appréhender cette scène de retrouvailles, je suis percutée par un regard mordoré qui me scrute avec insistance.

Il est là. Malik est là.

OceanofPDF.com



Malik

Je claque la portière du taxi qui s'éloigne, la valise à mes côtés, et observe les alentours. Un bref instant, je clos les paupières et savoure la caresse du soleil méditerranéen. Au cœur de cet environnement familier, mes sens s'éveillent. Ma poitrine se gonfle de cet air aux senteurs du Sud. Mes yeux s'ouvrent et balayent chaque détail. Des pins parasols, des plantes grimpantes sur un muret, une voiture avec un macaron d'infirmière, puis cette petite maison couleur ocre. Mes mains tremblent à la fois d'excitation et d'émotion. J'y suis, je suis rentré. Ce n'est pas tant ce lieu qui est mon chez-moi, j'y ai à peine vécu. Ce sont les deux personnes qui s'y trouvent et que j'ai hâte de retrouver.

D'un geste lent, je pousse le portail en fer forgé et pénètre dans le jardin. Je reconnais la silhouette de ma petite maman, courbée au-dessus du potager. Avec précaution, je dépose mon bagage sur l'allée de gravier et m'avance sans un bruit. Les larmes me montent aux yeux, c'est la gorge serrée que je murmure le plus beau des noms.

— Oummâh⁴...

Ma mère se retourne subitement et me fixe de ses billes noires incrédules. Le panier qu'elle tenait glisse de ses mains, faisant rouler de nombreux légumes au sol. La stupéfaction laisse place à une joie détonante qui explose sur son visage. À mon tour, je ris de la voir si joyeuse et me

jette dans ses bras. Elle m'étreint fort, comme si j'étais toujours son petit garçon. Et je crois que je le redeviens un peu.

— Mon Malik, comme je suis heureuse ! Ton père va être tellement content ! C'est le plus beau cadeau que tu pouvais lui faire. Laisse-moi te regarder, mon fils... Que tu es beau ! s'exclame-t-elle en arabe.

— Vous m'avez manqué... Comment va papa ?

Je couvre ses cheveux grisonnants de baisers. Son odeur maternelle m'apaise. Auprès d'elle, je suis à la maison. Ma mère caresse ma joue tendrement et plonge son regard humide dans le mien.

— Il se remet bien, ne t'inquiète pas. Il est toujours aussi têtue, c'est bon signe. Allez viens, allons le voir !

Elle me tire par la main et nous déboulons à l'intérieur par la baie vitrée, devant laquelle mon père s'est déjà avancé. Le voir avec un déambulateur me comprime la poitrine, mais je réprime cette pensée négative. Il est là, c'est tout ce qui compte. Je ne réfléchis plus et m'élance vers lui. Je l'enlace avec vigueur, tout en le soutenant. Ses exclamations de bonheur m'emplissent de la certitude d'avoir fait le bon choix. Ma mère se joint à nous et nous comblons l'espace de mots d'allégresse.

Au bout d'un moment, je sens une présence qui nous observe et, malgré moi, lance un coup d'œil dans le salon. Une femme se tient droite, au milieu de la pièce, les yeux fermés, la tête baissée. Ses cheveux blonds sont maladroitement noués dans une queue de cheval d'où s'échappent quelques mèches, qui cachent son visage à la peau pâle. Sa tenue débraillée laisse pourtant deviner une silhouette harmonieuse, athlétique. Si c'est l'infirmière, je veux bien me faire soigner.

Soudain, son corps s'anime, elle prend une profonde inspiration, et ses paupières s'ouvrent. Une vague de bleu me transperce les pupilles. Non. Non. Mon palpitant rate un battement. Impossible. Et pourtant, je connais ce regard. Il me hante depuis si longtemps.

Juliette, putain, c'est Juliette.

Je suis dans une autre dimension ou en train de devenir taré. C'est une hallucination. Une putain de mauvaise blague que me joue mon cerveau.

Ma seule préoccupation était de rentrer, de me recentrer sur l'essentiel. Me voilà face à un fantôme. Je dois me tromper, mon esprit divague, c'est sûrement ça. J'ai devant moi une femme qui ressemble à mon amour de jeunesse. Le seul, d'ailleurs.

Mais alors pourquoi mon cœur bat comme un dératé ? Pourquoi je ressens ces sueurs froides qui m'engourdissent ? Et pourquoi mon attention reste fixée sur elle ? J'en ai oublié tout ce qui m'entoure. Je suis juste là, impuissant, hypnotisé par ces prunelles qui me tétanisent.

— Malik, je te présente Juliette, c'est une des infirmières de papa, tu te souviens peut-être d'elle ? Vous étiez dans le même lycée.

Ma mère vient d'éclater la bulle dans laquelle je tentais de me réfugier. Il me faut quelques secondes pour assimiler ces informations. Je ne peux pas. Je ne veux pas que ça arrive. Je le refuse. Je l'avais enfouie dans les méandres de mes souvenirs. Dans un tiroir fermé à double tour, qui me déchire la poitrine chaque fois que je l'ouvre. C'était dans une autre vie, une vie qu'elle nous a arrachée.

Je me déteste de me sentir vulnérable après tout ce temps. Cet amer constat répand une vague de colère qui m'inonde. Je ne lui donnerai pas le pouvoir de gâcher ce moment précieux qui me comblait quelques minutes auparavant. Qu'elle aille se faire foutre, elle et son putain de regard céruléen. Ici, c'est mon terrain, pas le sien. Elle n'est pas à sa place, moi oui. Alors je réagis, guidé par mon instinct : je me blinde. Avec un calme qui m'étonne moi-même, je réponds.

— Peut-être, ça remonte à loin. Désolé. Juliette, c'est ça ? Ouais, ça me dit quelque chose...

Je suis une enflure, mais il y a tellement d'années maintenant que je m'impose de ne jamais montrer mes failles. Imperceptiblement, je surprends son joli visage se crispé – parce que oui, à présent que je la dévisage, je constate qu'elle est toujours aussi belle – et se reprendre aussitôt. Elle se redresse, carre ses épaules en arrière et m'adresse un sourire désarmant.

— Bonjour, Malik, je me souviens parfaitement de toi, moi. Bon retour chez toi. Je vais vous laisser vous retrouver, j'avais terminé. Maryam,

Ayoub, à demain, profitez bien.

A priori, je ne suis pas le seul à savoir masquer mes émotions. Ou alors, elle ne met pas le même poids que moi sur nos souvenirs communs. Car à mon grand désarroi, elle n'a pas l'air chamboulé par cette situation qui m'a retourné.

Mes parents n'ont jamais su qu'à dix-huit ans j'avais eu le cœur brisé. Le cœur et mon estime de moi. Ils ont supposé que j'avais des envies de grandeurs, que ma route se trouvait loin d'ici. Ils ne se doutaient pas que je mettais aussi le plus distance possible avec une déception qui m'avait broyé de l'intérieur.

Ils ne connaissaient pas l'existence de Juliette, en dépit de l'amour profond que je lui portais. L'ambiance à la maison ne le permettait pas. Et puis il y a une règle tacite dans cette famille : seuls de futurs conjoints peuvent être présentés aux parents. Mes sœurs, par contre, ont été mises dans la confiance et m'ont apporté un soutien précieux. Elles ont gardé mon secret, elles connaissent ma pudeur et la respectent.

Ce moment est d'autant plus déstabilisant que je perçois ma mère s'avancer vers Juliette et lui tenir la main avec affection.

— À demain, ma belle, on se boira le thé, toutes les deux. Tu as vu, la belle surprise qu'il nous fait, mon fils ? ajoute-t-elle avant de pivoter vers moi. Mon Malik, si tu savais comme elle s'occupe bien de ton père, on a beaucoup de chance d'être tombés sur elle.

Non, mais c'est quoi, ce délire, bientôt elle va lui proposer de rester bouffer avec nous. Putain, je rêve, ma parole !

— Oui, j'ai vu que vous étiez émus, je suis contente pour vous. Pour demain, je ne sais pas, Maryam, j'ai pas mal de boulot, on verra. Allez, je file !

Elle fait un clin d'œil à mon père et, sans un regard pour moi, quitte la maison au pas de course. Je reste planté là, encore abasourdi par cette scène improbable que j'étais à mille lieues d'imaginer vivre ce matin. Je me gratte la nuque quand je remarque que mon père m'observe de ses billes dorées semblables aux miennes.

— Ça va, mon fils ? Tu as une drôle de tête.

Comment pourrais-je aller bien ? Je viens juste de tomber nez à nez avec celle qui malmène ma mémoire depuis tant d'années. Je ne sais pas comment gérer ce bordel. Mais je m'entends lui rétorquer :

— Ça va, papa, je suis juste fatigué à cause du décalage horaire.

— Alors viens, on va te faire un café bien noir, comme tu aimes.

Je secoue la tête pour me focaliser sur ceux que j'avais si hâte de retrouver. La présence inattendue de Juliette ne doit pas me faire oublier pourquoi je suis revenu. Même si j'ai mal. Comme si l'épine qu'elle avait autrefois plantée dans mon cœur s'était enfoncée plus encore.

Je suis mon père pour rejoindre ma mère, qui s'active déjà autour de la cafetière. Hormis sa démarche un peu bancale, j'ai l'impression qu'il a bien récupéré. Ce constat me rassure, il n'aurait pas supporté de rester cloué dans un lit. Nous nous installons autour de la table qui, bien vite, se jonche de pâtisseries. Ma mère dépose ensuite une tasse fumante devant moi, puis caresse mon épaule en s'asseyant à ma gauche.

— Alors, tu restes jusqu'à quand, mon Malik ?

Sa question me désarçonne, Juliette m'a chamboulé au point d'en oublier le principal. J'étire ma nuque douloureuse et me recentre sur l'instant.

— Je ne repars pas.

Mon annonce est suivie d'un silence éloquent. Avec un sourire en coin, je les observe ciller à plusieurs reprises, la bouche entrouverte pour l'une, les sourcils froncés pour l'autre.

— Comment ça ?

— J'ai demandé à être transféré sur Marseille, papa... Et ma hiérarchie a validé. Je ne retournerai pas à New York.

Les nouveaux cris de joie de ma mère emplissent la pièce. Elle se lève, m'attrape par les joues et me couvre de baisers. Ses obsidiennes qui pétillent me confirment que j'ai fait le bon choix.

Comment aurait-il pu en être autrement ? Quand je suis rentré de France, après avoir vu mon père moribond, ma décision était prise. Je ne voulais plus être loin des miens. Il ne restait qu'à convaincre mon supérieur, Aaron Lewis. Au contraire de ce que je pensais, celui-ci n'a posé aucun souci lorsque je lui ai expliqué la situation.

— *Mon garçon, si j'ai appris une chose, après toutes ces années, c'est que même la plus grande carrière ne vaut de sacrifier sa famille... Je vous aime bien, vous n'êtes pas le connard que vous laissez paraître, je l'ai toujours su.*

Dans l'intimité de son bureau, il m'a glissé ce discours étonnamment cru. Lui qui, d'ordinaire, force le respect par son attitude autoritaire s'est montré paternel avec moi. Il m'a ensuite assuré qu'il ferait en sorte que je rejoigne la succursale de mon choix. Et me voici, environ deux mois plus tard.

Balloté par les démonstrations d'affection maternelle, je jette un œil à mon père. Son regard se voile de tristesse, sa bouche pincée dénote dans ce moment de liesse. Qu'est-ce qui lui arrive ? Je ne comprends pas sa réaction.

— *Baba ?*

À mes côtés, ma mère se décale, mais toute mon attention se focalise sur cet homme que j'aime tant. Il soupire avant de prendre la parole.

— C'est à cause de moi ? Je vais bien, tu sais. Je ne veux pas que tu sacrifies ce que tu as construit... Tu as travaillé dur pour l'obtenir.

Bien sûr, son AVC a influencé ma décision, mais excepté le boulot, à New York, je n'ai rien. Ma famille, mes amis d'enfance sont ici. Je me racle la gorge puis le fixe droit dans les yeux.

— Ce n'est pas à cause de toi... Trois ans, loin de vous tous, c'est énorme. Je suis seul, là-bas, papa. Et je ne sacrifie rien, je vise même un poste de direction. C'est la meilleure décision que j'ai prise depuis longtemps.

— Alors je suis heureux, mon fils.

Sa mine soulagée me détend, m'émeut, même. Il n'a jamais eu de cesse de souhaiter le meilleur pour moi. Il me le prouve une fois encore.

— *Mashallah*⁵, Ayoub ! C'est une merveilleuse nouvelle ! Je vais appeler tes sœurs pour leur dire et après vous laissez la place, que je puisse faire mes pâtisseries. J'en donnerai à Juliette, demain, comme ça.

— Maryam, ma douce, tu savais qu'elle est veuve ? La pauvre, elle a perdu le père de ses filles l'année dernière.

Mes oreilles bourdonnent. Je n'entends plus rien. Veuve. Filles. Celle que j'aimais et que je n'ai jamais oubliée était une jeune fille. Elle n'est pas restée figée dans les vestiges de notre passé. Contrairement à moi. Mes poings se serrent. Elle a souffert aussi. Plus que moi. Ma gorge se comprime, ma poitrine me fait mal. C'en est trop, je ne parviens plus à raisonner.

— Je... J'ai laissé ma valise dans le jardin... Je reviens.

À la hâte, je me lève, il faut que je sorte, j'ai besoin d'air. J'ai l'impression d'étouffer.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Juliette

Je devais partir au plus vite, il le fallait. Mes pieds foulent le sol à vive allure. Je ne sais même plus quelles émotions confuses me submergent, tant elles se répandent partout. D'un geste saccadé, j'ouvre la portière de ma voiture et m'effondre sur le siège, la tête entre les mains. Quinze années qu'il était noyé dans mes souvenirs. Je ne suis pas prête. Ça ne peut pas arriver maintenant.

Ma gorge nouée m'empêche de déglutir. Je tremble, un peu, beaucoup. Trop. Un étau d'angoisse enserre ma poitrine, en même temps que ma culpabilité rejaillit et me ronge. Mes yeux se brouillent de larmes. *Respire Juliette, respire...* J'exhale une longue expiration, puis inspire en profondeur. Ça ne suffit pas, car déjà les raisons qui m'ont poussée à le quitter ressurgissent. Peu à peu la panique reflue, mais la colère en moi grandit, féroce. Alors en serrant mes poings, je frappe, frappe et frappe encore le tableau de bord. Si seulement il avait su.

Je dois me calmer. Si je conduis dans cet état, je vais avoir un accident. Mes filles m'attendent à la maison et ont déjà bien assez souffert. Je ne peux pas faire n'importe quoi. Marco...

Quel genre de femme suis-je, pour être ainsi chamboulée par mon premier amour ? J'ai perdu le père de mes enfants, il y a un an à peine. Je suis un monstre, une sacrée salope. Voilà ce que je suis. Il y a prescription,

maintenant. C'était dans une autre vie, je ne devrais pas ressentir ce tumulte qui m'assaille. Cet émoi n'est pas légitime. Il ne l'est plus.

— Non, non, non ! crié-je tandis que je continue de marteler ma voiture.

Comme je ne parviens pas à m'apaiser, j'attrape mon sac et décide de marcher quelques minutes sur la plage, en contrebas. Mes pieds s'enfoncent dans les galets, chaque pas m'apporte une bouffée d'air salvatrice et dénoue mes muscles tendus.

J'ai toujours connu les paysages du littoral. Ce sont des lieux ressource où je vais chercher refuge quand j'en ai besoin. Sentir les embruns vivifier ma peau, au fil de ma contemplation, me tranquillise. Le ressac entêtant finit de me radoucir. Je scrute l'horizon et mon regard se porte sur les deux masses rocheuses qui surplombent la mer, fières, inébranlables. On les appelle les Deux Frères. La légende raconte que deux marins seraient tombés amoureux d'une même sirène. Jaloux à l'idée que chacun puisse obtenir ses faveurs, ils se seraient entretués. L'ensorceleuse, émue par ce drame, aurait alors demandé à Poséidon de laisser une trace de cette passion meurtrière. Ainsi, le Dieu de la mer y dressa les deux rocs.

Cette histoire, c'est Malik qui me l'avait racontée. Depuis, ce panorama me ramène sans cesse à ce que nous étions. Il a toujours été là, en latence, dans la brume de mes souvenirs. Dans chaque recoin de la ville que nous avons foulé ensemble, dans ces petits galets que l'on lance pour faire des ricochets, dans l'écume des vagues qui caressent le sable. Comme des pétales de rose qu'on effeuille un à un, pour les mettre à sécher et conserver leur senteur. Mais elle ne reste jamais.

Je secoue ma tête de droite à gauche et soupire. Comment ai-je pu considérer que ça n'arriverait pas ? Naïve, je croyais être à l'abri d'une éventuelle rencontre. Je pensais vivre une parenthèse clandestine auprès des siens, sans qu'il n'en sache rien. Je ne saurais dire pourquoi, mais cette immersion chez les Mejib m'a redonné l'élan qui me manquait. Je me suis contentée d'en profiter, sans me poser de questions. Ce rappel à l'ordre inattendu m'a retournée.

D'ailleurs, Malik paraissait bien loin de mes tourments internes. Ses mots se répètent en boucle dans ma tête, « ça me dit quelque chose ». Bien

sûr qu'il m'a oubliée. Mais ça me blesse. J'ai cadenassé ma déception, pour ne rien laisser paraître. Toutefois, je n'ai pas pu me résoudre à mentir en prétendant l'avoir sorti de ma mémoire.

Jeune, déjà, il allait toujours de l'avant. Pas étonnant qu'il ait traversé l'océan pour mener une carrière épanouie. Moi, je suis restée à la Seyne, à me débattre avec un lourd passé auquel il appartient. Je me suis façonnée dans le manque de lui. Jusqu'à Marco.

C'est dur aussi de me l'avouer, mais il est magnifique. Je l'avais rangé au fond de ma conscience, avec des allures d'adolescent. J'ai souvent essayé de l'imaginer adulte. J'étais bien en dessous de la réalité. Sa carrure imposante, sa peau mate qui évoque le soleil d'été. Les boucles de ses cheveux bruns en bataille et sa barbe naissante soulignent la chaleur de ses yeux mordorés. Marco... Tout se mélange dans ma tête. J'ai mal au crâne. Je voudrais hurler, extérioriser ce trop-plein de confusion. Mais plus loin, je le remarque à peine, un homme promène son chien et sa présence me ramène à la réalité. Je ne dois pas me laisser engloutir par le passé. Le temps a fait son office. Ce qui compte est le présent, maintenir cet équilibre déjà trop précaire pour mes enfants.

Plus sereine, je rebrousse chemin jusqu'à ma voiture, dans laquelle je pénètre, résolue à laisser derrière moi cette matinée éprouvante. Je consulte rapidement mon portable, quand un mouvement attire mon attention sur la gauche. Malik vient de s'appuyer sur le mur de la dépendance du jardin. Courbé en avant, il se maintient, les mains en appui sur les genoux. Quand il se redresse, son visage pivote vers ma voiture. Nos regards se trouvent, puis se verrouillent. Turquoise et ambre fusionnent, impossibles à séparer. Nous sommes tous deux immobiles, figés dans un autre espace. Il esquisse un pas dans ma direction. Un tourbillon de sentiments plus interdits les uns que les autres me dévore. C'est fort, hypnotique. C'est à la fois tendre et vorace. Une tétanie qui me brûle, me consume. Mes joues s'échauffent, mon ventre se crispe, mon pouls s'accélère.

Je ne peux pas ressentir ça. Je n'en ai pas le droit. Je romps le contact entre nos deux âmes et démarre en trombe, refusant de donner un sens à ce qui vient de se passer.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Malik

Automne 2005

Je tire une des chaises de la salle commune et m'installe en même temps que je balance mon sac par terre. La rentrée est arrivée bien vite. Ce mois de septembre marque mon passage en terminale scientifique. Mes rêves sont à portée de main : partir faire mes études, rendre mes ambitions concrètes, m'assurer un avenir brillant.

— Salut. Je peux m'installer ici ?

Un mec interrompt mes pensées en se penchant vers moi. Je lui réponds d'un simple hochement tête. Calé en arrière, la cheville sur le genou, je scanne la pièce à la recherche d'un éventuel visage familial. À mon grand regret, je ne crois pas connaître qui que ce soit. Nous sommes une vingtaine, au plus, sélectionnés pour participer au concours lycéen sur la résistance et sur la déportation. Ce qui m'importe est l'annotation qui figurera dans mon dossier scolaire, elle me permettra, peut-être, de me distinguer par rapport à d'autres candidats pour intégrer la prépa que je vise.

Une porte grince et attire l'attention de tous. Les professeurs pénètrent les lieux, les bras chargés de brochures à distribuer. Bien vite, le silence se

fait et monsieur Leclerc nous annonce le thème choisi par le jury : les femmes dans la Seconde Guerre et la Résistance. D'instinct, je suis attentif, écoute chaque consigne, focalisé sur les objectifs à tenir. Ce matin, ils nous ont réunis pour débattre du sujet, afin d'agrémenter, plus tard, le contenu de nos dissertations. La séance s'anime, portée par l'enthousiasme des participants.

— Une autre question, maintenant... Dites-moi, quelle place, selon vous, ont tenu les femmes durant la guerre ? interroge madame Picallo.

Je déteste jouer les figurants, aussi je m'empresse de répondre.

— Je pense qu'elles ont dû prendre la place de leurs maris dans les foyers, puisque beaucoup d'hommes avaient l'arme au poing ou étaient prisonniers. C'est ce qui leur a permis de changer les mentalités et de voter pour la première fois en mille neuf cent quarante-cinq.

— Je ne suis pas d'accord avec ça, c'est très réducteur !

Interloqué, je cherche à savoir qui vient d'intervenir avec tant de fougue. Je crois que c'est la blonde, quelques rangs devant, dont je ne vois que la chevelure, car elle n'a même pas pris la peine de se retourner.

— Je trouve que c'est limitant pour ces femmes, poursuit-elle, beaucoup étaient résistantes : Lucie Aubrac, Hélène Studler, Simone Michel-Levy, pour ne citer qu'elles. Alors, c'est certain, seule une minorité a pris part à la lutte armée, mais elles renseignaient ou étaient souvent à la tête de réseaux d'évasion.

Mon pied s'agite, ballotté de haut en bas sur ma jambe. Mais pour qui se prend-elle, celle-là ? Au lieu de nuancer ma réponse, elle ne fait que la démonter devant tout le monde.

— Je n'ai jamais suggéré le contraire, surenchéris-je, mais tu l'as dit toi-même, peu se battaient. Elles étaient en arrière-plan, à faire des travaux d'hommes pour donner le change. Et je ne dis pas ça par machisme, c'est un constat !

J'ai à peine fini de parler que déjà la voix affirmée reprend la parole et accentue la nervosité de ma cheville.

— Mais leur rôle a été sous-estimé. Il n’y a pas que la Résistance, qu’en est-il des femmes soviétiques qui ont intégré des unités de l’armée ? Ou des Australiennes qui, face à la pénurie de soldats, ont été enrôlées dans des divisions féminines ?

— Très bien ! On va s’arrêter là pour aujourd’hui, nous interrompt monsieur Leclerc. Vous avez l’air tous très impliqués, ceci promet de belles choses ! Nous reprendrons à la même heure, la semaine prochaine.

Frustré de n’avoir pu partager mes derniers arguments, j’observe les autres quitter la salle. Resté sur mon siège, je fixe le dos de celle qui m’a contrarié ces dernières minutes et n’a toujours pas bougé. Je suis intrigué, déconcerté par sa verve passionnée. Elle trifouille dans son sac, puis finit par se dresser. Lorsqu’elle fait volte-face pour partir à son tour, je discerne son visage. Merde. C’est elle. C’est la copine d’Élodie. Mon corps se tend. Je me souviens de ce jour, il y a quelques années, où, dans la cour du collège, ses yeux profonds m’avaient transpercé. Jamais on ne m’avait regardé de la sorte. Je n’ai pas pu oublier à quel point je m’étais senti mis à nu, désemparé.

À l’époque, elle avait l’air mal dans sa peau. Rien à voir avec l’élève pleine d’assurance qui s’affirmait tout à l’heure. Je dois avouer qu’elle s’est embellie depuis. Je l’avais déjà remarquée, entre ses prunelles bleues magnifiques et ses courbes féminines, difficile de faire autrement. Mais comme elle traînait aussi avec deux petites connes, je me suis dit que c’était le même genre de nana. Avec ce que je viens d’entendre, je me dis j’ai peut-être eu tort, en fin de compte.

Quand elle me voit, elle marque un temps d’arrêt. Ses joues se colorent, ses paupières frémissent, et ces détails me captivent. J’en ai du mal à déglutir. Aussitôt, elle se reprend en passant son sac en bandoulière puis se dirige vers la sortie. C’est plus fort que moi, j’ai envie de retenir ce moment.

— Alors, Blondie, on essaie d’épater les profs ?

Elle s’arrête net, se retourne et me dévisage. Un petit rictus en coin, elle ricane à mon interpellation maladroite.

— Non. Mais ils avaient l’air d’apprécier. C’était toi, la réflexion sur le droit de vote ? Toi par contre, t’avais l’air de ramer.

Ouch. Elle griffe. Comme une jolie rose aux épines acérées. J’aime ça. En retour à son sarcasme, je souris, faisant ressortir ma fossette. Elle me jauge, fronce les sourcils, sa peau délicate rougit de nouveau.

— Tu me cherches ? Tu te fiches de moi, c’est ça ?

— Peut-être... La question est, est-ce que je t’ai trouvée, Blondie ?

Je ne pensais pas cela possible, mais je la vois s’empourprer davantage, pourtant, elle ne se débène pas.

— Je crois pas, non.

Désinvolte, elle hausse les épaules, me contourne et se barre, l’air de rien. Avant que je ne la perde de vue, je la hèle.

— Hey ! Moi c’est Malik, c’est quoi ton petit nom ?

— Je sais ! me crie-t-elle sans même s’arrêter, ça aussi, je suppose que tu vas devoir le trouver !

La voilà partie, me plantant comme un con, mais avec un sacré défi que je vais m’appliquer à relever. Elle m’a piqué, je crois bien, et ce n’est pas pour me déplaire.



À travers la marée d’élèves, je me faufile pour me rendre à mon prochain cours, quand je l’aperçois. Deux jours se sont écoulés depuis ce débat qui m’a grisé, et Blondie ne cesse de s’immiscer dans mes pensées. Elle discute avec un type de ma classe, qui se montre un peu trop tactile, si j’en juge par sa mine agacée. D’ailleurs, elle se dérobe et file dans les escaliers. Lorsque mon camarade revient, penaud, je l’interpelle.

— C’était qui, cette fille avec qui tu parlais, Tony ?

— Juliette ?

Je n'ai jamais apprécié ce mec, un fils à papa fortuné qui pense avoir tous les droits. Cependant, aujourd'hui, ma curiosité emporte toute retenue.

— Juliette comment ?

— Gimenez. Les premières littéraires sont un bon cru, cette année. Bien mieux que les boudins de notre classe, enchaîne-t-il, toi aussi, tu veux gagner le pari ?

Son air suffisant m'énerve. Je fronce les sourcils, alerté par ce qu'il vient de dire.

— Quel pari ?

— Celui qui réussira à la mettre dans son lit !

Mes poings se serrent tant ses mots me débectent. Une colère sourde se distille en moi. J'étire ma nuque de droite à gauche puis m'approche de lui afin de mettre en avant ma stature imposante.

— T'es qu'un porc, tu me dégoûtes.

Avant même qu'il ne puisse réagir, je le bouscule de mon épaule. Il en perd l'équilibre et atterrit contre le mur en gémissant. Mon père n'est peut-être pas plein aux as, mais au moins, il m'a appris à respecter les femmes.

J'ai attendu ce moment toute la semaine. Les mains hésitantes, je pousse les portes battantes de la salle commune, à l'affût d'une chevelure blonde. Déjà installée, elle semble plongée dans un livre. Absorbée par sa lecture, elle ne se rend pas compte que je m'assois à ses côtés.

— Tu lis quoi de beau, Blondie ?

Elle sursaute, quand son regard capte le mien, elle vire écarlate. Je ne saurais dire pourquoi, mais cette réaction me chamboule. Cette fille dégage à la fois force et fragilité. Ce paradoxe me donne envie de gratter pour découvrir ce qui se cache sous ces prunelles splendides. Elles me subjuguent, d'un bleu si intense, j'en ai rarement vu de semblables. Presque gris, le pourtour de ses iris est plus foncé, constellé en son centre de petites taches blanches et dorées. Je crois que moi aussi, je rougis. Juliette gigote sur sa chaise, s'humecte les lèvres, avant de me montrer la couverture du bouquin.

— Euh... C'est *Le journal d'Anne Frank*.

— J'en ai entendu parler. C'est bien ?

— Je... Je peux te le prêter si tu veux, je l'ai déjà lu trois fois, comme ça, tu te fais ta propre idée.

Elle hésite, puis finit par me tendre le roman. Quand je l'attrape, nos doigts s'effleurent. Je me sens bizarre, tout d'un coup. J'ai chaud, ça picote dans ma poitrine, mes paumes sont moites quand je ramène l'ouvrage sur mes genoux. Elle a retiré sa main à la hâte et n'ose plus me regarder.

— Merci, Juliette. Ça va sûrement me servir pour la dissert'. Je te le rends rapidement.

Elle sourit, me jette un coup d'œil furtif et cale ses mains entre ses jambes.

— C'est pas pressé. Hum... Tu t'es renseigné à ce que je vois.

Je ris et m'apprête à répliquer, mais je suis coupé dans mon élan par les professeurs qui arrivent. Comme la dernière fois, ils lancent un débat et nous passons l'heure suivante à rebondir sur les propos de chacun. Mais cette fois, elle et moi, abondons dans le même sens.



Cela fait maintenant trois semaines que cet arbre décharné, sur lequel je suis adossé, est devenu notre point de rencontre. Lorsque j'ai cherché à rendre son livre à Juliette, retourné par toutes les notes qu'elle y avait inscrites, je l'ai trouvée ici, en compagnie de son amie. Depuis, nous nous retrouvons chaque jour sous ce platane à la pause de dix heures.

— Il a vraiment fait ça ?

Aujourd'hui, mon esprit est ailleurs, j'ai du mal à suivre la discussion. Parce que je suis en train de bloquer sur une miette. Une putain de miette, je m'en étonne moi-même. Il faut dire qu'elle est accrochée à la lèvre charnue

de Juliette. Et je ne sais pas pourquoi, j'aimerais être ce petit résidu de sucrerie.

Je frotte ma tignasse bouclée, je ne comprends plus vraiment ce qui m'arrive depuis quelque temps. Je chasse cette pensée incongrue en essayant de me concentrer sur la conversation qui semble amuser les filles.

— Je te jure, Dod, le prof expliquait un truc sur les équations, quand d'un coup, il s'est mis à fixer le plafond. Il répétait : « ça m'insupporte ! » en boucle, nous, on comprenait plus rien. Puis il s'est mis debout, sur son bureau, et a commencé à gratter le chewing-gum pour le décoller avec sa règle !

Toutes les deux explosent de rire et ce spectacle m'éblouit. La joie sublime son si joli visage. Il s'anime au gré des émotions qu'elle laisse s'échapper, sans tricher. Quand tant d'autres abusent de subterfuges pour plaire, Juliette assume chacune de ses vérités.

— J'en suis convaincue, les maths, ça rend tar...

Son souffle tiède s'étiole sur la pulpe de mon pouce. Je caresse sa bouche pour retirer l'excès de gourmandise et me pétrifie. Qu'est-ce qui m'a pris ? Deux billes azurées me fixent, écarquillées de surprise. Je n'ai pas d'autre choix que de plonger dans leurs abîmes alors que ma main retombe, molle, sur mon jean. En elle, j'entrevois ses doutes, ses imperfections et cette fichue force qui me fait sentir tout petit. Je trouve ça tellement beau que j'en ai la trouille.

— Euh... T'avais un truc collé.

Ma voix n'est plus qu'un mince filet que je peine à pousser. Ses joues s'empourprent, les miennes sans doute tout autant, car j'ai l'impression d'être en feu.

— Merci, souffle-t-elle.

Un raclement de gorge me détourne de ma contemplation. Les yeux verts d'Élodie passent de Juliette à moi, les paupières plissées, couplées d'un sourire narquois. Mais déjà, la sonnerie retentit. Je ramasse mon sac, en cherchant toujours à comprendre comment mon doigt a pu se poser sur sa peau. Quand je relève la tête, la brune s'est éclipsée et Juliette se tient

toujours au même endroit, immobile. Avec lenteur, sa main remonte vers son visage et à son tour, effleure ses lèvres du bout des doigts. Mon cœur s'agite, mes nerfs un peu aussi. Si fort, que lorsque je m'avance vers le bâtiment, je m'affole de ne même plus savoir quel est mon prochain cours.

— À plus, Blondie.

— Ou... Oui, à plus, Malik.

Il est seize heures, je suis soulagé que cette journée se termine enfin. Je l'ai passée à ressasser mon geste imprévu. Je me dirige vers le portail, en même temps qu'une flopée d'autres lycéens, heureux de quitter le bahut. Je n'arrive pas à mettre de mots sur ce que je ressens, pourtant, je suis certain que Juliette me bouleverse plus que de raison. Je sais qu'elle me plaît, mais d'habitude, je ne me pose pas autant de questions avec les filles. En général, je fonce. Pas avec elle. Tout est nouveau, à la fois étrangement familier et inattendu, angoissant et étourdissant. Je ne maîtrise plus rien.

— Malik !

Dès que je reconnais sa voix, je scrute la foule pour la retrouver. Elle se tient un peu plus loin, la main en l'air, devant la sandwicherie face au lycée, accompagnée de son frère qui croque dans un énorme hot-dog. Chaque pas vers elle accélère les pulsations dans ma poitrine. Je centre mon attention sur Maxime pour tenter de camoufler ce trouble que j'ai de plus en plus de mal à contenir. Son frangin s'essuie la bouche et me serre la main. Je l'ai seulement vu quelques fois, mais apprécie déjà son côté taquin.

— 'lut, Malik ! Désolé, j'ai trop la dalle... C'était immonde au self, à midi.

C'est impressionnant comme ils se ressemblent, tous les deux, jusqu'à leurs discrètes taches de rousseur. Ma peau s'échauffe, je sens le regard de Juliette peser sur moi. Quand j'ose pivoter dans sa direction, elle mordille ses lèvres et triture la lanière de sa besace.

— Tu fais le chemin avec nous ?

Ça aussi, c'est nouveau, j'ai changé mon itinéraire pour rentrer avec elle lorsque nous partageons les mêmes horaires. D'emblée, sa proposition me

donne le sourire, car je craignais de n'avoir tout gâché ce matin.

— Avec plaisir, tu auras deux gardes du corps ce soir, jeune demoiselle en détresse, plaisanté-je en mimant une révérence.

— Ma sœur, en détresse ? Ça se voit que tu l'as jamais vue énervée. Ce sera sans moi, je dois voir des potes.

Il avale son dernier morceau de pain et s'apprête à partir quand Juliette le retient par le bras.

— Vas-y mollo sur la fumette, Max, et traîne pas trop, sinon papa va péter un plomb.

— T'inquiète, Ju, je gère.

D'un geste détaché, il nous salue, puis part vers la rue adjacente au bahut, suivi des yeux par une Blondie qui soupire.

Alors que nous entamons notre marche le long du boulevard, nos bras se frôlent. Mon corps réagit, ressent chaque petit détail. Sa respiration qui s'accélère, son odeur qui me rappelle les roses printanières, ses cheveux dorés qui virevoltent au gré de ses foulées. Mais je me contiens, car je remarque aussi son air inquiet et ce constat me noue la gorge.

— Ça va, Blondie ?

— Non, mais ça ne va pas ! hurle-t-elle.

Interloqué par ce vif emportement, je mets quelques instants à réaliser que son regard furibond fixe droit devant nous. Soudain, je la vois foncer vers une dame qui balance ses détritrus par terre alors qu'un agent d'entretien balaie le trottoir.

— Vous pourriez respecter le travail du monsieur, ce n'est pas votre larbin ! Et y a une poubelle juste là, en plus !

La femme se décompose, son incivilité prise sur le fait, face à une Juliette déterminée qui pointe chaque papier sur le sol.

— Quel toupet, jeune fille, je pourrais être votre mère !

— Eh bien, madame, sachez que la mienne ne se permettrait jamais ce genre de comportement !

Une sensation fulgurante se répand sous ma peau, puissante, fébrile. Un concentré d'émotions qui capture mon âme et ce qui me reste de raison. La voir ainsi emportée par sa fougue, défendre ses valeurs avec tant d'ardeur me subjugue. Alors qu'elle croise les bras sur sa poitrine et que la femme ramasse ses saletés, je ne peux m'empêcher d'être fier de partager ce bout de chemin avec elle. Le mec, reconnaissant, la remercie tandis que la mégère s'éloigne en râlant. Et quand, admiratif, je l'observe se tourner vers moi triomphante, je comprends. Mes lèvres s'entrouvrent, ma gorge s'assèche. Putain, je suis en train de tomber amoureux.

Mon cerveau carbure à plein régime. Ressent-elle la même chose ? Je tremble encore de cette prise de conscience quand je la rejoins. Je me sens pataud, un peu ridicule aussi, mais décide de masquer ma nervosité avec un trait d'humour.

— La vache, Blondie ! Je comprends mieux la réflexion de ton frère, tout à l'heure, tu me ferais presque peur...

Je lui donne un coup d'épaule, elle rit puis s'accroche à mon bras. La spontanéité de son geste me surprend, mais le sourire ne me quitte plus, car nous poursuivons notre marche, ainsi collés, jusqu'au carrefour où nous devons nous séparer. Je voudrais que ce moment dure encore, qu'il dure toujours. Et sans que j'y aie même réfléchi, je pivote vers elle pour attraper sa main et lui dire :

— Ça te dirait une petite sortie avec moi, ce week-end ? Genre, on pourrait aller se caler à Pin Rolland ? Ou ailleurs, enfin où tu veux, débité-je.

Mes muscles se crispent dans l'appréhension de sa réponse, c'est le moment de vérité. Ses prunelles me fouillent, ses doigts frémissent sous les miens. Mon cœur cogne, prêt à exploser, en la voyant mordiller sa lèvre.

— Oui, ça me dirait bien. C'est une super idée, me répond-elle d'une petite voix enrouée.

Mues par la joie qui me submerge, mes lèvres se posent sur sa joue qui s'empourpre. Elle sent bon, sa peau est si douce que j'en frissonne.

— J'ai hâte, Juliette... À plus.



Nous sommes calés sur les rochers, où les vagues viennent se fracasser dans un calme apaisant. C'est rare, ces instants. D'ordinaire, le silence m'opprime, sauf avec elle. J'adore venir dans cette petite crique, bordée d'une pinède d'arbres centenaires. La vue sur les Deux Frères y est superbe. Une bourrasque nous surprend tout à coup, faisant s'envoler les cheveux de Juliette dans tous les sens. Quand le courant d'air s'apaise, une mèche reste en travers de son visage. Fébriles, mes doigts la saisissent pour la glisser derrière son oreille. Elle frémit, étonnée par mon geste. Si elle savait à quel point je me retiens.

J'ai peur de ce que je ressens. Je ne comprends pas pourquoi je me mets dans un état pareil. Peut-être parce que, pour une fois, ça compte ? Parce que je la veux, comme jamais je n'ai voulu personne ? Je ne peux pas me planter, pas avec elle. Je déglutis, nos regards se verrouillent. Je la sens retenir sa respiration. En douceur, je me penche. Mais elle recule et se racle la gorge.

Elle me refuse ce baiser, cette saveur que j'ai bien trop espérée. Cet amour que je n'avais jamais voulu donner. Ça fait mal. Tellement que j'en suffoque.

— Je... Je ne te plais pas ? Je suis désolé, je croyais qu'il se passait un truc entre nous... Je...

Mes yeux meurtris cherchent des réponses au creux des siens, mais elle se dérobe en fixant l'horizon.

— Je suis au courant, tu sais... De ce pari dégueulasse, je n'ai jamais rien fait pour ça... Mais les mecs se sont mis à parler sur mon compte.

— J'ai entendu ça, ouais... Mais c'est quoi le rapport avec moi ? Tu me prends pour un de ces bâtards ? Putain, Juliette, je croyais que tu me faisais confiance, que t'avais compris quel genre de mec je suis !

D'un bond, je me dresse, les poings serrés, les narines frémissantes, piqué dans mon orgueil. Indigné qu'elle puisse me prendre pour ce genre de crevards. Mais elle ne réagit pas, aussi, je poursuis.

— Est-ce qu'en un mois, je t'ai seulement donné l'impression d'en vouloir à ta petite culotte ? Non. Parce que je sais que tu vaux tellement mieux que ça. Je suis dégoûté, éructé-je, essoufflé d'amertume et de déception.

Je m'apprête à partir quand elle attrape mon poignet et lève vers moi un regard suppliant.

— Attends, Malik. Pardon. Je... J'ai peur.

Je l'attire vers moi pour la relever, parce que je ne comprends plus rien. Elle a l'air si fragile, perdue, quand elle me fait face. Je glisse ma paume contre sa joue pour caresser sa peau laiteuse que je découvre si douce.

— J'ai peur de ce que je ressens pour toi, reprend-elle, j'ai peur que tout s'arrête.

Je colle mon front contre le sien et plonge dans ses prunelles océanes. Je n'ai jamais été aussi nerveux ni aussi déterminé.

— On est deux, alors... Tu vois pas que je peux plus te sortir de ma tête ?

Ses yeux me sondent, les sourcils froncés, puis son visage s'adoucit alors qu'elle me sourit avec tendresse. Sa main rejoint la mienne et mes lèvres effleurent sa tempe, pour glisser jusqu'à son oreille.

— Je te veux, Juliette.

Nos nez se frôlent, mon cœur bat la chamade, je crois bien que je tremble. Nous respirons le même air, à quelques centimètres, à peine, de nous rejoindre de la plus tendre des façons. Juliette soupire et c'est elle qui réunit nos lèvres. Mon palpitant explose.

Nous nous embrassons, d'abord avec délicatesse. Ma langue timide la cherche, très vite rejointe par la sienne, qui me taquine avec une audace surprenante. Mon poulx se déchaîne. Enlacés, nos corps fusionnent. Nos mains deviennent folles, parcourent nos silhouettes pour les marquer de leurs empreintes. Notre étreinte est intense, jamais je n'ai connu pareil

premier baiser. Des frissons partout sur ma peau, Juliette s'incruste dans chacune de mes cellules. Je me sens vivant. Dans ses bras, je suis à ma place.

OceanofPDF.com



Malik

Depuis trois jours, je redécouvre le littoral de mon enfance. Ce matin, j'observe les changements opérés sur la baie de Tamaris tout en faisant mon footing. De nouvelles cabanes de pêcheur sont sorties des flots, d'autres se sont délabrées et quelques bateaux gisent, penchés sur le rivage. Mes *airpods* émettent un tintement, je tapote dessus sans ralentir mes foulées.

— Oui ?

— Bonjour, monsieur Mejib, Cassandra à l'appareil, je vous appelle pour vous confirmer la visioconférence avec le PDG de *Factor and Co*, le vingt-neuf avril prochain à onze heures.

Je pile net. Les mains sur les genoux, je tente de canaliser ma respiration bruyante et erratique pour répondre à ma nouvelle secrétaire, qui brille déjà par son incompétence.

— Vous vous fichez de moi, j'espère ? J'avais précisé que je ne serais pas disponible ce jour-là. Alors vous vous débrouillez comme vous voulez, mais vous rectifiez cette erreur au plus vite !

— Mais monsi...

— Il n'y a pas de mais. Vous me rappelez quand vous aurez trouvé un autre créneau, coupé-je en raccrochant.

Nous ne nous sommes encore jamais rencontrés, mais Cassandra subit déjà mon humeur massacrant. Le vingt-neuf avril, c'est l'anniversaire de mon père. Détail que je lui ai bien entendu stipulé, dans un mail très précis, hier soir.

L'avantage pour elle est que nous allons faire connaissance à distance dans un premier temps. J'ai accumulé tant de congés que je ne rejoindrai l'agence que dans un mois et demi. J'ai négocié cette petite faveur avant ma mutation. J'avais besoin de prendre du temps en famille. Pour le moment, je me contente de gérer certains dossiers de la maison. Ce qui n'est pas plus mal, car je me sens comme un pitbull enragé.

Je reprends ma course vers la plage des Sablottes, en veillant, cette fois, à me détourner de l'horizon. Admirer les Deux Frères me catapulterait dans un passé qui m'a déjà été imposé dans mon salon. Faire du sport est ancré dans mes habitudes, même en cas de réveil tardif, comme aujourd'hui. Ça m'a toujours permis de canaliser mon énergie et d'évacuer la pression. Ce matin, j'étais au bord de l'implosion. J'ai passé deux nuits agitées, à tourner dans tous les sens, pour ne tomber de sommeil qu'au petit matin. Être confronté à Juliette m'a mis la tête à l'envers, bien plus que le jet-lag.

Heureusement, j'ai investi la dépendance, transformée en studio, qui me confère plus d'intimité. Mes parents et moi n'avons pas le même rythme, de plus, Lydia va bientôt débarquer avec sa turbulente famille. J'adore mes neveux, cependant, les avoir dans les pattes toute la journée est épuisant. Il faudra d'ailleurs que je songe à trouver un nouvel appart', mais pour l'instant, je veux juste me poser.

Évoquer les enfants de ma sœur, me ramène encore à Juliette. Elle en a deux. Deux gamines qu'elle a eues avec un autre. Un homme qu'elle a pu aimer au point d'avoir des gosses. Un homme que la vie lui a volé et qu'elle doit encore pleurer. Un homme qui n'était pas moi. Ce constat me fout la rage, car elle a su rebondir. Pas moi.

Mes parents ne tarissent pas d'éloges à son sujet. Ils sont comme ça, quand ils t'aiment, ils t'accueillent à bras ouverts. S'ils savaient à quel point leur hospitalité me gêne et combien je dois ronger mon frein pour ne rien laisser paraître.

J'accélère la cadence de mes foulées, déterminé à déverser ma frustration dans chaque goutte de sueur. Mettre des mots concrets sur ce que je ressens est compliqué, sa proximité inattendue me bouffe. J'oscille entre différents états, nostalgie, impuissance, rancœur. Les fondations que j'ai construites, une à une, vacillent et ce sentiment de vulnérabilité m'opprime. J'ai un sacré défaut, je suis quelqu'un de fier. Si d'un côté, ce trait de caractère m'a donné la hargne pour réussir, de l'autre, il me rend parfois très con. Le problème est là, mon ego est blessé. Juliette l'avait déjà torpillé quinze ans auparavant, sans le savoir, elle l'égratigne encore aujourd'hui.

Je n'ai jamais pu aimer à nouveau. Chaque fille est toujours trop fade. Le grain de peau accroche, l'odeur trop entêtante ou trop discrète. Les voix sonnent comme des séries de fausses notes. De même que les soupirs ne m'enivrent pas comme les siens m'exaltaient. Aucune ne parvient à me faire vibrer comme elle, avec son tempérament affirmé. Auprès de Juliette, je me sentais vivant, complet. Elle était mon évidence. Je n'étais pas la sienne. Personne n'a pu la détrôner, c'est ce qui me broie et me rend si pathétique. En dépit du temps écoulé, je suis resté figé, prisonnier de son étreinte, comme un camé en rémission toujours sur le fil. Le pire ? Ce n'est pas conscient de ma part, j'ai beau lutter contre nos vestiges, leurs réminiscences sont tatouées dans ma chair.

Sa présence était mon chez-moi. Ses billes bleues me transperçaient, lisaient en moi comme dans un livre ouvert. Sous la caresse de ce regard hypnotique, j'ai découvert des plaisirs charnels que je me refuse aujourd'hui. Imaginer un autre visage entre mes cuisses m'est impossible, pas plus que le mien entre les jambes d'autres femmes. Dans ma conception des choses, le sexe oral se partage avec quelqu'un qui compte, digne de confiance. C'est un plaisir qu'on octroie dans un moment d'osmose, à quelqu'un qui nous bouleverse. Comme elle me bouleversait. Un partage véritable que nous nous étions offert.

Mais depuis, Juliette a connu la profondeur d'une relation qui est allée au-delà de la nôtre. Deux petites filles... Ce mec l'a marquée bien plus que je ne le pourrai jamais. Et si j'ai de la peine pour sa perte, je lui en veux aussi, d'avoir su donner à un autre ce dont j'avais tant rêvé. Bien sûr qu'elle a vécu. Elle m'a jeté comme un malpropre, évidemment que notre rupture

n'a pas eu le même impact sur son parcours. C'est moi qui ne tourne pas rond.

Je ralentis mon allure avec cette prise de conscience. C'est l'électrochoc qu'il me fallait. Moi aussi, je veux l'oublier. Il est plus que temps, je le dois à mon ego, pour ma tranquillité d'esprit. Elle n'est rien de plus qu'une chimère. Une chimère que je dois dégager de ma tête.

Je retourne à la villa, où mon premier réflexe est de me ruer sur le frigo de ma mère. Courir à jeun m'a affamé. Je suis en train de fouiller à l'intérieur pour trouver de quoi grignoter quand on toque à la porte. La personne s'introduit sans y avoir été invitée.

— Bonjour ! Excusez-moi, je suis en retard !

Mon corps se tend, mes poils se hérissent. Je pensais l'avoir évitée en allant courir plus tard. C'est à se demander si nous n'avons pas eu la même idée. Je serre les dents, referme le réfrigérateur avec vigueur pour révéler ma présence. Aussitôt, son sourire enjoué se fane. Mes mâchoires se crispent davantage, car je ne devrais pas détailler la façon dont elle est habillée. Pas plus que je ne devrais relever le fait que ce jean et ce tee-shirt blanc mettent en valeur ses courbes harmonieuses. Encore moins, que son chignon flou dévoile l'ovale de son visage, la profondeur de ses yeux. Je lui en veux de me troubler de la sorte, de débarquer ici comme si elle était en terrain conquis. Elle n'en a pas le droit.

— Ce n'est pas un moulin, ici. On attend que quelqu'un vienne ouvrir pour entrer chez les gens.

Mon intonation est glaciale. Juliette déclenche une tempête en moi, stimule mes plus vils instincts. J'ai envie de la blesser autant que je souffre de lui faire face. Ses sourcils se froncent, mais elle ne cille pas.



Juliette

J'espérais ne pas le croiser en arrivant à cette heure-ci. Il faut croire que je me suis plantée. J'ai la désagréable impression de jouer au jeu du chat et de la souris. Il est le félin, je suis le rongeur. Et chaque fois, depuis trois jours que je passe le seuil de chez les Mejib, ma nervosité s'accroît. Je crois que j'ai toujours du mal à accepter qu'il est ici et non plus de l'autre côté de l'Atlantique.

Son ton incisif me surprend. Il me vient la vision d'une vermine indésirable, un vulgaire parasite à écraser. Je suis ce cafard qui provoque sa répulsion. Autrefois, je représentais son essentiel, il était le mien. Désormais, je ne suis plus qu'un être insignifiant qui s'immisce dans son quotidien.

— Désolée, Malik, mais je ne me permettrais pas ce comportement si tes parents ne me l'avaient pas suggéré à plusieurs reprises.

Je redresse le menton et m'exprime d'une voix assurée bien qu'au fond de moi, ce soit le chaos. C'est comme si j'étais redevenue cette adolescente mal dans sa peau qui cherche à se terrer pour se faire toute petite.

— Je préférerais monsieur Mejib. Malik est réservé à mes proches.

Il me toise avec sévérité. *Proches*. Nous étions tellement plus. Ses mots sont tranchants comme la lame d'un scalpel. Son attitude me blesse, mais je ne le montrerai pas. Pas plus que l'émotion qui me submerge d'être confrontée à son regard. La sentence est immuable, le temps a fait son travail de sape. Qu'il se joue de moi quand il prétend m'avoir oubliée ou non, il ne reste que nos ruines. Nos prunelles s'emmurent dans un duel silencieux et immobile. Chacun érige ses barrières. Pour ma part, je tente d'apaiser le rythme de mon cœur qui s'agite un peu trop.

— Ah ! Te voilà, ma belle !

L'arrivée de Maryam fait exploser cette tension oppressante. Cette dernière m'accueille avec sa chaleur coutumière qui contraste avec l'austérité de son fils.

— Tu peux y aller, il t'attend, il a mal aux jambes, aujourd'hui, reprend-elle, et toi, mon fils, tu pourrais récupérer le courrier dans la boîte aux

lettres ?

Les yeux levés au ciel, Malik s'éclipse et j'en profite pour m'échapper dans le salon. Ce n'est qu'en pénétrant dans la pièce que je réalise que j'avais retenu ma respiration. Mon instinct professionnel prend le dessus sur mes ruminations, aussi je me dirige avec élan vers mon patient, installé dans son fauteuil médicalisé. D'emblée, je remarque que ses traits sont plus tirés qu'à l'accoutumée.

— Bonjour, Ayoub ! Comment allez-vous, ce matin ?

— Je suis content de te voir, ma fille. Je suis inquiet, j'ai mal au mollet. Je risque pas de faire la phlébite ?

— Je vais regarder.

Je m'agenouille pour remonter son pantalon ample et ausculte ses membres l'un après l'autre avec méticulosité. Je relève la tête, puis souris à Ayoub, qui me scrute avec intérêt.

— Tout va bien... Rassurez-vous, pas de signe de phlébite. Je crois juste que vous ne marchez pas assez et qu'il faudrait remettre ces jolis bas de contention que nous aimons tant.

Sa mine préoccupée s'apaise aussitôt, ses yeux pétillent de malice. Et je suis soudain émue de me rappeler qu'autrefois, le regard de son fils se teintait de la même espièglerie.

Chaque pas est laborieux, car je m'applique à ne pas éclabousser le sol de mon contenu vacillant. La salle de bains n'est plus très loin. Il me reste l'angle du couloir à traverser et je pourrai enfin vider la bassine que j'ai utilisée pour les soins. À peine ai-je formulé cette pensée positive que je suis percutée par un mur de muscles. Tout le liquide se déverse sur moi. Hébétée et impuissante, je ne peux qu'observer le récipient rebondir par terre dans un bruit caractéristique.

Je dégouline de stupeur. Une odeur boisée accapare mes sens. Je ferme les paupières, hume cette fragrance d'une douce férocité. Mon corps frémit, se souvient. C'est si intense que j'en tremble. Un soupir de mécontentement

me rappelle à l'ordre. Avec lenteur, mes yeux se relèvent, happés par deux ambres incendiaires, emplies d'animosité.



Malik

Elle est trempée. Moi-même, j'ai reçu quelques éclaboussures. C'est un dommage bien dérisoire comparé à son haut blanc, entièrement imprégné. Mes mâchoires se crispent, car mes pupilles ne devraient pas dévier sur cette étoffe devenue transparente. Mais je ne peux lutter. Mon esprit s'insurge, cependant, mes organes sont en pleine mutinerie. Ces traîtres s'éveillent, se remémorent la délicatesse de sa peau, l'exaltation que ce derme leur procurait. Autour de moi, tout est ralenti, suspendu.

— Désolée, murmure-t-elle

Je ne saurais dire combien de temps dure cet instant de flottement. Il est déjà bien trop long. J'expire pour ordonner à mon cerveau de reprendre le contrôle et m'impose de relever le regard. Manœuvre difficile à exécuter et que je ne réussis pas du premier coup, tant ces deux taches brunes sous le tissu m'hypnotisent.

— Tu ne pouvais pas t'annoncer, Juliette ? Au moins, j'aurais pu t'éviter !

Nous redressons nos visages de concert. Ses prunelles sont incertaines, il me semble y déceler une once d'inquiétude. D'un froncement de sourcils, je m'étonne moi-même du double sens de mes mots. Je me sens acculé. Si je pouvais, je me filerais des claques pour ce moment de faiblesse, digne d'un ado prépubère. Depuis quelques jours je ne me reconnais plus. C'est elle qui instille cette faiblesse en moi.

— Je suis navrée, vraiment. Il y en a partout... Je... Je vais m'en occuper.

Sitôt achève-t-elle sa phrase qu'elle initie un pas vers la bassine tombée un peu plus loin. Mais le sol glissant se dérobe sous ses pieds, elle patine sur place et sa silhouette est propulsée en arrière. Une fois encore, mes membres réagissent sans même que j'y aie consenti. Mes mains agrippent sa taille et la ramènent à moi. Bordel. J'ai chaud. J'ai froid. Une onde électrique parcourt ma colonne vertébrale. Je ferme les yeux, déglutis. Son corps raidi épouse le mien, je sens son souffle contre mon cou. Elle me glisse un merci étouffé, et ce murmure déclenche une myriade de frissons sur ma peau.

Non. Non. Je ne veux pas qu'elle me fasse cet effet. Je lui refuse ce droit d'exercer un quelconque pouvoir sur mes sens. Les mots acerbes qu'elle a prononcés quinze années plus tôt, qui contrastent avec la gentillesse qu'elle accorde à mon père, me reviennent en tête. Sans ménagement je la repousse et l'éloigne de moi.

— Un pas devant l'autre sans déclencher une catastrophe, c'est trop demander ?

Un maelstrom d'émotions défile sur son visage. Vulnérabilité d'abord, incrédulité ensuite et enfin colère. C'est cette dernière qui reste, exprimée par ses bras croisés sur la poitrine. Décolleté qui ressort d'ailleurs plus encore dans cette position et attire de nouveau mon attention. Je suis en enfer, Juliette en est la gardienne.

— Oh ça va, on était deux dans ce couloir, à ce que je sache !

Je me détourne, me pince l'arête du nez et soupire. Il faut que je me barre de là. C'en est trop pour moi.

— J'apprécierais que mes parents ne voient pas... Ça, ajouté-je, c'est indécent.

Ma main s'agite devant son tee-shirt. Dans l'incompréhension, ses sourcils se froncent, puis elle baisse le menton sur son vêtement mouillé. Aussitôt, ses paumes se plaquent sur ses seins rebondis et ses joues s'empourprent. Le rouge lui va toujours aussi bien.

— Il y a du linge dans la commode de la salle de bains. Sûrement des vieux tricots de mon père, ça devrait faire l'affaire.

Elle prend soin d'éviter la flaque, cette fois, puis se précipite dans la pièce d'eau. Mais je l'interpelle avant qu'elle ne s'y enferme.

— Faudra aussi éponger ce merdier. Je n'aimerais pas que mes parents se cassent la figure.

— Bien entendu, Monseigneur De Malik, c'est si gentiment demandé, ironise-t-elle en mimant une révérence.

Je m'apprête à répliquer quand elle me claque la porte au nez et tourne le verrou. Je cille comme un con à plusieurs reprises, stupéfait qu'elle m'ait ainsi cloué le bec. Je me demandais où était passée sa fougue, je crois que je viens d'avoir ma réponse. Ce constat m'arrache un sourire, cependant, je chasse rapidement cette pensée qui me ramène au passé que je voudrais oublier.

Elle t'a broyé, ne l'oublie pas. Mes mâchoires se crispent à nouveau et je file, sans demander mon reste, me calfeutrer dans la dépendance.

OceanofPDF.com



Juliette

Je ne trouve pas ces fichus sets de pansements. J'ai beau fouiller chaque étagère de la salle de bains, où Maryam a l'habitude de les ranger, je ne vois rien. Je suis si fatiguée, je ne suis même plus certaine d'avoir les yeux en face des trous.

C'est ma dernière journée de travail et je serai en vacances. Je n'en ai jamais eu autant besoin. L'ironie du sort a voulu que Malik revienne sur la période où je travaille le plus pour pouvoir m'octroyer ces congés. Cette semaine aura été un supplice. Malgré notre petite altercation, il y a trois jours, il accapare chacune de mes pensées et je culpabilise que sa présence ait pris le pas sur l'absence de Marco.

En dépit de mes remords, quelque chose en moi s'agite. Je suis en pleine mue. Certes, le revoir me tourmente, mais depuis son retour, je m'éveille, me révèle. Celle qui gisait dans les méandres de mon âme reprend vie peu à peu. Mon passé et mon présent se mêlent, annihilant certaines de mes entraves. Sortir de sa chrysalide a toutefois un prix : subir la douleur de voir ses couches d'apparat arrachées une à une. Écaillée, scalpée, pelée, je suis à vif. Cette hypersensibilité m'engloutit. Je ne sais plus ce que je suis en droit de ressentir ou non. Je me sens à la fois galvanisée et asphyxiée.

Je suis si perdue que j'ai invoqué le code rouge. Deux mots lancés sur le groupe *WhatsApp* que je partage avec mes confidentes et elles débarqueront

ce soir sans poser de question. Ils signifient qu'une galère vient de te tomber dessus et que tu as besoin de tes meilleures amies en urgence. Élodie ne l'a jamais utilisé, Marie en abuse à chaque rupture, moi je ne m'en suis servie qu'une fois. Quand un camion a fauché Marco.

Émue par cette triste pensée, je referme le placard et retourne vers la cuisine, où je suis certaine de tomber sur la maîtresse de maison.

— Maryam, désolée de vous embêter, mais je ne trouve plus les pansements, vous savez où ils sont ?

Elle me lance une brève œillade chaleureuse, appliquée à pétrir une pâte aux odeurs gourmandes.

— Ah oui, ma belle ! J'ai rangé les cartons dans la dépendance pour gagner de la place. Sarah a dû utiliser le dernier qu'il y avait ici. Tu veux bien aller en chercher d'autres ?

Ma gorge se noue, mes muscles se tendent d'appréhension. Je ne crois pas pouvoir encaisser une éventuelle confrontation aujourd'hui, je suis bien trop confuse et épuisée.

— Euh... Je ne risque pas de déranger votre fils ?

— Mais non, vas-y, on l'a pas encore vu ce matin. Il a dû sortir courir.

Je maudis ma collègue et son manque de rigueur qui m'obligent à me diriger à l'extérieur de la maison, vers ce repaire qui m'est interdit. Chacun des pas posés sur l'allée de gravier me crispe davantage. Et plus je m'approche, plus je perçois de la musique en provenance de l'annexe. *Non, non, non.*

La porte-fenêtre est ouverte. Un simple voilage blanc me cache la vue de ce qu'il y a de l'autre côté. Je toque sur la vitre à plusieurs reprises. Mon poulx tambourine comme un acharné.

— Y a quelqu'un ? Malik ?

Je tends l'oreille, aucune réponse ne me parvient. La main tremblante, je repousse le rideau. Avec précaution, j'ose un coup d'œil. Personne. Je soupire et pénètre à l'intérieur. C'est plus grand que je ne le pensais. Mes yeux scannent l'espace avec curiosité. Au premier plan, un petit salon des plus ordinaires s'articule autour d'un divan de cuir. Au fond, une petite

cuisine ouverte et une desserte accolée à une alcôve, masquée par une tenture épaisse. Sur la droite, un couloir. Je suis dans son antre. Mon corps frémit.

La mélodie entêtante me rappelle qu'ici je suis une intruse. Je dois me hâter avant de me faire surprendre. Je balaie la pièce d'un regard nerveux, déçue de ne toujours pas trouver ces maudites boîtes. Dépitée, je me faufile puis m'agenouille entre le canapé et la table basse, qui abrite plusieurs compartiments. Je fouille, ouvre les tiroirs avec le plus de discrétion possible, quand il me semble percevoir un léger bruissement. Inquiète, je relève la tête pour lorgner au-dessus du sofa. Personne. Soulagée, je retourne à mon inspection. Mais bien vite, je sursaute à la perception d'un bruit distinct. Raidie de stupeur, je me redresse, des picotements parcourent mon échine.



Malik

Cette douche m'a revigoré. Je m'essuie à la va-vite et noue le drap de bain autour de ma taille. Mon enceinte connectée diffuse *Try a Little Tenderness* d'Otis Redding. J'étire ma nuque, bien trop endolorie ces derniers temps, puis me glisse derrière l'étoffe épaisse, qui isole le coin nuit, pour y récupérer le dossier *Factor and Co.* Dodelinant de la tête, je me dirige vers la cafetière italienne. Cette vieille relique en acier prépare les meilleurs breuvages et maintient leur chaleur un long moment. Pour un accro à la caféine comme moi, c'est ce qu'il y a de mieux. J'avale une gorgée de mon arabica, dont je savoure l'amertume, puis me retourne.

Je bondis, stupéfait de découvrir une silhouette penchée dans mon salon. J'en renverse la moitié de la tasse bouillante sur mon torse et lâche mes

papiers, qui tombent au sol.

— Merde !

Mon invitée surprise s'est subitement relevée et je découvre avec effarement qu'il s'agit de Juliette. Je ne parviens plus à ordonner mes idées, une fois de plus, elle surgit où je ne l'attends pas.

— Mais...

Je ne peux finir cette phrase, mon visage grimace d'une douleur que je tente de soulager en apposant ma paume sur ma peau échauffée.

— Je t'ai fait peur, je suis désolée ! Vite, il faut mettre de l'eau dessus !

C'est à peine si j'entends le robinet couler. La seconde suivante un torchon humide est appliqué sur ma poitrine, ma tasse posée sur la table, juste à côté. Je n'ai même pas eu le temps de réagir ni de comprendre ce qu'il se passait.

Hébété, je remonte ma main pour attraper le tissu imbibé et au passage trouve celle de Juliette. Une puissance magnétique me traverse de part en part, mon cœur s'insurge comme un dément et ma respiration se bloque. Je ne peux plus bouger, prisonnier du moment. Je clos mes paupières un instant, expulse l'air comprimé dans mes poumons, puis rouvre les yeux. En un battement de cils, je suis plongé dans l'océan des siens. Je ne peux plus les quitter.

Nous nous contemplons dans un silence lourd de non-dits, ses doigts toujours coincés sous les miens. Qu'elle est belle, putain ! Aujourd'hui, je m'accorde le droit de la détailler. Je reconnais chacun de ses traits, même s'ils ont changé. Ce sont ceux d'une femme, désormais. Son nez toujours si affirmé, sa bouche ourlée, l'ivoire de son teint où naissent quelques subtiles ridules. Elle doit avoir les mêmes pensées que moi, car je la vois balayer mon visage, concentrée.

Une goutte s'échappe de mes cheveux trempés pour glisser le long de ma mâchoire, avivant chacun de mes sens. Ses prunelles s'y attardent et suivent son chemin, sur mon cou, d'abord. Juliette humidifie ses lèvres pulpeuses, gonfle sa poitrine. Je sens ensuite la perle lécher lentement ma clavicule. Ses phalanges se crispent sur ma poitrine. Mon souffle se fait plus

rapide, anarchique. J'ai besoin de me rapprocher. D'un pas, je m'avance. Son parfum de rose m'enivre, je la respire comme si je pouvais me remplir d'elle. La gouttelette atteint mon buste. Juliette déglutit, ses pommettes rougissent, ses yeux scintillent, fiévreux.

Mon entrejambe s'éveille, sa peau m'appelle, m'ensorcèle. La raison m'a déserté. Plus rien n'existe, sauf cet instant et les sensations qui me submergent. J'ai envie d'attraper ses cheveux, de la dévorer. Je voudrais anéantir son souvenir de la plus douce des façons. Le pulvériser afin de me regorger d'elle. Je suis ramené à la réalité lorsque je la vois soudain froncer les sourcils, son murmure m'emplit d'effroi.

— Ton tatouage... « *J'aime celui qui rêve l'impossible⁶* », lit-elle à voix basse.

Sa main se détache de la mienne, vient effleurer ma peau encreée par les mots qu'elle me répétait si souvent. Son toucher me brûle. C'était son mantra, il m'a guidé dans chacune de mes étapes, m'a poussé à toujours me dépasser. Je recule d'un geste brusque. C'est si lourd de sens. Envoûté par sa proximité, je n'y ai plus pensé. Je suis en colère, j'ai honte. Honte de cet aveu de faiblesse gravé dans ma chair.

— Qu'est-ce que tu fous là, Juliette ?

Elle cille à plusieurs reprises, perturbée par mon brusque changement d'attitude. Mon bras retombe, raide, contre mon flanc, laissant choir le torchon humide qui gît au sol, en même temps que ma dignité.

— Je... je...

— Je, quoi ? Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, t'es chez moi, ici. Je suis presque à poil et je ne t'ai pas invitée à entrer.

Elle se racle la gorge, plonge ses turquoises dans mes yeux pour reprendre contenance. Son regard surpris et ému me bouleverse. Comment peut-elle avoir encore ce pouvoir après toutes ces années ?

— Je suis désolée. Ta mère m'a envoyée chercher des cartons de pansements. Je me suis annoncée, mais tu n'as pas dû entendre. Alors je me suis permise de...

— Derrière le canapé.

Tout à coup, je me sens las, épuisé de lutter contre ces sentiments que j'avais cadénassés et qu'elle fait jaillir à nouveau. Je veux qu'elle parte, d'ici, de ma tête, de partout où son essence s'est incrustée. Elle soupire, contourne le meuble et ramasse ces maudites boîtes. La tête basse, Juliette se relève, puis se dirige vers la sortie. Au dernier moment, elle marque un arrêt pour pivoter vers moi.

— Malik... Est-ce qu'on pourrait discu...

— Va-t'en.

Je la vois courber les épaules, pincer ses lèvres, juste avant que je ne sois foudroyé par l'étincelle d'arrogance qui émane de ses iris clairs.

— Tu devrais mettre de la crème sur ta brûlure... Faudrait pas que ça bousille ton joli tatouage.

J'ai à peine le temps de lui jeter un regard noir qu'elle est déjà partie. Une fois de plus, elle ruine mon ego. Elle a toujours été celle qui me faisait baisser les armes sans même que je m'en rende compte. Je ne dois plus le permettre, elle est ma faiblesse, ce bouquet de ronces qui entaille les restes de mon pauvre cœur.

OceanofPDF.com



Juliette

Il est presque vingt-et-une heures quand on frappe à la porte. Je me précipite pour aller ouvrir, les nerfs à vif. J'ai couché les filles plus tôt, impatiente que mes amies arrivent pour déverser mon mal-être. Leurs mines préoccupées apparaissent. Elles font écho à ce trop-plein qui pèse sur ma conscience, cette dernière semaine. Je m'étais promis de ne pas pleurer, mais déjà, mon menton tremblote, mes yeux se gorgent de larmes.

— Salut.

Je ne reconnais pas ma voix, elle semble venir de loin, comme un murmure qui lutte pour sortir après une nuit sans sommeil. Je crois qu'il est là, le nœud du problème : je suis épuisée. Éreintée par cette longue année à tout porter, ébranlée dans mes certitudes depuis le retour de Malik.

Je n'ai pas bougé d'un millimètre, la main sur la poignée, les épaules lourdes. Deux paires d'yeux me scrutent avec inquiétude. Les prunelles vertes d'Élodie se plissent tandis que les iris noisette de Marie détaillent mon visage. Cette dernière pince ses lèvres fines et s'élance vers moi.

— Merde, Juju, viens-là.

Malgré sa petite taille, elle me prend dans ses bras. Je la laisse faire parce que, ce soir, j'ai besoin de chaleur humaine. Il y a trop longtemps, que

personne, hormis mes enfants, ne m'a tenue de la sorte. Libérée par ce réconfort dont j'ignorais avoir tant besoin, je sens ma peine dévaler mes joues. Sans un sanglot, sans un bruit. Les paupières fermées, je savoure de pouvoir baisser les armes, même si ce n'est qu'un bref instant. Une main se glisse dans la mienne. Je relève la tête sur Élodie, qui m'adresse un sourire contrit.

— Malik ? demande-t-elle d'un air entendu, allons-nous asseoir, tu vas nous raconter tout ça.

Je hoche la tête à la mention du prénom qui me provoque bien trop d'émoi et me décolle de mon amie pour les laisser entrer. D'un pas pesant, je les dirige ensuite vers le salon, où nous nous installons autour du plateau de fromages et de la bouteille de vin que j'ai sortis plus tôt.

Ces derniers jours, je leur ai envoyé plusieurs messages, j'avais besoin de leur confier combien j'étais perturbée d'avoir retrouvé mon premier amour chez les Mejib. Je n'ai aucun secret pour elles, de même que je connais tous les leurs. Élodie a toujours été là, depuis ma tendre jeunesse. Avec les années, cette brune pulpeuse est devenue comme une sœur. Quant à Marie, j'ai eu un coup de foudre amical pour cette brindille au grand cœur, pendant nos études. L'une était aux premières loges de ma relation avec Malik, l'autre m'a connue durant ma longue période de dérive, à tenter de guérir de lui. Elles ont toujours été les phares rassurants au plus profond de mes tempêtes.

— Alors ? On en est restées à cette énorme tension quand tu as renversé la bassine... Il y a eu autre chose ?

Marie s'agite sur le canapé en face de moi et replace les mèches châtain clair de son carré plongeant derrière ses oreilles, signe d'impatience chez elle. À ses côtés, mon autre acolyte débouche le Pinot noir et nous en sert une généreuse quantité. À la hâte, j'attrape un des verres sur la table basse et en avale une bonne lampée, pour me donner du courage. Après un profond soupir, je leur raconte ce qui s'est passé ce matin, dans la dépendance.

— C'était comme une décharge électrique. Sentir sa peau sous mes doigts, son odeur... Je n'en sais rien, tout est ressorti, cette alchimie, ce...

Cette force qui m'attire à lui...

Les deux me fixent avec intérêt, suspendues à mes lèvres dans l'attente de la suite. Mes doigts tremblants remontent jusqu'à ma tempe, qu'ils massent de façon mécanique.

— ... Et j'ai vu son tatouage, là, sur sa poitrine, au-dessus du cœur, mimé-je, « *J'aime celui qui rêve l'impossible* ». Putain, les filles, cette phrase, j'ai dû lui répéter des centaines de fois quand on était ensemble...

De nouveau, mes yeux picotent, ma gorge se serre. Je ne pourrais même pas décrire avec des mots justes ce que cette découverte a remué en moi. Mon amie d'enfance se penche en avant, entrouvre sa bouche, mais je reprends, car ma parole se libère.

— ... Ça m'a... Ça m'a bouleversée. Il disait qu'il m'avait oubliée. Alors que je suis là, gravée sur son torse. Et je me suis sentie... Heureuse ? m'étonné-je. Puis deux secondes après, il s'est complètement fermé...

Je clos les paupières pour essayer de contrôler mon souffle saccadé. Quand je m'autorise un coup d'œil vers mes confidentes, ma vue se brouille, mais je perçois leur posture rassurante qui m'encourage à poursuivre.

— Son ton était si dur. Il m'a congédiée comme une malpropre. J'ai eu mal... Tellement mal. Je... Je ne devrais pas ressentir tout ça, pas vrai ? Je m'en veux par rapport à Marco, j'ai l'impression de le trahir... Je...

Je déglutis avec difficulté, le dos voûté par la lourdeur de mon aveu, les mains figées sur mes genoux.

— ... Je ne devrais penser qu'à lui, à son absence qui pèse sur ma vie. Pas à Malik et cette saleté de sensation de vibrer à nouveau depuis qu'il est revenu... Je suis une mauvaise personne, hein ?

Un silence accueille ma dernière réplique essoufflée. Mon ventre se serre, j'ai peur que le regard de mes amies ne me confirme ce que je redoute tant. Ma culpabilité. Pourtant, il n'y a aucune trace de jugement sur leurs visages empreints de prévenance. Marie fronce les sourcils, son verre de vin suspendu à quelques centimètres de ses lèvres, dans une attitude figée.

Élodie, elle, remue la tête de droite à gauche et plante ses yeux dans les miens.

— Tu es tout sauf une mauvaise personne, Juliette. J'étais là, quand vous vous êtes aimés avec Malik, on n'oublie pas un truc pareil, un premier amour aussi fort, ça marque à vie. C'est normal que tu sois perturbée. Et ça n'enlève rien à ton amour pour Marco. Tu ne le trahis pas, c'est juste...

— C'est juste que tu n'es pas qu'une veuve éplorée, la coupe Marie avec détermination, tu as le droit d'avoir des émotions autres que la douleur et le chagrin. Ce n'est pas mal... Tu n'es pas la machine que tu t'évertues à être depuis une année, en faisant seule ce que vous peinie déjà à faire à deux.

Leurs propos dénouent ma nuque raide, je m'affale en arrière sur le canapé, les yeux rivés au plafond. Je n'ignore pas que depuis des mois, je vis en vase clos. À me démener par tous les moyens pour que mes filles traversent cette épreuve au mieux. J'en ai omis celle que j'étais.

— Je ne sais pas quoi faire de tout ça... Il y a tellement de mauvais souvenirs liés à notre rupture, tant de non-dits, soufflé-je tout bas.

La voix douce de Marie me sort de ma mélancolique introspection. Elle gigote sur les coussins et fronce son nez constellé de taches de rousseur.

— En tous cas, appelle ça comme tu voudras, le destin ou autre, mais je suis convaincue que rien n'arrive jamais par hasard. Je ne sais pas, c'est peut-être l'occasion de faire la paix avec ton passé, et qui sait ? De vous retrouver ?

— Mar', rétorqué-je, lasse, il s'est passé quinze ans... Et puis je ne crois pas être capable de laisser ressurgir tout ce passé douloureux.

Bien sûr, il est toujours resté dans ma mémoire. Même auprès de Marco, mon esprit s'égarait encore parfois dans cet autre temps rempli de nous. Mais j'ai mis tant d'années à refermer chacune de mes cicatrices, j'ai trop peur de saigner à nouveau, de ne plus être assez forte pour rester debout.

— Ne brise pas mon cœur de grande romantique... Parce qu'il ne faisait pas chaud dans cette dépendance, peut-être ?

Son sourcil relevé et sa mine espiègle embrasent mes joues. Mes amies échangent un regard complice. Je sais qu'elles essaient d'alléger

l'atmosphère, de m'amener à comprendre que ce tumulte qui me trouble est légitime, même si je lutte contre lui. Car il est vrai que Malik a ravivé mes chairs, je serais malhonnête de le nier. Depuis quelques jours, son corps habite chacun de mes fantasmes. Plus que tout, quelque chose s'agite en moi.

Élodie se lève et contourne la table pour me rejoindre sur le second canapé, puis presse ses doigts sur les miens.

— Tu as le droit de ressentir des choses, de te poser des questions, de désirer, même... Rien n'enlèvera ce que tu as vécu avec Marco. Mais ce qui compte surtout, c'est que tu arrêtes de t'emmurer comme tu le fais. Vis, Juliette, pour toi, pour tes puces qui ont besoin de voir leur maman épanouie... S'il te plaît.

Vivre. Elle a raison. Je ne parviens pas à donner un sens à ce que le destin met sur ma route. Une certitude cependant m'assaille plus que jamais. Je sens en moi ce besoin de rugir. La petite étincelle qui agonisait il y a peu crépite. Je ne peux plus cadenasser la nécessité de faire jaillir ce brasier. Depuis que Malik est revenu, j'ai de nouveau ce besoin d'exister.

OceanofPDF.com



Malik

La discothèque est bondée. La musique entêtante vibre dans les enceintes, se répercutant dans ma poitrine, comme un écho au désarroi qui me martèle de l'intérieur. J'observe la nuée de corps s'agiter sur la piste de danse, indifférent à ce lâcher-prise. Mes ongles se plantent dans le velours de la banquette où nous sommes assis, mon esprit est ailleurs.

Je suis rentré depuis une dizaine de jours et me voilà au *Hell*, la boîte branchée du coin, avec mes potes d'enfance, Gaspard et Guillaume. Nous avons couru ensemble plusieurs fois cette semaine, et, devant ma nervosité apparente, ils m'ont convaincu de sortir avec eux pour relâcher la pression. Je n'ai pas pu me résoudre à leur avouer les raisons de cette tension. L'aveu de me sentir de nouveau ébranlé par Juliette reste coincé dans ma gorge nouée. Plus je tente de la sortir de ma tête, plus elle semble s'y incruster. Lutter contre mes émotions m'épuise. Chaque fois que je ferme les paupières, son image revient me hanter et j'ai l'impression d'étouffer. J'ai mal d'elle depuis bien trop longtemps, la voilà, la vérité. La revoir a tout ravivé de façon exponentielle, obsessionnelle, même. Mes doigts crispés se serrent autour du verre dans lequel le whisky tournoie, sous mes gestes nerveux. J'en avale une gorgée, avide de sentir sa brûlure dénouer mes muscles et ma lucidité bien trop confuse. En étirant ma nuque, je m'impose

une longue inspiration pour me recentrer sur ce qui m'entoure et balaie la salle des yeux.

Une fois par semaine, le club organise une soirée à thème. Pour celle-ci, les mots d'ordre étaient « *Black and Venetian Mask* ». L'ambiance est donc intrigante, des centaines de silhouettes vêtues de noir ondulent, le visage dissimulé par des loupes. L'atmosphère est intensifiée par une déco qui colle à l'enseigne, avec ses murs de bulles en forme de flammes et les anges déchus peints au plafond. Mais ce qui claque le plus sont les alcôves qui représentent chacune un des sept péchés capitaux.

— Bon, on va sur la piste, les gars, ou on chauffe les sièges toute la soirée ?

Mon attention se porte sur Gaspard qui s'est dressé et affiche son éternel sourire solaire, lequel contraste avec sa peau métissée. Déjà, il remue sa corpulence longiligne dans des mouvements coordonnés dont lui seul a le secret. Son sens du rythme est inné ; il en a fait son métier, puisqu'il est danseur professionnel de hip-hop.

— On va y aller, t'inquiète, tu vas pouvoir épater ton petit monde, comme d'hab'. Laisse juste à Malik le temps de se mettre dans le bain... Il va lui falloir plus de carburant, on dirait qu'il est encore à l'heure new-yorkaise.

Guillaume me jauge, un sourcil relevé, il porte sa bière à ses lèvres. Ses billes bleu acier scannent mon visage alors qu'il gratte ses cheveux blond foncé. De prime abord, on donnerait le bon Dieu sans confession à ce kiné, papa d'un petit garçon. Mais ce serait une grave erreur. Ses mots écorchent toujours, il ne prend jamais de détour. Encore moins avec la gent féminine qu'il s'applique à séduire, en recherche de conquêtes éphémères.

— T'es pas avec nous, mec, enchaîne-t-il, j'entends ton cerveau mouliner d'ici. Tu vas nous dire ce qui te bouffe ou on continue à faire semblant que tout va bien ?

Pour donner plus de poids à ses paroles, il pose sa bouteille sur la table et croise les bras tandis que Gaspard s'assoit à mes côtés, les jambes écartées, le buste tourné vers mon profil. Dépité d'être si transparent, je me cale en arrière, sur le dossier un peu trop ferme.

— Guich a raison, on voit bien qu'il y a un truc, t'es hyper tendu et fermé...

Je frotte mon menton alors qu'il laisse sa phrase en suspens et arrange mon masque sur le nez en soupirant. Tous deux attendent une réaction, mais rien ne vient. Je me sens las, l'esprit embrumé de mes ruminations. Plus que tout, les verbaliser les rendrait concrètes.

— C'est à cause d'une meuf, je suis sûr, reprend le blond, t'as la même tête de déterrée que quand... Je ne sais plus comment elle s'appelait déjà... Bref, que quand machin t'avait quitté.

Mes mâchoires se serrent, mon pied gigote de façon compulsive sur le sol. Ces gars sont comme des frères pour moi. Enfants, nous avons grandi dans la même rue de la cité Berthe et n'avons jamais perdu contact depuis. Y compris durant ces années que j'ai passées aux States. Guillaume est venu en vacances chez moi, Gaspard encore plus souvent, puisqu'il se produit parfois là-bas avec son *crew*. Il était évident qu'ils allaient finir par creuser et surtout, tomber juste. Je souffle avec vigueur, me penche en avant, les coudes en appui sur les genoux, puis m'entends prononcer le prénom que je m'étais juré d'oublier ce soir.

— C'était Juliette.

Ils ne la connaissaient pas, car nous n'étions pas dans le même lycée, tous les trois. À l'époque, ils l'avaient peut-être aperçue quelques fois, tout au plus. Par contre, ils étaient avec moi le jour où elle m'a laminé le cœur à coups de paroles acerbes. Des mots que je ne l'aurais jamais crue capable de balancer.

— Je m'en souviens, t'étais dingue de cette fille, ajoute Gaspard, et du coup, c'est qui la nana qui te met dans un état pareil ?

— Justement, c'est Juliette...

Tous deux cillent à plusieurs reprises à travers leur masque, se lancent un coup d'œil entendu, avant de retourner leur attention vers moi, m'invitant à poursuivre.

— C'est l'infirmière de mon père.

Voilà, je l'ai dit. Et ça fait mal, putain, encore plus que de le taire, parce que dans le regard de mes amis, mes émotions deviennent tangibles. Mes épaules pèsent une tonne. Mes doigts sont si contractés que j'ai peur d'en briser le verre. J'ai honte d'avouer qu'elle me rend faible. Encore. Toujours. Mais plus que la honte, c'est la colère qui me ronge. À mes côtés, Gaspard gigote et me donne un coup de coude. Ses prunelles foncées me scrutent, inquiètes et surprises à la fois.

— Et il s'est passé un truc ?

— Non... Mais c'est le bordel, là-dedans.

Je pointe mon crâne trop rempli d'elle, sans rien ajouter de plus. Je refuse de lui donner le pouvoir de continuer à s'immiscer partout.

— Attends... on parle bien de la petite conne qui t'avait traité comme une merde, parce que t'étais pas assez bien pour elle ?

Les propos de Guillaume me ramènent à chacun des mots de Juliette, lors de cette journée fatidique. Des barbelés aux pointes aiguisées. Ils sont restés, ancrés au plus profond de moi. Ils ont forgé celui que je suis devenu.

Mon corps se tend, je me redresse. Mon esprit s'insurge, il ne supporte plus ces plongées douloureuses dans les cendres du passé. Il m'ordonne de cesser. Je vaudrais mieux que tout ça. Mes yeux glissent vers la piste, moi aussi je veux cette insouciance, ce lâcher-prise. Il ne tient qu'à moi d'aller les chercher.

— Vous savez quoi, je n'ai même pas envie d'en parler. Ce soir, je m'amuse, je profite et je me lâche. On bouge, on va danser.

J'avale mon verre cul sec, ajuste mon loup et me lève, déterminé à tromper le vide pour oublier qui je suis.



Juliette

— Tu devrais ralentir sur les mojitos, Juliette... On est là depuis une heure et c'est déjà ton troisième.

Je lance un œil courroucé à Élodie, qui se renfrogne aussitôt, et pose de nouveau mes lèvres sur la paille, afin d'aspirer une gorgée supplémentaire.

— Le premier, c'était pour oublier que je vous déteste de m'avoir traînée ici...

J'entame le décompte sur mes doigts en soulevant mon pouce et appuie mon regard sur chacune de mes deux amies.

— Le deuxième, pour me rappeler que je vous déteste... Non, mais regardez-moi, mimé-je, ce masque, cette combinaison moulante et ces talons, ce n'est pas moi.

Mon index dressé, je termine mon verre dans un gargouillis caractéristique, puis m'en débarrasse sur le comptoir où je suis accoudée.

— Le troisième c'est parce que je commence enfin à me détendre, avoué-je.

Je ferme les yeux, savoure la chaleur du rhum qui se distille en douceur dans mes veines. Quand elles m'ont parlé d'une soirée entre filles, je dois dire que je ne m'attendais pas à atterrir en boîte de nuit. Mais Marie et Élodie ont su me convaincre de me laisser porter. Cependant, depuis que j'ai passé les portes du *Hell*, je ne me sens pas à ma place. J'ai l'impression d'être ridicule accoutrée de la sorte, dépassée, aussi, devant cette jeunesse insouciante qui ne m'est plus coutumière. Malgré tout, cette soirée est une étape. J'ai enfin accepté qu'être veuve n'est pas ce qui me définit. Je reste une femme qui a le droit d'aller de l'avant et de s'autoriser des moments pour elle seule. C'est pour cette raison que j'ai enchaîné ces cocktails, je veux vider mon cerveau de toutes mes préoccupations. Surtout celles où se mêlent mon présent et mon passé.

Déjà, mes muscles se détendent, mes sens se familiarisent avec les lieux. J'ose observer mes amies qui me scrutent, cherchant à lire sur mon visage si tout va bien. Je les rassure d'un sourire. Marie s'avance et réajuste l'attache de mon loup, qui a un peu glissé.

— Voilà, ma Juju, maintenant, tu ne penses qu'à une chose, c'est t'amuser, d'accord ? On va danser ?

J'acquiesce d'un mouvement de tête et glisse ma main dans la sienne. Suivies d'Élodie, nous traversons la foule, je laisse mon corps se libérer.

L'alcool est vite monté, j'en ai perdu la notion du temps. Je me sens en apesanteur, dans du coton. Je ressens la musique s'infiltrer en moi, elle intime à chacun de mes membres de suivre la cadence des basses. Élodie me fait face, tourne sur elle-même. J'ignore où est passée Marie. Ma tête pivote, je fouille des yeux la salle comble pour la découvrir perchée sur un des podiums. Elle fixe devant elle un mec à la peau brune qui danse divinement bien et tient la même position, à l'exact opposé de la piste. Leurs regards s'accrochent et, bien vite, le type descend de son estrade pour la rejoindre.

Soudain, les lumières s'éteignent, des exclamations de surprise se font entendre, et les lampes à ultraviolet prennent le relais. Surprise par ce brusque changement d'ambiance, je me retourne vers Élodie, dont je perçois le sourire appréciateur étirer les lèvres. Des plumes blanches tombent du plafond, puis virevoltent dans un ballet des plus poétiques. Leur caresse légère éveille ma peau, je crois bien que je tangué un peu. Cependant, au lieu de la repousser, j'accueille cette sensation libératrice qui me donne l'impression de planer. Tous vêtus de noir, avec nos masques, nous ne sommes plus que des silhouettes aux visages flous. Alors, je ferme les paupières. Dans cet instant de flottement, je peux m'oublier. Une fois encore, des prunelles mordorées s'imposent dans ma conscience. Étourdie par cette vision, je soupire. Je voudrais les sentir glisser sur moi, qu'elles soient témoins de ce lâcher-prise que je m'autorise enfin. J'aimerais qu'elles me désirent et peut-être même qu'elles me voient plaire, susciter l'envie. Je ne sais plus, mon esprit s'embrume.

Une étrange sensation me pousse à ouvrir les yeux. On m'observe, je le sens. Un homme s'est approché de moi. Lui aussi n'est qu'un spectre dans cette marée humaine, mais il dégage une force brute, animale. Il pourrait

être n'importe qui. Mon cœur s'agite à cette pensée. Il pourrait être celui que je l'imagine. Lui...

Il s'avance, marque une pause qui semble me demander si je l'autorise à poursuivre. Je ne le détaille pas, je ne briserai pas ce fantasme dans lequel je souhaite me perdre. D'une brève inclination, je lui offre mon consentement. À quoi bon lutter ? Ma raison s'est envolée, elle s'étirole dans ces illusions inassouvies. Il me contourne et se place derrière moi. Ma tête tourne, je ne sais plus ce qui m'entoure. Il ne reste que l'effervescence de mes frissons quand il se plaque contre moi. Une fois encore, je ferme les yeux et le laisse m'emporter.



Malik

Je ne comprends pas ce qui m'arrive. J'ai chaud, ma respiration s'accélère. Ce corps, si près du mien, attise des sensations oubliées. Un désir qui prend aux tripes, une impression de volupté et de fièvre mêlées. Je fouillais la salle du regard, en quête d'une conquête éventuelle. Obnubilé par ce besoin de m'imprégner d'une autre pour chasser mon obsession. Et puis, j'ai vu ses cheveux dorés, sublimés par les néons ultraviolets, tel un halo qui attire à lui les créatures égarées. Sans même que j'en prenne conscience, je me suis retrouvé près de cette fille, avide de la toucher. Elle s'abandonne à moi en plaquant son dos contre mon torse. D'instinct, ma paume glisse sur son ventre pour l'étreindre davantage. Elle se laisse guider ; portés par la musique, nous ondulons ensemble. Mes sens sont en éveil, galvanisés par la moindre de ses réactions. Sa main qui rejoint la mienne. Son souffle qui s'agite. La chaleur qui émane d'elle. Je ne parviens pas à raisonner cette inexplicable attraction, mais il m'en faut plus. Je ne

veux pas réfléchir, juste ressentir, me libérer. Alors, je penche la tête, mon nez effleure sa nuque. D'une profonde inspiration, je me regorge de son odeur qui m'enivre plus encore que le bourbon.

— Tu sens bon, murmuré-je malgré moi.

Des bribes de mes souvenirs adolescents refont surface. Je les refoule, pas maintenant. Je soupire, elle frissonne et je resserre ma prise sur son abdomen. Mes doigts s'y enfoncent, voraces, les siens les rejoignent et s'accrochent aux miens. Cette fille me subjugue. Elle répond à chacune de mes sollicitations de façon tout à fait naturelle, innée, même. Il y a si longtemps que je n'ai pas ressenti ce genre d'attraction. Mes lèvres effleurent son cou, le lobe de son oreille, à peine un battement de cil, je n'ose pas plus. Sa peau est douce, la mienne s'embrase. J'ai peur de dépasser la limite du convenable, qu'elle me repousse. Mais son corps s'appuie plus encore contre moi. Ma gorge s'assèche, mon pouls s'affole. Je ferme les yeux, mon esprit s'égare, entre ici et ailleurs. Je suis dans un état second.

Mue par sa propre volonté, mon autre main s'anime, parcourt son flanc, de ses côtes à sa hanche, jusqu'à sa cuisse. Ses courbes féminines me grisent. À son tour, elle m'enjoint de poursuivre, agrippant ma taille d'un côté, accrochant ma nuque de l'autre. Cette position accentue sa cambrure, sa croupe frotte sur mon bassin. Je deviens fou, plus rien n'existe autour de nous. Peu à peu, une tension éveille mon entrejambe. C'est indécent, envoûtant. Je lutte contre ce désir féroce en mordant ma lèvre. Je n'y tiens plus, je veux la voir, la découvrir. L'embrasser aussi, si elle le permet, me perdre en elle, cette nuit. Et peut-être que pour une fois, je me sentirai vivant, entier.

— Retourne-toi, s'il te plaît, soufflé-je au creux de sa nuque.

Elle frémit, sa respiration se saccade contre ma poitrine, je suis au supplice. D'un coup, les spots se rallument, son corps se raidit dans mes bras, elle se fige.



Juliette

Cette voix rauque ranime quelque chose en moi. Elle me fait frissonner, me trouble, me paraît familière. D’instinct, mes paupières se plissent, se serrent fort. Mon esprit déconnecté s’agite, encore perdu, loin, entre la réalité et mes désirs inavoués. Le brusque changement d’ambiance me ramène à mon environnement, mes yeux cillent à plusieurs reprises s’accoutumant à la nouvelle luminosité. Peu à peu, ma lucidité reprend le dessus, chasse mes illusions. Mais qu’est-ce qui m’a pris ? Tout ça ne me ressemble pas.

Je suis immobile, tétanisée par cet émoi qui m’enivrait plus tôt, ébahie d’avoir eu tant d’audace. L’étreinte des bras qui m’entouraient se relâche, me libère. Une odeur boisée, sauvage, emplit mes narines lorsque je reprends mon souffle. Ma poitrine se serre, mon cœur s’emballe de nouveau. Trop.

J’amorce un pas en avant et, pour me rassurer, jette un œil à Élodie qui me fait face. Elle non plus ne bouge plus, ses prunelles vertes observent derrière moi avec insistance. Mon corps se raidit. Une étrange impression me vrille l’estomac tandis que je me retourne. Les poings serrés d’appréhension, j’ose détailler celui qui se tient devant moi. Je retiens ma respiration, puis me statufie. Derrière un masque similaire au mien, un regard ambré me fixe.

— Ma... Malik ?

Aussitôt, son sourire se fane. Il recule d’un pas, tout en balayant mon visage avec nervosité. L’espace d’une seconde, son regard se voile alors qu’il tend ses doigts vers moi. Mais il suspend son geste, soupire, et laisse retomber sa main sur son flanc.

— Fait chier !

Sans un mot de plus, il se détourne et m'abandonne là, au milieu de la foule.

Avachie sur la banquette, Élodie à mes côtés, j'observe, silencieuse, Marie embrasser à pleine bouche le type qui lui avait tapé dans l'œil, un peu plus tôt. Devant mon attitude fermée, mon amie n'ose plus dire un mot, se contente de siroter son verre en me scrutant d'un air inquiet. Elle a bien essayé de se montrer prévenante devant mon désarroi. Mais aucune parole ne parvient à apaiser mes pensées qui s'affolent. Depuis, je m'enferme dans mes ruminations et ne peux m'empêcher de scanner la salle à la recherche de mon premier amour, qui semble avoir disparu. Je suis pitoyable.

Je triture mes cheveux d'un geste mécanique, j'ai le cerveau en ébullition. Comment est-ce possible, un truc pareil ? Il était sorti de ma vie, mais voilà qu'il ne cesse de me tomber dessus. Chaque fois un peu plus, il me bouleverse et me rejette. Je n'arrive plus à raisonner cette alchimie qui me submerge, encore moins mes sentiments confus qui s'entremêlent.

Et lui, que ressent-il ? Est-il enivré comme je le suis lorsqu'il touche ma peau ? Lutte-t-il, en vain, contre ses émotions, comme moi ? Mes épaules s'affaissent, bien sûr que non. Dans ses prunelles ambrées, je ne discerne jamais rien d'autre que du mépris. Ma gorge se serre à cette triste prise de conscience, j'ai besoin d'air.

— Je reviens, je vais aux toilettes, annoncé-je à Élodie.

Je ne prends pas la peine d'attendre sa réaction et me lève. J'ai besoin de m'isoler quelques minutes de cette ambiance oppressante. Pour parvenir aux sanitaires, il me faut traverser l'obscurité d'une alcôve bondée en jouant des coudes pour avancer. La foule dense m'angoisse, ma démarche est de plus en plus raide. Soudain, je bute contre quelque chose. Le sol se dérobe sous mes pieds et je dois jeter les bras en avant pour me rattraper. Ma prise de fortune s'avère être un couple qui s'embrasse avec avidité, accolé au mur. Déséquilibrée, je leur rentre dedans et interromps leur baiser.

Le type relève la tête dans ma direction, le regard vide. Je ne respire plus, je suis paralysée. La douleur envahit ma poitrine. Malik. Mes bras retombent le long du corps, inertes, sans vigueur. J'ai mal, tellement que

mon cœur se fissure. Lui se redresse, s'essuie la bouche, et se contente de me jauger, impassible. Comme si je n'étais rien d'autre qu'une étrangère. Mes ongles se plantent dans la chair de mes paumes. La rousse qu'il enlaçait plus tôt me sort de ma torpeur en posant sa main sur mon épaule tandis que les yeux de Malik oscillent de sa conquête à moi.

— T'es canon, toi. Tu veux te joindre à nous pour finir la soirée ?

Une colère s'insinue en moi, froide, acide. Toutefois, je ne la laisserai pas déborder. Je ne perdrai pas mon sang-froid face à lui, je refuse de lui donner cette satisfaction. Un battement de cils plus tard, le temps qu'il me faut pour reprendre contenance, je m'arme de mon plus beau sourire. Puis, feignant l'innocence, je tapote mon doigt sur mes lèvres.

— Non, merci. J'ai déjà testé la marchandise...

Je me penche vers elle, lui présente mon pouce et mon index que j'écarte légèrement.

— Trop petit jouet, si tu vois ce que je veux dire. Je te le laisse !

Je plante un regard glacial dans celui qui m'ébranle bien plus qu'il ne devrait. Il hausse un sourcil, m'offre un rictus insolent, dans lequel il me semble discerner une once de fierté. À mon égard ? Je ne prends pas le temps de le savoir et décampe déjà vers la piste de danse.

Je me sens honteuse, mortifiée de m'être ainsi laissée aller, tout à l'heure. Même si aucun de nous n'avait prémédité ce moment, je me suis sentie vivre, vibrer. *Pas lui*, me souffle ma conscience. Il vient de balayer cet instant. Un étau enserre ma gorge, je suffoque. Je veux sortir d'ici. De nouveau, je traverse la foule qui exulte. La tête basse, les épaules lourdes, je pousse et me fraie un passage à travers ma vision brouillée, quand une main attrape mon poignet. Je me retourne, les lèvres pincées, les yeux humides. Marie me fait face, toujours en agréable compagnie, les sourcils froncés.

— Mais qu'est-ce qui se passe, ma Juju ?

Son cavalier me scrute, sans doute interpellé par ma mine que je sais déconfite. Mais je n'ai pas envie de m'appesantir sur mes tourments devant un inconnu.

— C'est trop pour moi, j'ai juste envie de rentrer, annoncé-je, mais reste, toi, si tu veux... Au pire, j'appelle un taxi.

Les yeux noisette de mon amie me sondent et quand je perçois une lueur briller dans son regard, je sais qu'elle comprend que quelque chose m'a remuée.

— Tu rigoles, on part avec toi. Va aux vestiaires, je vais chercher Élodie.

Mon cœur meurtri se console de pouvoir au moins compter sur des amies précieuses. Je soupire, soulagée que cette soirée prenne fin. Aussitôt, Marie pivote vers sa conquête puis hausse les épaules en guise d'excuses. Lui la fixe, les dents plantées sur sa lèvre.

— Désolée, Gaspard, faut que je file... Je... Tu...

— J'aimerais bien de te revoir, enchaîne-t-il, tu veux bien me donner ton numéro ?

Quand je vois mon amie sourire puis fouiller la petite pochette qu'elle porte en bandoulière, je ne demande pas mon reste et file vers la sortie. Je veux rentrer chez moi, retrouver mes bébés, retirer cet accoutrement ridicule. Plus que tout, je souhaite oublier cette image qui me martèle le crâne. Malik dans les bras d'une autre. Dans ma mémoire, c'est dans les miens qu'il s'abandonnait.

OceanofPDF.com



Malik

Janvier 2006

Un léger bruit derrière la porte, Juliette se raidit à mes côtés.

— On va se faire choper, chuchote-t-elle, quand mon père le saura, je vais finir comme Raiponce, emprisonnée dans ma tour, avec une ceinture de chasteté.

Son air paniqué me fait rire, je l'enlace en me décalant sur le lit pour la rassurer.

— Juliette, il est presque minuit, tout le monde dort. Quand je me suis faufilé à l'étage pour te rejoindre, j'ai aperçu Leclerc et Picallo entrer dans la même chambre...

J'agite mes sourcils avec espièglerie pour étayer mes propos, alors qu'elle fronce le nez de dégoût.

— Je crois qu'on est tranquilles, enchaîné-je, et on a fermé à clef, de toute façon.

Nous sommes arrivés en Alsace, ce soir. Après un long trajet en car, avec les autres lauréats du concours, nous avons débarqué dans cette chaîne

d'hôtel en bord d'autoroute. Au programme de ce voyage scolaire, la visite du camp de concentration de Natzweiler Struthof⁷, ainsi que le gigantesque musée de la Résistance et de la Déportation à Besançon. Un court séjour qui s'annonce riche en émotions.

— Tu as raison, et puis, ça en vaut la peine, souffle-t-elle. Au pire, tu viendras me délivrer sur ton cheval blanc.

— Je te rappelle que le mec finit aveugle...

Elle glousse alors que je lui pince la taille. J'adore son rire, j'ignore pourquoi, ce son joyeux me rend fier. J'aime l'idée de pouvoir la rendre heureuse. D'un geste délicat, mes doigts massent sa nuque tandis qu'elle pose sa tête sur mon torse.

— ... Mais je veux bien prendre ce risque, pour être avec toi, Blondie.

Je mordille ma lèvre. Nous n'avons pas pu résister. C'est notre unique occasion de passer une nuit tous les deux. Demain, nous serons tous hébergés dans une auberge de jeunesse avec de grands dortoirs.

Cela fait maintenant quatre mois que nous sommes ensemble. Notre relation sonne comme une évidence. Chaque jour, je suis un peu plus amoureux d'elle. Toutefois, ses parents sont plutôt sévères, ils ne savent même pas que leur fille a un petit ami. Chez moi, c'est tout aussi compliqué. Alors en arrivant ici, nous avons organisé notre petit micmac, à l'insu des professeurs. Une chance que nos camarades de chambres respectifs aient accepté de nous couvrir. Aussi, je me réjouis de la tenir contre moi. C'est juste nous, loin du reste, loin de tout. Je n'attends pas plus de ce moment, il me suffit. Même si je crève d'envie d'elle, je refuse qu'elle se sente obligée à quoi que ce soit, sous prétexte que nous dormons ensemble. Bien sûr, de plus en plus souvent, quand nous nous embrassons, nos sens déraillent un peu, nos mains s'égarent sur nos silhouettes fébriles. Mais je me contiens, je désire avancer à son rythme.

La vibration de son téléphone, sur le matelas, me sort de ces pensées qui me donnent soudain chaud. Juliette se retourne pour l'attraper et je la perçois froncer les sourcils, la mine contrariée.

— C'est Maxime... Cet idiot fait encore le mur, s'énerve-t-elle, je ne sais pas ce qu'il a ces derniers temps, il fait n'importe quoi.

Elle pianote une brève réponse, puis abandonne son portable sur l'édredon avant de revenir vers moi.

— C'est loin d'être le seul à faire ce genre de trucs. Regarde, nous aussi, on brave les interdits.

— On ne fait rien de mal, Malik... L'autre fois, il est rentré tellement défoncé qu'il tenait à peine debout. Heureusement, mes parents n'ont rien vu. Je commence à m'inquiéter, je ne le reconnais plus.

Ma gorge se serre. Sa dernière phrase trouve un écho dans ma propre douleur. Je crois que je dois lui murmurer un truc banal du style « je comprends » ou « je suis désolé », je l'ignore, car mon esprit s'égaré. Je me sens mal à l'aise, tout à coup. Juliette me confie toujours ses états d'âme avec la plus grande transparence. Pour ma part, ce n'est pas le cas. Si elle est au courant que mon frère a écopé d'une peine de prison, je suis resté évasif, prenant soin d'éviter le sujet. Je tais tout ce qui se passe à la maison. Peut-être parce que cette blessure me ronge ? Que c'est plus simple de faire comme si de rien n'était ? J'ai tellement peur de la perdre, de ne pas être assez bien pour elle. Mais dans l'intimité de cette chambre, je me sens soudain malhonnête de lui cacher cette réalité. Parce qu'au fond, ce que je souhaite, c'est qu'elle m'accepte aussi avec mes failles. Je ferme les yeux et soupire.

— Je... Moi aussi je ne reconnais plus Nasser. Depuis trop longtemps, en fait... J'ai l'impression de vivre avec un étranger...

Je déglutis avec difficulté. Juliette se relève et pivote vers moi. Ses prunelles magnifiques me fouillent avec intérêt, sollicitude, même. C'est son pouvoir. D'un simple regard, j'ai la sensation qu'elle peut lire en moi. Sa main se pose sur ma joue avec tendresse pour m'inciter à poursuivre.

— Ça a commencé il y a quelques années déjà. Mes parents avaient beau se saigner pour nous, il lui en fallait toujours plus. Alors, il a commencé ses conneries. Vols en tout genre, puis deal de shit. Au début, on n'a rien vu venir...

Mes mains tremblent à l'évocation de cette époque. Je n'étais qu'un gamin qui admirait son grand frère. C'est à partir de là que tout a changé, que notre clan uni s'est retrouvé ébranlé par ce séisme. J'ose un coup d'œil vers Juliette, craignant de voir la déception sur son visage ou un quelconque jugement. Il n'en est rien. Je ne discerne que de l'empathie dans ce sourire navré qu'elle m'adresse.

— On a compris quand les flics ont commencé à rappliquer à la maison. Mes parents ont essayé de serrer la vis, mais il était trop tard. Il a pris deux ans.

Blondie se racle la gorge, glisse sa paume le long de mon bras pour venir entrelacer ses doigts aux miens.

— Et tu crains qu'il recommence, c'est ça ?

Il me faut quelques secondes, le temps de prendre une profonde inspiration pour ce que je m'apprête à cracher.

— Non. J'ai peur de ce qu'il est devenu depuis qu'il est sorti de taule... Un putain de connard qui flique mes sœurs et les brime sans cesse. Un putain de branleur, obsédé par la religion, qui n'en fout pas une et critique tout ce qu'on fait. Je ne le supporte plus...

Je suis essoufflé, la poitrine tenaillée par l'amertume. Par l'anxiété, aussi. Elle cille à plusieurs reprises, entrouvre les lèvres, puis les referme. J'espère que je ne viens pas de tout foutre en l'air.

— Mais... Tes parents ? Ils ne font rien ?

Mes épaules se raidissent, mes mâchoires se crispent. Je redoute tant qu'elle se méprenne sur mes proches.

— Ma mère a la trouille qu'il replonge dans ses plans foireux, du coup, elle minimise les choses... Mon père rentre tellement tard et crevé du boulot qu'il capte que dalle.

Mon pied s'agite sur les draps, je crois que mon ton était plus incisif que je ne le voulais.

— Tu sais, ma famille... Ils n'ont rien à voir avec tout ça. Je ne voudrais pas que tu croies qu'on est...

Son index se pose sur mes lèvres, ses yeux se plantent dans les miens, déterminés.

— Je n'en doute pas... Je sais qui tu es, c'est tout ce qui m'importe.

— Et je suis qui pour toi, Juliette ?

Ma voix n'est qu'un murmure, étouffée par l'émotion. La sienne s'affirme tandis qu'elle se penche vers moi, faufile sa main sous mon tee-shirt, pour venir caresser ma poitrine, juste sur mon cœur.

— Tu es celui qui rêve l'impossible... Celui qui me pousse à me dépasser et qui me rend heureuse, Malik.

Elle s'incline davantage, remonte mon vêtement pour venir embrasser l'endroit où mon palpitant bat comme un dératé.

— Tu es celui que j'aime.

Je relâche tout l'air contenu dans mes poumons. Son regard devient timide, ses joues rougissent. Elle n'avait jamais encore prononcé ces mots. Moi non plus, d'ailleurs. Mes pulsations s'emballent plus encore, c'est fort, grisant et effrayant à la fois. J'ai la sensation de vibrer de partout, comme si je me remplissais d'elle.

— Putain, moi aussi, je t'aime.

J'empaume son visage et me rue sur sa bouche. Ce baiser a quelque chose de nouveau. Il est libérateur. Elle m'aime pour moi, tout entier. Mus par la ferveur de nos aveux, nos corps s'enlacent, nos souffles s'agitent et notre étreinte s'approfondit durant de longues minutes effrénées. À mon tour, je m'aventure sous son débardeur, empoigne la rondeur de son sein, alors que nos bassins se frottent, se cherchent. J'ai l'impression de dérailler. Juliette hoquète contre mes lèvres, je me recule, le souffle court.

— Excuse-moi, je me suis emporté.

Ses sourcils se froncent tandis qu'elle aussi essaie de retrouver une respiration régulière. Ses prunelles me sondent, incertaines.

— Malik... J'aimerais qu'on aille plus loin... J'ai envie de toi.

J'ai du mal à avaler ma salive tant je suis troublé par sa requête. Elle me scrute, cramoisie, en mordillant sa lèvre. Mais je ne voudrais pas qu'elle

finisse par le regretter. À vrai dire, je n'avais même pas prévu que cela puisse se produire ce soir.

— Juliette... On peut juste se découvrir, sans aller jusqu'au bout... En plus je n'ai pas de capote, donc...

— J'en ai, moi, me coupe-t-elle.

Elle se décale, fouille dans sa trousse de toilette sur la table de chevet pour en sortir plusieurs préservatifs. Je suis si décontenancé que mes yeux s'écarquillent quand elle les dépose sur le matelas.

— Je suis plus prête que ce que tu as l'air de croire, annonce-t-elle en haussant les épaules.

Je n'ai toujours pas retrouvé l'usage de la parole quand, hésitante, elle s'avance de nouveau vers moi pour m'offrir un baiser léger. Ses doigts attrapent l'ourlet de mon haut tandis que ses yeux me quémangent de céder. Je lâche prise et la laisse faire lorsque son souffle effleure mon cou, dans un murmure rempli de promesses.

— Montre-moi comment tu m'aimes, Malik.

Mon cœur explose, ma retenue s'envole. Je l'embrasse avec ardeur et dévotion mêlées, je veux le lui monter sur chaque parcelle de sa peau laiteuse. Peu à peu, je la déshabille comme on effeuille une rose. Pétale par pétale, sa beauté se révèle à moi, sa senteur m'enivre. Bientôt, nous sommes nus, peau contre peau, dépouillés de tout artifice.

Nos mains nerveuses explorent, frissonnent. Nous ne parlons pas, nos regards suffisent, égarés dans cet espace qui n'appartient qu'à nous. Je suffoque quand elle décide de me couvrir de latex. Nous rions en constatant que le préservatif est à l'envers, nos gestes sont maladroits, rendus confus de fébrilité. Mais nous y parvenons, notre sérieux soudain retrouvé, les yeux voilés de désir. Alors, je m'allonge entre ses cuisses, prends le temps de savourer cette confiance qu'elle m'octroie. Je la dévisage, ému de ce qu'elle s'apprête à m'offrir, apaisé de la découvrir si sereine. Quoi qu'il arrive, je le sais, nous n'oublierons jamais cet instant.

Avec lenteur, je nous réunis de la plus intime des façons. Mon membre palpite dans l'étroitesse de ses chairs. Ce que je ressens est si puissant que

j'en tremble, le cœur à l'agonie, l'esprit embrumé d'elle. Je me fige lorsqu'elle ferme ses paupières crispées, les ongles plantés dans mes omoplates. Je voudrais tant pouvoir dérober sa douleur. Ma gorge se serre, j'embrasse chacune de ses tempes puis caresse ses cheveux.

— Ouvre tes yeux, mon ange... Regarde à quel point je t'aime.

Ses cils frémissent, ses prunelles azurées me trouvent. Elle est magnifique, et je crois bien que je lui cède mon âme. Son visage se radoucit, ses doigts se détendent sur mon dos. En communion, nos lèvres s'étirent, c'est le sourire le plus pur qu'il m'ait été de donner et de recevoir en retour.

Nos corps reprennent vie, perdus l'un dans l'autre. Et dans l'intimité de ses bras, au creux d'elle, je découvre enfin le sens d'une expression que je pensais galvaudée : faire l'amour.

OceanofPDF.com



Malik

— Voilà, maman, j'ai ramené le gâteau, annoncé-je, il pèse une tonne, on n'est pas si nombreux pourtant...

Je lorgne les petits pains que mes sœurs enfournent, tandis que je dépose l'imposante boîte sur la table de la cuisine, jonchée de plats recouverts de papier aluminium. Depuis ce matin, une odeur alléchante emplit chaque recoin de la maison.

— Mieux vaut trop que pas assez, et enlève tes doigts de là !

Ma mère me lance un regard réprobateur et pose sa spatule lorsqu'elle me surprend à fouiller dans un des récipients pour chiper une des briques qu'elle a préparées. Comme lorsque j'étais gamin, j'en croque une grosse bouchée, puis file au pas de course vers le salon sous ses menaces rieuses.

Aujourd'hui, nous fêtons l'anniversaire de mon père. La maison est en effervescence. Il s'est passé tant d'imprévus depuis mon retour, il y a deux semaines. La présence de Juliette a tout perturbé. Quatre jours à avoir les nerfs à vifs quand je repense à son corps contre le mien, au *Hell*, à m'en vouloir aussi de m'être comporté comme un salaud. La désirer si fort m'a bouleversé. Il me fallait m'exorciser de son empreinte. Alors j'espérais qu'elle me surprendrait avec une autre, pour lui faire mal, autant que je souffrais.

Je souhaitais libérer mon esprit d'elle, mais c'est comme s'il s'en était imprégné davantage. Chaque soir, à l'orée du sommeil, je froisse mes draps aux réminiscences de la douceur de sa peau. Et chaque nuit, avec l'insomnie pour seule compagne, j'accuse Juliette de provoquer ma déraison.

Des éclats de rire attirent mon attention, j'aperçois, à travers la fenêtre, mes neveux courir dans le jardin, surveillés par mes beaux-frères. Lydia est arrivée de Paris, hier, avec son conjoint, Samuel, et leurs enfants. Nadia, quant à elle, nous a rejoints dans la matinée, avec sa petite famille.

Installé dans son fauteuil, l'air pensif, mon père attend le passage de Sarah, l'une des infirmières. Lorsque je m'installe sur le canapé, ce n'est que par un bref hochement de tête qu'il réagit. Je m'attarde sur ses traits burinés par une vie d'efforts et constate, le cœur serré, que ces dernières années ne l'ont pas épargné. Pourtant, l'aura de sa force rassurante ne s'est pas étiolée. C'est elle que je décèle derrière chacune de ses rides marquées.

— Ça va, *baba* ? Tu as besoin de quelque chose ?

— Non, mon fils, ça va. J'ai tout ce qu'il faut, et quand je vois ce qui arrive, je me dis que je ne maigrirai jamais comme le médecin me l'a demandé ! C'est mauvais de vieillir, tu sais...

De nouveau, son regard s'égaré, je suppose que, comme moi, il s'inquiète du déroulement de la journée, car ma mère a pris la décision de convier Nasser. Mes sœurs et moi avons coupé les ponts avec lui depuis de nombreuses années. À sa sortie de prison, nous pensions tous qu'il reprendrait sa vie en main, que c'était une erreur de parcours. Nous avions tort. Ce n'était que la partie émergée de l'iceberg. Il est sorti de prison, plus pieux que jamais.

Au début, on pensait qu'il essayait de se racheter une conduite avec la religion. Pourquoi pas, après tout ? Sauf que sa piété s'est avérée excessive et l'a transformé en véritable dictateur. Jusqu'au jour où il a franchi la limite, en tabassant Lydia, sous prétexte qu'elle était en couple avec un Juif. Cette fois-là, je lui ai mis mon poing dans la gueule, et mon père l'a foutu dehors.

Quand ce dernier a fait son AVC, il y a quelques mois, et que nous avons cru le perdre, ma mère a prévenu mon frère. Depuis, elle s'est mis en tête

que nous devions faire la paix, convaincue qu'avec les années, son aîné s'est adouci. Pour ma part, je n'y crois plus. Mes parents ont toujours voulu préserver un lien avec Nasser. Ils étaient présents pour son mariage et la naissance de ses enfants. Sinon, leurs rapports se limitent à quelques coups de téléphone, pour prendre des nouvelles. S'ils n'ont pas pu se résoudre à fermer complètement leur porte, ils souhaitaient avant tout nous protéger de ses idéaux très tranchés.

Mon pied droit s'agite au fil de mes pensées. Mais les cris de joie des enfants me sortent de ces souvenirs pesants. Lorsque mon père soupire, je suis peiné de constater qu'il affiche un air soucieux, le jour de ses soixante-dix ans.

— Ça fait du bien de voir les gamins, même s'ils sont toujours bruyants, plaisanté-je.

— Un enfant, ça doit faire du bruit, c'est bon signe. C'est quand on ne les entend pas qu'il faut se méfier. Et puis, ça met de la vie dans la maison.

Soudain, il se penche en avant, un sourire taquin au coin des lèvres et plante ses yeux dans les miens.

— Et toi, mon fils, quand est-ce que tu vas nous ramener une femme pour nous faire d'autres petits-enfants ? La carrière c'est important, mais le reste aussi, ça compte.

Mon corps se fige. Sa question inattendue me prend de court, d'autant que l'image de Juliette apparaît dans mon esprit. Je cille à plusieurs reprises. Cet avenir, c'est avec elle que je l'envisageais.

— Ce n'est pas à l'ordre du jour, papa, j'ai le temps...

Mon père plisse ses paupières, je me dérobe aussitôt. Je mens. Ce temps, je l'ai perdu. Il me manquera toujours quinze ans. Ma gorge se serre. Ce retour en France a une saveur amère, il répand son sel sur chacune de mes plus grandes blessures. Juliette d'abord... Mon frère ensuite.

Je n'ai jamais compris comment Nasser avait pu glisser sur cette pente. Mes parents ont tenu à nous inculquer des valeurs fortes, comme celles du mérite et de l'effort. Issus tous deux de la communauté Harki⁸, une condition qui aurait pu les rendre amers, ils ont choisi d'en faire une force.

Travailleur débrouillard et volontaire, c'est à l'usure de ses mains que mon père a gagné son salaire de maçon. Ma mère elle, n'a jamais ménagé sa peine pour accomplir toutes sortes de petites besognes qui arrondissaient les fins de mois. Leurs élans nous ont poussés à réaliser nos vies, comme nous l'entendions. Nasser, lui, s'est laissé porter sur la voie de la colère et de l'aveuglement.

Je n'ai rien contre la religion ni les gens qui vivent leur foi avec ferveur. L'islam, pour ceux qui le comprennent, c'est avant tout le respect de l'autre. Ce qui n'est pas le cas de mon frère. Dans notre famille, seuls Lydia et moi sommes athées. Ce qui importe à mes parents est que nous soyons heureux. Mon père a toujours dit qu'il préférerait que nous soyons clairs dans nos choix, plutôt que de nous imposer des principes avec hypocrisie.

La sonnerie du téléphone retentit, je réalise que je m'étais de nouveau égaré dans ce passé pesant. J'observe mon père discuter avec quelqu'un qui semble lui arracher quelques sourires, puis il raccroche et se tourne vers moi.

— C'était Juliette. Elle va venir cet après-midi, l'autre infirmière a son petit malade. Je l'aime bien, tu sais, c'est la plus gentille des trois.

— Ah. Cool.

Ce sont les seuls mots qui me viennent. J'appréhende sa présence autant qu'elle m'obsède. Je me sens si démuni quand je la vois, si fébrile, aussi. Une fois de plus, mon père me regarde du coin de l'œil, suspicieux. Il me connaît par cœur, il doit sentir qu'un truc me ronge. D'ailleurs, il s'apprête à parler de nouveau, lorsqu'un tintement résonne à la porte. Sur le qui-vive, il se redresse dans son fauteuil.

Mes sœurs et leurs conjoints nous rejoignent, alertés par la sonnette qui annonce l'arrivée de Nasser. Ma mère déboule à vive allure pour se diriger vers l'entrée. Tout à coup, elle marque un temps d'arrêt, se retourne en nous pointant tous du doigt.

— Aujourd'hui, tout se passe bien, c'est compris ? Derrière cette porte, il y a mon enfant, comme vous, et mes petits-enfants... J'ai parlé avec lui, il sait à quoi s'en tenir.

Nous acquiesçons en silence tandis que ma mère hoche la tête, lisse sa robe, avant de partir ouvrir. D’instinct, mon attention se porte sur Lydia, qui a perdu le sourire qu’elle affichait ce matin. Elle se tient raide, dans une attitude fermée près du canapé, les yeux rivés sur l’entrée. Samuel, son compagnon, se place derrière elle et l’enlace en murmurant à son oreille. Je soupire, conscient que c’est pour elle que cette journée sera la plus difficile.

— Mon fils, je suis contente de te voir. Venez, entrez !

Mon regard pivote vers ma mère qui embrasse mon frère avec chaleur. Mon cœur se serre devant cette scène, c’est comme si je la voyais enlacer un étranger, désormais. Elle accueille ensuite le reste de sa petite famille, que je rencontre pour la première fois. Deux petits garçons nous saluent d’un geste timide, avant que leur grand-mère ne les invite à aller jouer dans le jardin. Dans la foulée, ma mère attrape la main de celle qui semble être l’épouse de Nasser.

— Voilà Amira, votre belle-sœur.

Je détaille la nouvelle venue qui porte un jilbab⁹ gris. Elle paraît plus jeune que moi, avec un visage harmonieux. Elle esquisse un sourire discret alors que ses yeux foncés se posent sur chacun de nous. Quand ils parviennent à moi, leur intensité me surprend, ils semblent à la fois distants et pénétrants. Mais elle se dérobe aussitôt, m’empêchant de pousser mon analyse. Quant à mon frère, personne ne s’approche pour venir à sa rencontre, pas même mon père, figé dans son siège. Pour ma part, je suis suspendu à cette scène, envahi par un maelstrom d’émotions. La rancœur, la colère, l’appréhension. Mais je prends sur moi, les mâchoires crispées, mes parents attendent tellement de cette journée.

Nasser se tient en retrait, toujours dans l’entrée. Lui aussi a vieilli. Ses traits sont plus marqués, ses tempes et sa barbe, grisonnantes. Mais il a conservé son allure élancée, la profondeur de son regard sombre. Nadia est la première à s’approcher, indécise. Elle hésite puis finit par lui faire la bise, avant de repartir dans la cuisine, suivie de son époux. Nasser soupire et s’avance, l’allure droite, stoïque. Ma mère l’encourage d’un sourire avenant, puis d’un petit mouvement de tête.

— Bonjour... Je suis heureux de vous revoir, ça faisait longtemps... Bon anniversaire à toi, papa, ajoute-t-il.

Le menton relevé, Lydia le fixe avec mépris. Elle serre la main de Samuel, qui paraît à deux doigts de s'emporter. Que croyait ma mère ? À l'époque, c'est parce qu'elle était en couple avec ce mec qu'il l'a rouée de coups.

— Eh bien, je n'irai pas jusqu'à dire que je partage ta joie, conteste-t-elle, mais je vais faire l'effort, pour papa et maman.

Un silence de plomb se répand dans la pièce. L'instant est chargé de tension. Mes sens sont en alerte. Comment Nasser va-t-il réagir à cet affront ? Je l'épie, à l'affût, mais suis surpris de découvrir sa mine contrite. Il se racle la gorge et poursuit.

— Je comprends, Lydia, et j'en suis désolé.

Pour seule réponse, ma sœur hoche la tête et sort à son tour dans le jardin, accompagnée de son homme qui ne desserre pas les dents. Mon père se lève, appuyé sur son déambulateur.

— Nasser, viens ici. J'aurais aimé entendre des excuses, mais ça n'aurait pas suffi...

Il scrute mon frère, qui s'approche, les épaules courbées. En cet instant, malgré sa condition physique diminuée, le doyen des Mejib a l'air grave, autoritaire. Et je ne peux m'empêcher d'être admiratif de sa force et de sa justesse.

— Aujourd'hui, je ne veux pas entendre parler des choix de chacun, ma famille est réunie, c'est tout ce qui compte. D'accord ?

Les lèvres pincées, mon frère opine et regarde mon paternel droit dans les yeux. Moi, je ne peux m'empêcher de le dévisager pour tenter de le sonder. Ce qui me trouble, c'est que rien ne semble sortir de lui.

— Oui, *baba*.

— Alors viens dans mes bras, mon fils.

Comme ça, l'air de rien, l'homme que j'aime le plus au monde embrasse celui pour qui j'éprouve du ressentiment depuis tant d'années. Moi aussi, j'aimerais pouvoir pardonner. Mais j'en suis incapable. Pendant qu'ils

s'étreignent, Nasser me glisse un regard, m'apostrophe du menton. Je lui retourne le geste, sans aucune chaleur. Je me sens vide de toute bonté à son égard.



— Tonton ! Vas-y, à moi !

Je shoote dans le ballon avec force, les enfants foncent sur la pelouse pour le récupérer. Il doit être quinze heures, environ. Nous nous dégourdissons les jambes dans le jardin où nous avons aussi déjeuné, grâce à la chaleur du soleil printanier. Contre toute attente, le repas s'est bien passé. Toutefois, l'ambiance était moins festive qu'espérée, puisque chacun pesait ses mots pour rendre heureux nos parents. Je crois que c'est le meilleur cadeau que nous pouvions offrir à mon père.

Mes beaux-frères et moi jouons au foot avec mes neveux. J'ai besoin de me défouler, d'occuper mon esprit, pour éviter de trop réfléchir. Entre Juliette et les tensions familiales, mes nerfs sont mis à rude épreuve. Pour être honnête, je m'applique aussi à éviter Nasser, qui se tient à l'écart de la table, où ma mère discute avec Amira. Mon regard dévie sur celle-ci ; elle semble posée, mais je ne peux m'empêcher de me demander quel genre de femme se satisfait de vivre avec un homme si dur et intolérant.

— Malik ! m'interpelle Samuel.

Je pivote vers lui, le découvre les mains sur les genoux, le teint pivoine. Il me lance un regard suppliant alors qu'il pointe la balle à ses pieds.

— Me laisse pas tomber... ils sont... increvables, ces gosses.

J'éclate de rire en le voyant haleter, le front dégoulinant de sueur. Je lui adresse un signe de la main pour qu'il me fasse la passe, mais il cadre mal son tir et je dois courir vers la terrasse. Je pile net. Elle est là. J'en ai le souffle coupé. Un chignon dégage sa nuque, elle ne porte qu'un simple tee-shirt et un short en jean qui dévoile ses longues jambes fuselées. Juliette est

magnifique. Insolente de naturel, elle s'avance vers la table. Le ballon qui rebondit sur sa chaussure attire son attention. Elle le ramasse, se redresse et se fige à son tour lorsqu'elle m'aperçoit. J'ai à peine conscience qu'un de mes neveux débarrasse ses mains crispées. Je suis focalisé sur son regard azur, qui se durcit alors que, dédaigneuse, elle hausse un sourcil, avant de me tourner le dos. Je déglutis avec difficulté. Je l'ai mérité, mais ça n'empêche pas ma gorge de se nouer. Mes yeux restent rivés sur sa silhouette tandis qu'elle lance un bonjour général, puis fouille dans sa besace pour en sortir un paquet emballé.

— Bon anniversaire, Ayoub, tenez, c'est pour vous.

Mon père sourit avec malice et récupère son présent.

— Merci, ma gazelle, il ne fallait pas.

— Ce n'est rien... Allez, je vous pique la star du jour, annonce-t-elle, je le garde un peu pour moi !

Tout le monde rit de sa petite blague alors qu'elle emmène mon père vers l'intérieur. Sauf Nasser. Je le vois l'observer, acerbe, désapprouvateur. Quand il se détourne, nos pupilles s'accrochent. Mes poings se serrent. Je connais cet air sévère, celui de son jugement implacable. Les paupières plissées, je lui lance un regard menaçant en guise d'avertissement.

— Tu viens, tonton ? On n'a pas fini la partie.

Je caresse la tête de Noah, le fils de Lydia, et reviens au match de foot, non sans jeter un dernier coup d'œil hostile à mon frère. L'esprit moins léger, j'essaie malgré tout de profiter de mes neveux que j'ai à peine vus grandir, ces dernières années. Ce moment de complicité s'égrène au rythme des rires et des taquineries. Mais le temps s'arrête quand un cri déchirant retentit dans la maison, suivi d'un bruit de fracas. Quand je me retourne, j'avise que Nasser n'est plus dans le jardin. À la hâte, Samuel et moi nous précipitons dans la maison.

OceanofPDF.com



Chapitre 14

Juliette

— Je reviens, Ayoub, je vais ranger tout ça à côté.

Je sors de la chambre, sous le sourire entendu de mon patient, et pénètre dans la salle de bains pour déposer mon matériel. Lorsque je rejoins le couloir, des voix attirent mon attention. La conversation est en arabe, mais le ton me paraît houleux. Intriguée, je m'avance à pas feutrés, dans la pénombre du corridor, je distingue deux silhouettes. Une femme brune est plaquée contre le mur par un homme à l'allure nerveuse. Je suppose qu'il s'agit d'une des sœurs de Malik et de son frère, Nasser. L'air hostile, il la maintient par les épaules, maugréant, proche de son visage, tandis qu'elle replie ses bras sur la poitrine, les yeux fermés. Lorsque ses paupières se relèvent, je discerne la terreur dans son regard larmoyant. Sans même l'avoir décidé, mon corps se met en mouvement.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Il y a un problème ?

À mon intervention, Nasser axe ses billes noires sur moi. Son regard glacial me pétrifie. La bouche pincée, il me toise de bas en haut avec dédain.

— Toi, dégage ! Occupe-toi de tes affaires !

— S'il te plaît, laisse-moi, restons-en là.

Elle essaie de le repousser, mais la poigne de l'agresseur se raffermi et sa tête heurte le mur. Mes sens sont en alerte, des sueurs froides parcourent ma nuque, pourtant, je m'arme de courage et approche davantage.

— Elle vous a demandé de la laisser partir. Alors, lâchez-la.

Avec rapidité, je scanne autour de moi pour jauger mes options. Ayoub est toujours dans sa chambre, nous sommes isolés des autres. De dépit, je soupire, lorgne l'extrémité du couloir, prête à appeler de l'aide. Au moment où mes lèvres s'entrouvrent, je me fige. Des picotements glacés remontent le long de mon dos. Je cille. Nasser se tient tout près de moi. Beaucoup trop près. Ses yeux me transpercent, emplis de haine. Tous mes muscles se crispent. Mes réflexions se dispersent. Mes prunelles oscillent de lui à celle qui m'observe avec crainte et tente de le tirer en arrière.

— Nasser, arrête ! Ça va mal finir...

— La ferme, Lydia ! la coupe-t-il pour revenir à moi. Pour qui tu te prends, toi ? Je t'ai dit de dégager !

Sa hargne me pétrifie, il fait un pas de plus dans ma direction, mais dans un regain d'ardeur, je ne me démonte pas.

— Non. Reculez ! dis-je les mains en avant, vous allez faire quoi ? M'en coller une ? Arrêtez, s'il vous plaît, c'est l'anniversaire de votre père, bon sang !

Le rictus mauvais qui anime son visage, lui donne un air plus menaçant encore.

— Je n'ai aucun ordre à recevoir d'une femme. Les femmes comme toi, je les méprise, alors tu me laisses gérer ma sœur et tu la boucles.

À peine finit-il sa phrase, que je suis propulsée en arrière. Un hurlement retentit, le mien ou celui de ma compagne d'infortune, je l'ignore. Déséquilibrée, je tombe à la renverse. J'essaie de me rattraper, mais emporte avec moi une petite commode chargée de bibelots, dans un fracas retentissant. Ma tête heurte le sol, je sens l'impact se répercuter jusque dans ma colonne vertébrale.

Confuse, il me faut quelques secondes avant de reprendre mes esprits. Je gis par terre, au milieu d'éclats de verre. Tout semble flou et je deviens la

témoin impuissante d'un spectacle désolant. Des pas qui se précipitent. Du chahut. Des hurlements. Des coups qui percutent la chair. Des pleurs. Des sanglots d'enfants. Puis, un visage qui m'observe avec inquiétude.

Malik est penché au-dessus de moi, la paume de sa main caresse ma joue avec nervosité.

— Juliette, tu vas bien ?

Je ne sais plus, je tremble, mes pensées se bousculent. Je m'impose une longue inspiration. Une douleur pulsatile me vrille le crâne, toutefois, je ne crois pas être blessée. Je relève une main pour tenter de me soulager et constate que celle-ci saigne. À la vue du sang, la mâchoire de Malik se serre, d'un bond, il se lève.

— Enfoiré ! C'est la dernière fois que tu mets les pieds ici. Si Samuel ne t'avait pas déjà péti la gueule, je m'en chargerais ! Casse-toi !

Je me redresse tant bien que mal, les fesses au sol, le dos calé contre le mur. Autour de moi, c'est le chaos. Nasser, le nez visiblement cassé, se tient à côté d'une femme voilée qui me dévisage avec insistance. Dans mon désarroi, je m'étonne de trouver ses yeux vides d'expression, sans émotion. Un homme étreint la dénommée Lydia tandis que Maryam pleure, le visage inondé de larmes. Plus loin, j'entends une voix commander aux enfants apeurés de rester à leur place.

Soudain, tout le monde se tait. Ayoub se tient au milieu du couloir. Je ne lui ai jamais vu cet air si dur, sévère. Sa bouche s'ouvre pour cracher des paroles que je ne comprends pas, elles sonnent comme une sentence. Nasser se tend, tente d'ajouter un mot, mais il est coupé par le patriarche qui accentue sa colère. Vaincu, l'aîné des Mejib quitte les lieux, le dos courbé, suivi de sa famille.

Qu'ai-je fait ? Est-ce que mon intervention qui a aggravé les choses au point d'en arriver là ?

— Désolée, désolée, je suis tellement désolée, soufflé-je.

— Juliette ? Juliette, regarde-moi.

Malik s'incline devant moi, soulève mon menton de ses doigts pour m'inciter à plonger dans ses prunelles familières.

— Tout va bien, c'est fini.

Peu à peu, sa proximité me rassure, la chaleur de sa peau sur la mienne m'apaise. Nos yeux se fouillent avec intensité, mais nous sommes interrompus par Nadia qui s'élance pour enlacer sa sœur.

— Ça va, Lydia ? Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

— Nasser m'a plaquée contre le mur parce que je refusais de lui parler. Elle a juste voulu me défendre... Et il n'a pas apprécié.

Après un soupir las, elle pivote vers moi, puis m'adresse un sourire reconnaissant.

— Je te remercie, d'ailleurs, tu as été très courageuse.

Malik, m'observe, sourit avec tendresse, bien que son visage se voile de tristesse.

— Je vais t'aider à te relever, si tu te sens prête. Fais attention, je crois que tu as des morceaux de verre un peu partout. Tu as plusieurs coupures, d'ailleurs, dit-il, ses lèvres pincées.

J'acquiesce et agrippe ses épaules pour qu'il me soulève. Ma tête tangué, je m'accroche à ses bras. Quand je redresse le menton, nos yeux se cherchent. Sa paume glisse de nouveau sur ma joue et cale une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Viens, on va aller nettoyer tout ça, murmure-t-il.

Il me maintient contre lui et nous avançons sous les regards interloqués de ses sœurs, qui nous fixent sans aucune discrétion. Dans le salon, nous sommes interrompus par Ayoub, au visage dévasté.

— Juliette, je suis navré pour ce qui s'est passé. C'est inacceptable. Si tu souhaites porter plainte contre mon fils, je comprendrai.

À ces mots, les pleurs de Maryam redoublent d'intensité. Je ne veux pas aggraver une situation qui semble déjà compliquée, ces gens ne le méritent pas.

— Je sais, Ayoub. Vous n'avez pas à vous excuser. Je n'ai rien de cassé. Je vais rentrer chez moi et oublier tout ça. Allez vous reposer, ne vous inquiétez pas pour moi.

Malik me serre le poignet, se racle la gorge avant de nous diriger vers la dépendance. Je me laisse guider sans un mot, le cœur complètement retourné.

OceanofPDF.com



Malik

Elle est assise sur mon canapé et trifouille ses mains qu'elle vient de laver. Les plaies semblent superficielles, toutefois, j'avais besoin de m'en assurer, alors je dépose le nécessaire sur la table basse et m'assois face à elle. Nous n'avons presque pas parlé depuis tout à l'heure. Quelques mots, tout au plus. D'ailleurs, que peut-on raconter à quelqu'un qui est sorti de notre vie depuis si longtemps et de la plus triste des façons ?

Je tremble encore. La voir étalée par terre m'a chamboulé bien plus que je ne l'aurais cru. J'ai eu si peur pour elle. Et je ne maîtrise plus cette force d'attraction qui semble sans cesse vouloir nous rapprocher. Je suis perdu, usé de lutter contre mes émotions. J'attrape la glace, que je roule dans un torchon, et la lui tends en me raclant la gorge.

— Tiens. Tu devrais mettre ça sur ta tempe, t'as une sacrée bosse.

Ses yeux me scrutent, timides, puis me fuient et reviennent à moi de nouveau.

— Merci. Ce n'est pas joli à voir, c'est ça ?

— T'es toujours jolie, même avec une bosse.

Je me renfrogne, surpris d'avoir lâché ces mots. Ses joues s'empourprent. Elles le faisaient si souvent quand nous étions jeunes.

J'adorais ça. J'ouvre quelques compresses imbibées avant de me pencher vers elle.

— Je vais nettoyer tes coupures et mettre des pansements, d'accord ?

— Je peux le faire. Je suis infirmière, tu sais.

— Tu l'es peut-être, mais tu n'as pas trois mains, et t'en as déjà une qui est occupée, rétorqué-je d'un ton plus sec que je ne le voulais.

Elle gigote, mal à l'aise, mais opine du menton. Je commence à tamponner son genou en essayant d'être le plus délicat possible.

— J'étais surpris de te découvrir infirmière, d'ailleurs. À l'époque, tu voulais devenir écrivain ou prof de Lettres, non ?

— Ah bon ? Tu as finalement retrouvé la mémoire...

Je continue mes soins, puis m'autorise un coup d'œil dans sa direction. Avec un sourire en coin, elle me toise.

— Et pour répondre à ta question, je suppose qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie, ajoute-t-elle.

Son regard se perd au loin, à travers la fenêtre, sans doute pour fuir mon analyse. Je soupire et décide d'être honnête.

— J'avais les boules, Juliette, de te trouver chez moi, au milieu du salon. Je m'attendais à tout sauf à ça. J'ai réagi comme j'ai pu.

— Moi aussi, j'étais surprise, murmure-t-elle.

— En bossant chez mes parents, Blondie ? Permets-moi d'en douter.

Je me pétrifie. Ce lointain surnom est sorti tout seul, comme un vieux réflexe. Il y a si longtemps que je ne l'avais pas prononcé. Juliette toussoie, le visage encore plus rouge que tout à l'heure.

— Crois-le ou non, j'ignorais le nom de tes parents quand je suis venue, la première fois. Et tu étais supposé vivre à New York...

Elle s'interrompt en se raclant la gorge, puis reprend, le visage empreint de fermeté.

— Mais j'ai réglé ce détail tout à l'heure, avec ton père. Tu ne m'auras plus dans tes pattes.

Je marque un temps d'arrêt. Je dois appuyer plus fort sur la blessure que je nettoie, car elle siffle entre ses lèvres. Ma main se relève aussitôt. J'ignore comment accueillir cette information. J'aurais pensé être soulagé, cependant, ce n'est pas le cas. Parce que je comprends qu'après, je ne la reverrai plus.

— Je ne te dérangerai plus, et je m'excuse d'avoir pris cette place qui n'était pas légitime, avoue-t-elle, mes collègues assureront les quelques vacances qui restent, j'ai prétexté un problème d'organisation.

Un silence de plomb s'installe entre nous. Je me sens tiraillé. J'oscille entre l'apaisement de me dire que je n'aurai plus à camoufler mes sentiments et la crainte de refermer une porte qui venait de s'ouvrir. J'ai la gorge nouée, l'impression que mes épaules pèsent une tonne chacune.

C'était ce que je voulais, après tout. Alors pourquoi ce pincement dans ma poitrine ? Je chasse mes idées confuses en étirant ma nuque et me focalise sur la plaie de sa cuisse. Mes prunelles remarquent cette petite tache de naissance, s'y attardent. Juste là, sous mon doigt. J'ai dû l'embrasser des centaines de fois. Mon pouce l'effleure et Juliette frémit à mon passage.

— J'aurais pu faire avec, t'étais pas obligée de faire ça.

— Oh, arrête, Malik, s'il te plaît ! J'ai bien vu tes réactions à chaque fois, et celle au *Hell* était éloquente ! J'ai un minimum d'amour propre. Je ne vais pas continuer à m'imposer alors que ma présence t'insupporte.

Je me redresse, irrité par ses propos. Elle se permet de juger mon attitude. Pourtant, c'est elle qui a planté cette foutue épine dans ma poitrine. C'est elle qui me bousille depuis trop longtemps.

— Mais j'étais censé réagir comment ? Vas-y, dis-moi ? Merde, tu m'as brisé le cœur il y a quinze ans, Juliette, quinze putains d'années !

Quelque chose se craquèle en moi. Cette vulnérabilité qu'elle éveille me rend fébrile. Elle ferme ses paupières, en apnée devant mon aveu.

— Je sors en boîte, et je me retrouve à bander sur les fesses de mon ex ! T'aurais fait quoi, toi, à ma place ? explosé-je en me relevant. Et la rouquine, je me suis tiré dès que t'es partie, même si je ne te dois rien.

Elle m'offre un regard peiné, meurtri peut-être, même, baisse la tête et gigote sur le canapé.

— Je n'en sais rien... Sûrement pareil, je suppose, admet-elle, je pensais que tu m'aurais oubliée après tout ce temps...

Ses billes bleues m'étudient avec crainte, suspendues à mes lèvres, tandis qu'elle pose la glace à côté d'elle. Moi, je reste muet, complètement déstabilisé par sa dernière remarque. Que répondre à ça ? Je ne peux même pas nier l'évidence, elle a vu mon tatouage. Je me fiche de passer pour un con alors qu'elle a su refaire sa vie. Pour une fois, je laisse ma fierté de côté, j'ai besoin de l'exorciser.

— J'ai essayé... Mais je n'ai jamais pu aimer à nouveau. Et je t'en veux pour ça. Je t'en veux parce que tu m'as démolì et je me suis forgé avec la certitude que l'amour n'était plus fait pour moi. Voilà pourquoi j'ai réagi comme ça.

Je termine ma tirade essoufflé par l'émotion. Mon orgueil s'est étiolé, mais je suis soulagé, délesté d'un poids qui m'oppressait. Les paupières humides, Juliette baisse la tête pour échapper à cet aveu pesant. Je retourne à sa cuisse pour finir de panser ses blessures et combler le silence lourd que son mutisme impose.

— Je termine et tu pourras rentrer chez toi retrouver tes filles.

Je la sens se crispier à l'évocation de ses enfants. Peut-être pensait-elle que je ne savais pas ? J'ai prononcé ces mots, toutefois mes doigts en disent d'autres. Ils caressent le pourtour de chaque meurtrissure, glissent sur sa peau satinée, se souviennent. À chaque étape, ils refont le parcours d'un chemin oublié. Juliette soupire et déglutit. Je crois qu'elle lutte, contre quoi, je m'en fiche, je veux juste redécouvrir sa douceur, l'explorer à nouveau. Elle va m'échapper, encore. J'ai besoin de me gorger d'elle, une dernière fois.

Sans rompre le contact une seule seconde, je sinue sur son corps. Mes phalanges poursuivent leur quête, parviennent à l'ourlet de son short, dont elles suivent la courbe, jusqu'à la face interne de sa jambe. Un instant, je crois que Juliette va m'arrêter ; les sourcils froncés, elle relève son bras, mais celui-ci retombe aussitôt. Elle bascule la tête en arrière. Je suis

hypnotisé par les mouvements de sa poitrine qui s'agite. Mes mots ont libéré cette audace que je contenais.

Ma main poursuit son ascension et empoigne sa hanche avant de remonter vers ses côtes. Mon pouce effleure le petit creux sous son sein, sans oser s'aventurer plus loin. Elle retient sa respiration. Son corps me magnétise, sa chaleur me réveille.

— Tu es toujours aussi belle, tu sais ? Peut-être même plus encore maintenant, lui chuchoté-je comme un secret.

Elle se redresse, joint sa main à la mienne et me regarde, les larmes au bord des cils.

— Je suis tellement désolée, Malik, pour ce que j'ai pu te dire quand je t'ai quitté, je...

— On n'efface pas quinze ans avec un simple, *désolé*, Juliette.

Je recule, saisi par ses excuses et la détresse qu'elle me renvoie. Mais je me souviens de chaque mot. Ils m'ont marqué au fer rouge. Injustes hier, pourtant si fondés depuis que Nasser l'a bousculée. J'ai honte que mon propre frère soit l'auteur de ses blessures. Ma gorge se noue, je ne veux pas laisser l'amertume m'envahir. Aussi, je me concentre sur sa dernière coupure, où je perçois un petit fragment scintiller. Ma mâchoire se crispe et j'attrape la pince à épiler dans la boîte de secours.

— C'est moi qui suis désolé...

Elle lâche une petite plainte quand l'ustensile s'enfonce pour récupérer le morceau de verre mais serre les dents. J'enchaîne mes gestes et pose un pansement. Guidé par mon instinct, je me penche, l'embrasse avec délicatesse sur sa clavicule et caresse son épaule. Sa chair frissonne.

— Tu avais raison, lui glissé-je à l'oreille, nos univers sont bien trop différents. Aujourd'hui en est la plus belle preuve. Le mien t'a blessée.

Tout à coup, je bascule en arrière, propulsé par Juliette qui repousse mes épaules. Je me fige sous son regard si pénétrant, affirmé.

— Arrête, Malik ! Arrête de me toucher ! Je n'arrive plus à réfléchir.

Son rejet me blesse, de stupeur, j'écarquille les yeux et éloigne mes mains.

— Ce n'est pas de ta faute si ton frère est un connard. Pour le reste... C'est compliqué... Ça a été dur pour moi aussi, tu...

Et ça implose en moi. Je ne veux pas entendre ses arguments, quels qu'ils soient. Je veux qu'elle sorte de ma tête, parce que c'est trop douloureux d'être en manque d'elle depuis si longtemps. Elle est ma folie, mon supplice. Je dois me sevrer d'elle.

— Ne te fatigue pas, Juliette. Je suis pathétique. T'as bien vu mon tatouage, non ? Et là je te débite tout ce que j'ai sur le cœur comme un con !

Ma confession m'impose de bondir au sol, que je foule de long en large, les doigts agrippés à mes cheveux. Je maintiens toujours l'illusion, jamais d'aveu de faiblesse, pourtant ici, je me dépouille devant elle.

— J'ai envie de te brûler autant que ça me consume de désirer ta peau. Et toi ? Mon toucher t'insupporte...

Je m'immobilise, pivote vers elle, les poings serrés, les bras le long de mon corps, raidi par la colère.

— Ces pensées m'obnubilent alors que ma famille est en train de chialer à côté ! Je suis ridicule et c'est toi qui me fais ça ! Je veux que tu dégages de là ! érupté-je, l'index pointé sur mon crâne.

Elle me rend barge. Je m'appuie contre le plan de travail de la cuisine pour retrouver mon calme. Mais bien trop vite, je ferme les yeux parce que je sens qu'elle est derrière moi.

— Tu penses que je n'éprouve rien ? Même si je t'ai quitté, je t'ai regretté aussi, Malik. Tu crois que j'ai pensé quoi, au *Hell* ? Je n'avais pas désiré autant quelqu'un depuis si longtemps. Tu n'as rien compris. Ça ne m'insupporte pas... Ça me trouble...

Ces mots déclenchent un feu en moi. Je me retourne brusquement et me jette sur elle. D'une main, j'attrape sa nuque, de l'autre, sa taille. Je la plaque contre le meuble et colle mon front au sien.

— Arrête, tu dis des conneries...

Elle agrippe le col de mon tee-shirt, me ramène vers elle, ses prunelles fixées sur moi pour me défier de la contredire.

— Pourtant, c’est vrai, Malik.

Nos poitrines se frôlent, nos souffles se mêlent. Je ne sais pas qui elle est devenue ni si la Juliette que j’ai aimée est toujours là. Pourtant, mon corps reconnaît le sien. J’accroche ses cheveux dans mon poing, elle tire davantage sur ma fringue. Nous nous toisons.

— Je veux juste t’oublier.

À ces mots, ses yeux me fouillent, se voilent d’une émotion que je ne comprends pas. Elle halète, je perds le contrôle. Je me rue sur sa bouche. Ce n’est pas un baiser tendre, c’est une punition, et je ne sais lequel des deux sévit. Elle gémit sur mes lèvres qui s’entrouvrent, nos langues se cherchent, se malmènent. Elle griffe ma nuque, je la serre plus encore. Je la désire tellement que mon jean me fait mal. Je glisse une main sur sa cuisse, que je remonte sur ma hanche. Elle ondule du bassin contre ma virilité. La peau nue de ses jambes m’électrise, mon palpitant déraille.

— J’ai besoin de plus... J’ai besoin de te posséder une dernière fois, avant de te laisser partir, Juliette.

Ses sourcils se froncent, elle semble effrayée, en proie au doute, et regarde vers l’extérieur.

— Ta famille....

— Il suffit de fermer à clef, le reste je m’en fous. C’est toi qui vois.

Elle hésite, puis soupire en s’écartant, pour s’éloigner, la tête basse. Elle s’en va. Le cœur serré, je l’observe tandis qu’elle marque un temps d’arrêt, la main sur la poignée. Je me détourne, incapable de la regarder me quitter, encore une fois. Lorsque j’entends le bruit du verrou, je me fige. Surpris, j’ose un regard dans sa direction. Elle est appuyée contre la porte, le menton relevé, et me fixe avec détermination.

— Parce que j’en ai besoin aussi, dit-elle en s’avançant vers moi.

Ébahi, je l’observe retirer son haut avant d’approcher. Ses yeux fiévreux m’affrontent avec une intensité nouvelle. Je ne réfléchis plus, l’attrape par les hanches pour la soulever et passer ses jambes autour de ma taille. Nos lèvres fusionnent, alors que je nous conduis vers le lit sur lequel je m’assois et la retiens sur mes genoux.

Juliette enlève mon tee-shirt, m'incline sur le matelas. Ses mains parcourent mon torse, le griffent, le marquent. Les miennes la ramènent à moi et je dévore son cou. Son odeur est un *fix* d'adrénaline. Je suffoque déjà de la sentir se frotter contre moi. Je dégrafe son soutien-gorge et, du bout de mon index, je trace un sillon le long de sa colonne vertébrale. Ma paume s'échappe ensuite sous son short pour empoigner le galbe de sa cambrure. Sa respiration se fait bruyante, irrégulière, et cette plainte me rend complètement fou.

Je ne suis plus que désir.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Juliette

Il me renverse sur le matelas et se redresse. Sans jamais me quitter des yeux, il retire ses vêtements. Mes joues sont en feu, je brûle de le vouloir en moi. Je dénoue ce qui reste de mon chignon et me déshabille à mon tour. J'ai accepté de lâcher prise, parce que ses paroles faisaient écho à l'urgence qui me ronge. J'en ai besoin, chacun de mes sens le réclame. Je me libère le temps de ce moment d'égarement, le reste importe peu, le reste attendra.

Tandis qu'il fouille dans la table de nuit, je résiste à l'envie de cacher ma nudité. Une petite boule d'appréhension se loge dans ma gorge, mon corps n'est plus celui d'autrefois. Malik dépose le préservatif sur le coussin, son regard coule sur moi.

— T'es magnifique.

Apaisée par ses mots, je tends la main, l'invite à se glisser près de moi. L'un contre l'autre, nous nous embrassons encore. C'est à la fois familier et nouveau, tendre et vorace. Sa bouche quitte mes lèvres pour mordiller ma mâchoire, le lobe de mon oreille. Ma main dérape sur son fessier, dans lequel j'ancrage mes ongles. Puis je dérive sur son ventre, jusqu'à son membre engorgé que je caresse, avant de l'empoigner. Je veux qu'il soit sous mon emprise. Je veux contrôler son plaisir. Il gémit au creux de mon cou.

— Tu vas me faire crever.

Il saisit mes mains, me repousse sur le dos, et s'allonge entre mes jambes. Son bassin me taquine, ses dents m'écorchent. L'épaule d'abord, mes seins ensuite. Ses morsures sont avides, à la fois agréables et punitives. Ce traitement me brûle, me tire, m'enivre. Je râle de plaisir quand ensuite sa langue apaise mes sens.

Je délivre un poignet de sa contrainte, humidifie mon pouce de ma salive et m'insère entre nos deux corps pour trouver son gland, que je masse avec mon doigt. Malik grogne, sa nouvelle attaque sur mon téton se fait plus intense encore. Ma tête bascule en arrière, son corps descend le long du mien alors qu'il couvre mon ventre de baisers ardents. Ses effleurements subtils, portés à chacun de mes flancs, déclenchent une myriade de frissons sur mon épiderme. Je ferme les yeux, délaisse sa virilité pour fourrager sa chevelure quand je le sens exciter mes replis. Je suffoque, écarte les jambes, je m'abandonne à lui.

— T'es trempée... Et moi je crois que je n'ai jamais été aussi dur, chuchote-t-il, la respiration entrecoupée.

Sa voix me rappelle à lui, j'ouvre les paupières. Le spectacle me fascine. Il est désormais à genoux entre mes cuisses. Sa main gauche exerce de lents va-et-vient sur son sexe, la droite est au creux de mon intimité. Et tandis qu'il introduit deux doigts en moi, il me fixe, ses magnifiques billes ambrées plantées dans les miennes. Son pouce rejoint mon clitoris, je gémis, au gré de ses mouvements répétitifs. Chaque parcelle de mon être se crispe, je m'accroche aux draps. Je maintiens mon regard sur lui, il sourit, insolent.

Je sens la chaleur se répandre, je sais qu'elle va me consumer. Je tremble de plaisir et d'impatience. Peu à peu, cette fébrilité qui s'est formée dans mon bas-ventre se propage. Confuse d'abord, explosive, ensuite. Parcourue de spasmes, je me resserre sur lui. Mon souffle se bloque, puis se libère dans un râle bruyant. Mes yeux se gorgent de larmes, des larmes enfiévrées, des larmes d'impuissance. Je n'ai pas ressenti cette effervescence depuis si longtemps. Mais je les retiens, elles m'appartiennent.

Malik soupire, glisse une main sur ma cuisse, ses doigts toujours enfouis dans ma moiteur. Il les ressort, le souffle court. Avec un regard affamé qu'il pose toujours sur moi, les porte à sa bouche et les goûte avec impudence. Une inspiration profonde ; il clôt ses paupières un bref instant. Quand il me dévisage à nouveau, son regard se voile, troublé, vulnérable, ému. Mon cœur s'agite parce qu'il n'a jamais été aussi beau qu'en cet instant.

Ma gorge se serre. Je refuse de me laisser emporter par ces émotions, elles m'effraient. Là, maintenant, je ne dois céder qu'à mes pulsions. Alors je récupère l'étui en aluminium, l'ouvre et me penche vers lui. Sans un mot, j'embrasse son torse, ses épaules pendant que je l'habille de latex. Il m'attrape par la nuque, entrechoque nos bouches et nous haletons ensemble.

— Viens, je veux te sentir en moi, osé-je.

Il crispe ses mâchoires, se cale sur moi, sa poitrine collée à la mienne. Son souffle me glisse des « t'es belle », « tu me rends fou » alors qu'il s'introduit en moi. Je me cramponne à ses omoplates, figée par les sensations qu'il me procure sans même bouger.

Ses mains sont nouées à mes cheveux, je le respire et m'emplis de lui. Je commence à onduler, il me répond. Avec lenteur, d'abord, puis il accélère la cadence, le visage caché dans mon cou. J'entends chacun de ses soupirs qui me galvanisent. Mes ongles se plantent dans la chair de son dos, descendent et accrochent ses fesses pour le ramener plus près encore. Le plaisir m'inonde, je veux qu'il me terrasse à nouveau.

— Plus fort, s'il te plaît, plus fort, le supplié-je.

Je mords son épaule, mon amant se redresse sur un bras et empoigne ma hanche pour m'intimer un rythme plus soutenu. Il grogne, je gémis de plus belle et me délecte de ses coups de reins. Mes yeux se voilent de nouveau. L'émoi qui me submerge me fait comprendre que si ce partage est éphémère, je ne veux pas qu'il m'oublie, pas plus que je ne souhaite l'oublier.

— Regarde-moi, je veux te voir, ne te cache pas.

— Je ne peux pas, si je te regarde je vais craquer, murmure-t-il.

Je note le double sens de ses paroles, mais j'en ai besoin. J'empaume ses joues et l'oblige à poser ses yeux sur moi pour l'empêcher de fuir. Je souhaite qu'il soit avec moi de tout son être, entier.

— Alors, craque avec moi.

Un bref instant, il se dérobe, les paupières fermées, puis, d'un soupir, capitule avant de plonger ses prunelles dans les miennes. Il m'enlace davantage, embrasse le bout de mon nez et reprend ses mouvements du bassin. Son regard me transperce, mon cœur bat la chamade, je me sens dépouillée de mon dernier rempart. D'un battement de cils, lui aussi se livre, il n'a pas besoin de mots. Je sais, je vois, je comprends. C'est si bon et si douloureux à la fois.

Je caresse sa joue, notre étreinte se fait plus frénétique encore, nous sommes proches de la délivrance, mais la retenons. Nos corps luttent, se bousculent, s'éveillent. Mais nos âmes se cherchent, elles entremêlent les souvenirs de nos amours innocentes aux regrets du présent.

— Je veux encore voir le plaisir ravager ton joli visage, je ne suis pas loin, moi, chuchote-t-il comme une confidence.

Malik sinue sa main entre nos corps acharnés pour venir trouver mon bouton de chair. Il se relève, puis pose un baiser léger au coin de mes lèvres avides d'air. Je me liquéfie sous l'assaut simultané de ses hanches et de ses doigts. Je vais exploser, mais je ne serai pas la seule. À mon tour, je descends un bras jusqu'à sa cuisse, que je contourne, pour trouver ses testicules, que je caresse avec audace.

— Putain... souffle-t-il.

Il se raidit en même temps que mes jambes se resserrent. Mon intimité se contracte, et ensemble nous perdons la bataille. Nos yeux se verrouillent, à la fois ébahis et démunis par l'intensité du moment. Il tremble, je suffoque. Nous ne bougeons plus, seules nos respirations animent nos corps figés.

Au bout de quelques instants, son visage se détend. Malik me sourit, dégage les mèches collées à mon front en sueur, embrasse ma tempe, et se laisse aller sur moi. Je l'enlace, effleure ses épaules musclées qui sont celles

d'un homme, désormais. Être entre ses bras après cet instant fébrile m'effraie. Je ne devrais pas me sentir aussi bien alors que nous nous apprêtons à renoncer au passé. À nous, définitivement.

— Malik ! Qu'est-ce que tu fous ? hurle une voix en même temps qu'on frappe à la porte, faut que tu viennes ! On a besoin de toi !

Je me statufie alors qu'il se retire et se relève d'un bond.

— Merde ! C'est Nadia ! Putain, je suis désolé... Elle ne va pas me lâcher si je ne sors pas. Il faut que j'y aille, s'excuse-t-il, navré.

J'attrape le drap pour me couvrir, déstabilisée par la situation. Quel meilleur moyen pour redescendre sur terre ? Je baisse la tête pour cacher mon trouble.

— C'est bon, Malik, vas-y. Ils t'attendent.

— J'arrive, Nadia ! Deux minutes, je te rejoins dans la maison et arrête de gueuler, tu vas ameuter tout le quartier !

À la hâte, il se débarrasse du préservatif, se rhabille et s'approche de moi pour relever mon menton. Je suis détachée de ce qui m'entoure, emmurée dans mon désarroi. Au loin, j'entends sa sœur râler que ce n'est pas lui qui gère le merdier, qu'elle se barre, mais qu'il a intérêt à se ramener, et vite. Il ricane et dépose un baiser sur mon front puis se dirige vers la sortie.

— J'essaie de revenir le plus vite possible. Tu ne bouges pas, d'accord ? On a encore des choses à se dire...

— D'accord.

La porte claque. Je relâche l'air que j'avais contenu et halète, le souffle saccadé. Je sais déjà que je ne tiendrai pas parole. Je n'en ai pas la force. Rester pour quoi ? L'entendre dire qu'à présent il va pouvoir tourner la page ? Je n'en ai pas besoin. Pas plus que de savoir que ce moment d'égarement n'était qu'un adieu. Notre adieu. Parce qu'avec ce que j'ai ressenti, pour moi, c'était tellement plus.

Je sais que je me leurre, que je ne le connais plus. Il me hante, figé dans un passé qui ne ressemble pas à ce que nous sommes aujourd'hui. L'ancienne Juliette n'existe plus. Pourtant dans son lit, contre sa peau, elle

est revenue à la vie. Mes yeux brûlent de nouveau. Ce constat me terrifie car je ne sais pas s'il y a toujours une place pour elle.

De mes doigts tremblants, je ramasse mes affaires avec la conviction que le mieux est de partir, même si lui aussi a paru chamboulé. C'était ce qu'il voulait du plus profond de lui. Ce n'était qu'un abandon passager. Je me rhabille, en prenant soin de ne pas refaire mon chignon pour camoufler la bosse que j'emporte en même temps que mon cœur ébranlé. Une fois de plus, son frère m'a laissé une marque indélébile. Une fois de plus, il m'éloigne de Malik, sans même en avoir conscience.

Sur le point de partir, j'avise un stylo sur le plan de travail de la cuisine et des papiers qui traînent. J'en arrache un morceau et confie à mon premier amour un fragment de mon âme dans un dernier élan de faiblesse.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Malik

— Très bien. Envoyez les dossiers sur ma boîte mail. Je dois avoir le temps de les consulter avant de reprendre. Et je les voudrais complets, cette fois.

— Oui, monsieur Mejib, je vais faire au mieux. Si quelque chose manque, n'hésitez pas à m'en faire part.

— Je ne tolérerai aucune erreur. Me suis-je bien fait comprendre, Cassandra ?

— Bien sûr, monsieur. Je serai vigilante.

— Très bien. Bonne journée.

Je tapote mes écouteurs pour raccrocher. Je retourne au boulot dans un peu plus de dix jours. Il faut absolument que je me remette dans le bain. Lewis m'a appelé personnellement hier pour me dire que les choses bougeaient sur la filière européenne. L'un des directeurs d'agence s'est vu diagnostiquer un grave cancer. Nous sommes trois, sur le continent, à pouvoir prétendre le remplacer. Je suis le plus jeune, ce qui ne joue pas en ma faveur, mais mes chiffres à New York me désignent comme un candidat à prendre en compte.

Je n'ai pas l'intention de laisser cette opportunité passer. J'ai le soutien de Lewis, qui m'a sous-entendu que j'étais attendu au tournant, que je

devais faire mes preuves, dès ma prise de fonction sur Marseille. Alors, je vais tout mettre en œuvre pour réussir, je ne dois rien laisser au hasard. D'où ma vigilance excessive envers Cassandra.

J'inspire pour me recentrer sur le moment de détente que j'étais venu chercher ici. Les vagues s'échouent sur mes pieds nus pendant que je fixe l'horizon. L'eau est encore un peu fraîche, c'est le moment que je préfère pour venir à la plage. Je profite du calme de ces jours printaniers pour me ressourcer et admirer ce paysage familier. La Verne, petite plage de galets, que seuls les locaux connaissent, avec vue imprenable sur les Deux Frères.

Je dépose mes *Airpods* dans mon sac à dos et retire mon tee-shirt. Je prends soin, ensuite, d'enfiler mes chaussons de plongée, il y a pas mal de rochers et d'oursins, sur cette plage. Je note les regards appréciateurs des nanas qui bronzent plus loin, mais n'en fais pas cas. Ma tête est ailleurs. Depuis deux semaines, mon esprit tourne en boucle. Deux semaines qu'elle a quitté mon studio en ne laissant qu'une petite note avec une citation énigmatique, qui m'a mis le cerveau en ébullition.

*Je ne te ferai pas l'affront de te dire merci pour ce moment.
Je me remercie d'y avoir cédé, je ne pensais pas en avoir
autant besoin.*

*Il y a tant de choses que j'ai gardées pour moi. J'ai
longtemps espéré que tu comprennes, ce n'est jamais arrivé.
Mais, ne dit-on pas que « la vérité ruine souvent nos illusions,
mais nous ouvre toujours les yeux pour qui veut voir¹⁰ ».*

Voir, Malik, j'aurais aimé que tu le puisses.

*Désormais, nos souvenirs sont figés dans ta peau,
prisonniers.*

*Me perdre dans tes bras aujourd'hui est la plus douce erreur
que j'aie commise.*

Juliette.

Un bout de papier, de l'encre, une immense déception. Encore une. Il n'y a jamais eu qu'elle pour me mettre à genoux. Avec Juliette, j'ai toujours baissé ma garde, elle a ce pouvoir sur moi.

Lorsque je suis revenu dans la dépendance, une dizaine de minutes plus tard, je pensais qu'elle serait encore là, qu'on se devait un minimum de considération, après ce que nous venions de partager. Mais il ne restait que la feuille sur la paille de la cuisine. J'étais en colère, je ne sais même pas ce que j'espérais. Pas ce silence, en tous cas. Moi, j'ai eu honte de devoir la laisser juste après. Elle s'est enfuie. Après quoi, d'ailleurs ? Lui avoir fait l'amour, l'avoir baisée ? Tout est emmêlé sous mon crâne.

Il veut dire quoi, son charabia à la con ? Depuis, je me triture les méninges. La vérité. Quelle vérité aurais-je dû voir ? J'aurais pu creuser, prendre son numéro de téléphone dans le classeur de soins de mon père, ou le demander à ses collègues. D'ailleurs, ironie du sort, Gaspard s'est entiché de l'une d'elles. Mais je me suis abstenu, trop ébranlé par ce qu'on s'était dit. Et surtout, elle n'avait qu'à pas se barrer comme une voleuse. Je ne suis pas un pantin. Si elle voulait parler, c'était l'occasion.

Je nage comme un dératé, avec une énergie folle, obnubilé par ces pensées. Des bribes de ce moment me reviennent sans cesse. Sa peau, ses gémissements, son odeur, le goût de son plaisir, le seul que je connaisse. J'ai bien failli dérailler et plonger ma langue entre ses cuisses. Son emportement a coupé court à mes tergiversations. N'empêche, même ça, c'était différent, mieux encore que dans mes souvenirs. Juliette est devenue une femme, de celles qui savent jouer de leur corps et de celui de leur partenaire. C'était divin. J'espérais me défaire de mon obsession, elle ne s'est qu'intensifiée davantage.

Fatigué, je me cale sur un rocher, à lisière d'eau pour laisser le soleil me réchauffer. C'est agréable, ces petits moments de solitude. Le cadre ici est magique. Les pins en arrière-plan, les bateaux de pêcheurs disséminés çà et là sur la rive. Une eau claire où l'on distingue toute la flore marine. Ça m'avait manqué, je le réalise à peine.

— Toi aussi tu cherches des Echinoidea ? Moi j'ai trouvé des *Paracentrotus lividus*¹¹, regarde, ils sont violets !

— Chut, Ninon ! Maman elle a dit qu’il fallait pas parler à des inconnus qu’on connaît pas !

Surpris par cette intervention pour le moins originale, je regarde en contrebas et aperçois deux petites têtes blondes dont le corps est à demi immergé. Elles portent toutes deux des lunettes de plongée et la plus petite a aussi des brassards.

— Euh... Bonjour. Votre maman a raison, il ne faut pas parler à n’importe qui. Elle est où, d’ailleurs ? Vous ne devriez pas trop vous éloigner.

— Elle est à un *rembard*, je l’ai entendu en parler à sa copine. Je sais pas ce que ça veut dire, par contre, je crois que c’est un vilain mot, parce qu’elle a dit qu’il fallait pas qu’on le sache. Sauf que moi j’ai entendu. Et on est avec mamie.

Celle qui semble être la plus jeune pointe la rive, avant que je ne sois de nouveau interpellé par son aînée.

— Alors, t’en as trouvé ou pas, des *Paracentrotus lividus* ? Moi j’en ai plein, regarde.

La première doit vouloir dire que sa mère est à un rencard, par contre, je ne comprends rien de ce que me raconte la deuxième. Elle est rigolote, elle sautille dans l’eau, puis me montre son seau. Quand je me penche pour voir ce qu’il contient, je remarque plusieurs oursins.

— Ah ! Des oursins ! Non je les évite, ou je les mange parfois, c’est super bon.

L’aînée se met à gesticuler dans tous les sens, ses bras effectuent de drôles de mouvements. On dirait qu’elle veut s’envoler et elle répète les mêmes mots bizarres que tout à l’heure. Mais qu’est-ce qui lui prend ?

— T’aurais pas dû dire ça. Elle va faire une crise.

— Pourquoi elle ferait une crise ?

— Elle est autiste, Ninon, et tu lui as dit que t’allais manger ses oursins, alors qu’elle, elle veut les adopter.

Merde, j’ai déjà vu des reportages sur ces troubles à la télé, j’avoue que je ne sais pas trop comment réagir.

— Tu devrais aller chercher ta grand-mère alors, blondinette.

La gamine part comme une flèche et crie aux oreilles de tous qu'un monsieur bizarre veut manger les oursins de la dénommée Ninon, qui mouline de plus en plus vite. Elles vont m'envoyer en taule, les morveuses.

Décontenancé de me retrouver seul avec la petite, je décide de suivre mon instinct et d'improviser. Lentement, je descends dans l'eau puis m'approche, pour me mettre à son niveau.

— Ninon, écoute-moi, je suis désolé si je t'ai fait peur. Tu sais, je ne veux pas manger les tiens, d'oursins. Ils sont à toi et rien qu'à toi, ceux-là. D'ailleurs, c'était une blague, en fait.

Les gesticulations ont l'air de se calmer un peu. Plus rassuré, il me vient une idée.

— Tu as déjà réussi à capturer des crabes, Ninon ?

Subitement, la petite cesse ses mouvements, elle retire ses lunettes et pivote vers moi sans me regarder.

— Des *Carcinus maenas* ?

— Ouais, je crois, tu sais je ne connais pas vraiment les noms scientifiques, moi. Tu aimes les animaux ?

— Oui, maman elle m'achète plein de livres. J'aimerais être vétérinaire quand je serai grande. Les *Carcinus maenas*, c'est les crabes verts. Tu sais les attraper, monsieur ?

Elle me débite ses phrases, un regard bleu clair tout aussi intense que fuyant tourné vers moi. J'opine et lui réponds d'une voix calme.

— Je peux t'aider, si tu veux, et je m'appelle Malik.

Alors, je lui montre les rochers avec les crevasses où les bestioles se cachent. Je me saisis de la petite pelle insérée dans son seau et lui explique comment procéder. Un premier tombe dans le récipient et la gamine rit aux éclats.

C'est le moment que choisit la grand-mère, accompagnée de la cadette, pour arriver enfin. D'un geste maladroit, elle maintient son chapeau qui empiète sur ses lunettes de soleil.

— Ninon, ma chérie, ça va ? Monsieur, mais que faites-vous avec ma petite fille ? Veuillez vous éloigner, s'il vous plaît !

Les mains sur les hanches, les pieds à peine immergés dans l'eau, elle semble me jauger à travers ses verres teintés. Je n'en reviens pas, la femme ne cherche même pas à comprendre la situation et se permet de m'agresser avec un aplomb démesuré. Ninon se raidit à côté de moi. Je crains qu'elle ne fasse une nouvelle crise.

— Tout va bien, madame, ne vous en faites pas. Votre petite fille a eu un petit moment de panique, je l'ai aidée à pêcher des crabes pour qu'elle se calme... En attendant que vous arriviez...

Je hausse un sourcil pour appuyer ma dernière phrase ; elle est quand même gonflée, celle-là, si elle avait joué son rôle d'adulte responsable, nous n'en serions pas là. Elle hausse le menton puis croise les bras sur sa poitrine.

— Eh bien, je suis là, maintenant.

— Moi aussi, mamie, je veux en prendre plein ! Comme ça, on pourra les montrer à maman, nous coupe la plus petite en fonçant déjà vers les rochers.

Les bras de la grand-mère retombent le long de son corps. Pour ma part, je serre les mâchoires devant son incivilité. Je m'apprête à répliquer quand des clapotis, suivis d'un tapotement sur mon coude, détournent mon attention vers un visage poupon, au regard bleu suppliant.

— Dis, tu me montres à moi aussi... S'il te plaît...

Je soupire et me voilà à jouer les guides de pêche avec deux enfants que je ne connais pas, sous l'œil scrutateur de leur aïeule.

Quelques minutes plus tard, nous regagnons le rivage après plusieurs prises. Cependant, le comportement désobligeant de la dame, qui n'a toujours pas daigné s'excuser ni même me remercier, m'a irrité. Aussi, je compte bien lui expliquer le fond de ma pensée avant de partir. Pour être discret, car je ne veux pas l'accabler devant sa progéniture, je m'approche d'elle.

— Écoutez, madame, je comprends votre inquiétude. Mais afin d'éviter ce genre de déconvenues, vous ne devriez pas laisser des enfants sans surveillance. Surtout quand l'une d'elles ne sait visiblement pas nager et que l'autre est susceptible de réagir de façon improbable...

— Ça veut dire quoi réagir de façon improbable ? intervient une voix que je ne connais que trop bien. Je me fige.



Juliette

Agrippée à mon sac pendu en bandoulière, je longe les bords de la plage, pressée de retrouver mes filles. Perdue dans mes préoccupations, ma tête s'agite de droite à gauche. Ce début de matinée était désastreux. Je ne sais pas ce qu'il m'a pris d'accepter un rendez-vous avec Jeff, le kiné d'une patiente qui me drague depuis des mois. Ce type ne m'intéresse pas, pire, il s'est montré si imbu de sa personne que je viens de le planter à la terrasse d'un café, sans aucun remord.

Poussée par mes amies, je crois que je voulais me prouver que j'étais capable d'oublier Malik et de me défaire de son emprise. Mais c'est un échec cuisant. Deux semaines qu'il s'est glissé en moi et qu'il habite chacune de mes pensées. Mon palpitant bat de travers chaque fois que je ferme les yeux et que ses prunelles m'apparaissent.

Je m'immobilise et fixe l'horizon, la gorge serrée. J'ai culpabilisé aussi d'avoir cédé à ce moment d'abandon. J'ai longuement parlé à l'un des portraits de Marco, un soir, pour lui dire qu'il restait dans mon cœur. Pour lui demander pardon. Mais la vérité, c'est qu'il n'a jamais été le seul à y tenir une place. Je ferme les yeux ; la vie est parfois cruelle, les hommes que j'ai aimés m'ont échappé tous les deux.

Le bruit environnant me ramène au présent, je chasse la larme solitaire qui effleure ma joue, puis reprends ma marche pour rejoindre mes enfants. Bien vite, je repère mes princesses, qui jouent autour de leur seau, et leur grand-mère affublée de son chapeau de paille. Cette dernière affiche une moue contrariée, en pleine discussion avec un type dont je ne vois que le dos. Je retiens mon souffle et cille à plusieurs reprises. Je connais cette silhouette, c'est celle qui trouble mon sommeil chaque nuit.

Mon cœur bat à tout rompre, je me retrouve une fois de plus confrontée à lui. Est-ce que je le souhaite si fort que le destin ne cesse de le mettre sur ma route ? Mais ici, entouré de ma famille, c'est trop pour moi, je le retrouve immergé dans ce que j'ai de plus cher.

J'approche, tout en érigeant mes barrières, la conversation que je surprends ne me plaît guère. Instinctivement, je suis sur la défensive.

— Écoutez, madame, je comprends votre inquiétude. Mais afin d'éviter ce genre de déconvenues, vous ne devriez pas laisser des enfants sans surveillance. Surtout quand l'une d'elles ne sait visiblement pas nager et que l'autre est susceptible de réagir de façon improbable...

Je me tends, surprise par son ton moralisateur, perdue de ne rien comprendre. Pourtant, alors que j'observe mes filles, un sentiment m'envahit : le besoin de protection. Les mots sortent de ma bouche sans même que je m'en rende compte.

— Ça veut dire quoi, réagir de façon improbable ? rétorqué-je, les bras croisés.

Surpris, il sursaute, se retourne, les yeux écarquillés.

— Juliette ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Les lèvres pincées, je redresse mes épaules afin de camoufler, du mieux que je le peux, mes mains tremblantes.

— Disons que je suis la maman de la petite fille qui ne sait pas nager et de celle susceptible de réagir de façon improbable... On m'explique ?

Malik pivote sur lui-même pour observer ma mère et fronce les sourcils, l'air abasourdi.

— Madame Gimenez ? Je... Je ne vous avais pas reconnue, désolé.

— Ah, parce qu'on se connaît, monsieur le donneur de leçons ?

— Ça remonte, je vous l'accorde, mais le donneur de leçons s'appelle Malik.

Il la fixe avec aplomb tout en relevant le menton. La situation va dégénérer. Ma mère pâlit déjà, la bouche béante et s'assoit sur les galets. Lui la toise, stupéfait par sa réaction. Ses mâchoires se crispent alors qu'il revient vers moi.

— Écoute, tes filles sont venues me parler, sur un malentendu, Ninon a fait une petite crise. Je n'y suis pour rien, je n'ai rien demandé à personne. En attendant que ta mère réagisse, j'ai juste chassé des crabes avec elle pour détourner son attention. Voilà, pas besoin de monter sur ses grands chevaux.

Ma nuque se dénoue, ce n'est rien de plus qu'un quiproquo, je regrette de m'être montrée si incisive. Mais ce qui me bouleverse, c'est qu'il ait su comment réagir avec Ninon. Je crois que mes mains tremblent un peu plus. Malik avec mes enfants. Ma gorge se serre d'une émotion que je ne parviens à identifier.

— Je suis désolée, je...

— Maman !

Lou m'interrompt en se jetant sur moi, un immense sourire aux lèvres, je la soulève pour la prendre dans mes bras.

— C'était trop bien ! Malik, il nous a appris à pêcher des crabes ! Il est trop gentil, même si au début, il voulait manger les oursins de Ninon !

De côté, je le vois lancer un clin d'œil à ma puce, qui glousse avec malice. Ma cadette remue puis colle un bisou sur ma joue.

— Et toi, maman, c'était bien ton *rembard* ? J'ai le droit de le dire ? C'est pas un gros mot ?

Aussitôt, Malik se fige dans un rictus dédaigneux.

— T'as pas perdu de temps, à ce que je vois. Remarque, t'as bien quelques citations sous le coude, non ? balance-t-il, avant de s'éloigner. Allez, je vous abandonne. Madame Gimenez, vous saluerez votre mari de ma part.

Ma mère hoquète. Mes paupières se ferment, je déglutis, sentant le rouge me monter aux joues. J'ai si honte en cet instant et tellement mal, aussi. Il se méprend sur moi, sur tout. Quand je retrouve contenance, je n'ai plus rien à répliquer, il est trop tard. Le corps harmonieux de Malik traverse déjà la plage à un rythme soutenu.

Une main attrape alors mon poignet. Ma mère a retiré ses lunettes et me lance un regard rempli de tristesse.

— Mon Dieu, Juliette... Tu l'as revu, c'est ça ? J'ai bien compris ?

Les mots restent bloqués dans ma gorge. Lou a rejoint sa sœur, je ne me souviens même pas de l'avoir lâchée.

— Je sais ce que tu as toujours ressenti pour ce garçon, mais je t'en supplie, ma chérie, pense à ton pauvre père...

Les larmes affluent. Je n'ai jamais cessé de le faire depuis ce jour tragique et je m'en veux tant.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Juliette

Été 2006

Nous voilà début août. Avec ce boulot d'animatrice en centre aéré, j'ai l'impression que l'été s'est volatilisé. Je regarde l'horloge, bientôt seize heures trente. Mes gestes sont maladroits, plusieurs figurines de pâtes à sel tombent sur la table du réfectoire. D'ici quinze minutes, je vais retrouver Malik, l'impatience me rend fébrile.

Déjà dix mois que notre histoire a commencé, mon année en première littéraire a filé à trop vive allure. Mon cœur se serre à ce constat. Le temps m'échappe, je voudrais le retenir, mais il s'enfuit, c'est pourquoi je désire profiter de chaque seconde à ses côtés. Dans deux semaines à peine, il partira pour Paris afin d'intégrer une brillante prépa de commerce.

Un raclement de gorge me détourne de mes mélancoliques réflexions. Fred, un autre animateur, se tient appuyé contre l'encadrement de la porte et me scrute. Aussitôt, je me renfroge, ce type est puant d'arrogance.

— Alors, toujours pas dispo pour un ciné ?

Je renifle, décidée à l'ignorer et feins d'être fascinée par les petites sculptures aux formes improbables.

— Non. J’ai toujours un petit ami et ça ne m’intéresse pas.

— Ah... Le basané qui vient te chercher, des fois ?

Mes doigts se serrent, la jambe d’un bonhomme grossièrement modelé se brise.

— Il s’appelle Malik, maugréé-je.

Fred s’approche, puis lâche un ricanement méprisant. J’ose un coup d’œil dédaigneux dans sa direction, irritée par son attitude suffisante.

— Ce n’est pas sérieux avec ce gars, non ?

Je pivote vers lui d’un mouvement vif et croise les bras sur ma poitrine.

— Et pourquoi ça ne le serait pas ? Ça fera bientôt un an qu’on sort ensemble.

Ces yeux s’écarchillent de surprise, un bref instant, je m’enorgueillis de lui avoir cloué le bec, mais me ravise devant son rictus insolent.

— Tu déconnes, Juliette ? C’est le genre de racaille des bas quartiers qui finit par te coller un tchador sur la tête pour faire de toi sa boniche... Tu ne...

— Tais-toi !

En deux enjambées je suis devant lui, les poings fermés de colère et les narines frémissantes. J’ai assez soupé de ce genre de discours, ces derniers mois. J’en ai marre de ces imbéciles, aux préjugés absurdes, qui se permettent de me donner leur avis. D’autant plus que ces aberrations font écho aux angoisses de mon petit ami. Il craint souvent que ses origines et son milieu social ne puissent être un frein à notre relation.

— Je t’interdis de parler de lui de la sorte.

Le menton relevé, je le fixe droit dans les yeux sans ciller.

— Pour ta gouverne, la petite racaille a eu son bac avec *mention très bien* et un avenir brillant s’ouvre à lui...

Je dresse mon index, l’appuie sur son torse avec vigueur, ce qui l’oblige à reculer.

— Je suis fière d’être avec Malik. Et lui, au moins, je n’ai pas envie de lui filer des claques chaque fois qu’il ouvre la bouche. Maintenant, fous-

moi la paix !

À la hâte, je le dépasse, non sans le bousculer de mon épaule, file ramasser mes affaires et le laisse planté dans la salle.

Lorsque je quitte l'établissement, je suis encore perturbée par cette conversation. Mes mâchoires sont si crispées qu'elles me font mal. Mais je pile net. Il est là. Les jambes croisées, appuyé sur le scooter que mes parents m'ont offert, Malik consulte son téléphone.

D'emblée, mes muscles se relâchent, je souris. Ses cheveux bruns en bataille retombent sur son front, sa mine concentrée lui donne un air sérieux alors qu'il mordille ses lèvres charnues. J'adore lire cette expression sur son visage. Mes yeux glissent ensuite sur sa silhouette, un simple débardeur blanc et un short de plage dévoilent sa peau davantage brunie par le soleil. Une douce chaleur irradie mes joues.

Puisqu'il ne m'a pas vue, je me faufile derrière lui, pour tenter de le surprendre. À pas feutrés je m'approche, l'esprit déjà embrumé par son odeur boisée.

— Je sais que tu es là.

J'explose de rire, m'accroche à ses épaules pour l'embrasser dans le cou, puis avance vers lui.

— Comment tu as su ?

— Ton parfum... Et tu respirez comme un bœuf.

De nouveau, je ris sous son regard malicieux qui me transperce. Malik agrippe mes hanches et me colle contre son buste. Son nez effleure le creux de mon oreille et ma peau frissonne.

— Ce putain de parfum qui me rend dingue.

Sa bouche se pose sur la mienne, il m'enlace et j'occulte tout le reste dans l'étreinte de ce baiser langoureux. Ma tête tourne, étourdie par la douceur des caresses qui parcourent mes dos. Il se recule, essoufflé, avant de coller son front contre le mien.

— Je voudrais que cette année passe en un claquement de doigts, mon ange... Que tu sois déjà à Paris pour faire tes études à la Sorbonne...

Ses mains empoignent mes joues, ses prunelles ambrées me fouillent alors qu'il replace une mèche de mes cheveux.

— On aura plus besoin de faire croire à tes parents que je suis ton tuteur en maths...

Je pouffe à cette anecdote. Mon père ne tolérerait pas que je ramène un petit copain à la maison, nous avons donc trouvé cette combine, pour nous octroyer de bien trop brefs moments d'intimité, puisque l'ambiance chez lui ne le permet pas non plus.

— Je serai loin de mon frère et de toutes ses conneries, ajoute-t-il d'une voix éraillée, ce sera juste toi et moi.

Je ferme les yeux, saisie par l'émotion. Ce futur, j'en rêve, mais il nous faudra d'abord traverser le manque et la distance. J'ai tant d'inquiétudes à ce sujet. Rencontrera-t-il quelqu'un là-bas ? Est-ce que je ne deviendrai pas un souvenir ? Ma gorge se noue. Je retiens mes larmes depuis des semaines pour ne pas lui montrer à quel point je suis effrayée par son départ.

— Regarde-moi, Juliette, souffle-t-il, je sais que tu as peur, mais j'ai confiance en nous... Je gagne un max de pourboires avec ce boulot de plagiste, je pourrai redescendre à chaque période de vacances... Ça va vite passer.

Ses mots me rassurent, j'ouvre les paupières, troublée par la sincérité de son regard. Mes doigts tremblants rejoignent les siens. Cependant, aucun mot ne me vient, je risquerais de lui demander de rester et ce serait égoïste. Alors, j'opine avec lenteur puis me love contre lui. Nous restons ainsi de longues minutes, jusqu'à ce qu'il se racle la gorge.

— Tu viens avec moi aux Sablettes ? On se fait une soirée sur la plage avec Gaspard et Guillaume, j'aimerais te les présenter pour de bon, cette fois, pas juste en coup de vent.

— Avec plaisir, tu me laisses le temps de prendre une douche ?

— Je comprends, cette odeur, Juliette, vraiment, c'est insoutenable, plaisante-t-il à coups de chatouilles.

Je me tortille dans tous les sens, quand il se fige et plisse les yeux pour scruter quelque chose derrière moi.

— C’est pas le blaireau qui te branchait quand je suis venu te chercher, la dernière fois ?

Je me retourne vers le grillage d’où je perçois Fred sur le terrain de jeu, entouré d’enfants. L’air désapprobateur, il nous observe avant de secouer la tête de droite à gauche.

— Laisse tomb...

Je n’ai pas le temps de terminer ma phrase. Malik se rue sur mes lèvres avec vigueur. C’est un baiser profond, à la limite de l’indécence. Quand il y met fin, mes jambes sont pantelantes tandis qu’il me fixe avec un sourire insolent.

— Au moins, maintenant, il a compris.

— T’es pire qu’un homme des cavernes parfois, dis-je les yeux levés au ciel, allez, je file, on se rejoint tout à l’heure.

— À plus, Blondie, sois sage sous la douche.

Il me lance un clin d’œil avant d’entamer sa marche en direction de la plage.

Il est dix-sept heures passées quand j’arrive à la maison. Je grimpe les escaliers deux par deux, déjà pressée de repartir. Lorsque j’ouvre la porte, mon père est installé dans le canapé, les bras croisés, en train de fumer une cigarette. Il a l’air épuisé, ces derniers temps. Je vois immédiatement à sa mine sévère qu’un truc cloche.

— Papa, qu’est-ce qu’il y a ? C’est Maxime ?

Mon frère a eu une année des plus difficiles. Il y a quelques mois, il a basculé dans la drogue. De l’herbe, il était passé aux cachetons et je m’en veux de n’avoir pas su réagir à temps. Un soir, il s’est effondré. S’en est suivie une longue hospitalisation pour le sevrer de sa dépendance. Quand j’ai cru le perdre, ce sont les bras de Malik qui m’ont réconfortée.

— Assieds-toi, Juliette. Max va bien, mais il faut qu’on parle.

Ma mère sort de la cuisine pour se joindre à nous, le visage aussi grave que celui de son mari, et prend place à ses côtés. Inquiète, je m’assois face à eux, mes mains tremblantes sur les genoux.

— Nasser Mejib, ça te dit quelque chose ?

À la mention du nom de famille qui m'est si cher, mes yeux s'écarquillent de surprise.

— Oui... C'est le frère de Malik... Pourquoi tu me demandes ça ?

Je suis en apnée, dans l'attente de sa réponse. Mon père soupire et plante son regard dur dans le mien.

— J'ai reçu une note de service, aujourd'hui, qui le mentionnait. Il serait en relation avec un homme fiché S, Juliette.

Il m'annonce ces mots d'une voix blanche, avant de marquer une pause pour éteindre sa clope. Moi, je cherche mon souffle, parcourue de frissons.

— Tu sais ce que ces termes signifient... On en a déjà parlé. Ce genre de rencontres révèlent bien souvent une radicalisation.

Mes épaules s'affaissent, je ne peux plus respirer. Mejib. Individu fiché S. Radicalisation. Il me faut quelques secondes pour ordonner mes pensées. Bien sûr, je sais que Nasser cherche à imposer ses idées religieuses. Leurs parents temporisent pour éviter que la situation ne déborde. Mais aurais-je sous-estimé le calvaire que vit mon petit ami au quotidien ? Mes doigts fébriles se portent à mes lèvres.

— Ma chérie, est-ce que Malik et toi êtes ensemble ? questionne ma mère de son timbre doux.

J'inspire longuement, à quoi bon nier ? S'ils me confrontent à ce sujet, c'est qu'ils s'en doutent.

— Oui... Mais il n'est pas comme son frère, soufflé-je.

— Il est hors de question que tu continues à voir ce garçon, tu m'entends ! Je te l'interdis !

Mon père s'est dressé pour hurler ces dernières paroles. Pourtant, aujourd'hui, je ne ploierai pas devant son attitude autoritaire. Quelque chose gronde en moi. La colère.

— Non ! Non, je n'arrêterai pas de le voir ! Je l'aime, papa. Tu mélanges tout. Malik ne croit même pas en Dieu... Sa famille ne cautionne pas les idées de Nasser, loin de là.

Le menton dressé, j'ai parlé aussi fermement que la lourdeur qui enserme ma poitrine le permettait. Je veux qu'ils comprennent que ma réaction est mature, réfléchie. Je ne renoncerai pas à mon amour, je ne peux même pas l'envisager. Mon père s'approche de moi et pose sa main sur mon épaule.

— On ne glisse pas sur cette voie par hasard, Juliette. Ses proches doivent avoir leur part de responsabilité. Si tu savais le nombre de dossiers que je lis, où tel frère a poussé tel autre vers ces idéaux extrêmes. Je n'ai rien contre l'islam, mais l'islamisme, je le crains plus que tout.

Je sens ses doigts se crispier sur moi tandis qu'il reprend son laïus accablant. Les miens s'enfoncent dans le tissu du fauteuil avec vigueur.

— Je ne peux pas cautionner que tu sois proche d'un garçon qui vit avec ce genre d'hommes. Ils sont dangereux, remplis de haine... Et traitent les femmes comme du bétail. Bon sang, Juliette, tu as bien vu les infos, ces dernières années !

Je ferme mes yeux et remue la tête de droite à gauche, agrippée au col de mon tee-shirt. Mon père ne peut pas sortir ce genre de merdes sur Malik. Pas lui aussi. J'ai mal. Partout. Mes oreilles bourdonnent. Ce n'est pas en train d'arriver. Non.

— Non, non, répété-je tout haut, non. Il part à Paris faire ses études... Il va s'éloigner de tout ça, je le rejoindrai quand j'aurai eu mon bac. Tu l'as vu toi-même, ici, papa, c'est un garçon sans problème.

— Ce que je sais sur son frère me suffit. Crois-moi, quand ce genre de renseignement arrive sur mon bureau, ce n'est jamais anodin. Je ne changerai pas d'avis... Qu'elle cautionne ou pas ses choix, un jour sa famille en subira les conséquences. Tu ne seras pas au milieu de tout ça.

Avec lenteur, je me lève pour lui faire face. Il peut affirmer ce qu'il veut sur Nasser, je sais qui est Malik.

— Et si je refuse ?

— Ma chérie, intervient ma mère, tu as dix-sept ans, tu es si jeune. Les amours ne durent pas à cet âge-là. De toute façon, tu l'as dit toi-même, il s'en va, ça n'aurait jamais marché.

Mes poings se serrent, mon corps se raidit. J'explose, le doigt pointé dans leur direction.

— Je m'en fous de ce que vous croyez savoir ! Malik est un type bien ! Je l'aime, je ne peux pas imaginer ma vie sans lui, et ce n'est pas une amourette de gamine ! C'est en moi ! En moi ! éructé-je, les joues inondées de larmes.

Mon père me dévisage, impassible. Il hausse ses épaules puis affiche un rictus amer.

— Alors, tu ne me laisses pas le choix. Il me suffit de rédiger quelques notes... Le nom de ton Malik apparaîtra à côté de celui de son frère. Quand il va se loucher, crois-moi, ça arrivera, ton petit ami sera lié à lui. Nasser a déjà un joli casier judiciaire.

Mon père fouille la poche de sa chemise, rallume une cigarette, tandis que mes bras retombent le long de mon corps inerte.

— Je fais référence dans mon métier, Juliette, ça fait vingt ans que je suis spécialisé dans le renseignement en matière de terrorisme islamique. Personne ne mettra en doute mes affirmations. Il me suffit de quelques mots pour ruiner son avenir. Est-ce que cette histoire en vaut la peine ?

Abasourdie, je retombe sur le canapé. Je n'arrive plus à aligner deux pensées cohérentes. Pourquoi condamner notre amour pour quelque chose qui ne nous concerne pas ? C'est le sentiment le plus pur que je connaisse. Le plus fort, aussi. Malik n'est pas Nasser. Toutefois, la question de mon père trouve un écho en moi. Est-ce que, moi, je vaudrais la peine de lui faire courir ce risque ? Je ferme les paupières et soupire, les mâchoires serrées. Bien sûr que non. Je me dresse dans un dernier élan de rébellion.

— Tu ferais vraiment ça, papa ?

— Oui. Et bien plus encore, si nécessaire... Je suis prêt à tout pour vous protéger, ton frère et toi, même à me salir les mains.

Des larmes d'impuissance et de résignation mêlées roulent sur mes joues. Silencieuses, elles sinuent sur ma peau glacée.

— Tu me déçois tellement, murmuré-je.

— C'est un moindre mal, ma fille. Mais, c'est ma décision. Mets fin à cette relation ou je m'en occupe à ma manière.

Ses yeux me fixent sans ciller. Je me retourne, je ne peux plus le regarder. J'ai mal, sans pouvoir hurler. Ça me brûle partout en dedans. Je suis vide de mots, trop remplie de douleur. Mes mains tiraillent mes cheveux. Je suffoque. Pire encore que d'être privée de lui, je ne supporterais pas de voir son avenir gâché par ma faute. J'ignore si nous aurions tenu la distance, si, dans quelques mois, il n'aurait pas rencontré quelqu'un d'autre. Maintenant, tout ceci n'a plus d'importance. Parce que j'ai la certitude qu'il mérite la vie dont il a toujours rêvé. Je ne laisserai pas mon père tout gâcher.

— Je devais le retrouver à la plage, je rentrais juste me doucher. Est-ce que je peux au moins lui dire au revoir ? Si je ne le fais pas, il ne comprendra pas et finira par venir ici.

Je ne reconnais pas ma voix, comme détachée de mon corps. *Un gémissement.* Je dois le quitter. *Un clignement de paupières.* Je vais le perdre. *Une embardée dans mon cœur.* J'ai peur.

— Tu as une heure. Si tu n'es pas revenue d'ici là, je viens te chercher. Et tu ne mentionnes pas ce que je t'ai dit à propos de son frère, Juliette, je n'aurais pas dû t'en parler.

À pas lourds, je m'avance vers la porte, la tête basse, j'agrippe la poignée.

— Je vous en voudrai toute ma vie pour ça.

Je passe le trajet, les yeux brouillés de chagrin et l'esprit déconnecté de la route, à chercher comment rompre avec Malik. Rien ne vient, chaque atome de mon être lutte contre cette idée. Je ne peux pas croire ce qui arrive. Sous les coups de klaxon réprobateurs, je me dirige vers le parking de la plage où je gare mon scooter, le corps tremblant. Il me faut plusieurs essais pour envoyer un SMS lui demandant de me rejoindre.

Je m'agite, foule le sol de long en large sous les battements de mon cœur paniqué. L'angoisse me tord le bide. Il ne comprendra pas. Je ne vois

qu'une solution. Elle me file la gerbe. Le blesser dans ses doutes, sa fierté. Il ne me le pardonnera pas. Bien trop vite pour mes pulsations anarchiques, sa silhouette s'avance au loin, d'une démarche assurée. Je ferme les paupières pour tenter de maîtriser mon souffle erratique.

— Hey, mon ange ! Pourquoi tu n'es pas venue avec nous directement ?

Il est si beau, avec ses prunelles tendres, ses cheveux encore humides, que ma gorge se noue. Il s'approche, presse ses lèvres contre les miennes. Je m'abreuve de ce baiser. Le dernier. J'ai envie de hurler, de tout lui avouer. Mais je n'en ai pas le droit, c'est à lui que je dois penser.

— Ça va ? T'as une drôle de tête.

La tête penchée, il me jauge en soulevant mon menton. Je dois être aussi laide que ces vils sentiments qui me rongent de l'intérieur.

— Il faut que je te parle, Malik.

Il m'observe, inquiet, les sourcils froncés, et caresse ma joue. Que j'ai mal. À vouloir crever. Je ne peux pas soutenir son regard, sinon je vais pleurer. Il comprendrait que quelque chose ne tourne pas rond. J'inspire un grand coup avant de sortir les plus honteux mensonges que j'aie jamais racontés.

— Écoute, je n'ai pas réussi à te le dire, tout à l'heure. Tu vas partir, et...

Son bras redescend le long de son corps, il a l'air perdu. Moi, je baisse le visage pour triturer mes ongles.

— Je ne me sens pas prête pour tout ça et j'ai rencontré quelqu'un... Malik, je... On devrait...

— Arrête tes conneries, putain, tu...

Sa main passe sur son front, se perd dans ses cheveux. Puis ses yeux me cherchent, mais je me dérobe et fixe l'horizon. Des relents acides brûlent ma poitrine.

— Juliette, dis-moi que tu mens.

Sa voix est éteinte, la mienne étouffe dans mon désarroi.

— C'est pourtant vrai. Je... J'ai... Du coup, j'ai pris conscience que toi et moi ça ne collait pas tant que ça, en fait.

Malik jure toute une série de mots indécents, fait les cent pas devant moi. Soudain, il s'arrête, ses doigts se posent sur ma pommette pour me détourner de ma pitoyable contemplation. D'un geste abrupt de la nuque, je résiste à sa sollicitation.

— Regarde-moi, bordel ! C'est l'autre connard, c'est ça ?

— Non.

C'est trop dur. Je ravale mes sanglots, contains les spasmes qui secouent mes épaules. Je voudrais qu'il s'en aille, que ces mots-là suffisent. Cependant, Malik ne renonce pas. Il encadre mes joues de ses mains pour trouver mon regard. Il me fouille et mes larmes affluent. Je voudrais lui dire que je n'ai pas le choix, qu'il est la plus belle chose qui me soit arrivée. Mais je me tais et déglutis.

— C'est de la merde, Juliette. Je sais que tu mens, on a fait l'amour y a quelques jours à peine... Tu flippes, c'est ça ? On peut le faire, on s'aime ! Dis-moi la vérité, putain !

Une brèche s'infiltré en moi, je suis sur le point de rendre les armes. Alors je ferme les yeux et visualise tout ce qui l'a rendu heureux ces derniers temps. Son Bac avec mention. La prépa. La bourse qu'il a obtenue. Le stage en entreprise déjà trouvé. Je ne serai pas celle qui le dépouillera de sa réussite. Déterminée, j'ouvre les yeux, puis lui jette ma tristesse dans des mots plus cruels les uns que les autres.

— Tu veux la vérité ? Je n'arrive pas à me projeter avec un mec comme toi. On est trop différents. Je voulais m'accrocher parce que tu es mon premier, mais ça ne suffit pas.

J'occulte ses réactions, je ne dois pas flancher. Je me racle la gorge, comprime les poings pour garder contenance, tandis qu'au fond de moi, je suis ébranlée par mes propos immondes.

— On ne vient pas du même milieu, on peut dire ce qu'on veut, mais ça compte. Ton frère, sa religion de merde, ça me dégoûte ! Ta jalousie me

soule, surtout quand tu te transformes en petite racaille pour défendre ton bien !

Je carre les épaules, me donne un air arrogant, alors que mon âme se meurt un peu plus à chaque mot.

— Je... je ne me vois pas présenter officiellement un mec comme toi à ma famille.

Mes prunelles se posent sur lui. Une douleur intense fend ma poitrine. Il est livide. Les billes écarquillées, atterré par ce que je viens de lui débiter. Il recule d'un pas, trébuchant, la bouche béante. Un instant de battement, puis son visage se tord de colère.

— Un mec comme moi ? Tu veux dire un petit bognou de la cité, c'est ça ? Le genre qu'on peut baiser pour passer le temps, mais pas pour épater papa, maman ?

Je baisse la tête, honteuse qu'il puisse croire que je pense ces insanités, mais ne nie pas. *S'il te plaît, ne me crois pas, tu sais que je ne dirai jamais pareille chose de toi !*

— Mais quel con je suis ! T'as dû bien te foutre de ma gueule. Putain, j'étais sincère, moi... Alors que toi...

— Malik... Ça a compté, c'est juste que...

Je me sens sale, je me débecte tant que j'en ai la nausée. Mais il me coupe avec véhémence avant que je ne puisse terminer.

— C'est bon, te fatigue pas. J'ai compris. Le petit cul délicat de la princesse a besoin d'un bon bourgeois qui coche toutes les cases. Je n'aurai jamais cru entendre ce genre de merdes sortir de ta bouche. Pas toi, putain, pas toi ! T'as raison, Juliette, on n'a rien à faire ensemble.

Il me tourne le dos, puis s'éloigne. *Retourne-toi.* Un haut-le-cœur secoue mes entrailles. *Reviens.* Sa silhouette disparaît. C'est fini. Et je vomis mon désespoir sur le bitume, désormais dépouillée de ce que j'avais de plus beau en moi.



Deux semaines que je ne suis plus retournée travailler. Je ne mange plus. Mes nuits sont agitées, je ne trouve de repos que lorsque mon corps s'écroule de fatigue. Dans l'intimité de ma chambre, je suis dévastée. La place béante qu'il a laissée dans mon cœur n'est comblée que par mes cris étouffés dans mon oreiller quand le chagrin me cisaille la poitrine. Je ne parle plus à mes parents, le seul qui trouve grâce à mes yeux est Maxime. Il ne dit rien, se contente de me prendre dans ses bras pour me bercer jusqu'à ce que je m'apaise.

Élodie n'a pas arrêté de m'appeler. J'ai écouté mon répondeur, elle dit qu'elle a vu Malik, qu'elle ne comprend pas, qu'il faut que je la rappelle. Comment le pourrait-elle ? Elle connaît mes sentiments pour lui. Mais je ne peux rien lui avouer, pas tant qu'il ne sera pas parti.

Son vol est prévu cet après-midi. Dans quelques heures, plus de huit cents kilomètres nous sépareront. Je relis, encore et encore, les messages qu'il m'a envoyés depuis que je l'ai quitté. Le premier me fait chialer, parce que je comprends qu'il me connaît mieux que sa réaction ne le laissait supposer. Mes doigts frémissent sur l'écran, j'aurais préféré qu'il continue de se tromper. Il m'est bien trop cruel de ne pouvoir y répondre.

[Mal : J'y crois pas. Je ne peux pas m'être trompé à ce point. Si tu veux parler, je suis prêt à t'écouter. Je ne te courrai pas après, ce n'est pas à moi de le faire. Tu m'as tellement blessé. Mais tu me manques, putain. Je me sens vide sans toi. Je t'aime.]

Le deuxième est arrivé tout à l'heure. Il m'a meurtri plus encore, ouvrant une porte que je n'ai pas le droit de franchir.

[Mal : J'ai attendu. Rien. Finalement tu pensais ce que tu m'as dit, autrement, pourquoi ce silence ? Mon avion décolle à 15h30. Mais j'ai encore l'espoir que ce bordel soit un

malentendu. S'il reste une chance pour nous, même infime, manifeste-toi, stp. Sinon j'accepterai ta décision et tu n'entendras plus jamais parler de moi. Tu resteras l'amour de ma vie, quoi qu'il arrive.]

Je suis allongée sur mon lit, calée sur mon oreiller, je caresse les cheveux blonds de mon frangin, dont la tête repose sur mon ventre. Nous venons de finir de manger, le repas avec nos parents était digne d'une veillée funèbre. Malgré leurs traits tirés, signe que cette situation les perturbe, je ne sais pas si j'arriverai à leur pardonner un jour.

Il est quatorze heures, mes yeux ne quittent plus le réveil sur la table de nuit. Chaque minute qui passe emporte un fragment de lui.

— Pourquoi tu les laisses faire ? Je suis certain que papa bluffe. Il est trop droit pour faire un truc pareil. Si j'avais la chance qu'on m'aime comme ça, je ne laisserais pas qui ce soit tout gâcher. C'est un mec bien, Malik, et t'es dingue de lui.

— Justement... C'est parce que je l'aime. T'étais pas là quand papa m'a fait son petit chantage, il était plus que sérieux...

Ma voix morne me surprend moi-même. Je suspends mon geste dans les cheveux de mon frère. Lui aussi, son ton est empreint de mélancolie.

— Max ? Il y a une fille qui t'a brisé le cœur ?

— Aucune importance. Elle ne m'aimait pas. Et j'ai perdu pied à cause des cachetons. Des fois, ça va trop vite dans ma tête...

Maxime soupire, se décale pour se tourner sur le côté, enlaçant ma taille tandis que j'accueille ses aveux avec tristesse.

— Mais c'est toi, le sujet, pas moi... T'as qu'à le menacer de tout balancer, Ju... Je te dis qu'il t'a monté un bobard. Tu peux encore aller à l'aéroport dire au revoir à Malik.

Je hoquète, mon cœur s'emballe. Si c'était vrai ? Et si les révélations de mon père m'avaient tellement fait paniquer que je n'avais pas vu qu'il me manipulait ? Aurais-je été aveuglée par la peur ?

Dans un regain de ténacité, je repousse Max, puis file dans le salon pour confronter mes parents. Je me plante devant eux, les poings serrés par la

hargne que je viens de retrouver.

— T'as jamais eu l'intention de rajouter Malik dans tes dossiers, pas vrai ? Ça ne marche pas comme ça, tes trucs de flic ! T'es bien trop intègre pour ça, hein ? Tu m'as bien prise pour une conne !

Mon père redresse la tête, me toise, surpris par mon entrée fracassante.

— J'ai fait et je ferai ce qu'il faut pour te protéger de ce borbier dans lequel tu t'enfonçais sans même t'en rendre compte ! Et tu me parles autrement, sinon tu retournes dans ta chambre !

Une rage fulgurante m'inonde, mes mains tremblent, j'ai envie de tout casser dans la pièce. Sans doute parce que j'arrive au bout, mais que je peux encore l'empêcher. Maxime approche pour se tenir à mes côtés et prouver son soutien.

— Je le connais, moi, Malik. Juliette ne risque rien avec lui, c'est dégueulasse ce que vous faites !

Mon père bondit. Son visage est rouge, ses yeux exorbités tant il explose de colère.

— Mais son frère est un danger ! Il se fait embourber le cerveau par des putains d'islamistes ! Êtes-vous inconscients à ce point ?!

Un silence pesant se fait après ses hurlements. Quelques secondes de paix avant la tempête que je m'apprête à déclencher.

— Va. Te. Faire. Foutre. Papa, grogné-je entre mes dents, allez vous faire foutre, tous les deux ! Je ne suis plus une gamine qu'on renvoie dans sa chambre. Je suis assez grande pour savoir ce que je veux. C'est fini, je le choisis lui plutôt que vous s'il le faut, sans aucune hésitation !

Mon père, furieux, s'avance vers moi, les narines frémissantes, les traits si crispés qu'il transpire la souffrance et la rancœur. Mais mon frère s'interpose, ainsi ma parole amère continue à se libérer.

— Je te hais ! Je te croyais juste, tolérant ! Je ne te le pardonnerai jamais si je n'arrive pas à le récupérer ! Alors je vais aller lui dire que je l'aime et plus jamais tu ne me dicteras ma conduite ! Tu devras faire avec, toi aussi, maman, crié-je, le doigt pointé vers elle, parce que je préfère crever que vivre sans lui ! Et si tu t'en prends à lui, vous ne me reverrez plus !

Essoufflée, je fixe mon père droit dans les yeux qui, complètement incrédule, fronce les sourcils. Il est paralysé au milieu de la pièce. Mon frère pose une main sur son épaule tandis que ma mère observe la scène, pétrifiée. Ce moment semble figé, hors du temps, comme si j'étais la seule à pouvoir agir. Alors plus téméraire que jamais, je prends mes clefs dans le vide-poche, m'apprête à sortir pour retrouver mon amour et lui demander pardon de ne pas m'être battue plus tôt.

Un gémissement de douleur déchire la pièce. Les doigts sur la poignée de la porte, je me raidis. Quand j'ose un regard en arrière, l'hébètement me submerge d'abord, puis la panique s'infiltré sous chaque cellule de ma peau. Mon père plaque ses mains sur sa poitrine, il cherche de l'air qu'il ne trouve plus, le regard tétanisé. Ma mère pousse un cri, il s'effondre et mon frère se rue sur lui.

Mon petit papa. Que t'ai-je fait ?



Je suis dans le jardin, je tiens la rose rouge que j'ai récupérée sur la pierre tombale. L'enterrement a eu lieu ce matin. Par respect pour mon père, j'ai attendu pour contacter Malik. Mais je n'y tiens plus, j'ai besoin d'entendre sa voix, de lui dire la vérité. Il n'y a que lui qui m'empêchera de sombrer. Alors j'appuie sur le bouton d'appel, essuie mes larmes puis colle mon portable sur l'oreille. Je cille, mon cœur se fissure. Ce n'est pas son timbre chaleureux qui me répond. C'est une voix pré-enregistrée qui m'indique que le numéro n'est plus attribué.

« Sinon j'accepterai ta décision et tu n'entendras plus jamais parler de moi. »

Je lâche le téléphone. Un pétale tombe. Mes doigts tremblants écrasent la tige. Les épines déchirent ma chair, je sens leurs pointes s'infiltrer jusque dans ma poitrine. Elles répandent ma détresse dans un sanglot empourpré.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Juliette

Marie gare sa voiture sous le vieux chêne et nous récupérons nos affaires dans le coffre. Nous sommes vendredi, l'après-midi s'achève après ce long trajet. En ces tout derniers jours de mai, le ciel est dégagé, les premières chaleurs se ressentent. Ce week-end dans le Verdon est le bienvenu, les températures y sont toujours plus fraîches. Ma mère a accepté de garder les petites chez moi pour ne pas perturber Ninon. Cette parenthèse tombe à point nommé, j'avais besoin de m'éloigner de mon quotidien pour faire le point.

— Où j'ai fichu ces clefs ?

Pendant que Marie fouille son sac, j'observe les lieux. Cette résidence secondaire sur les hauteurs du lac, aux alentours de Moustiers, appartient à ses parents. Nous y sommes venues souvent, quand nous étions étudiantes. J'adore cet endroit. La petite bâtisse de plain-pied est cernée de verdure, avec une jolie terrasse où trône une balancelle sur laquelle je m'imagine déjà boire un café au réveil.

— Ah ! Les voilà !

En tirant nos bagages, nous pénétrons dans la maison. L'intérieur n'est pas très grand, mais agencé avec soin et beaucoup de sens pratique. Une

cuisine ouverte donne sur le salon, il y a deux chambres, chacune avec leur salle d'eau en enfilade.

Après avoir ouvert les fenêtres, Marie s'assoit sur le canapé et m'invite à la rejoindre d'un geste du menton. D'emblée, mes muscles endoloris par la route se dénouent.

— Merci... Je suis contente d'être ici. J'ai cru que je ne viendrais jamais à bout de cette semaine.

Sa main se pose sur la mienne, ses yeux noisette balayent mon visage avec sollicitude.

— Ce n'est rien. Parfois, changer d'air permet d'envisager les choses autrement... Tu as l'air épuisée...

Je le suis. Je soupire, défais ma queue de cheval et cale ma tête en arrière sur le dossier.

— Entre ma voiture que j'ai retrouvée saccagée devant le cabinet, et la réaction de Malik sur la plage... J'ai cumulé trop de contrariétés, ces derniers jours.

Les doigts de mon amie se resserrent sur les miens. Je fixe le plafond, préoccupée par ces désagréments. Tout mener de front seule puise dans mes ressources, cet acte de vandalisme a engendré beaucoup de stress en moi. Et cette énième confrontation avec mon amour de jeunesse a fait rejaillir de lourds traumatismes.

— Pour ta voiture, tu as bien fait de porter plainte, celle de Sarah a été recouverte de peinture aussi. C'est soit des petits cons, soit d'autres infirmiers qui jalourent notre patientèle. On a trop bonne réputation, je crois, plaisante-t-elle.

— Je n'en sais rien, je m'en serais bien passé en tous cas.

J'avoue m'être posé beaucoup de questions à ce sujet. D'après l'officier de police, toutefois, ce genre de méfaits est souvent un acte isolé dont on ne retrouve jamais l'auteur. Je suppose qu'être mère célibataire augmente mon sentiment d'insécurité. Marie gigote, pivote vers moi et fronce son nez constellé de taches de rousseur.

— Quant à Malik... S'il a réagi de la sorte en comprenant que tu revenais d'un rencard, c'est qu'il n'est pas indifférent.

L'esprit ailleurs, je contemple le paysage à travers la fenêtre, encore meurtrie du dédain qui inondait son visage. La déception suintait de tout son être, j'étais mortifiée. Mes lèvres se plissent à ce souvenir, un pincement irradie ma poitrine.

— Tu parles... Il s'est surtout dit que je devais être une sacrée salope.

Une caresse amicale passe une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Je ferme les yeux ; qu'il puisse porter de telles appréciations à mon égard me bouleverse. Il n'y a que lui qui hante mes pensées.

— Il finira par changer d'avis, il est juste en colère, tu sais.

D'un raclement de gorge, elle attire mon attention, ses sourcils sont froncés, je vois qu'elle hésite à reprendre la parole.

— Juliette ? Tu ne crois pas qu'il serait temps que vous parliez et que tu lui avoues la vérité ?

Aussitôt, je me renfroge. Me remémorer notre rupture ainsi que la mort de mon père me pousse toujours trop loin dans mes retranchements. Avec ma vision d'adulte, je sais désormais que j'ai manqué de discernement, à l'époque. Cependant, la culpabilité ne m'a jamais quittée, même si j'ai appris à la porter. Elle reste bloquée dans ma gorge, jusqu'à m'étrangler certaines nuits de sommeil agité. Je ronge mes ongles avec nervosité, l'idée de tout lui révéler me tétanise, je redoute tant son jugement. Et puis Malik a été très clair. Il veut m'oublier.

— Je te rappelle que je ne travaille plus chez les Mejib, je ne risque pas de le revoir, de toute façon... C'est mieux comme ça... Il voulait passer à autre chose, il va pouvoir le faire, maintenant.

Les trémolos dans ma voix me surprennent, il me faut une longue inspiration pour calmer mes émotions débordantes. Une fraction de seconde, le regard de Marie se dérobe, mais elle revient vers moi avec un sourire contrit.

— Tu as raison, laissons tout ça de côté pour le moment. Vu l'heure tardive, je te propose qu'on aille faire des courses et qu'on se fasse une

soirée détente avec une bonne petite bouteille.

En silence, j'acquiesce. Un moment de légèreté me paraît l'idéal pour chasser mes mélancoliques ruminations.



Il fait presque nuit quand nous rentrons, les bras chargés de provisions. Dans la cuisine nous rangeons, puis nous attelons à la préparation d'un plateau-repas. Marie débouche le vin et nous sert une généreuse quantité. Pendant qu'elle découpe des légumes, je prends le temps de la détailler. Depuis quelque temps, je la trouve radieuse.

— Alors, ça se passe comment avec Gaspard ?

Elle suspend son geste, semble chercher ses mots avant de se tourner vers moi.

— Bien, je crois... Il veut qu'on prenne notre temps. Bientôt un mois et on n'a toujours pas couché ensemble. Du coup, je me demande si je lui plais vraiment.

— Je ne vois pas où est le mal, s'il ne veut pas précipiter les choses, c'est qu'il doit tenir à toi, non ? T'as peur de quoi ?

Je la scrute en relevant les sourcils. Mon amie soupire, attrape sa boisson et en avale la moitié.

— Je suis en train de tomber amoureuse...

Je souris. Elle n'avait pas besoin de me le dire. D'ordinaire, elle ne se pose pas toutes ces questions. Si ça la gonfle, le type dégage. Avec Gaspard, je la sens vraiment impliquée.

— Non, mais imagine, on n'a encore rien fait. Et si c'était un mauvais coup ? Ou alors un de ces types qui ignorent où trouver un clitoris ? Je me suis tapé des mecs qui cherchent encore où c'est !

Marie me débite ces phrases sur le ton de la plaisanterie, parce qu'elle se sent vulnérable. De prime abord, les gens pensent souvent qu'elle est superficielle, voire immature, mais c'est juste une armure. C'est une des plus belles personnes que je connaisse. Tandis que je lui lance une œillade pleine de tendresse, j'ouvre le paquet de chips, que je déverse dans un saladier.

— Arrête de réfléchir. Des fois, l'amour, faut juste le laisser venir...

Elle me sourit avec espièglerie, les bras croisés sur sa poitrine. Ses prunelles noisette pétillent de malice.

— Je suis tellement contente que ce joli baratin sorte de ta bouche ! Il s'agirait de ne pas l'oublier !

Celle-là, je ne l'ai pas vue venir. Les paupières plissées nous nous jaugeons et gloussons, avant de nous diriger vers la table pour nous installer.

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il peut être. Mais je me sens détendue, c'est tout ce qui compte. Dans mon vieux short et débardeur fétiches, j'observe Marie jouer la médium. Du moins, j'essaie, car je dois avouer que ma vision est plutôt floue. Je lorgne les bouteilles qui trônent à nos côtés – la première est vide, la seconde bien entamée – et commence à pouffer. Mon acolyte mélange toujours son paquet de tarot divinatoire avec concentration, quand, d'un mouvement mal coordonné, elle en fait tomber la moitié sur la table. Lorsque ses prunelles croisent les miennes, nous nous fixons et nous esclaffons de concert. Marie en lâche ses cartes tandis qu'elle pose sa main sur mon avant-bras.

— Merde, je crois qu'on a un peu abusé, là !

— Moi je dirai qu'on a beaucoup abusé, ajouté-je.

Nous rions à gorge déployée, conscientes d'être bien plus que pompettes. Lorsque son téléphone émet un petit tintement, elle doit s'y reprendre à trois fois pour le déverrouiller. Quand elle y parvient, un immense sourire illumine sa jolie bouille. Ce doit être son mec pour qu'elle

rayonne ainsi. Alors que je me bidonne encore, elle lève sur moi un regard suppliant.

— Tu m’aimes, Juliette ?

— Ah non ! Tu ne vas pas repartir dans ton délire, *on se roule des pelles pour voir ce que ça fait* parce qu’on est bourrées ! On a déjà fait ça, quand on était étudiantes, ce n’était pas concluant, ton truc !

Elle balaie mes propos en agitant sa main et plante ses billes interrogatrices dans les miennes.

— Mais non, patate ! Tu m’aimes comme moi je t’aime ? Parce que tu es ma meilleure amie.

— Bien sûr, je t’adore, même.

Je ne sais pas ce qui lui prend, mais vu ce qu’on s’est mis dans la tête, je pense qu’elle déraile un peu.

— Tâche de ne pas l’oublier dans cinq minutes, d’accord ?

Sa mine contrite m’interpelle, je me raidis. Soudain, on frappe à la porte, je la suis des yeux, un peu perdue, tandis qu’elle va ouvrir. La main sur la poignée, elle pivote vers moi.

— C’est Élodie ? Elle est venue finalement ? demandé-je.

— Non... Ce n’est pas Élodie.

— Mar’ ?

Mes sourcils se froncent d’incompréhension. Elle actionne la clenche, dégageant le seuil d’entrée. J’entends le bruit d’une portière qui claque, des pas sur le gravier. Marie me cache en partie la vue sur l’extérieur, mais je perçois une silhouette. Quand elle se jette à son cou, je comprends qu’il s’agit de Gaspard.

Génial, je vais tenir la chandelle tout le week-end. Dépitée, je retourne à mon verre de vin, que je finis d’une traite.

— Mais c’est quoi, ce bordel ?

Cette voix. Je me fige. Quand je relève le visage vers l’entrée, mes yeux s’écarquillent. Je cille à plusieurs reprises. Malik se tient sur le seuil et me fixe avec dureté. Mon cœur s’emballe, je me sens acculée.

— Tu n’as pas osé, Marie ? sifflé-je entre mes dents.

Folle de rage d’avoir été roulée de la sorte, je me redresse pour aller m’enfermer dans la chambre. Mais je titube, ma chaise tombe en arrière. Mes pieds s’emmêlent et je m’étale de tout mon long sur le carrelage poussiéreux. Un fou rire incontrôlable me prend. Je crois que c’est nerveux. Le simple fait de visualiser la scène, je repars de plus belle. La traîtresse accourt pour m’aider. Mais comme elle n’est guère plus vaillante, elle s’affale à son tour avec un pouffement ridicule. Notre hilarité redouble, à tel point que des larmes roulent le long de nos joues.

— Je te déteste, Marie Madeleine Agathe De La Tuche !

— M’appelle pas comme ça, tu sais que j’aime pas.

Les garçons nous observent, complètement ahuris, la mâchoire décrochée et les yeux grands ouverts. Gaspard est le premier à prendre la parole.

— La vache ! Elles sont complètement déchirées !

— On dirait, ouais. Par contre tu m’expliques ce plan foireux avant que je me barre ? Je n’ai rien à faire ici, avec elle, réplique Malik.

Il a l’air furieux, l’index pointé vers moi. Je pense que si je n’étais pas dans un état pareil, je réagirais à l’identique. Je ne me suis doutée de rien, je crois que ce n’est pas un hasard, si j’ai bu plus que de raison.

Gaspard frotte sa nuque et s’avance vers sa petite amie pour l’aider à se relever. À son tour, elle me tend la main pour que je me redresse et je pars m’appuyer contre la table, les bras croisés.

— Écoutez, dit-il, j’admets que le procédé paraît plutôt maladroit... On a beaucoup parlé avec Marie, on en est arrivés à la conclusion qu’on ne voulait pas se retrouver au milieu d’un conflit qui ne nous concerne pas.

— Gaspard et moi sommes ensemble, maintenant. Vous êtes nos amis respectifs, cette tension complique beaucoup les choses.

Marie pointe un espace imaginaire entre Malik et moi. Lui se tient raide au milieu de la pièce, les mâchoires crispées. Un instant, nos prunelles se rejoignent. Ses yeux me fouillent, j’y discerne la vulnérabilité qu’il tente de

camoufler. Puis, il soupire avant de se dérober. Ce regard me trouble, mes pulsations s'affolent. Je baisse la tête en triturant mes doigts avec nervosité.

— Alors, bien sûr, on vous force la main, reprend-elle, mais je ne sais pas, vous ne pourriez pas profiter de ce week-end pour mettre les choses à plat ? Il s'est passé quinze ans depuis votre rupture, il serait temps de passer à autre chose et de faire la paix, non ?

Ses yeux noisette se posent sur moi, accompagnés d'un discret mouvement du menton. Je comprends qu'elle se réfère à notre conversation quand nous sommes arrivées ici. Mon cœur bat à tout rompre, la panique afflue. J'ai l'impression d'être redevenue une petite fille sermonnée par ses parents. Je ferme les yeux et inspire en profondeur. Quelque part, je sais qu'elle a raison.

— Ou du moins, vous pourriez essayer, enchaîne Gaspard, pour nous ?

Je relève mon visage sur ce dernier. Lui aussi semble échanger une conversation muette avec Malik, qu'il jauge un long moment. Un silence pesant s'installe dans la pièce. Mon premier amour n'a pas bougé d'un millimètre. Ma gorge se comprime, je suis certaine qu'il va refuser. Soudain, son visage s'anime. Ses sourcils se froncent tandis qu'il souffle avec vigueur. Il se détourne, en proie au doute, puis revient vers son ami en acquiesçant de la tête. Mes bras retombent le long de mon corps. Tous les regards pivotent alors vers moi, mais je ne vois que le sien. Puissant, pénétrant, il me submerge.

— Juliette ? me souffle Marie.

— Je... D'accord.

Mes lèvres ont parlé d'elles-mêmes. Et tandis qu'il continue de me dévisager, mon corps tremble, mon esprit s'embrouille.

— D'accord, répété-je, mais... Je... J'ai trop bu, je ne me sens pas très bien... Je vais aller me coucher.

J'ai conscience de ne pas masquer mon émoi, j'entends vaguement que mon amie m'interpelle, mais je fuis déjà me réfugier dans la chambre. Quand la porte se referme, mon corps parcouru de frissons se plaque contre

la cloison, ébranlé par ce tumulte qui m'est tombé dessus sans que j'y sois préparée.

OceanofPDF.com



Malik

Je tourne et vire sur l'inconfortable clic-clac depuis un long moment. Savoir Juliette de l'autre côté du mur me chamboule. Je l'avoue, il m'a fallu lutter pour ne pas céder à l'envie d'ouvrir sa porte. Cette nuit, les réminiscences de sa peau sur la mienne me revenaient sans cesse. Si les paroles de nos amis ont trouvé un écho en moi, je m'étonne encore d'être resté. Mon cerveau fuse, je ne sais plus où j'en suis. J'oscille entre deux états, l'un dicté par la raison, l'autre par les émotions. Bien sûr, il serait temps d'apaiser mon animosité envers une rupture qui date de quinze années. Mais je ne contrôle pas ma rancœur, pas plus que mes sentiments confus, bien trop intenses. Dire que je reprends le boulot dans deux jours, toute cette période me paraît surréaliste.

Du bruit me détourne de mes pensées. Je consulte mon portable, il n'est pas loin de huit heures. Je relève la tête sur Marie, derrière l'îlot central, qui fouille dans les placards. Je crois qu'elle essaie d'être discrète. C'est plutôt loupé.

— Où il est, ce fichu Paracétamol ? Pas idée d'avoir une gueule de bois pareille, marmonne-t-elle.

Je me dresse, m'étire afin d'enfiler mon tee-shirt et avance près du comptoir dans l'espoir de pouvoir m'abreuver de ma précieuse caféine.

— Salut. Mal au crâne ?

Elle sursaute, pivote dans ma direction, puis semble me jauger un bref instant. Elle est jolie, cette fille, je comprends qu'elle fasse craquer mon pote. Une belle bouille avec un sourire franc, qui a l'air plutôt narquois à mon égard. « Pétillante » est le mot qui me vient.

— C'est pire qu'un mal de crâne, si tu veux savoir... Café ?

— Ouais, je veux bien ! Si tu me dis où tout est rangé, je peux m'en occuper.

Avec ses indications, je m'attèle à la tâche pendant qu'elle dresse la table pour le petit déjeuner. Je suis un peu gêné car je ne la connais pas. Je n'ai même pas eu l'occasion de la croiser quand elle est venue s'occuper de mon père.

— Alors, vous faites ça souvent ?

— De quoi ? Finir la tête à l'envers ou venir ici ?

— Les deux, dis-je en haussant les épaules.

En appui sur le plan de travail, elle me toise, toujours avec sa mine ironique.

— Moi bien plus souvent que Juliette. Veuve avec deux gamines, c'est loin d'être la fête tous les jours, c'est même exceptionnel. D'ailleurs, la connaissant, il est fort probable qu'elle tente de rester cachée sous les draps.

Je crois qu'elle me teste pour juger ma réaction. J'avoue que la mention des mots « veuve » et « gamines » me perturbe un peu. Si je commence à comprendre qu'elle a connu beaucoup de revers, Juliette a aussi vécu ce que j'imaginai pour nous. Et j'en souffre toujours.

— J'avoue, je ne sais pas vraiment à quoi peut ressembler sa vie, ni même celle qu'elle a eue durant ces quinze ans... Mais je me doute que ce ne doit pas être facile tous les jours, si c'est ce qui te chiffonne.

J'aimerais qu'elle comble certaines de mes interrogations, aussi je la fixe et marque une pause, dans l'attente de sa réponse. La brunette ricane, avant de servir le café, enfin prêt.

— Ce que je peux te dire, c'est que votre séparation a été une épreuve. Seul Marco a pu lui sortir la tête de l'eau, ajoute-t-elle, la bouche pincée, mais elle ne t'a jamais oublié, Malik. Jamais. C'est comme si elle avait toujours été en apnée.

Je me raidis, interloqué. Jamais oublié ? Une épreuve ? C'est pourtant Juliette qui m'a largué de la pire des manières. Marie attrape le torchon tandis qu'un voile de tristesse passe sur son visage.

— Et puis Marco est mort. Elle a tenu pour ses filles... En rencontrant tes parents, elle a recommencé à sourire. Ensuite t'es revenu et c'est comme si elle s'était réveillée.

— Tu ne l'as jamais oubliée non plus, intervient Gaspard qui entre dans la cuisine, t'as fait comme si, mais tu n'y es jamais parvenu.

Du coin de l'œil, je l'observe embrasser sa copine, c'est la première fois que je le vois aussi mordu avec une fille. Cependant, cette scène m'indiffère. Mes idées s'emmêlent, je ne comprends plus rien. Pourquoi me disent-ils tout ça ? Piqué au vif par leur attitude, je réponds d'un ton incisif.

— Je vous rappelle quand même que c'est elle qui m'a quitté. Alors, excusez-moi, je ne vois pas où vous voulez en venir.

Marie soupire, se détache de mon ami et se tourne vers moi.

— Parfois, certains choix s'imposent à nous, Malik.

Elle me considère avec insistance, sans ciller. J'ignore comment accueillir cette réflexion, ni même quel sens lui donner. Mes sourcils se froncent d'incompréhension. À son tour, Gaspard vient se placer à mes côtés, en frottant l'arrière de son crâne rasé. En général, quand il fait ce geste, c'est qu'il cherche les mots justes.

— Écoute, je ne te dis pas de tout effacer... Mais sérieux, tant de rancœur après tout ce temps, ce n'est bon pour personne...

Son regard me sonde à l'instant où il pose une main amicale sur mon épaule. Gaspard a toujours été le plus pondéré, il est souvent la voix de la raison. Aussi, je me renfrogne face à la véracité de ses propos.

— Essaie d'envisager les choses autrement, poursuit-il. Merde, mec, elle est veuve. T'as souffert, je ne dis pas le contraire, mais elle en a bavé.

Alors, vas-y cool, toi et moi, on sait très bien que tu n'es pas le connard que tu laisses paraître.

Le front plissé, il me scrute et marque sa dernière phrase d'un tapotement dans mon dos. En langage Gaspard, ça veut dire « déconne pas ». Sa nana m'envoie le même signal, avec plus de vigueur cependant, et tous deux repartent en direction de leur chambre. Je me retrouve seul à ruminer cette conversation.

Accoudé contre l'îlot central, je touille compulsivement mon café. Au fond de moi, j'ai conscience de tout ça. Je me suis senti si acculé à mon retour, que depuis des semaines je ne suis guidé que par la colère. Bien entendu, j'ai de la peine pour Juliette. J'ai beau avoir mal, je n'ai jamais souhaité son malheur. J'ai souvent tenté de l'imaginer dans sa vie d'adulte. Si le manque d'elle m'éprouvait, je l'espérais toutefois heureuse.

Je soupire et avale quelques gorgées de ma tasse fumante. Le discours de nos amis me ramène aussi à la petite note qu'elle m'a laissée. Je ne parviens toujours pas à l'interpréter. Aurais-je eu une part de responsabilité dans la fin de notre histoire ? Je ne suis plus sûr de rien.

Comme lorsqu'un dossier me pose problème, je décide de vider mon esprit de ses préoccupations. Les paupières closes, je m'astreins à de profondes respirations. Peu à peu, les choses m'apparaissent plus claires. Faire l'amour avec Juliette a ravivé mon manque d'elle, lutter pour le nier est vain. Vivre dans le passé m'écorche depuis bien trop longtemps. Je ne veux plus de cette douleur.

Sur la table, j'avise les comprimés que Marie a fini par trouver. Il est temps de laisser mon amertume de côté. Alors, guidé par mon instinct, je prépare un plateau et toque à la porte de Juliette. Je suis nerveux, j'ai peur qu'elle ne me rejette. Une petite voix me répond un discret « entrez ». Les volets ouverts baignent la pièce d'une douce clarté, je distingue sa silhouette roulée en boule sur le lit. Aussitôt, mon poulx s'accélère en découvrant ses jambes nues en dehors des draps. Confus, je me racle la gorge.

— Salut. Je me suis dit que le réveil serait difficile, donc je t'ai apporté du café, de l'eau et un truc pour le mal de crâne.

D'un bond, elle se redresse, les yeux écarquillés, stupéfaite de me voir entrer dans sa chambre.

— Euh... Merci, souffle-t-elle.

L'air inquiet, elle glisse une mèche de ses cheveux derrière son oreille. Malgré sa mine cernée, elle reste superbe. Je crois qu'au naturel, elle est encore plus belle qu'apprêtée. Je dépose le plateau sur le petit bureau, hésite, puis finis par m'asseoir sur le bord du matelas. Nos prunelles s'accrochent durant un instant de battement. Elle a l'air si vulnérable. Cette fragilité me remue, fait écho à la mienne. C'est étrange, parce qu'en dépit des dernières tensions, je ressens le besoin de la prendre dans mes bras. Mais je me retiens.

— Écoute, je crois que nos amis ont raison. Donc, voilà... Je vais essayer d'être moins... Enfin, de faire en sorte que tout se passe bien, bafouillé-je.

Ma paume se glisse sur ma nuque avec nervosité alors que l'esquisse d'un sourire apparaît sur son visage.

— Moi aussi, j'ai envie que tout se passe bien...

Mes lèvres s'étirent à leur tour, de nouveau, nos yeux se mêlent. Le silence qui s'installe ne me gêne pas. J'entrevois tant d'émotions défiler, en me perdant dans ses turquoises. Sa fatigue, ses craintes, mais aussi de la tendresse. C'est comme si ma rancune avait masqué l'essentiel, ces dernières semaines. Maintenant que je la musèle, je la vois. La Juliette que j'ai aimée est toujours là. Ma poitrine se comprime, je soupire, ma conversation matinale et sa petite note me reviennent en tête. Se pourrait-il vraiment qu'elle aussi ne m'ait jamais oublié ?

— Juliette... J'ai peut-être occulté certains détails depuis le temps, mais sur ton mot, tu as dit que je n'avais pas su voir... Je... J'ai fait quelque chose de mal, à l'époque ?

— Non, souffle-t-elle.

Son regard me fuit puis se repose sur moi. La détresse que j'y lis m'interpelle. Mais elle reprend d'une voix chevrotante.

— Non, tu n’as rien fait de mal. Malik... J’ai dit des tas de choses horribles, ce jour-là, et je les regrette, sincèrement. Je te demande pardon pour tout ça... Je... J’ai eu tort de...

Elle s’interrompt lorsque je pose ma main sur la sienne. Je ferme les yeux. Une boule d’émotion se forme dans ma gorge, mais je l’accueille avec quiétude. Parce qu’au même instant, quelque chose se dénoue dans ma poitrine. Ce « je te demande pardon », je l’ai espéré si longtemps.

— Merci, chuchoté-je.

Quand je retourne à elle, elle retient son souffle. Ses iris humides balaient mon visage avec anxiété. Alors je lui souris. Ce n’est pas un sourire amer, ni même tendre. C’est un sourire d’acceptation. Ça n’effacera pas tout, mais elle vient d’atténuer une des blessures qu’elle m’a autrefois infligées.

— J’avais besoin d’entendre ces excuses, Juliette... Tu sais, c’est la façon dont tu m’as quitté qui m’a donné la rage de ne jamais rien lâcher, avoué-je, je ne voulais plus jamais être celui qui ne suffisait pas.

Une larme solitaire roule sur sa joue. À la hâte, elle l’essuie.

— Même sans mes mots abjects, tu y serais arrivé. Tu as toujours rêvé l’impossible, Malik... Regarde-toi, me pointe-t-elle du doigt, tu as réussi.

Cette phrase. Celle de mon tatouage. C’est à la fois surprenant et familier de l’écouter la prononcer. Ému, je la reçois comme une forme de reconnaissance. De ce que je suis devenu, quelque part, de ce que j’ai toujours été.

Ce moment suspendu, loin de mes rancœurs, me déleste d’une petite part de douleur. Sans que je le réalise, mes doigts enlacent les siens, mon pouce caresse sa peau. Elle me laisse faire quelques secondes puis se racle la gorge.

— Je... Je devrais aller me préparer pour profiter de la journée. Je dois avoir une mine épouvantable, en plus. Merci pour le café.

Avec lenteur, elle retire sa main. Je comprends alors qu’elle érige à nouveau ses barrières. Cependant, je sens bien qu’il reste des choses en suspens, j’aurais encore tellement de questions à lui poser. Mais cette

conversation est déjà un énorme pas vers l'apaisement. Alors je me lève, me dirige vers la porte et pivote vers Juliette. Les yeux rivés sur moi, elle ronge ses ongles avec nervosité.

— Épouvantable, peut-être pas... Quoique, il y a quand même un petit côté *The Walking Dead*... Tu restes jolie, Blondie, même avec la gueule de bois et l'haleine fermentée d'un lama.

Je lui adresse un clin d'œil taquin au moment où je sors, alors qu'elle me balance un coussin en riant. Mais je referme la porte avant qu'il n'atteigne sa cible.

Devant cette cloison, je me surprends à me sentir bien plus serein qu'au réveil. Et je souris comme je ne l'avais plus fait depuis longtemps.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Juliette

— Arrête de faire la tête, Juliette, tu sais pertinemment qu’il fallait débloquer cette situation.

Je croise les bras, tout en jetant un regard torve à Marie. Nous prenons le petit déjeuner pendant que les garçons sont sortis faire leur footing.

— Je te signale qu’elle n’est pas encore débloquée, ladite situation. Je n’ai pas réussi à lui dire la vérité...

Mes doigts s’agitent sur les miettes qui jonchent la table. Si je suis convaincue que nous avons franchi une étape, ce matin, je n’ignore pas que trop d’aveux restent prisonniers du passé. Les paroles de Malik m’ont bouleversée, tout à l’heure. Sa sincérité m’a noué la gorge, faisant rejaillir ma culpabilité. Je me suis toujours imaginé qu’il avait su rebondir sans jamais regarder en arrière. J’avais tort. Qu’importe ma douleur, je réalise que cette révélation, je la lui dois. Même si la trouille me tord le bide. Mais j’ai besoin de temps, pour accepter cette idée. Ébranlée par ce constat, je relève la tête sur mon amie, qui me scrute avec un sourire encourageant.

— Ça sortira quand tu seras prête... Pour l’instant, lâche prise et profite du week-end.

Soudain, son regard se teinte d’espièglerie, elle mordille sa lèvre et se penche en avant. Rester fâchée avec elle est impossible. Sa spontanéité la

rend touchante, elle est souvent celle qui me ramène à plus de légèreté quand mes pensées se font tortueuses.

— Je crois que c'est pour ce soir. Si je n'avais pas été aussi défaite, cette nuit, je suis certaine qu'on aurait enfin sauté le pas.

— On en tenait une belle, en même temps. Il n'a pas profité de la situation, c'est tout à son honneur.

De ses mains, elle évente son visage empourpré. Une lueur fébrile illumine ses yeux. Je me surprends, l'espace d'une seconde, à envier l'émoi qui lui donne cet air radieux.

— Je me suis foutue à poil, j'ai bien vu que je lui faisais de l'effet... Et quand il a enlevé son haut, j'ai cru qu'on y était. Il s'est avancé, le regard chaud bouillant... Mais que dalle ! Il m'a rhabillée avec son débardeur ! s'étonne-t-elle.

Je ricane avec tendresse et m'apprête à répondre quand la porte d'entrée s'ouvre. Les garçons pénètrent dans le salon en riant, trempés de sueur. Tandis que Gaspard s'avance vers Marie pour l'embrasser, mon regard se porte sur Malik. Il se tient en retrait, soulève le bas de son tricot pour s'essuyer le visage avec, laissant apparaître sa ceinture d'adonis. J'entends vaguement qu'une discussion est lancée, mon esprit divague sur ce morceau de peau hâlée. Je déglutis avec difficulté. J'ai chaud, tout à coup. Lorsque ses yeux se posent sur moi, tandis qu'il se recouvre, il dresse un sourcil interrogateur. Mon poulx s'affole, il me semble le voir rougir à son tour juste avant que je ne me détourne.

— Alors, Juliette ? Ça te dit ?

Je suis perdue, le jeune couple me fixe dans l'attente de ma réponse. Puis Marie m'adresse un sourire narquois, signe qu'elle n'a rien loupé de mon trouble et reformule sa question.

— Une sortie rafting, cette après-midi ? Ça fait longtemps qu'on n'en a pas fait... Moi, je suis partante, ajoute-t-elle en haussant les épaules.

J'opine du menton, je crois que j'ai besoin de me rafraîchir.

Après un déjeuner frugal, nous nous garons près du club nautique. D'emblée, je suis happée par le panorama, brut, sauvage. Ici, la nature reprend ses droits, la végétation est luxuriante. Je sors de la voiture et me dirige vers la rivière qui gronde dans un murmure assourdissant. Elle s'anime dans une danse frénétique qui m'éveille. C'est comme une éruption qu'on voudrait maîtriser, mais qui s'échappe malgré nous. Je me sens apaisée, vivante, captivée par ce spectacle. Malik me rejoint, subjugué lui aussi par ce paysage en effervescence. Son bras frôle le mien, des frissons parcourent mon dos. D'instinct, mes doigts le cherchent, effleurent les siens. Ce moment d'intimité se rompt lorsque nous sommes appelés pour nous diriger vers le cabanon. Il se tourne alors vers moi, plonge ses ambres dans mes yeux et m'adresse un sourire qui me laisse pantoise, avant que nous ne retrouvions nos amis.

Dans la cabine, Marie et moi prenons un fou rire car nous avons du mal à enfiler nos combinaisons trop moulantes. Quand nous sortons, un moniteur, au look baroudeur, s'approche pour m'aider à enfiler mon casque et mon gilet de sauvetage. Mais il est interrompu par une voix rauque.

— C'est bon, je m'en occupe, s'impose Malik d'un air affirmé.

Son regard me scrute alors qu'il enfile la protection sur ma tête, puis dégage une mèche de cheveux sur mon front. Troublée par sa proximité, je déglutis.

— J'aurais pu finir de me préparer toute seule...

— Peut-être, mais je n'avais pas envie que le surfeur des rivières le fasse...

Une douce chaleur colore de nouveau mes joues. Soudain, sa mimique espiègle s'efface en même temps qu'il contracte ses sourcils. Ses lèvres s'entrouvrent à plusieurs reprises, puis il finit par se lancer.

— Juliette ? C'était important ce rencard, l'autre jour ?

Surprise par sa question, je hoquète puis explose de rire. Incrédule devant ma réaction, il m'observe de ses billes grandes ouvertes.

— Je ne sais même pas si l'on peut qualifier ça de rencard, Malik... Donc, non, ce n'était vraiment pas important.

Son visage se détend, je lui donne une petite tape dans le ventre, avant de filer rejoindre nos amis qui attendent sur la berge, avec le reste du groupe. Je ne sais pas ce qui lui arrive depuis ce matin, il se montre bien plus accessible. Même si c'est plaisant, ce retournement de situation me perturbe. De nombreuses craintes subsistent et je peine encore à maîtriser mon émoi quand il est à mes côtés.

Mes bras brûlent, j'ignore depuis combien de temps nous pagayons dans les rapides, mais le sourire ne me quitte plus. Il y a une éternité que je ne me suis pas autorisé ce genre d'activités. Mes yeux s'émerveillent chaque fois que je relève la tête sur les falaises qui nous entourent.

Nous sommes dix en tout, Gaspard et Marie sont placés à l'arrière, près du moniteur, Malik se tient face à moi, sur l'avant du radeau pneumatique. Lui aussi a l'air insouciant, libre. Ma poitrine se serre d'émotion, j'ai l'impression de le voir retrouver la fougue de notre adolescence. À plusieurs reprises, nos regards se croisent, se fuient, puis s'accrochent de nouveau. Mon cœur s'agite, déjà mis à mal par l'effort physique.

Tout à coup, le raft fait une embardée qui me ballote dans tous les sens et je suis propulsée sur le boudin central. Aussitôt, il se tourne vers moi, l'air inquiet.

— Ça va ? crie-t-il, t'as besoin...

Mais il n'a pas le temps de finir sa phrase. Une énorme vague frappe son visage, puis inonde l'intérieur de l'embarcation. Décontenancé, il cille à plusieurs reprises avant de secouer la tête. Et alors que je regagne ma place, malmenée par la stabilité bancaire de l'esquif, nous éclatons de rire en nous lançant une œillade complice.



— Cette sortie m'a épuisée, je crois que je vais avoir besoin d'un bon massage, tellement j'ai mal aux épaules.

Il est vingt heures trente passées, nous finissons de manger sur la terrasse. J'observe Marie minauder auprès de Gaspard, avec une finesse tout à fait discutable. Ce dernier se penche vers mon amie, caresse sa nuque et chuchote à son oreille des mots qui semblent faire leur effet, puisqu'elle rougit en toussotant.

À ma droite, Malik pouffe avec discrétion, amusé par cette petite scène. Je pivote vers lui et tombe sur ses prunelles ambrées, qui me fixent tandis qu'un sourire ourle ses lèvres.

— Je te parie qu'ils ne vont pas tarder à annoncer qu'ils sont crevés, murmure-t-il tout bas.

Je souris à mon tour, mais me détourne aussitôt. La journée a certes été agréable, mais un malaise grandit en moi depuis que nous sommes rentrés. J'ai l'impression que notre conversation a ouvert une porte que je ne me sens pas légitime de franchir. Je ressens à la fois ce besoin de proximité avec lui et cette culpabilité qui me pèse de lui taire les raisons de notre rupture. Elle s'ajoute à celle que je porte depuis quinze ans. Ce soir, j'ai l'impression d'étouffer. Ce qu'il vient de dire déclenche une angoisse en moi. Je ne me sens pas prête à me retrouver seule avec lui. Aussi, je repose mon verre et me racle la gorge.

— Si ça ne vous dérange pas, je vais aller appeler mes filles... Et je crois qu'après une bonne douche, j'irai me coucher. Je suis crevée.

Je sais que je suis lâche, mais l'envie de m'isoler me submerge. Tout le monde acquiesce, sauf Malik, qui me scrute avec un air désappointé. Je réprime la petite boule qui enserme ma gorge, puis file dans ma chambre en quête de cette solitude tant souhaitée.



Tout est calme, je suppose que tout le monde doit s'être endormi. Il n'est pas loin de minuit et je n'ai toujours pas réussi à fermer l'œil. Savoir Malik de l'autre côté de la cloison me bouleverse. Ses regards me hantent, ainsi

que ses effleurements distillés au fil de la journée. Notre discussion aussi revient sans cesse. *Je ne voulais plus jamais être celui qui ne suffisait pas.* Le choix de ses mots me remue, j'en suis la responsable, j'ai détruit son estime de lui. Comment accueillera-t-il mes révélations lorsque j'aurai le courage de les énoncer ? M'accusera-t-il de l'avoir brisé pour un vil mensonge ? Et, concernant mon père, me jugera-t-il coupable comme je l'ai longtemps considéré ? J'ai si peur de sa réaction que l'anxiété tenaille chacun de mes muscles.

Dépitée par ces ruminations, j'arrange le coussin et me cale sur le côté. Je ferme les yeux dans l'espoir d'être happée par le sommeil, pour plonger dans l'oubli. Mais soudain, la sérénité de l'habitation est perturbée. Les gloussements de Marie viennent rompre le silence. Puis peu à peu, ils deviennent des gémissements. Je pouffe, mal à l'aise, et enfonce ma tête sous l'oreiller.

Les minutes s'égrènent, cependant, la quiétude de la villa ne revient pas. Embarrassée par les vocalises de mon amie, je décide d'aller prendre l'air. Je me lève, puis ouvre la fenêtre pour ne pas passer par le salon où dort mon premier amour. La maison étant de plain-pied, je me retrouve dans le jardin sans aucune difficulté. Je repère la balancelle et choisis de m'y lover un moment. Pensive, je m'assois puis initie une bascule pour contempler les étoiles.

— Salut.

Je sursaute, surprise de ne pas être seule. Malik se tient dans la pénombre, sur une chaise. Mon cœur cogne dans ma poitrine. Je perçois sa silhouette se dresser pour venir vers moi. En tongs, vêtu d'un simple survêtement, je le trouve magnifique avec ses cheveux en bataille.

— Tu permets que je m'installe avec toi ?

Sa demande me laisse muette. Mon corps, lui, réagit de sa propre initiative et se décale alors qu'il se pose à mes côtés. Il laisse glisser ses chaussures, replie une de ses jambes sur le matelas du portique, de l'autre nous berce d'un mouvement délicat. Lentement, il se tourne vers moi, penche la tête et me fixe.

— Tu te cachais, ce soir ?

— Ça se pourrait...

Je me racle la gorge, gênée, alors qu'il ricane.

— J'avais compris... C'est moi que tu fuyais ?

Ses yeux voilés de doutes trouvent un écho en moi. Je ne veux plus qu'il souffre par ma faute. C'est comme si un cadenas venait de se déverrouiller dans mon esprit. Parfois, l'instant se présente alors qu'on pensait devoir s'y préparer. Je remonte mes genoux sur la poitrine, les enserme de mes bras et laisse ma tête glisser dessus. Sa main se pose sur mon épaule dénudée, son pouce me caresse. Je ferme les yeux, il est temps.

— Ce matin, tu m'as demandé ce que tu n'avais pas su voir... je n'ai pas répondu à ta question.

Ses doigts se figent sur ma peau. Je déglutis.

— Je t'ai menti, Malik. Je n'ai jamais voulu te quitter.

Ma gorge se noue, je pivote vers lui pour plonger mes yeux dans les siens. Sa main retombe sur sa cuisse. Je tremble, j'ai peur. Les sourcils froncés d'incompréhension, il est pétrifié, suspendu à mes lèvres. Je réprime un frisson, je dois nous libérer du passé.

— Mon père... C'est mon père qui a exigé qu'on se sépare. Je ne sais pas si tu te rappelles qu'il était inspecteur de police. Ce jour-là, il m'attendait et m'a confrontée car il avait des informations sur ton frère.

Je marque une pause, effrayée de l'impact de ces aveux sur Malik. Lui s'est penché en avant, les coudes posés sur ses cuisses. D'une inspiration profonde, il cherche à se maîtriser.

— Continue, m'ordonne-t-il d'une voix monocorde.

Je soupire, m'arme de courage et entame le récit sinistre de la fin de notre histoire. Je commence par les rapports de service de mon père. Ses pieds s'agitent nerveusement. Je poursuis avec le chantage qui m'a été imposé. Il jure à plusieurs reprises, se prend la tête entre les mains.

— Il fallait que je te protège. Alors... j'ai cherché la meilleure manière de rompre. Celle qui te ferait si mal que tu me détesterais. Je l'ai fait... Parce que je t'aimais.

Je pleure en lui confessant que chaque parole m’a arraché un morceau d’âme tandis qu’au fond de moi, je le suppliais de ne pas me croire. Malik se dresse et fait les cent pas devant moi.

Et puis vient la partie que je redoute le plus. Je frissonne, mes larmes redoublent, mêlées de sanglots. Aussi, je crache tout ce qui me reste à lui avouer. Son dernier message. Mon sursaut de rébellion. Les injures proférées à mon père. Mon espoir infime, brisé la minute suivante. Il me tourne le dos, désormais, se tient raide, les poings serrés, les épaules voûtées.

— Je tenais la poignée de la porte quand il s’est effondré. Il est mort sous nos yeux et on n’a rien pu faire...

Mes joues inondées me brûlent. Cette expiation ravive les souvenirs, comme si je les revivais.

— J’étais si jeune... Je sais désormais qu’il ne l’aurait jamais fait. Mon amour pour toi a été son arme. J’ai compris son geste, il n’était qu’un père qui aimait sa fille. Mais durant quelques minutes, je l’ai haï si fort, que parfois encore, je me demande si ce ne sont pas mes cris de rage qui ont foudroyé son cœur.

Malik se retourne, le regard brisé, ses mâchoires si serrées que je crains qu’il n’ébrèche ses dents. Sa respiration erratique s’accorde à la mienne. Mais il ne dit toujours rien. Alors pour ne pas flancher, être certaine d’aller jusqu’au bout, je poursuis.

— Après l’enterrement, j’avais besoin de toi. Tellement. J’ai voulu t’appeler pour entendre ta voix, pour t’expliquer. Mais tu avais changé de numéro. Tu n’étais plus là. Je vous avais perdus, tous les deux.

La vue brouillée de larmes, j’ose un regard vers Malik. Les genoux à terre, il agrippe ses cheveux, la tête penchée en arrière, les yeux fermés. Il marmonne des mots que je ne comprends pas. Je me sens démunie de le voir si affligé.

— Malik, je...

— Va-t’en.

Trois mots. Une sentence que je redoutais. Je voudrais rester, mais alors que j’amorce un pas vers lui, il reprend la parole. Sa voix n’est que douleur.

— S’il te plaît, va-t’en, Juliette.

Anéantie, je repars en direction de la fenêtre. J’entends un bruit de fracas derrière moi. Mais j’avance et ne me retourne pas. Faire le chemin inverse est un supplice. Je m’effondre sur le lit, vidée de toute énergie vitale. Enfermée dans le passé que je viens de libérer. Emmurée dans un silence d’une lourdeur atroce.

OceanofPDF.com



Malik

Je me suis retenu jusqu'à ce qu'elle parte, il le fallait. Mais la violence qui m'anime est telle qu'en une fraction de seconde, j'attrape la balancelle et la renverse. J'imagine le corps de Nasser étendu par terre, je le roue de coups. Je me déchaîne. Je le frappe encore et encore. Mes pieds, mes poings cognent sans discontinuer. Je le déteste. Je voudrais hurler, mais ma gorge se bloque, aucune injure ne serait assez forte.

L'épuisement finit par me terrasser, je m'écroule au sol. Je pleure comme jamais je ne l'ai fait. Je pleure ce que je n'ai pas su voir, mes remords, mes faiblesses. Je pleure pour Juliette, son père, nous. Je maudis la vie pour ce qu'elle nous a arraché et que nous ne pourrions jamais retrouver. Je blâme le temps passé trop vite qui nous a éloignés.

Quelques minutes, ou plus, j'ignore depuis quand je suis seul. Les larmes se tarissent, mes pensées volent vers elle. Juliette. Ma Juliette. Elle a toujours été en moi. Un bonheur éphémère gravé sous ma peau, parce que je ne pouvais pas l'oublier. Tant de souffrances l'ont accablée, pourtant elle est là, plus belle, plus forte que jamais. Sans même y réfléchir, je me relève, mes pas me portent vers elle. Je dois la voir, la toucher, m'imprégner d'elle. Je ne tolère pas qu'elle puisse s'accuser de quoi que ce soit. Je comprends enfin. Elle s'est sacrifiée par amour. Pour moi. Elle doit vivre, rayonner, sans aucun boulet à son pied.

Penché à sa fenêtre, je distingue sa silhouette roulée en boule sur le lit, le corps parcouru de spasmes. Sans un bruit, je pénètre dans la chambre, grimpe sur le lit et me glisse derrière elle. Elle ne réagit pas. Alors je l'enlace, me serre contre son dos, le nez plongé dans son cou, je la respire. L'émotion me submerge, plus rien ne me retient désormais. Plus de rancœur, plus de colère.

— Je t'en ai tant voulu, j'ai eu mal toutes ces années... Si j'avais su... Je suis tellement désolé pour tout ça, Juliette.

Sa petite main glacée vient s'agripper à mon avant-bras, ses sanglots retentissent et viennent briser le silence.

— C'est fini. Ce n'est pas de ta faute, putain. S'il te plaît, ne pleure pas. J'ai mal réagi, tout à l'heure, mais ce n'était pas contre toi, chuchoté-je à son oreille.

Je la berce, lui caresse les cheveux. Je veux que sa douleur s'en aille. J'ai abandonné la mienne dans le jardin, tout à l'heure. Il y en a trop eu, on ne doit plus lui laisser de place. Je l'étreins un moment, jusqu'à ce qu'elle s'apaise et s'endorme. Blotti contre elle, je finis moi aussi par me détendre alors qu'une douce chaleur m'enveloppe. Je rends les armes et ferme les paupières avec la certitude d'être à ma place.

J'ouvre les yeux, tiré du sommeil par des bruits en provenance de la cuisine. Il me faut quelques secondes pour que les souvenirs de la veille me reviennent. Lorsque je réalise que le visage de Juliette repose sur mon torse, je soupire, soulagé et perdu. Nous n'étions que des gamins, la dernière fois que nous avons dormi ensemble.

Machinalement, mes doigts effleurent son dos, forment des arabesques. Je me sens bien, je n'ai pas envie de bouger. Sentir Juliette lovée contre moi me paraît à la fois étrange et familier. Mes caresses s'intensifient, je voudrais voir son doux visage au réveil, être témoin de ce moment de vulnérabilité. Elle gémit, gigote en s'étirant. Nos visages se font face, je contemple chacun de ses traits. Ils sont doux, harmonieux. Un nez affirmé, une bouche pulpeuse, une peau laiteuse parsemée de quelques discrètes taches de rousseur que seuls les intimes peuvent distinguer. Mes doigts

poursuivent l'arrondi de son menton, ses paupières frémissent. Quand elle les ouvre, je suis plongé dans le bleu intense de ses iris. Encore un peu embrumés, ils me transmettent une vague de tendresse. Je suis captivé, prisonnier de leur profondeur. Ambre sur azur, nous nous scrutons en silence. Ma main poursuit sa quête, glisse derrière son oreille pour se faufiler dans ses cheveux. La sienne m'imité, longe mon bras pour remonter sur mon épaule.

— Tu es resté.

Sa voix enrouée s'étonne de ma présence, comme s'il fallait vérifier que je ne suis pas une illusion.

— J'en avais besoin.

Elle humidifie ses lèvres du bout de sa langue. Mon cœur s'affole. Mon pouce vient cajoler sa bouche pour redessiner le sillon humide qu'elle vient de tracer. Elle embrasse la pulpe de ce pénitent égaré, je retiens mon souffle. Mon autre bras coulisse dans son dos, la rapproche de moi.

— Passe la journée avec moi. Juste tous les deux, j'ai envie de te redécouvrir, Juliette, murmuré-je.

Je cale mon front contre le sien dans l'attente de sa réponse. Elle me fixe, les sourcils froncés, abasourdie par ma proposition. À travers son silence, je discerne ses craintes. Celles que je puisse sans doute l'incriminer encore ? Je ne le souhaite plus, je sais désormais tout ce qu'elle a subi.

— Tu sais, je croyais être le seul à souffrir... J'en étais même persuadé. Et puis, hier soir, putain... j'ai compris. On était juste des jeunes au milieu d'un truc qui nous dépassait. C'est à la vie que j'en veux, et à Nasser, aussi. Pas à toi.

Elle ferme les yeux, des larmes perlent sur ses longs cils noirs. Avec douceur, je les efface. Je dépose un baiser sur sa tempe, un autre sur sa joue, près de son oreille.

— Reste avec moi. Ne repars pas là-bas.

Mes lèvres goûtent son cou, remontent le long de sa mâchoire jusqu'au coin des siennes. J'ai besoin de l'apaiser, je ne supporte pas de la savoir rongée par un passé qu'on ne peut plus changer. Elle laisse échapper un

soupir, puis agrippe ma nuque. Je l'enlace plus étroitement encore. Son corps m'appelle, mais je reste en suspens, car je désire que ce soit elle qui amorce le dernier pas.

Son regard plonge dans le mien, ténébreux, déterminé, juste avant que sa bouche ne vienne s'écraser sur la mienne. Nos langues se mêlent, nos respirations s'accélèrent, ponctuées par nos gémissements, alors que je la retourne pour la surplomber. Mon bassin remue contre le sien. Ce frottement nous électrise, Juliette empoigne mes cheveux, ondule de plus belle puis tire sur mon haut pour le relever.

Bien vite, nous nous retrouvons nus, nos mains explorent chaque centimètre de peau. La dernière fois, j'espérais l'oublier, à présent, j'ai besoin de m'imprégner d'elle. Pas comme toutes ces femmes qui n'ont jamais comblé le vide qu'elle a laissé. Avec elle, quel que soit l'avenir, ce moment aura une signification profonde.

Je veux sentir chacun de mes sens vibrer d'elle. Je la désire jusque sur mes papilles. Son goût, sa senteur m'ont longtemps hanté durant mes séances d'abandon solitaires. L'idée m'obsède, je n'ai plus que ça en tête.

Lentement, je laisse ma langue serpenter sur sa poitrine et taquine la pointe de ses seins. Juliette griffe mes épaules, en soupirant. Plus bas, mes dents parcourent son ventre, qui se couvre de frissons. Mes yeux accrochent les siens, j'ai besoin que nous soyons connectés en cet instant. Avec son accord silencieux, je m'allonge, glisse mes épaules entre ses cuisses, qu'elle écarte pour moi. Sa légère toison chatouille mon menton. Je tremble d'anticipation. Elle est la seule que je n'ai jamais désirée de cette manière. Le doute de pouvoir lui donner satisfaction m'assaille, mais je le chasse parce que je sais, je sens, que l'instinct prendra le dessus.

J'empoigne ses hanches et penche la tête vers son pubis. Je hume sa fragrance dans une inspiration indécente, je clos mes paupières, troublé par le désir vorace qui me gagne. Quand je retrouve ses prunelles, elles sont fiévreuses, implorantes. Mon cœur s'emporte. Galvanisé par sa supplication muette, je plonge ma langue dans sa fente humide. Je lèche avec avidité son plaisir, suçote son clitoris tendu, le mordille, le taquine. C'est comme si je n'avais rien oublié d'elle. Je suis ému, je deviens fou. Son parfum et sa

saveur capiteuse font durcir davantage mon membre, qui palpite contre le matelas. Ses doigts attrapent ma tignasse, son dos se cambre tandis qu'elle gémit de plus en plus fort.

— Putain, t'es délicieuse, tu me fais bander comme un dingue.

Mes mots crus la déchaînent, au point qu'elle ondule contre ma bouche. Ensemble, nous abandonnons toute retenue. C'est grisant de la voir chercher sa jouissance, mais je veux rester maître de son plaisir, lui offrir cette absolution. Je me recule pour venir croquer la chair de sa cuisse dans un rappel à l'ordre et introduis deux doigts en elle. Sa plainte se répercute dans la chambre, sa respiration devient haletante. Mes phalanges coulisent dans son antre trempé que mes lèvres retournent torturer. Je la sens se resserrer sur mes doigts. Sa tête s'agite d'un côté, de l'autre, ses cuisses emprisonnent mon visage quand son ventre se crispe par saccades.

Soudain, elle se fige, retient son souffle. Le moment est suspendu. Juliette me regarde, fragile, les joues empourprées, les larmes au bord des yeux. Elle cherche son air, tétanisée par son plaisir, si envoûtante que j'en tremble. Un dernier coup de langue, un dernier mouvement de mes doigts, elle se libère. Convulsant dans un râle qui vibre dans sa gorge.

Étendue sur le lit, le corps encore parcouru de spasmes, je la laisse s'apaiser. Moi aussi, j'ai besoin de me reprendre. L'émotion me noue la poitrine. Ces moments de grâce que l'on partage avec quelqu'un qui compte, je les avais abandonnés. Ils étaient rangés, enfouis dans ce tiroir qui lui appartient. Ce que je viens de lui donner est important pour moi, mais elle l'ignore. Cette pensée m'émeut autant qu'elle stimule mon envie de la posséder plus encore.

— Viens, m'interpelle-t-elle, s'il te plaît, j'ai besoin de te sentir contre moi.

Elle se redresse, m'attire à elle pour me donner un baiser langoureux, ses mains glissent sur mon corps, agrippent mes reins alors que je viens l'enlacer.

— Te voir jouir est un spectacle magnifique, Blondie.

Son joli minois s'enflamme. Elle sourit puis dépose une myriade de baisers dans mon cou, sur mes clavicules et me repousse sur le dos. Son regard me fouille, cherche à lire mon âme. Je comprends qu'elle a besoin de plus quand elle se place à califourchon sur moi. Moi aussi, je n'ai pas eu assez d'elle. Je sens son intimité sur mon bas-ventre, mon sexe toujours tendu tressaute contre ses fesses.

Juliette passe un bras derrière elle pour empoigner ma verge. Ébahi par son audace, ma tête bascule en arrière, je ferme les yeux pour tenter de me maîtriser. Mais je suis poussé au supplice, car ses va-et-vient s'accélèrent.

— Je veux te voir perdre le contrôle, Malik.

Elle soulève ses hanches, s'appuie sur mon buste et glisse sa fente sur ma virilité sans que je la pénètre. Elle me recouvre de ses fluides dans la plus intime des caresses. Mon cerveau se déconnecte, tant je suis en ébullition. Je relève mon torse, que je plaque contre sa poitrine, accroche sa nuque et colle ma bouche à la sienne. Nous gémissons tandis que nos bassins se frottent, se cherchent.

Je perds le contrôle, mords son épaule, j'aspire la peau de son cou et l'incite à se cambrer davantage. Mon gland frôle son entrée à plusieurs reprises, nous rendant plus impétueux encore. Juliette halète, glisse sa main entre nous et s'empale sur moi. Je suis si troublé que j'en grogne de plaisir.

— Putain... Juliette....

Son regard lascif me vrille les neurones, nos yeux se verrouillent. Je coulisse dans son antre humide à chaque balancement de ses reins. Tout n'est plus que sensations. Je ressens chacun de ses souffles au creux de mon oreille, chacune de ses caresses. Tout ce qui fait que je lui appartiens en cet instant.

— Mon Dieu, Malik, c'est tellement bon que j'ai envie de crier.

— Te retiens pas, ce moment est le nôtre, le reste on s'en fout.

Ma fougueuse amante accélère la cadence de ses hanches, je me noie dans le ciel de ses yeux, qui se trouble peu à peu. Ses sourcils se froncent en même temps qu'elle suffoque. Si belle dans ce lâcher-prise qu'une chaleur enivrante se propage dans tout mon corps. Je dois lutter pour ne pas

m'abandonner à mon plaisir. Pas si vite, pas encore. Pas sans elle. Je descends mes doigts sur son clitoris, mes dents se plantent à nouveau dans sa chair tendre. Je lui murmure à quel point je suis dur, à quel point je la sens mouiller, à quel point je perds la tête.

— Je vais... Malik, je vais...

Ses ongles éraflent ma peau, cette exquise douleur me fait lâcher un juron de satisfaction. Elle s'arc-boute subitement et mon membre palpite quand sa féminité m'étreint. Étau de douceur qui me perd avec elle lorsqu'elle crie sa délivrance.

Il me faut quelques secondes pour reprendre mes esprits. Nous avons basculé sur le matelas. Je suis déboussolé. La dernière fois que je me suis senti aussi bien dans les bras d'une femme, c'était avec elle. Il y a quinze ans. Je tremble de bien-être et d'agitation à la fois, j'ai tellement peur qu'elle n'éprouve pas la même chose que moi.

La fougue de l'instant a tout emporté, je n'ai pas réfléchi. Mais je me sens soudain vulnérable. Mes émotions m'envahissent. De nouveau, je sens Juliette se frayer un chemin dans ma poitrine. *Elle ne l'a jamais quittée*, me souffle ma conscience. Ma gorge se serre, j'aimerais tant que ce que nous venons de vivre soit une porte ouverte à quelque chose qui pourrait exister.

— Malik ? C'est d'accord.

Son murmure me sort de mes pensées. Je reprends contenance en me raclant la gorge.

— D'accord pour quoi ?

— Passer la journée avec toi. Se redécouvrir... autrement que comme ça.

Nous sommes toujours enlacés, son regard se fait timide, les joues rougies, elle mordille sa lèvre. Je déglutis, son comportement me rassure. Peut-être est-elle en proie aux mêmes doutes que moi ? Ma paume se pose sur sa joue, que je cajole.

— Je crois qu'on se le doit, Juliette.

Mon ton est resté neutre, mais au fond de moi, je savoure l'idée de pouvoir prolonger cet instant. Son visage s'illumine, cependant, le mien se

crispe car, tout à coup, une évidence me frappe.

— Mais quel con ! On n’a pas mis de capote ! Je suis désolé, je...

Elle me coupe d’un doigt posé sur ma bouche. Elle, n’a pas l’air contrarié, alors que je me fustige d’avoir agi comme un irresponsable.

— J’ai un implant et je... Il n’y a eu que toi depuis... Marco, souffle-t-elle.

Sa réponse me bouleverse et me perturbe à la fois. Bien qu’une once de jalousie s’infilte dans mon esprit, je me surprends à espérer être assez important à ses yeux pour mériter ce que nous venons de partager.

— Je... Je suis clean, aussi. D’habitude, je ne baise jamais sans capote...

Au moment où je prononce ces mots, je me fige, car je me rends compte de ce qu’ils sous-entendent. Juliette se raidit, affiche un air renfrogné. Je lui attrape le menton pour l’inviter à me regarder.

— Pas toi. Je ne t’ai jamais baisée, pas même la dernière fois.

Je voulais éviter ce genre d’aveu, car j’ignore encore s’il y aura une suite à ce week-end. Je le souhaite de tout mon cœur. Mais je sais aussi que nos vies ont profondément changé, que nos attentes et nos priorités ne sont plus les mêmes. Baisser ma garde me terrorise, parce qu’en dépit de ses révélations, je reste convaincu que Juliette est la seule qui pourrait me briser à nouveau.

OceanofPDF.com



Juliette

— J’ai beaucoup appris sur Paris, mais je sentais qu’il me fallait une expérience plus solide pour qu’on me prenne au sérieux.

J’observe Malik parler tandis qu’il se concentre sur la route. Ce matin nous avons récupéré la voiture de Gaspard pour profiter de la journée au bord du lac. C’était un moment agréable. Nous l’avons passé à discuter, avides de combler quinze années d’absence. Nous nous sommes redécouverts de nombreux points communs, au cœur d’échanges animés, mais complices.

— C’est comme ça que j’ai atterri à New York, où Lewis m’a pris sous aile pendant trois ans. La suite, tu la connais, ajoute-t-il en tournant le volant.

Je gigote sur le siège, je n’arrive pas à faire taire mes pensées depuis que nous roulons sur le chemin du retour. Je ne cesse de me demander ce qu’il adviendra après cette parenthèse. Panser nos stigmates est une chose, s’ancrer dans le présent en est une autre. Ce que je ressens auprès de lui est féroce, puissant. Je ne veux pas y renoncer. Toutefois, j’ignore s’il envisage les choses de la même façon. Nerveuse je me ronge les ongles tandis qu’il me lance un bref coup d’œil.

— Et toi, alors, tu ne m’as pas répondu, la dernière fois. Pourquoi infirmière ? Si je me souviens bien, ça ne faisait pas partie de tes plans, à l’époque.

Je soupire, la gorge soudain étriquée par l’émotion. J’avais pris soin d’éluder cette question douloureuse, le jour de l’anniversaire d’Ayoub. Mais désormais, je peux être sincère avec lui.

— Je... J’avais besoin de faire pour les autres ce que je n’ai pas pu faire pour mon père... Si on y réfléchit bien, je crois que c’est pareil pour Maxime, qui est devenu médecin.

Je me détourne vers la fenêtre ; évoquer mon père est toujours difficile. Malik ne dit rien, cependant, sa main se pose sur mon genou. D’instinct, mes doigts se nouent aux siens, il n’y a pas besoin de mots, je sais qu’il comprend et sa simple présence me suffit.

Il est plus de dix-neuf heures quand nous nous garons devant mon portail. Malik tire le frein à main. Voilà, c’est fini. Le doute me submerge, j’ai si peur que tout s’achève ici. Je trifouille mon trousseau de clefs, sans oser le regarder, car j’ignore quelle conduite adopter pour lui dire au revoir.

— T’es pas loin de chez mes parents, en fait, lance-t-il en observant ma maison.

— Je t’aurais bien proposé de rentrer, mais il y a les filles et ma mère... C’est compliqué.

Je ne sais pas quoi dire, ni quoi faire, je voudrais juste qu’il m’embrasse, qu’il m’avoue que lui aussi aimerait qu’on aille plus loin. Pourtant, rien ne se passe. Il tapote le volant, les yeux perdus à travers la vitre. Un silence pesant s’installe, la tête baissée, je suis figée, en apnée. Soudain, Malik soupire puis se tourne dans ma direction.

— Je ne veux pas que ça s’arrête.

Une vague de soulagement se propage dans tout mon corps, je ferme les paupières pour reprendre mon souffle. Les mots me manquent tant je suis émue. Sa main se pose sous mon menton, m’invite à plonger dans ses prunelles ambrées. Il me laisse entrevoir ses craintes, pareilles aux miennes,

cette vulnérabilité le rend plus beau encore. Les sourcils froncés, il reprend la parole, d'une voix qui n'est qu'un murmure suppliant.

— Juliette ? Dis quelque chose, je me sens comme un con.

Je ne réponds rien. Je défais ma ceinture de sécurité, me glisse vers lui pour accrocher son regard et me jette sur ses lèvres. D'abord surpris et hésitant, Malik agrippe ensuite ma nuque pour approfondir notre baiser. J'ai la tête qui tourne, des frissons partout. Sans m'en rendre compte, je me retrouve à califourchon sur ses genoux. Puis il recule, essoufflé.

— Ça veut dire que t'es d'accord pour qu'on continue ? Putain, dis-le, j'ai besoin de l'entendre.

— Oui. Oui, j'aimerais qu'on se donne une deuxième chance.

Malik m'enlace si fort que je me retrouve plaquée contre son torse. Il me respire au creux du cou cherchant à s'imprégner de moi. C'est animal, possessif, j'aime les sensations que ce geste me procure. Dans ses bras, je me sens en sécurité. Il me repousse légèrement, plaque ses mains sur mes joues et colle son front au mien.

— Écoute... Je reprends le boulot demain, je sais que tu as ta petite vie et tes filles. On ne se promet rien, mais j'ai vraiment envie qu'on essaie. Par contre... Ce n'est pas juste du cul. Je veux plus. Si c'est ça pour toi, je préfère qu'on arrête.

Ses mots me percutent parce qu'ils me disent tout ce que j'avais besoin d'entendre. Il y a toujours eu deux Malik, le fort, l'inébranlable, le sûr de lui, et celui qui a besoin qu'on le rassure, qui se livre sans artifice. Cette deuxième facette m'était réservée, à l'époque, le masque ne tombait qu'en ma présence. C'est ce qu'il m'offre à nouveau. Alors, à mon tour, je baisse les armes.

— Moi aussi, je veux plus. Mais j'ai peur. Peur que ma vie ne te convienne pas. Je suis maman, maintenant, c'est ma priorité... Même si tu comptes à mes yeux.

— Je sais, me répond-il en me dévisageant, je ne suis pas le genre d'enfoiré qui te demandera de choisir entre elles et moi. On avise au fur et à

mesure... Moi aussi, j'ai peur. Mais j'ai encore plus la trouille de te laisser filer, Juliette, je le regretterais toute ma vie.

Son dernier aveu est prononcé dans un filet de voix, avec pudeur, mais sincérité. Mon Malik. Je suis émue. En cet instant, il agrandit la place qu'il avait toujours conservée dans mon cœur. J'ai envie d'y croire, parce que c'est lui. C'est le seul argument et c'est le plus beau.

Les aurevoirs sont difficiles, nous n'avons pas envie de nous quitter. Toutefois, le quotidien doit reprendre son cours.

— File, me susurre-t-il, sinon je ne vais pas réussir à te laisser partir.

Je passe le pas de la porte, le sourire aux lèvres, encore ahurie de la tournure des événements. Je n'ai pas fait deux mètres que mes princesses me sautent dessus pour m'accueillir. Ma petite Lou se pend à mon cou et Ninon sautille sur place. Je les serre fort dans mes bras, ravie de les retrouver. Un immense puzzle traîne sur la table du salon et ma mère est en train d'essuyer de la vaisselle dans la cuisine.

Je suis étonnée de constater qu'elle ne se retourne pas pour me saluer. Le dos raidi, elle paraît tendue. Cette attitude contrariée n'augure rien de bon. J'espère qu'il ne s'est rien passé de grave en mon absence. Aussi, je me baisse pour parler aux filles.

— Mes chéries, j'ai besoin de faire un petit point avec mamie. Vous voulez me faire un joli dessin en attendant ? Après, promis, je reste avec vous et vous me racontez tout de votre week-end !

Mes amours sont excitées comme des puces. Quelques bisous appuyés plus tard, je me retrouve seule avec leur grand-mère, qui n'a toujours pas changé de position. Inquiète, je m'avance vers elle.

— Maman ? Qu'est-ce qui se passe ?

Elle pivote vers moi, les yeux emplis de larmes, le visage crispé, la bouche pincée. Je suis surprise, mais reconnais cette expression, c'est celle de sa colère. Elle jette le torchon sur le plan de travail et explose.

— Je vous ai vus par la fenêtre, Juliette. Comment oses-tu ? C'était pour être avec ce Malik, ce petit week-end ? Je te préviens, je ne tolérerai pas

ça ! Tu me déçois tellement !

J'accuse le coup, touchée par ses mots blessants. Bien entendu qu'elle nous a aperçus, elle et sa manie de toujours guetter la moindre voiture. Je n'y ai pas songé en me laissant aller avec lui.

— Ce n'était pas prévu, je ne savais pas qu'il serait là. Mais je n'ai pas à me justifier, maman, ajouté-je fermement, j'ai passé l'âge de te rendre des comptes. Je sais ce que je fais, ça ne regarde que moi.

— Ça ne regarde que toi ? As-tu seulement pensé à tes filles qui auraient pu te voir ? Elles ont perdu leur papa et toi tu fricotes déjà devant ta maison avec ce... Cette petite raclure qui a bousillé notre famille ! Ton père doit se retourner dans sa tombe ! Tu me fais honte !

Je serre les poings pour essayer de calmer la tempête qui fait rage en moi. Il y a quelques minutes, je savourais mon bonheur. Mon retour est en train de virer à la confrontation. Mais je n'ai plus dix-sept ans, mes choix m'appartiennent, désormais.

— Ça suffit, maman ! Je te l'accorde, embrasser Malik sur le parking n'était pas malin, mais je t'interdis de parler de lui ainsi ! C'est un homme bien, il l'était déjà à l'époque. Ce qui est arrivé n'est pas de sa faute. Au fond de toi, tu le sais... Je ne referai pas la même erreur, désolée. Je l'ai regretté toute ma vie.

Ma mère me détaille, stupéfaite par mon aplomb. Ses bras retombent le long de ses flancs, ses lèvres s'ouvrent et se referment à plusieurs reprises. Cependant, elle demeure muette. Je m'approche, peinée de la voir aussi troublée.

— Fais-moi confiance, maman, s'il te plaît. Ce n'est ni un caprice ni une décision que je prends à la légère. Laisse-nous une chance, c'est important pour moi. Avec tout ce qui m'est arrivé, j'ai le droit de vouloir être heureuse, tu ne crois pas ?

Vaincue, elle hoche la tête, se dirige vers le porte-manteau pour récupérer ses affaires. La main sur la poignée de la porte, elle se retourne et me sourit tristement.

— Bien sûr, ma chérie, que tu as le droit au bonheur. Mais je ne peux pas cautionner ça. Pas avec tout ce que cette relation représente pour moi. C'est au-dessus de mes forces. Tu embrasseras les petites.

Sans m'octroyer le temps de pouvoir lui répondre, elle sort, les épaules voûtées et les joues baignées de larmes. Je reste impuissante au milieu du salon avec un sentiment d'injustice chevillé au corps. Quelque part, je parviens à raisonner sa réaction, ma mère a ses propres blessures. Mais son intensité me blesse, j'espérais qu'elle comprendrait.

Au même instant, le téléphone sonne. Égarée dans mes pensées, je me déplace pour pouvoir décrocher. Mes mains tremblent, je suis ébranlée par l'émotion. La petite fille qui sommeille en moi est meurtrie de voir souffrir sa mère par sa faute. Toutefois, je ne flancherai pas, Malik est trop précieux à mes yeux pour renoncer à cette nouvelle chance. Je souffle pour reprendre contenance alors que la troisième sonnerie retentit.

— Allô ? ... Allô ? ...

Je relance ma question à plusieurs reprises, regarde l'écran qui indique un numéro masqué. Alors, je réitère ma demande une dernière fois, prête à raccrocher, quand je discerne un son étrange. Une respiration profonde résonne dans mon oreille. Elle est lente, mais sonore, un râle dérangeant qui se répète et me donne la chair de poule. La personne veut que je l'entende. Puis soudain des bips frénétiques avalent ce silence angoissant. Mal à l'aise, je repose le combiné et file fermer la porte à clef. Il est probable que ce soit la bêtise d'un petit plaisantin, pourtant, un sentiment d'insécurité me parcourt l'échine. Je déglutis, dépitée que la fin de journée ait pris cette tournure. C'est sans doute ma discussion houleuse avec ma mère qui me met à fleur de peau. Je secoue la tête pour chasser mon amertume puis file retrouver mes princesses qui m'ont tant manqué.

OceanofPDF.com



Juliette

Affalée sur mon canapé, je sirote un verre de vin blanc. Je savoure la tranquillité bien trop rare qui règne dans la maison. Comme tous les étés, les filles sont parties en Bretagne, chez leurs grands-parents paternels, pour une dizaine de jours. J'ai peu vu Joël et Patricia, cette année, mais nous avons communiqué régulièrement pour nous donner des nouvelles. Les petites les adorent, aussi je mets tout en œuvre pour que mes enfants gardent un lien avec la famille de leur papa.

Ils sont venus deux jours à la maison pour les récupérer et passer un peu de temps avec moi avant de remonter. Les revoir était à la fois doux et douloureux, constat amer que désormais le temps file sans Marco. S'ils ont versé beaucoup de larmes, je dois avouer que les miennes se sont taries. Leur fils aura toujours une place dans mon cœur, mais j'ai fini par accepter sa perte. Aussi, je m'autorise le droit d'avancer.

Pour l'instant, toutefois, je joue la carte de la prudence, la réaction de ma mère m'a échaudée et je crains que mes puces ne soient pas prêtes à me voir passer à autre chose. Alors je compartimente ma vie. D'un côté, celui que je priorise, ma routine familiale ; de l'autre, les brefs moments que je m'octroie avec Malik. Je les savoure avec ardeur, même si mes obligations dévorent une grande partie de nos rencontres. Mais aujourd'hui, je ne peux pas lui offrir plus. Du moins, je ne le veux pas.

La vérité ? J'ai la trouille. Une sacrée peur clouée au fond du bide qui me dit que je vais me rétamer et qu'il faudra me ramasser à la pelle. Imaginer que cette relation puisse faire mal à ceux que j'aime me tord les boyaux. La dernière fois qu'on s'est aimés, mon père est mort, ma famille a explosé et, dès à présent, ma mère s'éloigne déjà. Instauration d'un nouvel équilibre est compliqué. Je n'arrive pas à savoir quelle place je peux accorder à Malik ni même celle qu'il souhaite prendre dans mon quotidien. Nous ouvrir cette porte est une conviction, mais la dispute avec ma mère, le mois dernier, a instauré une part de doute qui m'empêche de m'élancer.

Pourtant, chaque seconde à ses côtés me bouleverse, me remplit de lui. Je ne connais pas plus grande force que son regard qui me scrute, me déshabille. De nouveau, je le sens se frayer un chemin au plus profond de mon âme. Auprès de lui, mon corps sait qu'il est en vie. La vigueur de mes émotions me terrifie, cette redécouverte est plus intense encore que nos amours adolescentes. Je suis comme une feuille sur sa branche qui frémit et s'accroche avant de se laisser emporter par le vent. Et s'il m'emmenait trop loin, trop fort ?

Dépitée par ces louvoiements épuisants, j'avale ma boisson d'une traite, quand, sur la console du salon, mon ordinateur émet un tintement continu. Il m'indique un appel sur *Messenger*. D'un bond, je me lève, le sourire aux lèvres. Le seul avec qui je communique par ce biais est mon frère et je ne raterai nos visios pour rien au monde. Je clique sur la souris, deux billes bleues, semblables aux miennes, apparaissent à l'écran.

Urgentiste pour Médecin sans frontières, il y aura bientôt six mois que Maxime est au Mali. Trois ans qu'il voyage de pays en pays, tous plus pauvres les uns que les autres, car il ne conçoit pas la médecine autrement. Avant ça, il était parti faire ses études à Lille, choix qui nous a imposé de vivre une relation fraternelle à distance. Il me manque tant, mais je suis fière de son parcours.

— Salut ! Je suis trop contente de te voir, Max !

— Ça va, ma frangine ?

— C'est à toi qu'il faut demander, surtout ! T'as une sale tête, tout va bien, là-bas ?

Maxime frotte ses cheveux blonds en bataille puis finit par lisser sa barbe de quelques jours, signe de sa nervosité. Je m'inquiète toujours pour lui. Le Mali est gangréné par le terrorisme alors que la situation sanitaire y était déjà des plus précaires. Mais il a eu un coup de cœur pour cette région et ses habitants. Je sais aussi que l'association met tout en œuvre pour assurer la sûreté de ses équipes.

— Non, pas génial en ce moment... Ça devient craignos, on va être obligés de quitter le dispensaire. On nous ordonne de partir. La semaine prochaine, en fait. Je t'appelais pour te tenir au courant.

— Fais attention à toi, d'accord ? Je sais que tu dois le vivre comme un échec, mais la sécurité prime sur le reste.

Mon frère a toujours été pudique, je soupçonne qu'il ne me dit pas tout quand nous nous parlons. Il est loin, ne veut pas m'angoisser, toutefois j'ai conscience de son tempérament de tête brûlée. Le projet de la mission était ciblé sur les enfants malnutris, autant dire qu'il a dû s'investir à fond. J'entends d'ailleurs leurs voix et leurs éclats de rire résonner au loin. Je suis convaincue que Maxime restera au plus près d'eux, jusqu'à la dernière minute.

— En fait, je comprends cette décision. J'ai même hâte de partir. C'est la première fois que j'en ai envie à ce point...

Je fronce les sourcils, l'Afrique était un rêve pour lui et il quitte toujours ses missions à regret. Quelque chose de moche a dû se passer pour qu'il songe à rentrer avec autant de vigueur.

— Raconte-moi, je n'ai pas besoin que tu filtres.

— Je n'ai pas envie, Ju... Je voulais juste voir ta sale tronche et entendre ta voix. Quand je serai dans l'avion, toute cette merde sera du passé. C'est tout ce qui compte, m'avoue-t-il d'un ton las en se passant une main sur le visage.

Tirer les vers du nez à Maxime quand il a décidé de se taire est impossible. Je ne compte même plus le nombre de silences dans lesquels il a choisi de se murer. Un jour, ils lui péteront tous à la figure, j'en ai la certitude. Je détaille ses traits, il est beau, il l'a toujours été. Cependant,

même ici, alors que l'image est de mauvaise qualité, je perçois ses cernes et ses mains qui tremblent.

— Et c'est où ta prochaine destination, du coup ?

— Je rentre.

Mon cœur bat la chamade, j'ai peur de me faire une fausse joie, de mal interpréter ses mots.

— Comment ça, tu rentres ?

— Je rentre à la maison, me balance-t-il.

Il sourit de toutes ses dents comme lorsqu'il était gamin. Je pousse alors un cri, tape des mains et sautille de bonheur devant l'ordinateur. On dirait Ninon, dans ses grands jours.

— À la maison ? C'est vrai ?

— Putain, faut t'expliquer longtemps ! En France, dans le Var, à La Seyne-sur-Mer, précisément. C'est bon, ton cerveau assimile ? plaisante-t-il avec un clin d'œil, chez maman, dans un premier temps, mais je n'arrive pas à la joindre. Après, je verrai. J'ai besoin de me poser. Elle va bien ?

Voilà une conversation qui s'annonce compliquée. D'emblée, je me retrouve à triturer mes doigts nerveusement.

— Je n'ai pas trop de nouvelles.

Maxime affiche une moue perplexe et me scrute, les paupières plissées.

— Accouche, Juliette.

— Il se pourrait qu'elle me fasse la gueule, dis-je d'une petite voix en me rongant un ongle, enfin, tu la connais, ça lui passera aussi vite que c'est venu... Sinon, pas de jolie infirmière à ramener dans tes valises ?

— N'essaie même pas, tu sais très bien que ma situation ne me permet pas de relations sérieuses, alors arrête de noyer le poisson. Crache le morceau, qu'est-ce qu'elle a encore fait ?

L'image se brouille quelques secondes, pendant lesquelles j'entends un bourdonnement hachuré. Quand tout redevient normal, je me lance et décide de ne pas prendre de chemins de traverse, de toute façon, il finira par le savoir.

— Je revois Malik.

Pour toute réponse mon frère se fige, à tel point que je me demande s'il n'y a pas eu un bug et si nous ne sommes pas déconnectés.

— Max ?

Il cligne des paupières à plusieurs reprises, sa bouche s'entrouvre avant qu'il ne plisse le front, puis ne fronce les sourcils d'incompréhension.

— Malik, genre Malik ?

— Celui-là même, osé-je avant de me racler la gorge.

— Malik Mejib ?

— Oui. À toi aussi, faut t'expliquer longtemps.

Je tente un trait d'humour, mais en réalité, je n'en mène pas large. J'appréhende tant sa réaction. La mort de notre père l'a affecté autant que moi, si ce n'est plus. Je porte un nouveau doigt à ma bouche que je mâchonne. Je détourne le regard, dans l'attente de sa réaction.

— Merde alors... Celle-là, je ne l'ai pas vue venir... Comment c'est possible, Juliette ? Tu me troues le cul !

Mon frangin et ses expressions poétiques. La connexion semble ramer, mais je suis si fébrile que je lui débite ma réponse.

— Il est rentré de New York quand son père a fait un AVC et le hasard a voulu qu'il soit mon patient. C'est tout récent. Je te décois ?

Maxime me regarde avec tendresse et secoue la tête de droite à gauche.

— Ju, t'es ma sœur, la personne que j'aime le plus au monde. Je sais que tu ne prends pas de décisions à la légère. Je me rappelle ce que représentait Malik pour toi. Mais j'avoue que là, je suis perdu... Putain, je me doute que maman a dû vriller complet.

Alors je lui raconte tout. Le retour de mon premier amour, nos confrontations, les révélations, notre envie d'essayer de nous retrouver. Je lui confie encore mes craintes, mes doutes, par rapport à notre mère et mes enfants. Mon besoin de les préserver et, en ce sens, d'instaurer une distance. La prestance de Malik, face à laquelle je me sens admirative, mais aussi quelconque. Tout ce qui m'angoisse y passe. Quand je finis ma tirade,

essoufflée, Maxime est enfoncé dans son fauteuil, une jambe remontée sur son genou.

— Ben dis donc, c'est un sacré bordel dans ta petite tête... Je crois que tu te plantes sur toute la ligne.

— Comment ça ?

— À quoi ça sert de tenter le coup, si tu ne mets pas toutes les chances de ton côté pour que ça marche ? Si tu le tiens à l'écart de ce que tu es aujourd'hui, c'est voué à l'échec. Et ne me sors pas le baratin de tes gamines, on sait très bien que c'est une fausse raison.

— Mais oui, tiens ! J'ai qu'à le ramener à la maison pour lui rouler de grosses pelles ! Et puis quoi encore ! soufflé-je, exaspérée.

— Est-ce que c'est ce que je t'ai dit ? Non. Mais tu fais ta tête de con. Il pourrait te rejoindre à la plage, venir dîner chez toi en tant qu'ami dans un premier temps... Tout est possible, vous aviserez au fur et à mesure. Au moins, ça vous permettrait de comprendre ce que vous pouvez envisager.

Tous les deux, nous avons toujours communiqué de la sorte. Honnêtes, sans filtres, mettant l'autre face à ses limites, toujours avec bienveillance. Quelque part, Maxime a raison, pourtant, cette vérité m'opprime, comme si des signaux d'alerte venaient de s'enclencher.

— Lou est si sensible, Ninon, avec son autisme, est perturbée par le moindre changement... Et regarde maman...

— Mon cul. Tes filles sont en bonne santé. Elles ont perdu leur père, c'est moche, mais quoi, alors ? Faut que tout reste en suspens tel que Marco l'a laissé ? Même toi tu sais que ce n'est pas juste, m'assène-t-il en me pointant du doigt. Quant à maman, j'en fais mon affaire... Alors arrête de te chercher des excuses et vis, bordel !

Maxime ne lève jamais le ton quand il est en colère, toutefois ses mots sont tranchants, incisifs. Il a toujours été ainsi, ce qui le rend parfois intimidant, même à mes yeux. Pour ma part, je suis comme mon père, je crie, à m'en arracher les cordes vocales lorsque la rage me submerge. Si mon frère avait été ici, ses mains se seraient posées sur mes épaules. Il

m'aurait donné la force de me mettre à nu. Face à lui, je ne crains aucun jugement.

— Oui j'ai peur, dis-je en soupirant, peur de ne pas être à la hauteur. Tu le verrais, le Malik d'aujourd'hui, c'est quelque chose... J'ai quoi à lui offrir, à part une tonne de complications ? J'ai la trouille parce que j'ai tellement envie d'y arriver que ça me paralyse et m'empêche d'avancer.

— Attends, Juliette...

Mon frangin recule son siège, il semble scruter quelque chose derrière l'écran, soudain, son visage s'anime d'un immense sourire chaleureux et tendre.

— Naya ! Viens, ma belle, je veux te présenter quelqu'un !

Sa voix est douce, il ajoute quelques mots dans un dialecte que je ne comprends pas, probablement du bambara¹², puis un claquement régulier résonne dans les enceintes. Une adorable fillette avec de jolies tresses apparaît. Lorsqu'elle dépasse le bureau, je réalise qu'elle est amputée d'une jambe et marche sur une prothèse métallique. Mon frère la prend dans ses bras pour la chatouiller et elle rit aux éclats. Mon cœur s'attendrit devant cette scène touchante.

— Juliette, je te présente Naya, ma précieuse aide de camp. Naya, voici ma sœur. T'as vu, ma puce, on peut lui parler alors qu'elle est en France, c'est ce que je t'expliquais l'autre jour.

— Bonjour, Naya ! Tu es jolie ! Je suis enchantée de faire ta connaissance.

La petite me toise d'un air perplexe, touche l'écran avant de glousser et de me saluer d'un geste timide de la main. Nous échangeons quelques banalités, puis elle repart avec un air radieux. Maxime s'affale dans son siège, croise les bras et affiche une moue triomphante. Moi, je n'ai plus de mot, il m'a coupé la chique.

— Tu vois, Juliette, tout est une question de point de vue. C'est toi qui décides si tu veux avancer ou non. Toi seule. Tu peux te trouver toutes les fausses raisons du monde, mais Malik est ton choix, assume-le. Ou pas.

Il plante ses billes bleues dans les miennes, convaincu de la véracité de ses propos. C'est le cas. Quand il était plus jeune, c'était un écorché vif. Dorénavant, c'est un homme affirmé, doux, mais exigeant. Étudier la médecine et partir sont les meilleures choses qui lui soient arrivées, ça a été salvateur pour lui.

— Et si Malik est assez con pour ne pas se rendre compte à quel point tu es géniale, c'est qu'il ne te mérite pas. Bouge tes fesses, Juliette. À très vite, je t'aime.

Et comme ça, sans prévenir ni me laisser une chance de lui dire à quel point je me sens bête, il coupe la communication.

OceanofPDF.com



Malik

Je suis au travail, les jambes croisées sur mon bureau. Je malmène une boule antistress pour essayer de retrouver ma concentration bien trop variable, ces derniers temps. Juliette s'infiltré jusqu'ici. Ma tête est trop pleine d'elle. Je lutte pour ne pas laisser ces failles se creuser davantage, dans un espace où la fragilité n'a pas sa place. En vain, elle m'obnubile.

Un mois que je retombe sous son charme, que la femme qu'elle est devenue me subjugué, me chavire. Forte, déterminée, indépendante. Un mois qu'elle me donne des miettes. Un mois que je me désespère d'elle et que j'accours comme un camé en manque dès qu'elle claque des doigts. Je suis pitoyable.

Juliette est comme ces roses qu'on n'ose pas cueillir pour préserver leur beauté. De sa personnalité captivante à son odeur enivrante, tout me ramène à elle. Son corps me rend dingue, je rêve de le profaner encore et encore. Je suis à genoux devant ses jolies formes et sa gueule de princesse sauvage. Son regard intense me donne l'impression d'être mis à nu, à découvert.

La tête basculée en arrière, je soupire en fixant le plafond. Pour l'instant, elle me maintient éloigné, érige des barrières que je ne peux pas franchir. Une seule fois, nous avons refait l'amour depuis notre retour du Verdon. Une unique fois, où elle s'est faufilée comme une voleuse dans ma dépendance pour en repartir aussi vite.

Je suis une cible vivante, je veux qu'elle m'atteigne. Mais Juliette est dans la retenue. Je le sens dans chacune de ses attitudes. De ses sourcils qui se froncent, aux mots qu'elle retient, de son manque de disponibilités, aux conversations qu'elle écourte, je vois bien qu'il lui faut du temps.

Elle a deux arguments contre lesquels il m'est impossible de rivaliser : Ninon et Lou. Je ronge mon frein parce que je comprends ce devoir de protection, le contraire m'aurait déçu. Mais j'en deviens taré, moins elle m'en donne, plus j'en veux. Juliette distribue les cartes, cette fois, l'enjeu n'est plus de savoir si je suis digne d'elle, mais plutôt de ses filles. Quinze ans plus tard, cette sensation de ne pas suffire me colle toujours à la peau. Ce constat me bouffe. Si elle n'entrouvre pas une porte, je n'aurai jamais l'occasion de lui prouver que j'en vaudrais la peine. Il m'en faut plus.

Mais je suis fier, je me blinde. Ma carapace se solidifie, je refuse de lui montrer à quel point elle me rend faible. C'est à elle de lâcher prise, pas à moi. Mon ego le réclame, comme un calmant nécessaire à la légitimité de la désirer dans ma vie. J'ai appris à ne plus courber l'échine, je ne ploierai plus, même pour elle. Surtout pour elle. Être le seul à fournir les efforts pour nous donner une chance me flinguerait, j'ai besoin qu'elle me montre que je le mérite, qu'elle peut se battre pour moi.

Ces ruminations me rendent nerveux, mon pied s'agite sur le bureau. Si je dois être honnête, tout cela m'irrite. Je suis convaincu qu'elle pourrait me concéder une place sans léser ses filles. Je ne suis pas dupe, cette distance imposée est un choix délibéré de sa part, ce qui exacerbe mes doutes sur son envie de s'impliquer.

Elle me déstabilise, j'ai l'impression d'être en équilibre précaire, le moindre impact pourrait me faire tomber à m'en fracasser tout entier. Personne ne m'a jamais tourmenté de la sorte, il n'y a qu'elle qui ait cette emprise sur moi. Mais dans les trop brefs moments où nous sommes ensemble, ses regards ne trompent pas. Ils sont à moi, pour moi. Juliette ne triche pas. Je comprends alors qu'elle apprécie chacune de nos entrevues. Ces instants de grâce me remplissent assez pour continuer de croire en un « nous » possible. Une vraie douche écossaise, en somme.

Soudain, mon portable vibre. Depuis que j'ai retrouvé mon premier amour, je ne l'éteins plus au boulot. J'ai besoin de me sentir lié à elle, même quand je ne la vois pas. D'un coup d'œil, je consulte l'écran et souris aussitôt. C'est son surnom qui s'affiche.

— Blondie... Comment vas-tu ? Je sais, ne dis rien. Là tout de suite, tu es tout émue d'entendre ma voix et tu rêves de te coller à mon corps d'Apollon, enchaîné-je, taquin.

J'adore la titiller, la prendre au dépourvu. En général, ses réactions sont maladroitement, mais sincères. Ces petits instants me rassurent, je sais que je ne la laisse pas indifférente. Elle ricane avant de me répondre.

— Je suis toujours heureuse de t'entendre, murmure-t-elle, gênée. Un corps d'Apollon, carrément ? On ne peut pas dire que la modestie t'étouffe. Je ne te dérange pas ?

— Je n'aurais pas décroché si c'était le cas. Pas besoin d'être modeste, je suis réaliste, je sais que ma fossette te fait craquer, ne fais pas ton innocente.

— Comme au moins quatre-vingt-dix pour cent de la gent féminine, ronchonne-t-elle.

Et voilà comment ferrer ma proie, je sais très bien sur quels points la chambrer pour faire réagir Juliette, ça n'a pas changé depuis le lycée.

— Jalouse ?

— Peut-être... C'est ce que tu voulais entendre, pas vrai ?

— J'aime l'idée que tu sois jalouse, tu n'imagines pas à quel point... Que me vaut cet appel ? Pas que je m'en plaigne, mais je suis désolé, j'ai une vidéoconférence dans dix minutes.

Juliette se racle la gorge, inspire longuement, comme si elle cherchait à se donner du courage pour se lancer.

— Je ne t'embête pas longtemps. C'est juste que... Les filles sont parties dix jours chez leurs grands-parents... Ça te dirait de venir dormir à la maison, quelques soirs, après le boulot ? T'es obligé de rien, c'est juste une idée.

Enfin. Enfin, elle cède pour me laisser entrer dans son cocon. Je me mordille la lèvre pour contenir ma joie, parce que là, comme un idiot, j'ai envie de me taper dans le dos pour me congratuler. C'est encore plus jouissif que la signature d'un contrat qui n'était pas gagnée d'avance. Je m'octroie quelques secondes pour fermer les yeux et m'enivrer des promesses que sa proposition instille dans mon esprit.

— Malik ? Tu n'as pas envie, c'est ça ? Laisse tomber, on oublie...

— Arrête. C'est un super plan, j'en meurs d'envie. Tu veux que je vienne quand ?

— C'est vrai ? Je suis contente... J'ai besoin qu'on passe du temps ensemble, sans se soucier de rien... Dans la soirée ce serait bon pour toi ?

Son ton se fait timide, je l'imagine probablement rougissante. Je déglutis, j'adore quand ses joues se colorent pour moi. Ses mots me font du bien, ils me confortent dans l'idée qu'elle se languit de moi, comme je me languis d'elle. Mais je n'en montre rien, car j'ai toujours peur d'un revers que je n'aurais pas vu venir.

— OK, pour ce soir. Juste le temps de passer chez moi prendre quelques affaires, je ramène un truc à manger ?

— Non, je prépare un repas, ce sera plus sympa.

— Parfait, j'ai hâte... Blondie ?

— Oui ?

— Après, c'est toi que je vais dévorer.

Je raccroche en espérant la laisser pantelante, parce que moi, j'ai faim d'elle à en devenir enragé.



Juliette

Il est presque dix-neuf heures, je sors de ma troisième douche de la journée. La chaleur du Sud est accablante en plein été. Je vérifie une dernière fois ma tenue dans le miroir du couloir. Une petite robe blanche à fines bretelles qui m'arrive au-dessus des genoux. Elle tranche avec ma peau hâlée par le soleil, mon maquillage est léger, j'ai relevé mes cheveux en un chignon flou.

J'espère être jolie, sans trop en faire. C'est notre première soirée à deux dans un cadre plus intime. Je veux que tout soit parfait. La conversation sans détour avec mon frère m'a remis les pendules à l'heure. La conclusion que j'en ai tirée est que, finalement, j'ai perdu un mois à prendre trop de précautions. J'ai choisi de lâcher prise tout en continuant à préserver mes princesses, dans un premier temps. Leur absence est la parfaite occasion d'approfondir les choses sans les préoccupations quotidiennes.

J'erre dans la maison, balaie du regard chaque pièce pour être certaine que rien ne traîne. Dans ma chambre, j'ai retiré les portraits de Marco et la plupart de ses affaires. Malik y passera plusieurs nuits, je ne trouvais respectueux pour aucun des deux de les laisser en place. Toutefois, j'ai gardé le cliché de nous avec les enfants sur la commode du salon. Il sera toujours ma famille, le père de mes enfants. Je suis convaincue que Malik peut le comprendre, du moins, je l'espère.

Mes pieds nus glissent sur le sol, je me retrouve à caresser la photo du bout des doigts. Le souvenir du moment où elle a été prise me revient.

C'était il y a deux ans, sur la Dune du Pilat. Nous avons passé une magnifique semaine de vacances à Arcachon. L'océan à perte de vue derrière nous, avec un époustouflant coucher de soleil. Marco m'embrassait sur la tempe alors que nous enlacions chacun une de nos filles.

— Je ne t'oublie pas, tu sais. Je continue juste à avancer. Je ne sais pas ce que ça va donner avec Malik. J'aimerais que ça marche, en tous cas. Mais tu peux avoir confiance, c'est un homme bon. Même s'il est resté dans un coin de mon cœur, je t'ai aimé. Je t'aimerai toujours. Je n'attends pas ton approbation, chuchoté-je en riant, mais je suis en paix. Je crois que tu aurais voulu que je vive pleinement, c'est ce que j'essaie de faire.

Un souffle léger fait danser les rideaux, le piège à vent tinte devant la fenêtre. C'est comme un murmure qui me fredonne des paroles apaisantes, une caresse subtile qui m'encourage avec bienveillance. Je suis sereine, clairvoyante. Ce n'est pas toujours évident de s'autoriser à reprendre sa vie de femme après la perte de son conjoint. Parfois je redoute le jugement des autres ou d'aller trop vite. Cependant, ce que je ressens pour Malik et la vague de quiétude qui m'enveloppe en cet instant me confortent dans mon choix.

— Merci, soufflé-je avec tendresse.

Lentement, je me détourne pour me diriger vers la cuisine. J'ai toujours eu cette faculté à cloisonner mes pensées. Je me suis recueillie quelques instants, maintenant, je me focalise sur celui que j'attends avec impatience. La vie est ainsi faite, des pans d'histoires qui se superposent les uns aux autres, pourtant, ce qui compte est le moment présent. On l'oublie trop souvent. Je l'ai trop souvent oublié. Aujourd'hui, je suis ancrée dans cette réalité, celle qui m'offre une seconde chance.

Sur l'îlot central, j'allume l'enceinte connectée, puis lance la playlist de Nina Simone. Sa voix suave me paraît parfaite pour l'occasion, nombreuses de ses chansons sont teintées de sensualité. Je sors les lasagnes au saumon que j'ai préparées pour les mettre au four, une bouteille de vin, la salade. J'espère que ce repas conviendra. C'est étrange, cette sensation de connaître quelqu'un, mais d'avoir encore tant de choses à découvrir sur lui.

Ce mois passé à ses côtés, bien que de façon succincte, m'a charmée. Beaucoup d'incertitudes demeurent, mais je ne peux ignorer mes pulsations qui s'emballent quand je suis près de lui. Ses contradictions me rappellent qu'il est à la fois le tumulte de la tempête et le repos ressourçant dans lequel on s'abandonne. J'aime ça, il me trouble, avive la flamme en moi.

« *Après, c'est toi que je vais dévorer* ».

Une simple phrase qui m'a laissée moite de désir, les joues rosies, le bas-ventre en ébullition. Je l'ai tenu à distance sur ça aussi, sans doute car je savais déjà l'alchimie évidente. Je redoutais que ce ne soit la seule chose qui nous lie. Il ne m'en a pas tenu rigueur, n'a fait aucune réflexion à ce sujet et j'en suis rassurée. Mais aujourd'hui, j'ai soif de sa peau, de son

odeur. Mon corps le réclame tout entier. Avec lui, je veux tout, lâcher les brides, me livrer tout entière, je ne me sentirai jamais sale. Dans ses bras, je me sens femme, je me sens libre. Je me languis de lui, ma chair anticipe l'ivresse de sa chaleur.

Mon ardeur se voit récompensée quand la sonnette retentit. Un imbroglio de sensations féroces me percute, se déverse dans chaque cellule de mon être. Un premier pas vers la porte, je vibre d'effervescence. Un soupir, je frissonne. Un battement de cil, mon cœur se déchaîne. Un mètre de plus, je tremble. Mon bras s'élance, je sens son aura incandescente m'envelopper. Ma main sur la poignée, ma gorge s'assèche. J'ouvre, nos regards se télescopent. Et là, j'abdique. Devant l'émoi qui me transperce, je dépose les armes, je suis à lui.



Malik

La porte s'ouvre, d'emblée, je plonge dans un océan de fébrilité. Ses yeux me bouleversent. Elle est magnifique, vulnérable, électrisante à la fois. Quelque chose de différent émane d'elle. En cet instant, c'est comme s'il n'y avait plus aucune barrière. Juste un nous, dans cet échange muet qui nous lie avec authenticité. Nous restons ainsi à nous contempler quelques secondes qui semblent suspendues. Subjugué, je mordille ma lèvre.

— Salut, toi.

Elle me sourit, imite mon geste en plantant ses dents sur cette pulpe charnue que je meurs d'envie de croquer. À pas feutrés, je la rejoins pour attraper la fine bretelle de sa robe du bout des doigts.

— Tu es divine dans cette...

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase. Juliette empoigne le col de ma chemise, abat sa bouche sur la mienne. Je l'enlace pour répondre à sa fougue, mais elle devient plus vorace et m'attire à l'intérieur avant de refermer derrière nous. Emporté par l'élan qu'elle m'insuffle, je la plaque contre la cloison, intensifie notre baiser tandis que je fourrage sa chevelure. Je tire sur son chignon lâche, que je défais d'un geste habile. Nos mains fiévreuses se dispersent, s'aventurent le long de nos corps avides.

— Je t'ai manqué à ce point ?

— Plus encore. Mais... Malik ?

— Quoi, Blondie ?

Au lieu de me répondre, Juliette plante ses billes dans les miennes, agrippe mon poignet, qu'elle dirige vers son sein pour emplir ma paume confuse mais affamée d'elle. La sienne se superpose, quémandant que je lui prodigue une caresse plus appuyée.

— J'ai envie que tu me dévores maintenant...

Putain. Son aveu implorant fait disjoncter mon cerveau. Je m'étais imaginé cette partie du programme bien plus tard dans la soirée. Être accueilli par une Juliette si libérée, me surprend autant que ça m'embrase.

— Ça tombe bien, j'ai envie de toi comme un dingue. Tu es renversante dans cette tenue.

Je me rue sur elle pour lui offrir un baiser langoureux qui éveille encore plus mes sens. Elle gémit tandis que nos bassins se trouvent et qu'elle remonte une jambe sur ma hanche. Je me faufile sous sa robe légère afin d'empoigner sa fesse. Mes neurones vrillent lorsque je réalise qu'elle ne porte pas de sous-vêtements.

— Tu voulais me rendre fou, c'est ça ?

— Fallait pas me chauffer au téléphone, j'y ai pensé toute la journée, me taquine-t-elle d'un ton séducteur.

Sans plus de cérémonie, elle déboutonne mon jean. Sa main se glisse dans mon caleçon, le baisse avec mon froc, en même temps qu'elle exerce des va-et-vient sur mon membre tendu. Je ferme les paupières, serre les mâchoires et inspire pour essayer de garder un semblant de maîtrise. Quand

j'ose un regard sur elle, ses phalanges taquinent sa fente à travers l'étoffe blanche. C'est indécent, indécentement envoûtant. J'aime qu'elle assume son désir pour moi, je suis au comble de l'envie.

— Bordel. T'es diabolique, aujourd'hui... Je ne vais pas réussir à être tendre, tu sais ?

Juliette s'interrompt, incline son visage près de mon oreille, dont elle mordille le lobe avant de glisser sa langue dans mon cou.

— Ne le sois pas. On le sera plus tard. Vite et fort, Malik.

Elle recule, ses prunelles insolentes me mettent au défi. Ses joues sont en feu. Ses cheveux partent dans tous les sens, les lanières de sa robe ont glissé de ses épaules, lui conférant un air de sauvageonne pécheresse. Mon cœur, pauvre victime de ce tableau époustouflant, rate un battement et se remplit d'elle plus encore. Je suis foutu.

Sans ménagement, je remonte sur sa taille le tissu qui ne cache déjà plus grand-chose, la soulève pour qu'elle s'enroule autour de moi et la pénètre d'une poussée vigoureuse. Ma verge tressaute dans son antre, poussée au supplice par son humide chaleur. Son dos heurte le mur tandis que je la prends comme un forcené dans un rythme effréné. Nos hanches claquent, se repoussent et à nouveau se joignent, éperdues de l'exaltation de nos pulsions. Elle me rend coup pour coup, plante ses ongles dans mon cuir chevelu. Dans cette étreinte carnassière, elle me montre qu'elle est mon égale, celle contre qui je ne peux plus lutter.

Je colle mon front au sien alors qu'elle murmure que c'est bon, que ça ne l'a jamais été autant, qu'elle mouille pour moi et que je suis dur pour elle. Elle me griffe, je la croque. Elle halète, je suffoque. Ensemble, nous gémissons de plus en plus fort, c'est animal, mais si fusionnel. Des mots, tous plus fous, plus forts, même, les uns des autres me viennent en tête. Mais je les retiens. Pas encore, pas maintenant, me souffle ma conscience.

Quand je la sens se resserrer sur moi, je me retire. Enfiévrés, ses yeux sont incendiaires, mais je la retourne et empoigne sa croupe rebondie pour replonger en elle. Juliette me répond en accentuant sa cambrure, attrape le coton qui recouvre encore le haut de son corps, tire dessus pour libérer sa poitrine. Compulsivement, j'ouvre ma chemise et me colle contre son dos.

J'ai besoin de sentir plus de sa peau. Mes canines accrochent son épaule, une de mes mains se faufile entre ses cuisses, l'autre sur son sein.

— Tu me fais perdre la tête, putain, c'est trop bon d'être en toi.

Elle tourne son visage vers moi, son regard m'électrise, larmoyant de férocité. Son plaisir la submerge, l'enivre. Plus aucune entrave ne la retient dans ce moment de communion charnelle. Je le découvre dans la sincérité de ses prunelles orageuses qui me percutent.

— Mal'... Je... Je... Plus fort... S'il te plaît, supplie-t-elle.

Ma digue se rompt, je veux la voir se perdre avec moi pour mieux la posséder, pour lui appartenir, aussi. Mes assauts se font plus farouches, mes doigts malmènent davantage son bourgeon, elle soupire de plus belle. Au creux de sa nuque, je lui chuchote des paroles crues, des paroles tendres. Je ne sais plus, je suis étourdi d'émotions et de lascivité.

Soudain, elle se raidit. Ses jambes tremblent, mon membre emprisonné dans son intimité serrée palpite. Un râle erratique s'échappe de sa gorge, mais je poursuis ma délicieuse torture, encore et encore.

Encore, ses ongles lacèrent la peau de mon avant-bras. Encore, mon bas-ventre se contracte, mes testicules se crispent. Encore, mes oreilles bourdonnent. Encore, elle rue entre mes bras et hurle de plaisir. Une dernière fois, je marmonne une complainte incohérente, puis explose en elle, le cerveau ravagé par les affres de notre jouissance. Je vois trouble, l'air me manque.

Ensemble nous nous écroulons au sol.

Il me faut quelques secondes pour retrouver mon souffle et mes esprits. Ma beauté gît contre moi, la respiration encore courte, les yeux fermés. On a l'air d'un joyeux bazar, à moitié vêtus, en vrac, en sueur. Mais je m'en fous, parce que c'est nous, parce que c'est elle. Je tends ma main pour caresser ses cheveux et dégager son doux visage, si serein, maintenant. Mon pouce effleure ses lèvres, ses paupières frémissent. Quand elle les ouvre, son âme se lie à la mienne. Ce que j'y lis est si puissant que mon palpitant s'emballe à nouveau. Juliette sourit, vient se lover dans mes bras.

— C'était... La vache... avoue-t-elle avec timidité.

— Ouais... Je crois que tu as un sens très développé de l'accueil.

Elle rit en nichant son nez dans mon cou, puis un silence apaisant nous enveloppe. Dans ce calme retrouvé, je réalise à peine qu'il y a un fond de musique. Je reconnais la voix de Nina Simone, *I Put a Spell on You*¹³. La chanson fait écho à ce que je ressens, je suis sous son charme. Elle m'a définitivement envoûté.

OceanofPDF.com



Juliette

Le sourire ne me quitte plus, je suis dans le salon, occupée à ramasser quelques affaires qui traînent. Nous arrivons au bout de la semaine et, finalement, Malik est resté partager mon lit toutes les nuits. Mes joues s'échauffent aux souvenirs de ces instants passés à deux. Tout sonne à nouveau comme une évidence. Je ne compte plus le nombre de fous rires ni de confessions que nous avons vécus ces derniers jours. Mais je n'ignore pas que cette savoureuse routine demeure provisoire, les petites rentrent bientôt. Cependant, notre relation semble désormais lancée, cimentée par l'alchimie qui s'est instaurée durant cette parenthèse.

Bien sûr, il y a eu quelques accrocs, nous avons deux forts tempéraments et nous ne sommes pas toujours d'accord sur tout. Je suis une vraie tête de mule, Malik est un homme fier. Ce combo électrique peut donner lieu à de belles joutes verbales. Nous adorons ça, jeunes, déjà, c'était ce qui nous définissait. La fougue nous sied mieux que la fadeur d'une histoire sans relief.

Après notre séquence torride contre le mur, le premier soir, je lui ai fait visiter la maison. J'appréhendais sa réaction devant la photo posée sur la console. Il l'a observée quelques secondes en serrant les mâchoires puis s'en est détourné, l'air de rien. J'ai eu l'impression qu'il accusait le coup pour mieux l'encaisser. Malgré ce moment de flottement, il s'est ensuite

intégré à mon petit cocon. Je suppose que nous finirons par en parler, je sais qu'il se retient de poser des questions.

Un autre événement me met du baume au cœur. Ce samedi Maxime rentrera enfin parmi nous. Ma mère m'a appelée, des trémolos plein la voix, pour me dire que ses prières avaient enfin été exaucées. Elle souhaite aussi m'inviter à dîner la semaine prochaine, c'est sa façon de faire un pas conciliant vers moi. Je crois que mon frangin a œuvré pour moi, comme il me l'avait promis. Ainsi, j'organise une petite soirée demain, à la fois pour accueillir mon frère, mais aussi pour partager un moment avec nos amis respectifs.

Peu à peu, je perçois le voile des tourments se dissiper sur ma route. Cette impression d'étouffement qui m'a longtemps oppressée se dissipe. Je me sens plus légère, comme si la chance était en train de tourner en ma faveur. Je ne sais comment l'expliquer, mais j'ai la sensation que retrouver Malik insuffle un ordre nouveau dans ma destinée.

Je sursaute, soudain sortie de mes pensées par le téléphone fixe qui sonne. Je m'avance vers la console, la respiration tenaillée d'appréhension. Toujours ce numéro masqué, la seule ombre dans cette insouciance retrouvée. Cependant, je me contente de scruter l'appareil jusqu'à ce que le silence revienne. Consciente que si je décrochais, je serais de nouveau confrontée à un silence perturbant. C'est devenu récurrent. Ce petit jeu déplaisant s'est déjà produit à deux reprises cette semaine, en présence de Malik. Depuis que ces appels se produisent, une sorte de malaise me colle à la peau. Aussi, sur ses conseils, je suis retournée au commissariat voir l'agent qui avait reçu la plainte pour ma voiture. Toutefois, la procédure pour retracer un appel masqué s'avère longue et fastidieuse, de surcroît, mon cas est loin d'être isolé.

Dépitée de me sentir impuissante face à cette situation, je secoue la tête avant de retourner à mes occupations. Pour ce soir, je nous ai réservé une petite soirée cocooning, devant un vieux film. Malik risque de rentrer tard, il a une réunion pour son projet en cours. Il se démène pour obtenir ce contrat au budget mirobolant qui représente une opportunité d'avancement dans sa carrière. Je suis fière de lui, c'est une bête de travail, bien que cette

qualité le rende parfois arrogant. Si j'étais sa secrétaire, je crois que j'aurais une poupée Vaudou à son effigie au fond d'un tiroir.

Impatiente qu'il arrive, je prépare un plateau d'apéritifs dans la cuisine en même temps que je me dandine sur *Dance Monkey*¹⁴ qui sort de mon enceinte. Dans mon débardeur et mon short, je chante à m'en époumoner. Je ferme les yeux pour mieux m'imprégner de la musique, les bras en l'air, j'improvise une petite chorégraphie. C'est libérateur. Je tourne sur moi-même, ondule des hanches. Lorsque je jette un regard en arrière pour mieux me diriger, je suis percutée par deux billes ambrées qui pétillent d'espièglerie.

Malik est appuyé contre l'angle du mur, les mains dans les poches de son costume beige qui lui va à merveille, et se retient de rire.

— Je crois que mes oreilles saignent. Mais la choré, j'avoue, c'est le meilleur moment de ma journée...

Je sens le feu me monter aux joues, mais bien vite, je glousse, plutôt amusée d'être prise sur le fait de ce moment ridicule. Mon spectateur m'imité, la tendresse au bord des cils, avant de venir me rejoindre pour me donner un baiser. Quand je quitte ses lèvres, je note ses cernes et ses traits tirés.

— Dure journée ?

— On peut dire ça, ouais...

— Tu veux en parler ?

— Non, je merde juste sur ma stratégie de management et mes estimations. Je reprendrai ça lundi, là j'ai juste envie de profiter de toi, me glisse-t-il en embrassant le bout de mon nez.

Sa voix est lasse, je perçois qu'il a besoin de se détendre, sans doute encore préoccupé par ces complications au bureau. Pour être franche, je ne suis pas certaine de comprendre toutes les finesses de son métier, si loin de mon domaine de compétences. Mais le sentir tracassé me chamboule, je sais à quel point il peut être perfectionniste et se mettre une énorme pression.

Je n'ai pas encore trouvé le mot exact pour le qualifier. Mon homme ? Mon mec ? Aucun ne me semble juste. C'est lui. Juste lui. C'est sans doute

précoce, mais je l'ai dans la peau. J'ai succombé sur ce terrain de foot, des années auparavant. Mon cœur l'a reconnu, ce jour-là. Aujourd'hui encore, je veux tout, ses instants de grâce, ses fêlures, même ce qu'il cache de plus laid. Ce soir, c'est mon amant tourmenté qui me fait face. Celui qui doute, mais grince des dents pour ne pas fléchir. Je veux être le baume réconfortant qui le rend fort alors qu'il est vulnérable, à nu, devant moi.

— Ça te dit un petit verre avec moi, dans un bon bain moussant ? C'est ma recette secrète pour venir à bout des mauvaises journées.

Malik sourit, caresse ma joue avec tendresse et dévie son pouce sur ma bouche.

— Seulement si tu promets de ne pas chanter, me taquine-t-il, mais ce serait parfait, je n'ai jamais fait ça.

J'ai peut-être surestimé la capacité d'accueil de ma baignoire. Je suis allongée sur Malik, dos à lui, entre ses jambes, qu'il doit mettre sur les rebords pour avoir assez de place. J'oublie parfois qu'il ne fait pas loin d'un mètre quatre-vingt-dix et que, moi-même, avec mon mètre soixante-seize, je suis une grande gigue. Mais nous sommes bien, collés l'un contre l'autre dans la moiteur de la salle de bains. Nous discutons de tout et de rien tandis que sa main trace des arabesques de l'arrondi de mes épaules jusqu'à mon ventre.

— Mal' ? Je me demandais, tu serais d'accord pour rencontrer mes filles ? Je veux dire, on pourrait juste leur dire que tu es un ami dans un premier temps et se voir pour des trucs ludiques, histoire qu'elles s'habituent à toi.

Ses phalanges s'immobilisent. L'instant reste suspendu quelques secondes dans le silence.

— Tu penses que c'est le bon moment ?

— Je n'ai plus envie de te tenir à distance. Pas après ces derniers jours... Ce n'est pas comme si on se connaissait seulement depuis quelques semaines. J'ai confiance en toi, tu sais ?

J'ai un pincement au cœur. J'espérais qu'il dirait oui. Mais au lieu de cela, je le sens se crispier avec le cerveau qui tourne à plein régime.

Soudain, sa poitrine se soulève et il soupire.

— J'ai peur de ne pas être à la hauteur, Juliette.

— Pour qui ? Pour elles ou pour moi ?

Je perçois son pied s'agiter avec nervosité. Un instant de battement, suivi d'une profonde inspiration lui sont nécessaires avant qu'il ne réponde.

— C'était quel genre d'homme, leur père ?

Mes épaules se tendent. Il fallait bien que cette discussion arrive un jour. L'ombre de Marco pèse sur lui, comment pourrait-il en être autrement ? Je comprends que ma réponse aura un impact sur la façon dont il pourrait envisager les choses. Aussi, je crains de ne pas trouver les paroles justes pour le rassurer. C'est une certitude, Malik va se comparer à lui, juger sur le papier s'il peut tenir la concurrence. Mais il n'a pas compris que, pour moi, ce n'est pas ce qui importe.

— Marco était un homme simple. Pudique, tendre, un peu tête brûlée, aussi. Un infographiste, fana de moto et d'adrénaline. Un papa investi, notre famille était sa priorité... C'est difficile de définir quelqu'un comme ça.

Je l'entends déglutir derrière moi, se racler la gorge. Moi, je n'en mène pas large, j'aimerais plonger dans sa caboche pour comprendre ses doutes, pouvoir lui montrer que, malgré mon passé, il reste une évidence.

— Pourquoi lui ? Enfin, je veux dire, pourquoi tu l'as aimé ? Tu dois sûrement l'aimer encore, je comprends, mais qu'est-ce qu'il avait de spécial à tes yeux ?

Lentement, je me retourne, de l'eau ruisselle sur le carrelage, mais je m'en fiche. On peut bien inonder le sol, tant que ce n'est pas lui qui sombre, le reste n'a pas d'importance. Je veux lui faire face quand je lui répondrai. Avec maladresse, je m'assois à califourchon sur ses hanches, puis le scrute. Qu'il est beau quand il se livre, le regard troublé. Si vrai, dans ses failles qu'il m'expose sans détour.

— Il a su voir en moi quand je ne savais plus qui j'étais. Mais surtout, il a accepté que tu restes dans mon cœur. Il a continué d'avancer à mes côtés, alors qu'une partie de moi t'appartenait toujours.

Je lui confie ces mots avec émotion, mes doigts glissés dans ses cheveux humides. Je ne les dis pas pour le rassurer, c'est la vérité. Un bref instant, il ferme les yeux, cale sa tête contre ma main, à la recherche d'une caresse appuyée.

— C'est comme ça que je suis tombée amoureuse de lui. Parce que je pouvais t'aimer dans mes souvenirs, alors que c'est avec lui que je grandissais. Ensuite, le temps a glissé et la vie a fait son office... Tout simplement.

Malik fronce les sourcils, il m'observe, perplexe, et hésite à répondre, avant de se lancer.

— Tout simplement ? Je suis flatté de savoir que même avec Marco, tu ne m'as pas oublié... Mais à t'écouter, c'était juste facile d'être avec lui, alors que nous deux... On s'est détruits, sans même le vouloir.

— Ne fais pas ça, le coupé-je avec véhémence, ne compare pas. Parce que c'était tout sauf facile. Il est arrivé cinq ans après toi. Quand je jonglais de mec en mec pour essayer de retrouver ce que j'avais perdu, en faisant semblant d'être une autre. Lui m'a vue à travers cette façade... J'ai pu m'aimer à nouveau.

— Putain, lance-t-il, c'était un mec bien, quoi... Je vais passer pour un connard, mais j'assume. En gros il t'a donné tout ce que je t'ai fait perdre, c'est ça ?

Cette conversation arpente un terrain que je ne maîtrise pas. Ses doutes l'envahissent au point qu'il n'entend pas ce qui compte le plus. Mais je ne me démonte pas, je refuse de le laisser nous faire du mal.

— Quelle est ta question, en fait ? Je croyais qu'on avait établi que notre passé était derrière nous et en aucun cas de notre faute... Parce que, pour recentrer le débat, Marco est mort et c'est à toi que je propose de faire un pas en avant. Tu te bats contre des choses qui ne sont pas tangibles.

— Mais justement, ma vraie putain de question est là ! Je baisse les armes parce que je suis fou de toi, Juliette. Tu n'imagines pas à quel point, m'assène-t-il d'un regard ébranlé, comment je tiens la comparaison, avec tout ce que Marco t'a donné ? Quelle place je peux avoir, après lui ?

— La tienne, Malik. Celle que tu voudras prendre... Il n'y a rien à comparer. Je suis toute à toi.

Mon cœur bat fort, encore emporté par la puissance de ses doutes et des sentiments qu'il m'expose sans artifice. Cependant, je perçois mon aveu le radoucir à travers le sourire qu'il esquisse. Malik plonge ses prunelles émues dans les miennes. Ensuite, il glisse une de mes mèches entre ses doigts, m'enlace et cale sa tête sur ma poitrine, pour écouter mon cœur. Il le faisait déjà quand nous apprenions à nous aimer.

— T'es qu'un crétin quand tu te poses les mauvaises questions.

— Ouais, mais je suis ton crétin, plaisante-t-il, d'ailleurs j'en ai une autre qui me démange. Il y en a eu beaucoup, des mecs ?

— Crois-moi, tu ne veux pas connaître la réponse... Pas plus que je ne souhaite connaître le nombre de tes conquêtes.

Il se redresse et me sonde, les paupières plissées. Je le sens hésiter, avant qu'il ne soupire.

— Tu as raison, en fait je ne veux pas savoir. Je... Je suis désolé pour toutes ces incertitudes... J'ai peur de te perdre, Juliette. De ne pas...

Je l'interromps de mon index posé sur ses lèvres. Les miennes glissent jusqu'à son oreille pour le rassurer.

— Je viens seulement de te retrouver, murmuré-je, je n'ai pas l'intention de te laisser filer.

À ces mots, son étreinte se resserre autour de moi. Toutefois, je sais qu'il m'en faudra plus pour le convaincre qu'il m'est essentiel. Ce qu'il me confirme dans l'instant lorsqu'il lève un regard inquiet sur moi.

— Et si elles ne m'aimaient pas ?

Mes sourcils se froncent d'abord d'incompréhension, puis je comprends qu'il fait référence à mes filles. Sa question me touche, elle est si légitime. Elle signifie aussi qu'il se projette, malgré ses craintes.

— Ce sera sans doute un peu difficile au départ. Surtout pour Lou, qui est très sensible, elle se laisse parfois emporter par ses émotions. Bizarrement, Ninon assimile certains trucs avec plus de facilité. Mais on va y aller en douceur, je suis certaine qu'elles t'aimeront.

— Comment tu peux en être sûre ?

— Elles t'aimeront... Comme leur maman.

Un immense sourire illumine son visage, ses yeux brillent d'une émotion à peine contenue. Moi, je défaille sous l'intensité de ce regard enfiévré qui me transmet ce qu'il ne dit pas.

— Montre-moi, mon ange...

Et dans la moiteur de cette salle de bains, c'est ce que je m'applique à lui prouver du plus profond de mon âme.

OceanofPDF.com



Malik

— Tiens, Malik, à la tienne, mec !

Je lève mon verre et trinque avec mes potes. Guillaume nous a dégotté un bon petit écossais, Single Malt, que je m'empresse de goûter.

— À la vôtre, les gars !

C'est bon de relâcher la pression. Cette petite fête chez Juliette est vraiment la bienvenue. Surtout qu'hier, je suis un peu parti en vrille. Réaliser que je n'avais pas assez peaufiné mon travail, sur un dossier aussi important, a été un dur rappel à l'ordre. Je ne me plante jamais. Jamais. C'était une première et la pilule est plutôt passée de travers.

Quand je me suis rendu compte que je n'avais pas les bons chiffres des estimations étudiées, je n'en ai rien montré, mais je me suis fissuré en pleine réunion. Un faux pas intolérable devant mes collaborateurs, une erreur de débutant. Tout ça parce que je n'ai pas pensé à vérifier les données transmises par cette incapable de Cassandra. Au lieu de ne laisser aucune place au hasard, j'ai passé ma semaine à compter les heures qui me séparaient de Juliette. Chaque jour plus pressé que le précédent de la retrouver le soir. Nos étreintes et nos moments de complicité l'ont emporté sur mes check-lists habituelles.

Je ne regrette rien, mais cet ordre nouveau ébranle mes certitudes. Jusqu'alors, mon univers personnel n'interférait pas dans mon domaine professionnel. Je touche du doigt qu'il va me falloir opérer quelques ajustements pour vivre ma relation, tout en restant irréprochable au travail. Cet état de fait était déjà un énorme bouleversement, mais il a fallu que le soir même, Juliette me parle de rencontrer ses filles. C'était trop pour mon self-control, j'ai flippé.

Avec elle, je sors de ma zone de confort. Elle me pousse à me dépasser, sans même s'en rendre compte, à baisser les armes, aussi. Je ne suis plus Malik l'acharné de réussite, je suis juste Malik, l'homme qui a encore tant à découvrir, le novice. Juliette, elle, connaît déjà l'investissement d'une longue relation, élève ses enfants, alors que moi, c'est un terrain que je ne maîtrise pas.

Est-ce que je me sens acculé ? C'est au-delà de ça. Je me chie littéralement dessus. Je sais que notre avenir découlera du regard que ses fillettes porteront sur moi. Je n'avais pas envisagé que deux petites créatures à couettes puissent paraître si impressionnantes. Mais je ne peux pas reculer, car même si nous y allons en douceur, c'est important pour Juliette, et Juliette est importante pour moi. Elle n'est plus seule désormais, elle est un tout à prendre en considération. Un tout que j'aimerais chérir et auquel j'espère appartenir sur du long terme.

C'est difficile à admettre, mais j'ai la sensation de le devoir aussi à ce Marco. En mon for intérieur, j'ai beau avoir peur de ne pas tenir la comparaison, j'ai compris que c'était un homme bon. J'ai découvert avec émotion qu'auprès de lui, elle avait pu préserver ma place dans son cœur. Ce n'est pas rien et m'a empêché de basculer dans l'oubli. Je lui dois d'en faire autant, ainsi qu'à leurs enfants, désormais orphelines de père.

Si Juliette s'est montrée rassurante, je crois que je ne serais serein que lorsque le temps aura fait son office. Toutefois, ses sentiments avoués hier, à demi-mot, m'ont redonné confiance.

À la dérobée, je jette un coup d'œil dans sa direction. Debout au milieu de la terrasse, c'est la troisième fois qu'elle renverse sa boisson depuis le début de la soirée.

— Désolée !

— Pas possible d’être aussi maladroite, lui balance Marie qui a bondi en arrière, je te jure, Juliette, je n’ai jamais vu ça !

Comme un idiot, je souris, parce que même ce petit défaut me plaît. Il lui donne un côté gauche à la fois touchant et amusant. J’ignore toujours à quoi m’attendre avec elle et ne manque jamais de la chambrer à ce sujet. Ce soir, elle est nerveuse, son petit frère n’est pas encore arrivé, elle commence à s’impatier. J’ai remarqué que le stress a tendance à la rendre encore plus malhabile que d’ordinaire.

— T’es mort, Mal’. Si tu voyais ta tête, elle t’a retourné le cerveau, ta jolie blonde.

Je hausse un sourcil vers Gaspard. À quoi bon nier ? La vérité, c’est qu’il y a des choses qui s’expliquent et d’autres qui défient les lois de la logique pour s’imposer à nous. Ce que je ressens appartient à la deuxième catégorie. Juliette est une part de moi. C’est aussi simple que ça.

— Tu peux parler. T’es pas mieux avec Marie.

— Je sais. J’assume. Je suis carrément dingue de cette fille.

Le visage de mon pote s’illumine alors qu’il pivote pour couler un regard amoureux sur la petite brune.

— Putain... De vraies gonzesses avec vos sourires à la con, à baver devant vos meufs. C’est pas près de m’arriver, moi je vous le dis.

Guillaume joue le type blasé, mais je sais que sous sa carapace de coureur de jupons se cache un mec sensible, bien plus tendre que ce qu’il laisse entrevoir. Quand il est avec son gosse, c’est un vrai papa poule.

— Elle est mignonne, Élodie... C’est le genre coincée ou elle est plutôt open pour un truc sans prise de tête ? s’enquiert-il avant de lorgner dans sa direction.

— Je n’en sais absolument rien. Tente ta chance, tu verras bien.

J’ai à peine fini de lui répondre qu’il se lève déjà pour la rejoindre et entamer la discussion.

— Il va se faire jeter.

— Ouais, plaisanté-je, je suis content d’être aux premières loges pour voir ça !

Je m’adosse à mon siège, le poing tendu vers Gaspard, qui m’imite pour venir cogner le mien. Ce que nous avons omis de préciser à Guillaume, c’est que Marie et Juliette nous ont demandé de veiller à ce qu’il ne tente rien avec leur amie. A priori, c’est la plus farouche des trois. Quand elles ont compris quel genre de gars était le kiné, elles en ont déduit qu’il était tout ce qu’Élodie déteste chez un homme. Est-ce que nous sommes des enfoirés ? Assurément. Mais entre nous, c’est de bonne guerre.

D’ailleurs, quand nous le voyons se pencher vers elle pour lui murmurer, sans nul doute, un compliment obscène de son cru, nous sommes aux aguets.

— Je parie sur cinq minutes. Une bonne bouteille en jeu, me glisse Gaspard.

— Tu rigoles ? C’est déjà trop. Vendu.

Et ça ne loupe pas. L’instant suivant, la plantureuse victime aux cheveux châtons se redresse, outrée. En moins de temps qu’il n’en faut pour que Guillaume comprenne son erreur, elle lui balance son cocktail à la figure. Médusé par cette réaction, il s’essuie le visage avant d’écarter les yeux.

— Non, mais j’hallucine ! T’es qu’un gros porc dégueulasse ! Ne t’avise plus de m’approcher ou je te castré !

Abasourdies par cette scène, nos petites amies viennent l’entourer pour comprendre de quoi il en retourne. Élodie vocifère, puis pivote vers lui, le regard rageur et le doigt pointé en avant.

— Tu peux te la carrer où je pense ta langue magique, abruti !

Gaspard et moi explosons de rire. Mais quand nos copines respectives se tournent vers nous avec des mines de tueuses, comme un seul homme, nous levons les mains en l’air en signe de reddition.

— On dira qu’on l’avait prévenu mais qu’il n’en a fait qu’à sa tête. Mec, je ne sais pas toi, mais moi, Marie va piquer une crise.

J’opine du chef alors que je souffle un baiser en guise d’excuse vers Juliette, qui fulmine, les mains sur les hanches. Dépité, Guillaume revient

vers nous pour s'affaler sur une chaise, les cheveux dégoulinants et la chemise imprégnée d'alcool. Il empeste la vinasse. En voyant les épaules de Gaspard tressauter, je me bidonne, hilare, et repars de plus belle.

— Vos gueules, crache le blond, vexé.

Le grincement du portail attire mon attention. Deux silhouettes pénètrent l'obscurité du jardin. L'éclairage automatique s'enclenche et je distingue un faciès familier à mes souvenirs d'adolescent, devenu celui d'un adulte, à présent. C'est fou ce qu'il ressemble à sa sœur. Il est accompagné d'une magnifique femme noire, aux cheveux courts, qui se tient en retrait.

— Max !

Juliette court vers lui, se jette dans ses bras et semble le serrer de toutes ses forces. Le temps s'interrompt sur ce moment de retrouvailles intenses, chacun ému de voir les deux Gimenez enfin réunis. J'entends Blondie pleurer de joie et avouer combien il lui a manqué. Combien elle est heureuse de retrouver son frangin avec sa sale tête de petit con, beau comme un dieu. Maxime l'embrasse sur le front et lui caresse le dos avec tendresse.

— Toi aussi, tu m'as manqué, murmure-t-il en se redressant. Juliette, je te présente une amie qui bossait avec moi, au dispensaire. Nilaja, approche, ma jolie.

La jeune femme s'exécute et arbore un immense sourire d'emblée amical, accueillie, elle aussi, par une Juliette chaleureuse. À côté de moi, Guillaume s'est raidi, la bouche béante, le souffle coupé. Il paraît subjugué par l'invitée de Maxime, dont il détaille l'allure élancée de ses billes fébriles. Soudain, il rougit, porte sa main à son front avec nervosité. Nilaja vient de poser ses obsidiennes sur lui, mais se détourne aussitôt. Comme moi, Gaspard le scrute avec un sourcil relevé, stupéfait de le voir si décontenancé, mais agrippe sa nuque avec autorité.

— Guich, le sermonne-t-il, arrête de baver. Pour une fois, s'il te plaît, réfléchis avec ton cerveau. Je crois que tu en as assez fait pour ce soir.

— Oh ça va, je sais me tenir. De toute façon, avec la touche que je me paie...

Je ris devant sa bougonnerie, mais déjà tout le monde s'avance pour saluer les nouveaux arrivants. Un peu plus loin, je distingue Élodie marquer un temps d'arrêt avant de se présenter face à Maxime. Il se gratte la nuque, comme s'il était gêné, mais ses yeux pétillent de malice.

— T'as pas changé, la Dod... C'est bon de te revoir.

— Salut, crapule. Toi, si. Quelle allure, monsieur le toubib !

Tous les deux rient avant de s'enlacer et de s'envoyer quelques vannes. Quand vient mon tour, Juliette me rejoint et se blottit contre moi.

— Tu te souviens de Malik ?

Son frangin me tend la main, son regard rivé au mien. Il me jauge, empreint de l'assurance d'un mec devenu assez solide pour défendre les intérêts de sa grande sœur. J'aime ce que je vois. C'est le message que j'ai envoyé aux futurs maris de mes frangines quand elles me les ont présentés. Je réponds à son geste avec une fermeté fraternelle qui lui assure que je ne suis pas là pour jouer. Un sourire sincère illumine son visage tandis qu'il me tapote le bras en gage de confiance.



Il n'est pas loin de minuit, la soirée bat son plein. Nous sommes tous quelque peu éméchés, sauf Nilaja, qui ne boit pas d'alcool. Elle danse avec les filles qui braillent sur des chansons ringardes. De notre côté, nous restons entre mecs et parlons sport, tout en nous moquant des voix nasillardes qui mettent nos tympanes à rude épreuve.

— Faut qu'elles arrêtent, j'en peux plus. *Résiste* de France Gall, sérieux ? Gass', mets-leur du bon son, ou alors on les noie, la plage n'est pas loin... Je dis ça, je dis rien.

Gaspard pivote vers moi avec un sourire espiègle. Il harponne Guillaume par l'épaule, bien plus présentable avec un de mes tee-shirts, et avale son verre cul sec.

— Pour une fois que tu dis un truc sensé, Guich. On arrête le carnage et on les fout à l'eau ?

— Je vous préviens, Nila ne sait pas nager, donc avec elle, vous oubliez. Par contre, je valide l'idée, intervient Maxime, amusé.

— On te laisse t'occuper d'elle, alors. Vous, vous gérez vos meufs. Moi, j'ai un compte à régler avec la folle du cocktail.

Guillaume et moi sommes très différents, mais il y a quelque chose que nous avons en commun, c'est notre fierté. À coup sûr, il a mérité la réaction d'Élodie, mais ça ne l'empêchera pas de lui faire boire la tasse et d'en tirer un plaisir certain.

Nous nous mettons d'accord sur la stratégie à adopter et, bientôt, les cris de nos proies, amusés pour Juliette et Marie, mais colériques pour Élodie, résonnent dans le jardin. Alors que Maxime et Nilaja ouvrent la marche pour pousser le portail, nous nous élançons tous les trois vers la plage en tentant de maîtriser les charges gesticulantes sur nos épaules.

Pour ma part, je m'amuse comme il y a longtemps que ça ne m'était plus arrivé. Mes plus vieux amis, la femme qui occupe chacune de mes pensées, une ambiance bon enfant. Peu à peu, la vie me ramène à plus de simplicité, elle révèle une part plus authentique de ma personnalité que j'avais oubliée.

Tordues de rire, les filles tapent respectivement sur nos fesses, sauf Élodie qui beugle à l'assassin et promet au kiné les pires sévices. Ce qui ne décourage pas Guillaume, premier à atteindre le rivage.

— Alors, ma belle, tu sais ce qu'on dit sur l'arroseur arrosé ? On fait moins la maligne, maintenant, ironise-t-il.

— Enlève tes mains ! Je te jure que si tu ne me lâches pas de suite...

Un plouf sonore coupe court aux menaces de la furie au moment où Gaspard et moi balançons à notre tour nos captives dans les vagues. Je plonge pour rejoindre Juliette, qui émerge pour balayer ses cheveux en arrière et s'essuyer les yeux. La lune est pleine, le ciel s'est paré de centaines d'étoiles, les flots scintillent d'une douce luminosité. Pourtant, je ne vois qu'elle. Elle seule m'anime. Le reste est là, en suspens.

Lentement, elle vient se hisser dans mes bras, ses jambes nouées autour de ma taille. Ses lèvres se posent sur les miennes dans un baiser chaste, mais d'une tendresse infinie. Nos corps enlacés, bercés par le ressac, nous nous contentons de la présence de l'autre. Nos regards se trouvent pour ne plus se lâcher. Les mots sont superflus, c'est un aveu silencieux que nous échangeons tous les deux. Pas de promesse, pas de déclaration, juste la prise de conscience d'un nous plein d'espoir.

Peu à peu, notre entourage se rappelle à nous. Une voix suave s'élève dans la nuit, une voix d'un autre temps qui interpelle l'univers. Je ne sais pas ce que chante Nilaja dans ce dialecte africain, mais c'est comme si j'en comprenais le sens mystique, sans même le percevoir. Une ode mêlée de tristesse, d'espoir.

Elle se tient droite, les pieds à fleur d'écume, les bras ouverts. Maxime, lui, contemple les cieux, allongé par terre. Tous deux ont l'air encore à mi-chemin entre ici et un ailleurs qu'ils ont du mal à quitter. Je les observe, sans pouvoir m'empêcher de me demander ce qu'ils ont laissé derrière eux. Cette nostalgie a-t-elle la même teneur que celle qui me guidait quelques mois plus tôt ? Tout ceci me paraît si lointain, désormais.

— Putain, ce qu'elle est belle...

— Rêve pas, Cro-Magnon, t'as aucune chance.

— Bon, écoute, Xena la guerrière, je suis désolé pour tout à l'heure, j'avoue, j'ai dépassé les bornes. C'est bon, on peut enterrer la hache de guerre maintenant ?

Juliette glousse avant de frissonner. J'en zappe les règlements de comptes de nos amis pour la ramener sur la plage tant elle paraît frigorifiée. Nous sommes partis comme des sauvages et nous n'avons même pas pris de serviettes pour nous essuyer. Bien vite, toute la troupe est réunie sur le sable et nous remontons ensuite le petit sentier qui mène à son lotissement.

Nous sommes tous regroupés dans un recoin au fond du jardin pour nous rincer les pieds avec le tuyau d'arrosage, chahutant comme des gamins qui veulent prolonger cet instant d'insouciance. Soudain, un crissement de pneus déchire la nuit, suivi du fracas détonnant d'éclats de verre. Un souffle

crépitant rugit. Mon sang se glace alors qu'une gerbe de flammes embrase la terrasse.

Des vapeurs d'essence. Des cris. Une odeur âcre. La fournaise. Des ombres et l'éblouissement mêlés. De la fumée. La peur. En quelques secondes, mon instinct reprend le dessus. Je me retourne pour vérifier que personne n'est blessé. Juliette hurle à son frère de prendre l'extincteur dans le petit cabanon. Gass' la tire par le bras pour la diriger vers l'intérieur avec les autres filles, sidérées. Avec rapidité et dextérité, Maxime dirige la lance vers l'incendie, qui agonise dans un nuage sifflant.

Sans même y penser, mes jambes me propulsent sur le parking, accompagné par Guillaume, qui a eu le même réflexe que moi. J'ai à peine le temps d'y parvenir, essoufflé, qu'une fourgonnette bleue passe le dernier virage du quartier pour s'enfuir à toute vitesse.

OceanofPDF.com



Juliette

Vérifier que ma porte et chaque fenêtre sont fermées. Observer les alentours avant de rentrer chez moi. Signaler tout événement inhabituel, même anodin. Ne pas répondre au téléphone quand l'appel est masqué. Regarder par-dessus mon épaule ou dans le rétroviseur à intervalles réguliers. Ne jamais quitter les enfants des yeux. Changer d'itinéraire fréquemment. Toujours avoir ma bombe lacrymo à portée de main. Avoir l'air sereine. Ne pas paniquer.

Une semaine que cette nouvelle routine s'est installée. Une semaine que les flics ont débarqué chez moi pour confirmer ce que nous savions déjà : quelqu'un a lancé un cocktail Molotov sur ma maison. Je ne m'en remets pas. J'oscille en permanence entre différents états. De la sidération à la méfiance, en passant par le déni et la peur, jusqu'au sentiment d'injustice et d'incompréhension. Depuis, je vis en vase clos. Pourtant, je suis convaincue que ce n'est pas la meilleure solution et commence à saturer, sous le joug de cette situation oppressante.

Toutefois, l'émotion qui prédomine reste la rage. Je brûle d'une colère pulsatile qui me martèle le crâne chaque fois que je ne parviens pas à répondre à la plus évidente des questions : qui ? Qui a osé ébranler mon havre de paix et instiller un parfum d'inquiétude dans mon quotidien ? Qui fissure les murs protecteurs de la maison qui voit grandir mes filles ? Et

surtout, pourquoi ? Je ne parviens pas à ordonner mes idées confuses pour y voir plus clair. Au plus profond de moi, quelque chose s'agite, guidé par l'obsédante sensation de louper un détail.

Le commissariat prend l'affaire au sérieux. Il faut dire qu'entre le saccage de ma voiture, les commentaires sur le site, les appels anonymes et cette attaque violente, on ne peut plus parler d'événements isolés. La police patrouille chaque jour dans le quartier, les voisins ont été interrogés. Si certains ont vu une fourgonnette bleue à plusieurs reprises, personne n'a pensé à relever la plaque d'immatriculation.

Le seul avantage réside dans le fait que la procédure pour identifier le numéro masqué est devenue prioritaire. D'après l'officier chargé du dossier, nous devrions bientôt en connaître la conclusion. Selon lui, je dois chercher dans mon entourage une personne qui pourrait avoir des griefs contre moi : querelle de voisinage, amants éconduits ou encore concurrence professionnelle. J'ai beau me creuser les méninges, rien ne me vient.

Depuis le retour des filles, je ne suis jamais seule chez moi. Presque tous les soirs, Malik s'invite à dîner, présenté comme un vieil ami du lycée retrouvé sur la plage. Ensuite, avec discrétion, il se glisse sous mes draps pour n'en repartir qu'au petit matin. Quand ce n'est pas lui, c'est Maxime qui prend le relais et dort sur le canapé.

Parfois, je les ai tous les deux au moment du repas, à mon grand désarroi. Mettez deux mecs un peu obsessionnels, une demoiselle en détresse ainsi que d'adorables fillettes sous le même toit, vous obtiendrez deux mâles alphas ridicules qui se prennent pour des gardes du corps. Si je comprends que ça part d'un bon sentiment, je trouve toutefois qu'ils ajoutent du stress à une situation déjà oppressante. Ce soir encore, alors que mes princesses jouent dans leur chambre, je dois supporter leur excès de zèle.

— C'est bon, j'ai vérifié dans le quartier. T'as pensé aux fenêtres, Malik ?

— Ouais, tout est bon, dehors aussi, rajoute ce dernier en lorgnant à travers le rideau.

Je me pince l'arête du nez et soupire. J'ai l'impression d'étouffer. Plus que tout, je crains que cet état de vigilance exacerbé ne finisse par entamer l'insouciance de mes enfants. Jusqu'à présent, j'ai réussi à les en préserver, bien qu'à force, elles commencent à se poser des questions. Et je dois avant tout veiller à leur bien-être. Excédée, je n'y tiens plus et m'avance au milieu du salon pour les interpeller.

— Stop. Ça suffit. Sur le canapé, tous les deux, leur ordonné-je.

Intrigué, Maxime m'observe, les bras croisés tandis que Malik fronce les sourcils, perplexe. Cependant, je tiens bon, dans une posture affirmée, et leur pointe le sofa. De concert, ils finissent par s'exécuter malgré leur air réprobateur.

— Écoutez, je vous remercie de tout ce que vous faites, mais c'est trop. Je suis d'accord pour être prudente, toutefois, ça prend des proportions qui me dépassent. Je ne veux pas stresser Lou, et encore moins Ninon, avec toutes ces précautions inutiles.

Avec une moue contrariée, Malik se redresse, puis ouvre la bouche, prêt à intervenir. Néanmoins, je relève ma main avec fermeté pour qu'il comprenne que je suis loin d'en avoir terminé.

— Je refuse de céder à la panique. Ça fait une semaine qu'en dehors du travail, je ne sors pas. Les petites passent leur journée chez leur grand-mère au lieu d'aller au centre aéré, alors que Ninon s'est donné beaucoup de mal pour y trouver sa routine...

Devant eux je m'agite et fais les cent pas, à grand renfort de gestes qui appuient chacune de mes paroles.

— Ça ne peut plus durer, je suis désolée. J'ai besoin que les filles et moi retrouvions nos repères. Ce n'est pas ce connard, quel qu'il soit, qui nous empêchera de vivre. Sinon, c'est lui qui gagne.

Malik se raidit sur le canapé, les traits crispés, il braque ses yeux sur moi.

— Putain, Juliette, je ne suis vraiment pas d'accord avec toi. Je comprends que ça te gonfle, mais il faut continuer jusqu'à ce que cette raclure soit...

— Non, le coupé-je, et si ça dure encore six mois, un an ? Mes enfants n'ont rien demandé à personne. Elles ignorent ce qui s'est passé, je préfère que ça reste ainsi. Il faut que vous nous laissiez respirer. Les flics circulent régulièrement, les voisins sont vigilants...

Je reprends mon souffle avec la stature la plus confiante et affirmée possible. Je n'attends pas leur approbation, mais j'ai besoin qu'ils comprennent ma prise de position.

— La soirée avec nos amis a prouvé que ce n'était pas plus sûr ici qu'ailleurs. Mes pneus ont été crevés sur le parking du cabinet... On n'est même pas certains qu'il y ait un lien entre tous ces événements. Alors, oui, je vais continuer à faire attention, mais je veux retrouver un minimum de liberté.

— Mais..., interviennent-ils en chœur.

Je leur jette un regard torve, le menton relevé.

— C'est ma décision, je ne vous demande pas l'autorisation. Demain je suis en repos, j'emmène les filles pique-niquer sur la plage.

Maxime ricane, habitué à mes coups de gueule, quant à Malik, il se lève avec raideur, se dirige vers moi d'un pas lent et dépose un baiser sur mon front.

— Si tu crois que je vais laisser tomber, tu te fourres le doigt dans l'œil.

Sa remarque me pique au vif. Je conçois que cette situation l'angoisse, cependant, il ne peut pas m'imposer d'aller à l'encontre de ce que je juge le plus raisonnable pour mes enfants.

— Jusqu'à preuve du contraire, je suis ici chez moi et je n'ai de compte à rendre à personne.

Je le vois crisper ses mâchoires, carrer les épaules, juste avant qu'il ne se détourne pour sortir sur la terrasse. Je suis navrée de me montrer si rude, mais je me dois d'être ferme, c'est à moi qu'incombe cette responsabilité. Une main bienveillante se pose sur mon épaule. Je suis obligée de relever la tête pour regarder mon frère, qui m'observe avec son air canaille.

— Tu as toujours été têtue comme une mule.

— Ce n'est pas près de changer.

— Tu es sûre de toi ?

— Max, quoi que je fasse, cette personne est toujours dehors à faire je ne sais quoi, ajouté-je avant d'attraper son poignet, ça ne changera rien. Je ne peux pas non plus me terroriser. Je continuerai à faire attention, je ne suis pas inconsciente.

Mon frère enlace ses doigts aux miens et exécute notre « coup de boule fraternel ». À un âge où nous étions devenus trop pudiques pour nous embrasser, nous avons instauré ce petit rituel. Il nous suffisait de joindre nos fronts pour nous saluer. Cette habitude ne nous a jamais quittés.

— D'accord, je comprends. Je reste dans les parages et je passe régulièrement. Pas pour surveiller, taquine-t-il, mais pour profiter de toi. Par contre, Juliette, ne sois pas trop dure avec lui. Il tient juste à toi.

Je souris et plonge mon regard dans le sien.

— Je sais.

Maxime sort pour dire au revoir à son nouveau complice, je n'entends pas ce qu'ils se disent, mais je perçois une poignée de main virile ainsi qu'une accolade. Je suis ravie de voir qu'ils s'entendent bien, même s'ils ont tendance à me surprotéger. Cette semaine compliquée aura au moins eu l'avantage de faire avancer certaines choses sur le plan personnel. Malik a ainsi pu tisser des liens avec mon frère, mais aussi avec mes princesses. Son instinct protecteur ayant pris le pas sur ses angoisses, il n'a pas eu à se poser mille questions avant de les rencontrer. En douceur, il intègre leur univers et, pour l'instant, tout a l'air de se passer sans heurt. Toutefois, je ne veux juste pas que les choses se fassent pour de mauvaises raisons.

Tous deux me rejoignent dans le salon, Maxime m'ébouriffe les cheveux avant de partir et Malik se plante devant moi au moment où Lou débarque, en pleurs, sa poupée à la main.

— Maman ! Ninon elle a coupé les cheveux de Babichou, sanglote-t-elle, elle est toute moche maintenant !

J'observe le jouet qui n'a pas fière allure. Entre sa paupière cassée à moitié fermée, ses habits effilochés et les tatouages dessinés au feutre, elle ressemblait déjà à Chucky. Elle arbore désormais une coiffure asymétrique

entre la brosse et la coupe au bol. Ce machin est horrible, le fou rire me guette, mais je me retiens pour ne pas éveiller la susceptibilité de ma cadette.

— Tu rigoles ou quoi ? intervient Mal', penché vers elle, j'adore, moi ! C'est la mode ce genre de... trucs. Je suis sûr que des tas de petites filles rêveraient d'en avoir une comme ça.

— C'est vrai ? Tu t'y connais, toi, en poupée ?

Devant la moue dubitative de ma puce, Malik extrapole sur le cas de Miley Cyrus qui fascine ses fans avec un style surprenant. Il lui montre quelques photos, après avoir effectué une brève recherche sur son téléphone, et le visage de Lou s'illumine. Je ne valide pas forcément la comparaison. Toutefois, j'apprécie qu'il essaie d'apaiser sa peine et m'évite ainsi une dispute à gérer. Lou repart guillerette, avec l'idée d'ajouter des piercings à sa poupée pour qu'elle soit encore plus belle.

— Je ne sais pas si je dois te remercier pour ça, dis-je, attendrie, en tous cas, tu assures, question tendance, une vraie fashion victim !

Malik se gratte la nuque, gêné, mais son visage redevient soudain empreint de préoccupation. Il approche, caresse mon bras et pose un baiser sur ma tempe.

— Juliette... J'ai compris le message, tout à l'heure, même si je n'approuve pas. Je... Je vais rentrer chez moi, je crois que tu as besoin d'être tranquille avec tes filles.

— Mal', ce n'est pas contre toi... Je suis désolée si je t'ai vexé, vraiment. Je veux juste éviter de nous infliger des complications inutiles.

Il plisse le front, plonge son regard dans le mien. Ce que j'y lis, inquiétude et colère mêlées, me bouleverse. Ma gorge se serre. C'est une nouvelle fois mon amant tourmenté qui me fait face.

— Je ne supporterai pas qu'il t'arrive quoi que ce soit, murmure-t-il en prenant mes joues en coupe, ça me flinguerait. Je suis navré si tu t'es sentie oppressée, je voulais juste te protéger.

Une pointe de culpabilité enserre ma poitrine, je ne souhaite pas qu'il se sente rejeté. Je le désire dans ma vie, plus que jamais et lui suis

reconnaissante d'avoir voulu veiller sur moi. C'est une preuve de son engagement, que je perçois de plus en plus solide. Mais ce soir, je me sens tiraillée entre mon besoin de préserver mes enfants et celui de l'apaiser.

— Je sais tout ça, mon cœur, ça ne remet pas en question ce que nous construisons. Je ne veux pas que ça installe une distance entre nous parce que, moi aussi, je tiens à toi... À nous.

Je ne sais pas ce qui me retient de lui avouer mes sentiments. Chaque jour un peu plus, des mots s'invitent sur le bord de mes lèvres et, chaque fois, je les ravale. Je ne doute pas, là n'est pas le problème, je crois que c'est juste une question de moment. Je voudrais que rien n'entache ma déclaration. Rien qui puisse lui faire remettre en question la véracité de mon amour.

Malik soupire, embrasse à la hâte le bout de mon nez, avant de faire un pas en arrière. Quand mes enfants sont dans les parages, nous veillons toujours à rester à bonne distance pour ne pas être pris sur le fait.

— Mon cœur, hein ? relève-t-il avec un sourire, j'aime bien. Bon... Je te laisse... Je peux quand même me joindre à vous demain, sur la plage ?

— Bien sûr que tu peux venir. Je ne te repousse pas. C'est juste que...

— Tu n'as pas de compte à me rendre. Ça aussi, j'ai compris, m'interrompt-il d'un ton incisif, je te dis à demain, alors. Sois prudente, OK ?

Un dernier regard appuyé, une caresse traînante le long de mon épaule, j'ai à peine le temps de cligner des yeux qu'il est déjà parti.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Malik

— Je vous remercie, monsieur Lewis.

— Je n'ai jamais douté de vous, mon garçon. Avec *Factor and Co* dans votre portefeuille, vous avez gagné de sacrés points sur vos concurrents.

— Quand se réunit le conseil d'administration ?

Je tapote nerveusement mon stylo sur le bureau. J'ai obtenu la signature du contrat et fait gagner une somme mirobolante au groupe *Linkcess*. Toutes mes propositions ont été validées alors que les négociations s'annonçaient rudes. Lewis a tenu à me féliciter de vive voix et, par la même occasion, me tenir informé de l'avancée des candidatures de direction. Ma réussite sur ce projet me place désormais en position de favori. Je devrais sauter de joie, mais ce n'est pas le cas. Si j'accepte le poste, c'est à Londres que je prendrai mes fonctions. Londres. Je serre les mâchoires à m'en démettre les dents et soupire de frustration. De l'autre côté de la ligne, le fort accent texan de mon mentor new-yorkais coupe court à mes ruminations.

— Dans un mois. Il y a un problème, Mejib ? me lance-t-il, je sais bien que vous êtes un petit con arrogant, mais je m'attendais à un peu plus d'enthousiasme de votre part, nom de Dieu !

Ces derniers temps, même de l'autre côté de l'Atlantique, Lewis s'est montré si bienveillant et paternel à mon égard, avec ses précieux conseils,

que je me dois d'être honnête. Il m'a déjà prouvé par le passé que c'est un homme d'honneur avec de belles valeurs et pas juste un carriériste obnubilé par les chiffres.

— Londres est loin des miens, monsieur, je me sens bien ici. Je ne sais pas si je suis prêt à laisser tout ce que j'ai, encore une fois.

— Pourtant, votre père va mieux et aujourd'hui, avec les moyens de transport en Europe, vous pouvez rentrer régulièrement chez vous, mon garçon. Et puis, vous n'êtes pas marié et n'avez pas...

Il s'interrompt soudain, et alors que je m'apprête à vérifier que la communication n'a pas été coupée, son exclamation retentit au téléphone.

— Oh... Oh ! Il y a une fille, c'est ça ?

— Une femme.

Juliette est une femme. *La* femme, celle que je veux. L'Angleterre reste loin et il y a bien trop peu de temps que nous sommes ensemble pour qu'elle envisage de me suivre là-bas avec ses filles. Mais cette promotion demeure mon Saint Graal, le but que je me suis fixé en travaillant d'arrache-pied. Désormais, il est à portée de mes doigts.

— Je vois... J'ai une question, mon garçon, et réfléchissez bien avant de répondre, parce que la nuance n'est pas toujours évidente... Cette femme, elle vous tient par les couilles ou par le cœur ?

— Mes couilles se portent bien, Aaron, mais c'est par le cœur qu'elle me tient. Elle me tient tout court, en fait.

Lewis explose de rire. C'est la première fois que j'ose l'appeler par son prénom. Mais cette conversation, que je n'ai même pas encore eue avec mon propre père, me prouve que nous avons largement dépassé le stade des liens professionnels.

— Voilà autre chose, le gamin est amoureux ! plaisante-t-il avant de se reprendre. Je me retrouve beaucoup en vous, Malik. Vous savez pourquoi je suis devenu directeur il y a seulement dix ans et pas avant ?

Sa familiarité à mon égard me fait sourire, toutefois sa question attise ma curiosité.

— Éclairez ma lanterne de petit merdeux, je vous écoute.

— Ma vie personnelle était déjà faite. J’ai refusé deux fois auparavant. J’ai accepté une fois convaincu que ma famille était assez solide pour supporter les sacrifices et les responsabilités que ce job implique. Et je n’aurais jamais été le putain de directeur que je suis sans leur appui.

— Donc, vous me conseillez de renoncer.

— Je vous conseille de réfléchir et de définir quel choix fera de vous l’homme que vous voulez être. Vous tiendrez ce poste un jour, c’est une certitude. Mais parfois, la vie n’est qu’une question de moments. Il y a certaines réussites qu’il vaut mieux différer. Méditez tout ça et tenez-moi au courant, m’ordonne-t-il avant de raccrocher.

Quand je pense qu’à mon arrivée dans la Grosse Pomme, il y a plus de trois ans, ce vieux renard était toujours derrière mon dos à contrôler le moindre de mes faits et gestes. Il a raison, le bougre, la vie, c’est une question de conjonctures, mais surtout de rencontres. Juliette est la mienne. Et moi, suis-je au moins la sienne ?

Je me cale en arrière, sur le fauteuil, en initiant un mouvement de bascule. Mes pensées sont en pleine effervescence. L’homme que je veux être est celui qui sera à ses côtés. Celui qui aura tous ses sourires, ses larmes et ses lendemains. Pourtant, j’ai la sensation d’être au bord d’un précipice et que le moindre souffle pourrait me faire vaciller. Je voudrais être certain qu’elle me tiendra la main et qu’elle prendra la même direction que moi. À quoi bon, sinon ?

Je tourne en rond, c’est un fait. Toujours les mêmes interrogations, les mêmes doutes. Je suis conscient d’être en avance sur elle et, quelque part, de vouloir brûler les étapes. Je veux tout, tout de suite. J’ai si soif de Juliette que je ne suis jamais rassasié. Je ne peux pas lutter, l’aimer à nouveau me rappelle les quinze années de manque d’elle, tout ce temps qui nous a été volé et que nous ne pourrions rattraper.

Ce qui m’effraie aussi, c’est que je commence à m’attacher à ses gamines. Elles ont le même regard que leur mère, comment résister ? Lou est une petite fille espiègle à l’imagination débordante. Elle se laisse parfois envahir par ses émotions, passant du rire aux larmes en une fraction de seconde. Comme sa maman, elle est spontanée et ne mâche pas ses mots, ce

qui la rend déstabilisante. Je trouve que, du haut de ses cinq ans, elle fait preuve d'une grande empathie, notamment envers sa sœur.

Ninon est l'exact opposé. Calme, tempérée, ses sentiments sont plus difficiles à cerner. Avec son syndrome d'Asperger, j'appréhendais de ne pas parvenir à communiquer avec elle. En réalité, c'est bien plus simple que je ne le pensais. Il suffit d'être concis et de s'intéresser à ce qui la passionne. Elle a parfois des réactions qui sortent de l'ordinaire, mais ça ne me dérange pas, je la trouve même plutôt touchante. J'ai si peur de ne jamais trouver ma place au sein de cette petite famille. C'est pour cette raison que sa mise au point, chez elle, la semaine passée m'a heurté. Sa réplique incisive m'a broyé de l'intérieur. « *Jusqu'à preuve du contraire, je suis ici chez moi, et je n'ai de comptes à rendre à personne* ». J'ai fermé ma gueule et j'ai rongé mon frein. Même si une part de moi comprenait ses motivations, je suis sorti sur la terrasse pour ne pas exploser et museler mon ego qui se sentait rejeté.

Mes doigts se posent sur la surface lisse du bureau, qu'ils tapotent au fil de mes réflexions. Malgré tout, je ne renonce pas. Car ces derniers jours, j'ai bien vu que Juliette tentait de me rassurer après cet accroc. Au travers de murmures tendres, de gestes délicats, je sais qu'elle souhaite me prouver que je compte à ses yeux. Alors je me raisonne, en me disant que tout n'est qu'une question de temps. Comme vient de me le suggérer Lewis, certains bonheurs se diffèrent pour se savourer davantage. Je dois me montrer patient, Juliette a des impératifs qui me sont encore étrangers. Aussi, je ferme les yeux, avec l'espoir qu'un jour, ces interrogations n'aient plus lieu de se poser. Et je serai enfin celui qui avance à ses côtés, celui qui tient une place toute particulière dans son cœur.



Je gare ma voiture devant chez Juliette ; ce soir, j'ai promis aux petites de les aider à installer leur nouvel aquarium en sortant du travail. Je sais que

demain, elles iront dormir chez leur grand-mère pour le week-end. Je pourrai profiter de leur mère sans avoir à me retenir.

La porte s'ouvre et je suis heureux d'être accueilli par les deux princesses qui accourent vers moi. C'est dire si mon arrivée était attendue. Il faut avouer que je suis passé par l'animalerie avant de venir. Les deux poissons qui nagent dans un sac plastique ne sont donc pas étrangers à cet élan chaleureux.

— Des carassius auratus, ils sont trop beaux !

Les yeux brillants d'excitation, Ninon sautille de joie et agite ses bras tandis que sa sœur fronce les sourcils d'incompréhension.

— Mais n'importe quoi, c'est des poissons rouges. Comme les cheveux de ma poupée sirène !

— Ça veut dire pareil. Et ils ne sont pas rouges, mais orangés. Ils peuvent changer de couleur. Ça dépend s'il y a des carotènes dans leur nourriture, de leur stress et de la lumière. Ils peuvent vivre jusqu'à trente ans. Je l'ai lu dans le livre que mamie m'a offert.

— Trente ans ? C'est presque aussi vieux que toi et maman, s'émerveille la cadette qui me fixe de ses billes bleues. Merci, Malik, c'est trop bien, je vais pouvoir dire à mes copines que j'ai un poisson-dinosaure !

Je ne relève pas la référence à mon âge tellement je suis stupéfait de constater que Lou s'est jetée dans mes bras pour m'offrir un câlin si spontané que j'en perds contenance. C'est la première fois que ça arrive. À mon tour, je l'enlace avec tendresse et dépose un petit baiser sur sa tête. Merde, elles vont avoir ma peau, toutes les trois ; je me transforme en véritable nounours. J'ose un regard vers le couloir, Juliette est appuyée contre le mur et nous observe, émue, le sourire aux lèvres.

— De rien, Blondinette. Qu'est-ce que vous en dites, on va les installer dans leur nouvelle maison ?

Surexcitées, les petites me guident jusqu'à leur chambre. Quand j'arrive au niveau de leur maman, celle-ci attrape ma main, à la dérobee, et me murmure un merci reconnaissant. Je meurs d'envie de l'embrasser à en

perdre haleine, mais je me contente d'un clin d'œil espiègle avant de me détourner.

C'est un chouette moment de voir les petites si joyeuses. Je leur transmets ensuite les diverses consignes que m'a données le vendeur et décide de rejoindre Juliette, restée en retrait dans le salon. Je présume qu'elle a estimé que j'avais assez apprivoisé ses gamines pour me laisser seul avec elles.

À pas feutrés, je m'approche. Juliette me tourne le dos, bien trop concentrée sur le sac d'affaires qu'elle prépare, elle ne m'entend pas arriver. Sa nuque gracile m'appelle, je suis si près que je peux humer sa fragrance envoûtante. Peu à peu, sa respiration se modifie, elle soupire, je sais qu'elle a senti ma présence. Sa tête s'incline sur le côté dans une invitation discrète qui m'autorise à l'effleurer. Mon nez glisse de son épaule au creux de son oreille, je la respire, me remplis d'elle, j'en voudrais plus encore.

— J'ai envie de ta peau, mon ange. Tu sens si bon.

Soudain, le bruit de fond des enfants me ramène à la raison. Frustré, je me recule au moment où Juliette se retourne, le regard fiévreux, et capture mes lèvres des siennes. Surpris par cette attaque gourmande, je me laisse faire, enserre son visage entre mes mains. Je ne connais pas meilleure place que celle auprès d'elle.

— J'ai hâte qu'on soit que tous les deux. Ta peau me manque aussi, m'avoue-t-elle en m'offrant plusieurs baisers.

— Arrête... On joue avec le feu, la supplié-je, tes filles pourraient arriver.

Mais Juliette en réclame davantage et prétexte chaque fois que c'est le dernier, qu'elle n'en a pas eu assez. Elle agrippe mes cheveux, se colle contre moi. Je suis si faible sous ses caresses que j'abdique quand nos langues se cherchent. Nos corps s'aimantent, nos souffles deviennent courts, je...

— Lâche ma maman ! T'as pas le droit !

D'un bond, je m'éloigne d'elle et me trouve confronté à sa version miniature, qui me défie d'un regard dur. Les yeux de Lou oscillent de sa

mère à moi, incroyables, tandis qu'un torrent de larmes inonde ses joues rebondies. Ma gorge se serre. Je voulais tant éviter cette situation. Je me sens minable, touché par la peine de cette fillette qui découvre une vérité qui la dépasse. J'aurais voulu qu'elle l'apprenne autrement. Pour elle, pour nous.

Juliette, livide, porte une main à sa bouche, ferme les paupières et soupire. Je sais qu'elle s'en veut qu'un simple moment de faiblesse vienne entacher tous nos efforts pour amener les choses en douceur.

— Ma puce, je suis désolée, je ne voulais pas que...

— Non ! T'as pas le droit de lui faire des bisous dégoûtants sur la bouche ! C'est pas papa ! Je te déteste, je vous déteste, tous les deux !

Des sanglots plein la voix, Lou s'enfuit, alors que sa mère donne un coup dans le sac qu'elle préparait et marmonne des grossièretés pour évacuer sa colère. Puis, dépitée, elle vient poser sa tête sur mon torse et s'accroche à ma chemise en quête d'un réconfort que mes bras mal assurés peinent à lui donner.

— Je suis navré, soufflé-je avec une caresse dans son dos.

— C'est ma faute. Tu m'avais prévenue, je me suis laissée emporter. J'ai vraiment été conne. Je vais aller lui parler.

— Vas-y, occupe-toi d'elle. Je reste cinq minutes au cas où tu aurais besoin de moi et je m'éclipse pour ne pas envenimer les choses.

Elle se redresse et m'embrasse du bout des lèvres. Elle est triste, ma beauté, je le vois sur chacun de ses traits. Son sourire faible n'atteint pas ses magnifiques prunelles, mais une once de détermination persiste dans son regard.

— Je t'avais dit que c'est avec elle que ce serait le plus compliqué. Ne t'inquiète pas, ça va aller. Ça aurait été mieux autrement, mais c'est fait. On se voit demain, d'accord ?

J'opine tandis qu'elle file en direction des chambres. La gorge asséchée par l'inquiétude, je pars dans la cuisine me servir un verre d'eau que j'avale sans soif. Contrarié, je reste en appui au-dessus de l'évier quelques instants à croiser les doigts pour que nous n'ayons pas tout foutu en l'air. J'essaie de

rester confiant, convaincu que Juliette saura trouver les paroles apaisantes. Je m'apprête à partir quand les éclats de voix de la cadette me poussent à m'approcher dans le couloir.

— Il sera jamais mon père ! Je veux mon papa, je veux qu'il revienne, gémit Lou en pleurs, il me manque.

— Pourquoi elle crie, Lou ? Elle va faire peur aux carassius auratus, ils vont devenir tout blancs. Et c'est pas possible qu'il revienne papa, il est mort. Il ne sera plus jamais là. Mais il me manque aussi.

— Venez près de moi. Là, rapproche-toi. Voilà... C'est normal, mes chéries, qu'il vous manque, votre papa, mais l'amour qu'on lui porte ne s'arrêtera jamais, c'est le plus important... Lou est en colère car elle m'a vue embrasser Malik... Tu comprends ce que ça veut dire, Ninon, quand un monsieur et une dame s'embrassent ?

— Ça veut dire qu'ils sont amoureux ? Comme Jasmine et Aladin ?

— Oui, ma puce, on est amoureux. Par contre, je veux que vous sachiez que, quoi qu'il arrive, personne ne remplacera jamais papa dans nos cœurs. Il y est pour toujours. Il y gardera une place spéciale. Il a fait de nous une famille, personne ne changera ça, même Malik. Mais...

Je ne parviens plus à écouter la suite. Un nœud vient m'enserrer la gorge. Ma poitrine se fissure sous la pression de cette sentence irrévocable. Elle n'a pas dit personne ne remplacera jamais papa dans « vos » cœurs. Non, c'est le mot « nos » qu'elle a employé. Trois petites lettres, trois coups de poignard qui font une sacrée différence et me brisent tout entier. *Il a fait de nous une famille, personne ne changera ça, même Malik.* Le coup de grâce, chirurgical, net, sans bavure.

Mes oreilles bourdonnent. Une chape de plomb leste mes épaules. Je ne suis plus qu'un automate qui se dirige vers la sortie. Un corps décharné qui pénètre dans sa voiture. Une marionnette qui conduit sans même prendre conscience de la route. Un pantin désarticulé qui s'affale dans son canapé et avale son whisky cul sec. Je suis vide, éviscéré de mon organe vital. Un SMS me sort de ma torpeur. Mécaniquement, je consulte mon téléphone.

[Blondie : Tout va bien, mon cœur. Lou s'est apaisée. Je t'embrasse. À demain.]

Je n'arrive même pas à me réjouir de cette nouvelle. Parce que, moi, je suis abasourdi. Je savais que je ne pouvais pas tenir la comparaison. Depuis le début, j'avais vu juste. Je suis l'intrus qui n'a pas de place légitime. Ma tête m'implore de retrouver le silence et la raison. Mais mon orgueil fulmine, nourri de doutes, demandant réparation. Quant à mon pauvre cœur ébréché, lui, il ne sait plus comment enchaîner ses battements.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Juliette

J'adresse un dernier signe aux petites avant de démarrer. J'ai gardé les filles plus longtemps à la maison pour ne les déposer qu'en fin de matinée chez ma mère. C'était ce qu'il fallait pour tranquilliser ma petite Lou. Hier, cette soirée mère-filles nous a permis de clarifier les choses et de nous remémorer les doux moments du passé. Nous avons regardé des tonnes de photos et de vidéos de leur papa.

Oscillant entre rire et larmes, ce moment de partage nous a fait du bien. Moi-même, je ne pensais pas en avoir autant besoin. Je suis maintenant consciente d'être une privilégiée, en dépit de toutes les épreuves que j'ai pu traverser. Car ce n'est pas un, mais deux hommes merveilleux que la vie a placés sur ma route. Certaines ne connaîtront jamais ce bonheur d'être aimées et d'aimer en retour. Marco a été mon roc, le calme au milieu de ma tempête, mon baume apaisant. Alors que Malik est à la fois l'ouragan qui me déchaîne et le soleil qui nourrit mon âme. Je suis le tout de ces deux parties, car si le premier m'a aidée à me reconstruire, c'est désormais le feu du second qui m'anime. Comme avant, il me donne la force de croire aux lendemains pleins d'espoir.

Ainsi que je m'en doutais, Ninon a accepté ma relation avec aisance. Elle envisage les faits pour ce qu'ils sont et non au-delà. Papa est mort. Maintenant, maman est amoureuse de Malik. Point.

Pour Lou, les choses sont plus complexes. Elle m'a avoué l'apprécier, mais avoir peur d'oublier son père en s'autorisant ces sentiments. À travers ses mots d'enfants, j'ai compris que certains souvenirs s'effaçaient peu à peu et que ça l'angoissait profondément. C'est la crainte de finir par aimer Malik et qu'il ne reste plus rien de son père qui la ronge. Elle l'a perdu si tôt, je n'ai pas de prise sur le temps qui passe. Cependant, la magie de notre époque fait que j'ai bien assez de films dans mon ordinateur pour préserver sa mémoire.

Lou a toutefois une sensibilité énorme. J'ai adapté mon discours à son jeune âge, pour lui confier que l'homme aux yeux d'ambre avait été mon premier amour. Ensuite, je lui ai expliqué que ça ne m'avait pas empêchée de tomber amoureuse de son père. Puis à nouveau de Malik tandis que je chéris la mémoire de Marco. Elle a alors compris qu'un cœur avait assez de place pour aimer sans concession, plusieurs personnes à la fois.

Malgré l'incident d'hier soir, je suis confiante en l'avenir. Nous trouverons tous les quatre nos marques pour avancer ensemble. La seule ombre au tableau, c'est le silence de Malik depuis son départ. Il n'a répondu à aucun de mes messages ni de mes appels. C'est pourquoi j'ai décidé de me rendre chez lui, ce matin. Je coupe le moteur devant la maison. Sa voiture garée devant le portail me confirme sa présence, mais je ne vois pas celle de ses parents, qui ont dû sortir. Je reconnais *Five to One*¹⁵ des Doors, à fond, en avançant vers la baie vitrée entrouverte de la dépendance.

Quand je passe le rideau qui occulte la pièce principale, c'est avec stupeur que je découvre Malik avachi sur le canapé, dans un piteux état. Une tasse de café fumant à la main, les yeux clos, il agite la tête au rythme de la musique. Ses cernes lui mangent les joues, sa tenue débraillée est la même que celle qu'il portait la veille. Il a juste ouvert quelques boutons de sa chemise, désormais froissée. Sur la table basse, accolée aux restes d'un repas laissé de côté, gît une bouteille de whisky dont il ne reste qu'un fond.

Loin de se douter de ma présence, il chantonne d'une voix plaintive. Immobile, je l'observe quelques instants, troublée par son mal-être évident, avant de me diriger vers l'enceinte, posée sur l'îlot de la cuisine. Lorsque je coupe le son, son regard désabusé se tourne vers moi. Il pousse alors un

profond soupir, avant de passer une main sur son visage et de remonter gratter son cuir chevelu. Mes épaules se raidissent, je me sens tout à coup oppressée d'anxiété, je ne l'ai jamais vu ainsi.

— Malik, qu'est-ce qui se passe ? Je me suis fait du souci, tu ne réponds pas au téléphone.

Il cherche sous les coussins pour en ressortir son portable, qu'il brandit d'un geste détaché, puis le balance avec nonchalance à l'autre bout du fauteuil. D'une traite, il avale son café sans même poser les yeux sur moi. Mes sourcils se froncent d'incompréhension, consciente qu'il a en réalité pris soin de ne pas décrocher. Est-ce en lien avec la crise de Lou, hier soir ? Je pensais pourtant l'avoir rassuré avec mon SMS. J'avise de nouveau la bouteille d'alcool. Cette situation me rend perplexe, si bien que je me demande si je n'ai pas loupé un truc.

— Donc, tu m'ignores. Je peux au moins savoir pourquoi ?

Malik paraît exaspéré par ma question, puis souffle en pointant son crâne.

— Gueule de bois.

Sa voix rauque, fatiguée, se teinte d'insolence dans un rictus amer. À mon tour, j'inspire un grand coup pour tenter de me contenir. Son attitude austère à mon égard me blesse ; plus que tout, je me sens impuissante.

— La musique ne te gênait pas, pourtant... Mal', s'il te plaît, je suis perdue, explique-moi ce qui t'arrive.

Je le perçois serrer les mâchoires, un instant, je crains de ne pas obtenir de réponse, mais il reprend d'un ton monocorde.

— Ça m'évite de penser. Je n'ai pas envie de parler, maintenant, Juliette. Je vais prendre une douche.

Il se lève et part s'enfermer dans la salle de bains, me laissant plantée au milieu du salon, complètement atterrée. Mes pensées s'agitent, je me sens si démunie que je peine à avaler ma salive. Mes pas foulent la pièce, vaine tentative pour tenter de calmer l'inquiétude qui me gagne. Aussi, je me retrouve sur le canapé à ronger mes ongles. Un quart d'heure plus tard, il

n'est toujours pas sorti. Il me fuit, je le sais. Je n'y tiens plus et décide de le rejoindre.

L'étouffante masse de buée impose à mes yeux quelques secondes d'accommodation avant de percevoir Malik sous le jet d'eau. La tête penchée en avant, les deux mains en appui contre la faïence, tout le poids du monde semble peser sur ses épaules pourtant robustes. Ma poitrine se serre devant cette scène. Je voudrais qu'il se livre à moi, pour que je puisse l'apaiser.

Alors, avec lenteur, je me déshabille et me glisse derrière lui. Il se tend lorsque je me colle contre lui, déclenchant un pincement dans mon cœur. Malgré tout, je l'entoure de mes bras. Je dépose ensuite des baisers entre ses omoplates, puis caresse son buste pour lui transmettre toute la tendresse dont je peux faire preuve.

— Parle-moi, mon cœur.

De nouveau, je l'entends lâcher un profond soupir. Il semble lutter, mais je ne renoncerai pas. Le visage ruisselant sous le jet, je ferme les paupières et cale ma joue contre sa peau. Ses doigts se mettent en mouvement pour enlacer les miens.

— J'ai juste besoin de mettre mon cerveau sur pause. Aide-moi à déconnecter, c'est tout ce que je veux.

Je ne sais pas comment réagir, c'est un pas vers moi, mais il me paraît ailleurs, égaré dans ses tourments. Sa supplique est murmurée du bout des lèvres alors que sa main s'affirme pour guider la mienne, le long de son ventre. Ensemble, nous parcourons ses abdominaux jusqu'à sa ceinture d'Adonis. Il suspend son geste pour s'assurer de mon consentement et me laisser le choix de poursuivre ou non les caresses qu'il a initiées. Une fraction de seconde, je me fige, hésitante. Je respire son odeur, ressens son corps qui m'appelle, me réclame l'apaisement. En cet instant, je sais qu'il a besoin d'un exutoire et je me fiche qu'il se serve de moi pour étouffer sa souffrance. Du moment que ça le ramène à moi.

J'attrape son poignet et descends plus bas encore pour le faire happer son membre déjà bandé. Ma paume se superpose à la sienne pour qu'il me montre le rythme qui lui convient. Je lui murmure que je suis là pour lui,

pour soulager ses maux. Un râle de plaisir s'échappe de sa gorge alors qu'il bascule la tête en arrière et relâche ses bras le long de ses flancs. Il s'abandonne à moi afin que j'attise son désir.

— Plus vite, s'il te plaît, plus vite.

Je le pousse au supplice afin d'accéder à sa requête. Mais quand je le sens devenir fébrile, il se retourne et me plaque contre la paroi froide. Nos dents s'entrechoquent. Ce n'est pas un baiser, c'est une tornade qui me coupe le souffle, un cri vindicatif qui se meurt sur mes lèvres.

Il recule pour me fouiller de ses prunelles féroces, animales, je ne l'ai jamais vu comme ça. Il fait de moi sa proie. Du pied, il m'ordonne d'écarter les jambes et libère ainsi un accès à ses doigts qui fourragent mon intimité, me revendiquent. Mon ventre se crispe sous ses assauts intenses. Ses canines écorchent mon cou, ma clavicule, la naissance de mes seins. Lorsqu'à mon tour, j'essaie d'empoigner sa virilité, il repousse ma main et agrippe mes cheveux pour croquer ma nuque.

— Laisse-moi faire, j'ai besoin de te voir perdre la tête.

Je déglutis sous l'intensité de son regard. Je lis en lui l'urgence de me déposséder de toute maîtrise. De me faire sienne, comme s'il voulait me laisser une marque impérissable. Une troisième phalange rejoint mon antre trempé. Son pouce qui frotte mon clitoris, impose à ma respiration un rythme anarchique. Mes membres tremblent, à l'agonie, de cette tension fébrile. Avec arrogance, il sourit quand il me sent l'enserrer au creux de mes cuisses, prêt à me voir me briser sous ses doigts. Aucune once de tendresse n'habite son si beau visage. Il n'est plus que ce furieux amant qui perd pied et m'entraîne avec lui. Mon esprit s'insurge, Malik veut me voir sombrer autant que ce qu'il souffre. Cependant, mon corps a déjà abdiqué.

Je suffoque, au gré des allées et venues implacables de sa main. Dans cette brume vaporeuse qui se répand autour de nous, je me délite. Je halète, en quête d'air que je ne trouve pas et explose dans un cri d'extase, accrochée à ses épaules pour ne pas m'effondrer. Son regard conquérant me percute, si je ne le connaissais pas, je pourrais n'y distinguer que cette suffisance. Mais sous cette couche d'apparat, j'entrevois ses incertitudes, sa fragilité.

Tandis que je suis encore parcourue de spasmes, en recherche d'oxygène, il me dévisage et retire ses doigts, pour les sucer un à un.

— Exquise, mon ange. Le goût de ton plaisir est la saveur que je préfère. J'ai envie de te lécher pour en avoir plus encore.

Mon Malik n'est pas revenu à moi. En cet instant, il n'est plus celui qui se donne avec générosité dans un moment de partage. Non, ici, dans cette salle de bains, il veut prouver qu'il a une emprise sur moi, mon corps, ma jouissance. À moi de lui montrer que sa lutte n'est pas fondée, qu'il doit enfin baisser les armes. Déterminée, je m'approche de lui et glisse ma main sur sa joue, puis dans sa chevelure brune. J'embrasse son torse, sa gorge, son menton. Je me colle contre lui, frôle mon nez contre le sien, ma langue caresse ses lèvres qui s'entrouvrent et s'y glisse dans un baiser profond. Il gémit quand je l'enlace, nous rapprochant plus encore. Peau contre peau, je le ramène à plus de tendresse, à nous. Mes prunelles fouillent les siennes. Dans un échange muet, je le supplie de lâcher prise, de me faire confiance. Il se dérobe un instant, puis retourne vers moi. Ma poitrine se comprime, au fond de ses ambres, je ne perçois que son désarroi.

— Tu ne veux pas me dire ce qui te bouffe, mais je suis là Malik... Pour toi.

Ma bouche se pose sur sa pomme d'Adam d'abord, puis sème un parcours de caresses jusqu'à son tatouage. Mon corps glisse le long du sien. Lorsque j'embrasse son ventre, ses doigts se perdent dans ma blondeur. À genoux devant lui, je le sens lutter. Contre son désir ? Le mien ? Je l'ignore. Pourtant, je souhaite lui offrir ce moment d'abandon. Je voudrais lui montrer à quel point je l'aime, comme avant, du bout des lèvres. Ses sourcils se froncent, ses phalanges tremblent dans mes cheveux. L'expression de son visage se fait vulnérable alors qu'il ferme ses paupières.

— Laisse-toi aller, mon cœur, laisse-moi m'occuper de toi.

D'un mouvement délicat, j'attrape sa verge tendue. Avec timidité, j'ose laper son gland. Mais je me fige quand ses mâchoires se crispent et qu'une lueur intense vrille dans ses yeux, qu'il plante sur moi. Incrédule, j'y

discerne un éclat de colère, un éclair de renoncement. Il se recule, puis me redresse en me soulevant sous les bras.

— Non. Pas ici, pas comme ça.

Son ton est incisif, ses mouvements sont abrupts. Le souffle coupé, je me sens soudain gênée par ma nudité. Je ne comprends pas ce refus, ni ce que je viens de lire en lui. Sa réaction me déroute, ébranle ma féminité, je me sens rejetée.

— Je... Tu... Pourquoi tu me repousses ?

Mon menton tremble, tout à coup, j'ai froid. Lui ne bouge pas, mais son regard me scrute, les lèvres pincées, il balaie ma silhouette avec... dureté ? Mépris ? Les larmes affluent. Je si suis désemparée par sa réaction.

— J'ai dit. Pas. Comme. Ça.

Sa voix est emplie de dédain. Comme si ce que je venais de faire était sale, indigne de lui. Je déglutis avec difficulté. Mes poings se serrent et les mots fusent sans même que j'y réfléchisse.

— Tu trouves que je m'y prends mal ? Tu es pourtant le premier à t'en plaindre.

Un voile de douleur glisse sur ses prunelles ambrées. Il soupire et ferme les paupières, les traits si crispés que toute trace de douceur a déserté son visage. Quand il les plonge à nouveau sur moi, sa rage me foudroie sur place.

— Me tailler une pipe, c'est ça que tu veux, Juliette ? Comme à tous ces mecs pour qui tu as bradé ta bouche ? Et ton Marco, tu...

Ma gifle l'atteint avant même que mon cœur ne comprenne qu'il vient tout juste d'être brisé. J'ai mal, tellement mal que j'ai l'impression de ne plus pouvoir respirer.



Malik

La brûlure qui échauffe ma joue n'est rien. Rien, en comparaison de cette morsure lancinante qui se propage dans mon cœur. J'ai mal, tellement mal que je ne peux plus respirer. En quelques mots, elle a pulvérisé cette part sacrée que je chérissais en secret et qui n'appartenait qu'à moi.

L'impact de sa main a détourné mon visage. Les paupières closes, je suis en apnée. Si je les ouvre, je sais que la honte, en plus de la douleur qui m'accable depuis hier soir, va me broyer. Je n'ai pas pu lutter contre ce trop-plein qui ne demandait qu'à rugir. Je m'étais calfeutré, anesthésié le cerveau pour tenter d'emmurer ce cataclysme intérieur. Mais elle est venue, a appuyé sur le détonateur sans même s'en rendre compte et j'ai perdu le contrôle.

— Je t'interdis de me traiter comme une pute.

C'est une nouvelle déflagration. Sa voix est hachurée d'une fureur acide. Une salve de balles tirées à bout portant. De stupeur, j'écarquille les yeux et la Juliette que je découvre face à moi me tord les tripes.

Les bras tendus le long du corps, les poings serrés, elle me regarde comme elle ne l'avait jamais fait. Un orage dévastateur a pris possession de ses iris que j'aime tant. Son regard est saturé d'électricité, de déception, de mépris, tout à la fois. Les narines frémissantes, des trombes de chagrin dévalent sa peau jusqu'à ses lèvres pincées. Elle me confronte avec une dignité de guerrière acharnée. Une inspiration profonde et saccadée plus tard, elle pointe un doigt sur moi.

— Explique-moi cette daube qui sort de ta bouche. Tout de suite, Malik !

Je suis une merde. Je devrais m'excuser, je le sais. Pourtant je n'y arrive pas et je me dégoûte pour ça. Ce pardon qu'il faudrait sortir reste coincé au fond de ma gorge. Ce « je ne suis qu'un con » que je devrais lui concéder est noyé sous la tonne de bile qui m'inonde. C'est comme si je m'observais tout foutre en l'air. Je suis en plein suicide sentimental et je ne fais rien pour

éviter le carnage. Pire, je vais m'achever, je le sais. À quoi bon me battre ? J'ai compris hier que je ne pourrai jamais gagner.

— J'ai entendu le joli baratin que tu as sorti à tes filles.

Je coupe l'eau et attrape une serviette pour l'enrouler autour de ma taille. Juliette file récupérer sa robe, l'enfile sans même prendre la peine de se sécher. Puis, elle me fixe, les bras croisés, dans l'attente de la suite.

— Je te la fais courte. Tu y étais, après tout. Ton Marco que je ne pourrai jamais détrôner dans ton cœur. La famille que vous êtes et dont je ne ferai jamais partie, dis-je d'un ton aigu pour imiter sa voix, je résume bien ?

Ses sourcils se froncent, elle secoue la tête d'incompréhension.

— Mais enfin, Malik, tu as entendu une mère qui consolait son enfant. Ce n'est pas tout ce que j'ai dit...

— Mais je m'en branle du reste, Juliette, c'était déjà bien assez, crois-moi. Tu vas m'atomiser la gueule combien de fois encore ?

Je lâche les vannes, plus rien ne me retient. En même temps que je me dirige vers ma chambre, Juliette sur les talons, je lui débite tout ce qui déborde de mon palpitant malmené.

— Putain... Tu ne vois pas que, chaque jour, j'avance pour mieux reculer ? J'attends plus que toi de cette relation, c'est évident.

À la hâte, j'enfile un boxer et marche vers le salon, que je foule de long en large. La main tendue, elle s'approche de moi, mais je la coupe dans son élan d'un doigt accusateur pointé sur elle.

— Je dois toujours m'adapter à tes besoins. À toi ! Mais les miens, dans tout ça ? crié-je, merde Juliette, on m'a enfin proposé un poste de direction à Londres et je suis prêt à le refuser pour rester près de toi...

Ma main balaie mon visage tandis que la sienne se porte à ses lèvres tremblantes. Un instant, ma poitrine se pince. Mais mon corps vibre, chacun de mes muscles tendus par la colère. J'ai besoin de la déverser.

— Je te donne tout ce que j'ai... Tout ! Et moi, en retour, j'ai quoi ? Ta mère qui ne cautionne pas nos retrouvailles, tes barrières que tu ériges sans cesse et tes putains de phrases assassines !

Elle contourne la table, les épaules voûtées et s'y accroche, haletante. Je me détourne, elle n'a pas le droit d'avoir mal, c'est moi qui saigne au-dedans, pas elle.

— Je n'en peux plus d'être le seul à me battre pour nous deux, Juliette. J'ai compris, hier soir, qu'il n'y avait pas de place pour moi, que je ne pouvais pas lutter contre ton Marco. Putain... Je ne sais même pas si tu m'aimes comme tu l'aimes, lui...

— Malik, je...

— Non, la coupé-je, je n'ai pas fini... Tu veux connaître le plus pathétique ?

Je dois avoir l'air d'un fou à m'agiter dans cette dépendance où je me sens de plus en plus étriqué, à m'arracher les cheveux pour cracher mes tourments.

— Pendant que toi, tu faisais ta petite vie, tu étais toujours là, dis-je en tapotant mon crâne, mais aussi dans mon lit... Dans mon putain de pieu ! Lécher mes partenaires, leur donner ce plaisir, je n'ai jamais pu. M'oublier dans leur bouche non plus.

Essoufflé, j'ose un regard vers elle. Elle se laisse tomber sur le canapé, atterrée par mes révélations. Le haut de sa robe est imbibé de l'eau qui coule de ses cheveux emmêlés. En vrac, elle est magnifique et je suis en train de la perdre. En vérité, je ne sais même pas si elle a vraiment été à moi, un jour.

— Je suis pitoyable, hein ? Un mec incapable de se faire sucer la queue, parce que ça n'a jamais été juste ça. C'était toi, c'était nous, putain. Mais toi... Tu salis même ça...

Soudain, son visage se tord, elle crispe les mâchoires, puis se lève avec lenteur. Son regard déterminé me coupe le souffle. Ses billes se plantent au fond des miennes. Bleu glacial contre braises ambrées qui s'asphyxient sous sa froideur.

— Oui, tu es pitoyable... Parce qu'au fond, tout ça, ce n'est qu'une histoire d'ego.

Elle avance jusqu'à moi, son corps si près du mien me semble pourtant lointain, inaccessible.

— Je salis quoi ? Tes petites illusions de possessivité ? Je ne suis pas ta chose, Malik. Je ne te dois rien. Je ne suis pas responsable de ce que tu as choisi de garder de moi.

Elle lève son index, qu'elle appuie brutalement sur mon torse sans ciller. Je la dépasse d'une tête, mais, face à son aplomb déroutant, je me sens minuscule.

— Quinze ans et tu me reproches d'avoir voulu vivre ? Je n'ai pas à m'excuser pour ça. C'est ton orgueil à la con qui pourrait tout, pas moi. Ta putain de fierté mal placée, clairement, qui nous fusille !

Je voudrais lui répondre, mais je suis muselé par le poids de ses reproches. Ses mots me paralysent. Son doigt continue de marteler ma poitrine tandis que sa bouche me lacère à chaque mot.

— Si tu n'es pas capable d'accepter mon passé, alors nous sommes foutus, Malik... Tu te permets de remettre en question mes sentiments ? Mais quels sont les tiens, pour me traiter comme tu viens de le faire ?

Elle se reprend d'une profonde inspiration. Moi, je manque d'air, je suis comprimé dans un étau d'angoisse.

— Tu me déçois tellement de croire que l'amour se résume à ça...

C'est elle qui maintenant s'agite dans mon salon, qu'elle parcourt de long en large. Elle se trompe, ce que je ressens à son égard est si fort que j'en suffoque. J'ai peur, j'ai mal, j'ai honte. Je suis perdu. Mais je ne peux pas la laisser croire que mes sentiments ne sont pas sincères.

— Juliette, je...

— Tais-toi ! me lance-t-elle en se retournant vers moi. Rien de ce que tu diras maintenant ne trouvera grâce à mes yeux. Pas après toutes ces conneries que tu m'as débitées.

À vive allure, elle me rejoint et me pousse de toutes ses forces. J'en suis si décontenancé que je dois me rattraper au plan de travail pour éviter de tomber.

— Moi, je t'aime !

Ma Blondie frappe sur son cœur, le poing serré, la fureur au bord des yeux qui dégoulinent de rage. Je suis foudroyé par sa déclaration.

— Je t'aime tellement que je me suis brouillée avec ma mère pour ne pas renoncer à toi, encore une fois !

Un autre coup sur sa poitrine. Une flèche dans la mienne.

— Je t'aime tant que je me suis lancée dans notre histoire en dépit des bien-pensants qui diront que je n'ai pas porté le deuil assez longtemps. En dépit de mes filles qui pleuraient encore leur père... J'ai convaincu Lou que tu méritais ta place dans nos cœurs. Parce que c'est toi et que je vois plus loin que demain.

Du dos de la main, elle essuie ses larmes d'un geste saccadé alors que mes yeux se gorgent de sel.

— Je t'aime tant que je ne te reprocherai jamais le fait que je me sois disputée avec Marco, le jour de sa mort. Il avait trouvé mon carnet d'écriture et je mentionnais encore ton nom après toutes ces années...

Elle sanglote si fort que sa respiration en devient difficile. Moi, je suis broyé sous le poids de ma culpabilité.

— Je t'aime si sincèrement que je me suis agenouillée devant toi dans cette salle de bains, alors que tu m'ignorais depuis la veille. Je ne pensais qu'à toi, qu'à nous et ton plaisir. Mais c'est toi et toi seul qui as sali ce moment en me traitant comme une vulgaire salope !

À nouveau, ses mains s'écrasent sur mon torse, lui assènent une série de coups que je ne sens pas. Je suis anesthésié. Accablé de remords et de chagrin.

— Tu me reproches de ne pas être impliquée alors que j'ai tout fait pour te laisser entrer dans ma vie compliquée. Alors va te faire foutre, Malik !

J'ai déclenché une tempête qui me dépasse. Aveuglé par mes doutes, je n'ai pas su voir que j'avais gagné son cœur et qu'elle me le prouvait chaque jour. Alors je l'enlace pour apaiser sa colère, lui murmure des pardons désespérés et la berce au creux de mes bras. Mais ça ne suffira pas, je le sais, j'ai été trop loin. Je viens de lui prouver qu'elle avait tort de m'octroyer sa confiance.

— Non. Ne me touche pas. Je m’aime suffisamment pour ne pas tolérer ça, même venant de toi.

Les épaules lasses, elle attrape son sac et se dirige vers la porte. Mon cœur est à l’agonie, une souffrance dévorante se propage dans chacune de mes synapses qui hurlent de désespoir. Je cours jusqu’à elle et bloque la porte-fenêtre pour l’empêcher de sortir.

— Ça va sonner faux, après toutes les merdes qui sont sorties de ma bouche, mais je t’aime, Juliette. N’en doute pas. Reste, s’il te plaît, on peut arranger ça.

Elle soupire et repousse ma main pour attraper la poignée, qu’elle tire sans même me jeter un regard.

— Tu as raison, ça sonne faux.

Les ténèbres se referment sur moi, il ne reste que le vide et cette plaie béante qui rate chacun de ses battements. Je croyais souffrir, hier soir. Il n’en était rien. J’ai mal à m’en coller la gerbe, à m’en détester. Mal à en crever. Je l’ai perdue, putain, je l’ai perdue.

Je mérite tellement ce qui m’arrive. J’en suis l’unique responsable. Un ouragan de répulsion et d’agressivité envers moi-même me ravage en même temps que je saccage tout ce qui me passe sous la main. Les secondes, minutes, peut-être, s’égrènent au gré de ma fureur et bientôt, tout n’est plus que désolation autour de moi. Un champ de ruines comme mon âme dévastée qui vient de perdre sa moitié. Son tout, son absolu.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Malik

— Regarde, Gass', on dirait un taliban qui vient de se prendre une branlée. Ou un clébard crevé. Avec l'odeur, j'ai un doute. Pourquoi il s'est enroulé une serviette sur la tête ?

— Mes frangines font pareil quand elles se font des soins aux cheveux. Il s'est peut-être mis de l'huile de coco ou un truc du style.

— Genre masque de beauté et tout le bordel ? Tu crois qu'il travaille ses bouclettes en loucedé, l'enfoiré ?

J'ouvre un œil, la lumière me vrille la rétine et mon sang joue des percussions sous mon crâne. Trois jours dans les tréfonds de l'oubli, ça laisse forcément des traces. Pour la première fois de ma vie, j'ai séché le boulot. J'ai prétexté une intoxication alimentaire. Je n'en ai rien à foutre, c'est dire à quel point je suis un déchet. Après plusieurs essais, mes paupières tressautent et je tombe sur les versions floues de mes potes, penchés au-dessus de moi.

— Je vous entends, bande de blaireaux.

Tant bien que mal, je me redresse et vire le tissu humide que j'avais mis sur ma caboche pour essayer de calmer, en vain, la migraine qui ne me quitte plus. Ça tangué dans tous les sens et des relents acides me tordent le bide. Je dois puer l'alcool à des kilomètres. Autour de moi, c'est le chaos.

— Qu'est-ce que vous foutez là ?

Guillaume retourne la table basse que j'avais renversée et se cale dessus, rejoint par Gaspard, qui pousse du pied les débris de verre qui jonchent le sol. Les deux me toisent, les coudes sur les genoux. J'ai l'impression d'être l'accusé qui attend son verdict au tribunal. Le blond sourit comme l'enflure qu'il est en se frottant le menton, clairement en train de jubiler de me voir dans cet état. Quant au regard désapprobateur de Gaspard, il m'annonce que je vais en prendre pour mon grade.

— Qu'est-ce qu'on fout là ? Ben, tu fais du grand Malik, alors nous voilà. Ta mère a appelé Guich parce qu'elle s'inquiétait et ma copine a envie de, je cite « t'épiler les couilles à coups de scalpel ».

C'est comme ça que tu prends conscience d'avoir touché le fond. Quand il commence à y avoir un peu trop de témoins du spectacle grotesque de ta déchéance. Mes parents sont passés hier soir, alertés par le fait que je ne sois pas sorti du week-end. Quand elle a vu l'état du studio, ma mère a viré hystérique et commencé à ranger. Mais mon père l'a tout de suite arrêtée et lui a rappelé que j'étais supposé être un adulte responsable. Il a ensuite pointé un doigt accusateur sur moi, pour m'assener que, quoi qu'il m'arrive, ce n'est pas de cette façon qu'on règle les problèmes.

Mais comme un con, j'ai tout de même fini ma bouteille jusqu'à m'en éclater les neurones. Parce que quand je suis lucide, toutes mes pensées me ramènent à elle et c'est insoutenable. Pour être honnête, lorsque je bois aussi, mais au moins, après, c'est un trou noir salvateur qui m'accueille. D'ailleurs, en cet instant, me revient son visage empreint de douleur, et la culpabilité rejaillit.

— Comment va Juliette ?

— T'as qu'à lui demander, au lieu de te mettre la tête à l'envers. Parce qu'en plus d'être un abruti, t'es même pas foutu de décrocher ton téléphone pour réparer tes conneries. Mais si tu veux savoir, d'après Marie, pas terrible. Pas terrible du tout.

Il a raison. Je n'ai même pas pris la peine de la contacter pour lui présenter les excuses qu'elle mérite. Pas plus que je n'ai pu lui rappeler à quel point j'ai besoin d'elle dans ma vie. Ce n'est pas glorieux, mais me

noyer dans du douze ans d'âge est bien plus facile à gérer que de me confronter à son rejet et à sa déception. Surtout, ce serait avouer que je me suis planté sur toute la ligne et que j'ai tout torpillé, tout seul, comme un gland. L'orgueil. J'y reviens toujours. Ce parasite indésirable qui s'infiltre partout et me pousse à blesser la personne qui compte le plus à mes yeux. Je n'assume pas d'avoir été cette crevure.

— Gass' m'a expliqué dans les grandes lignes, on n'en sait pas plus. Comment t'as pu tout foirer ? Il y a quinze jours, tu ressemblais à un bisounours sous ecsta, et là, on dirait Gollum qui a perdu son précieux.

Café. J'ai besoin de remettre mon cerveau droit dans sa boîte crânienne pour cette discussion. Les premiers pas sont les plus durs, je dévie plusieurs fois de ma trajectoire. Le calbute me rentre dans la raie des fesses et je manque de m'écrouler par terre en tirant dessus. Des moqueries éclatent dans mon dos. Rien à battre. J'atteins mon Saint Graal et bientôt, les effluves de caféine fument dans ma tasse à la propreté douteuse. J'en sers deux autres, les gars me rejoignent autour de l'îlot puis je commence le récit de mes exploits déplorables.

Quand je termine, l'air me manque. Une chape de culpabilité me tombe dessus. Avec le recul, je prends conscience du caractère odieux de ma réaction. Une certitude, une seule, se plante dans mes méninges : je ne peux pas la perdre. Guich est atterré, la bouche béante, les yeux écarquillés, on dirait qu'il a vu la Vierge. Gaspard, lui, serre les mâchoires et empoigne ma nuque.

— Mais quel connard ! Je croyais que t'étais dingue d'elle, comment t'as pu lui balancer ça ?

— Je l'aime tellement que l'idée que ce ne soit pas réciproque m'a fait disjoncter. Crois-moi, si je pouvais, je me filerais des baffes.

Guillaume m'interrompt en tapant sur le plan de travail comme un forcené. Il a l'air au bord de la syncope, depuis tout à l'heure. L'impact résonne si fort dans mes tempes et mes oreilles que j'en grimace.

— Attends. J'ai forcément mal entendu. Quinze ans ?

— Quinze ans quoi ?

— Quinze ans sans turlutte ? Pipe ? Broute-minou ? Cunni ? Enfin, tu sais, les trucs qu'on fait avec sa langue pour prendre son pied. Je t'en supplie, dis-moi que j'ai mal compris, tu peux pas être aussi con.

Évidemment. C'est tout ce qu'il a retenu. Je ne prends même pas la peine de répondre et lui présente mon majeur dans un geste nonchalant. Gaspard, fronce les sourcils, mais se mord la lèvre pour tenter de camoufler le sourire moqueur qui le gagne, avant de donner une claque amicale sur la tête de Guillaume. Le second pouffe, vire cramoisi, les larmes au bord des cils, et explose de rire.

— Allez-y, foutez-vous de ma gueule. Vous pouvez pas comprendre. J'ai jamais connu un truc aussi fort que ces moments avec elle.

— Le bâtard ! Bien sûr que non, je ne comprends pas, je voue un culte à la fellation ! Putain, le *lover* de mes deux ! En fait, pendant quinze ans, t'as tripé sur un truc que t'as idéalisé. La vache, ta Juliette, ça doit être une super...

Je le foudroie du regard et pointe mon index dans sa direction.

— Ne finis pas cette phrase ou je t'en colle une. Ne lui manque pas de respect.

Guich lève les mains en signe d'apaisement mais me lorgne avec un regard ironique en haussant un seul de ses sourcils.

— Tu t'en es déjà chargé. Même moi, j'ai jamais parlé comme ça à une meuf. Merde, mec, tu t'es privé tout seul d'un truc, un super truc, en plus, que t'as fini par lui reprocher. C'est complètement barré.

Je déglutis difficilement face à cette vérité qu'il me balance en pleine figure. Mon second acolyte croise les bras sur sa poitrine et soupire. Gaspard est un mec solaire, facile à vivre, mais il est aussi bourré de principes. Le premier : respecter les femmes, c'est sa règle d'or. Seul gars au milieu de quatre frangines, avec une mère qui a bossé dur pour ses gamins, il les place même sur un piédestal. S'il est habitué aux frasques de notre pote avec la gent féminine, je crois que c'est la première fois que je le déçois à ce sujet.

— T'es le type le plus intelligent que je connaisse. Mais dès qu'il s'agit de Juliette, t'arrives plus à relativiser, un vrai débile. Comment t'as pu douter d'elle alors que ça crève les yeux qu'elle t'aime ?

— Pire, tu dis que tu te sentais mis sur la touche. Mais t'es con ou bien t'es con ? Elle a deux filles qui ont perdu leur papa et elle t'a laissé entrer dans leur vie. Il te faut quoi de plus, comme preuve ? Moi, j'ai un même et je peux te dire que c'est loin d'être anodin.

Je me frotte le front et me pince le nez, parce que l'évidence s'impose dans mon esprit. Je suis un égoïste imbu de sa personne qui a manqué de discernement. Entendre mes potes me remettre les pendules à l'heure me confronte à ma réaction pitoyable. J'aurais dû en parler, agir en homme, pas comme un ado qui se laisse enliser par ses peurs. Je lui ai fait du mal et je nous ai abîmés, pour des incertitudes. Lewis avait raison. L'homme que je veux être est celui qui sera à ses côtés. Quand je pense à mon avenir, c'est elle que je vois. Le reste est secondaire. J'espère juste qu'elle pourra me pardonner. Mais je ne renoncerai pas. Je vais me battre.

— Ça y est ! Il se sort les doigts du cul, s'exclame Guillaume en cognant son poing contre celui de Gaspard, je vais adorer te voir ramer pour la récupérer, mon petit névrosé de la bite !

Deux heures. C'est le temps qu'il m'aura fallu pour ingurgiter un demi-litre de café, reprendre figure humaine, même si je suis loin d'être frais, et remettre la baraque en ordre avec l'aide de mes potes. Cet acte charitable de leur part va me coûter deux bonnes bouteilles et des places pour le prochain match de l'OM. Il ne faut pas non plus les prendre pour l'abbé Pierre, les lascars.

Nous trois, on est comme des frangins. On s'est choisi sur les bancs d'un club de foot et on ne s'est jamais plus lâchés. Toujours présents en cas de coup dur, toujours là pour se ramener sur le droit chemin à la moindre déviance. On avait fait un pacte quand nous étions jeunes. Nous soutenir coûte que coûte pour avoir la vie dont on rêvait. Pour ne jamais avoir à galérer comme nos familles. Plus que tout, pour nous empêcher de basculer dans l'écueil de la délinquance. Les tentations étaient nombreuses. Quand

l'un de nous risquait de flancher, au moins un des deux autres veillait, même à distance. Parfois à coups de gueule, parfois à coups de poing. Mais on n'a jamais dérivé de nos trajectoires. Aujourd'hui encore, ils m'ont mis la claque mentale dont j'avais besoin.

Quand Gass' m'a dit que Juliette passait l'après-midi chez elle avec ses amies, c'était impératif, il fallait que j'y aille. Je ne suis pas très nuancé, comme type. Une fois ma décision prise, plus rien ne m'arrête. Trois jours à me comporter comme un lâche, c'est déjà trop. Je sais que les petites sont au centre aéré et qu'elles seront de retour dans la soirée. Ce qui me laisse le temps de présenter mes excuses à leur mère, sans qu'elles en soient témoins. L'idée qu'elles comprennent que j'aie pu malmener leur maman et les décevoir me révolte.

Les mecs sont persuadés que mon alcoolémie bat encore des records. Ce qui, vu mon mal de crâne persistant, ne doit pas être faux. C'est donc eux qui vont me conduire là-bas. Mes lunettes de soleil sur le nez, je sors dans le jardin, mais un mouvement retient mon attention.

Devant le porche de la maison, Nasser enlace ma mère tandis que mon vieux se tient en retrait. Tous trois pivotent vers moi. Ma mère a l'air triste, mon père paraît solennel et Nasser me dévisage avec dédain. Je remonte ma paire de Ray Ban sur la tête et plonge mon regard dans le sien. La noirceur de ses iris est le reflet de ce qui l'habite dorénavant. Un puits sans fond d'obscurité. Le grand frère que j'idolâtrais enfant n'est plus, cet homme est un inconnu.

Un autre jour, je serais allé le confronter, lui qui ose revenir ici alors que je le lui avais interdit. Mais aujourd'hui, je veux garder mon énergie pour un combat qui en vaut la peine. Nasser m'indiffère, Juliette est ma seule préoccupation.

Mes amis sur les talons, je me détourne et me dirige vers le portail en direction du parking. Pendant que Gaspard poursuit sa marche vers la voiture, Guich et moi marquons un temps d'arrêt. Face au mur qui longe le jardin, une fourgonnette. Bleue.

Et je percute. L'anniversaire de mon père. Le regard dédaigneux de Nasser sur Juliette. La détresse de Lydia. Juliette gisant au sol. Nasser

vaincu, Nasser chassé. Comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt ?

Mon sang ne fait qu'un tour. La haine s'empare de moi aussi subitement que mes muscles se crispent. C'est fou comme ce sentiment peut vous ranimer en une fraction de seconde. Chaque atome de mon corps vibre sous ma peau qui se hérisse. Mes mâchoires se contractent, mes ongles se referment sur mes paumes tremblantes. Je n'entends même plus Guillaume qui hèle Gaspard et essaie de me raisonner. La fureur gronde déjà dans mes oreilles dans un sifflement vindicatif.

Tout semble au ralenti dans mon esprit et pourtant, tout va si vite. Je fonds déjà sur lui, sous les yeux médusés de mes parents.

— Je vais te buter !

Nasser a à peine le temps de se retourner, ahuri de me voir débouler comme une tornade, que je lui balance mon poing dans la figure. Sa pommette craque sous mes phalanges et il tombe à la renverse. Une excitation morbide s'empare de moi, un coup n'est pas assez. Je suis un épais brouillard chargé de tension qui n'attend que la petite étincelle pour abattre sa foudre sur le visage de cet enfoiré.

Mais ma mère hurle et s'agenouille pour venir à son secours. Je m'oblige une longue inspiration, je ne veux pas la blesser. Mon père s'interpose, si véhément qu'il en écorche son arabe à coups de paroles acerbes. J'expire profondément. Il soupçonne que je suis toujours ivre et me somme de lui expliquer mon attitude inqualifiable.

— Je vous ai expliqué que quelqu'un de malveillant s'en prenait à Juliette. Le coup du cocktail Molotov ?

Je ne reconnais pas ma voix, étouffée par mes dents si serrées que je pourrais les briser. Mon père fronce les sourcils et acquiesce.

— Il se trouve que la fourgonnette que j'ai vue prendre la fuite ce soir-là est garée juste ici ! Le même bleu ciel que ce vieux tacot.

Les gars, de part et d'autre de moi, accréditent mes propos. Je crois qu'ils ont autant envie que moi de refaire le portrait de celui qui s'agite sur la pelouse. La larve gesticulante se fige, une once de stupeur et d'incompréhension dans le regard. Il joue tellement bien la comédie que je

pourrais me laisser convaincre, si je ne l'avais pas vu manipuler son petit monde pendant des années.

— T'es qu'un putain de chien, Nasser. Un sale bouffon qui se croit au-dessus de tout.

— Je ne sais même pas qui est Juliette, me jette-t-il avec amertume.

Avec une lenteur mesurée, je me baisse, m'approche de lui pour agripper le col de son haut et murmure près de son oreille.

— L'infirmière de papa que tu avais balancée par terre comme une malpropre. T'as pas supporté qu'une femme puisse te tenir tête, c'est ça, connard ?

J'empoigne son menton avec hargne et le fixe droit dans les yeux.

— C'est bon, t'as retrouvé la mémoire ?

C'est infime, mais l'espace d'un instant son front se plisse et je décèle un craquement sur ce masque d'ordinaire impénétrable. D'un geste rageur, il me repousse puis se redresse, stoïque et fier. Réaliser que nous avons ce trait de caractère en commun me file la nausée. Je tends la main pour aider ma mère, confuse, à se relever. Mon père, blême, nous fixe à tour de rôle.

— Mon fils, est-ce que c'est vrai ?

— Allah me voit, Allah m'observe, Allah est témoin de mes actes et faits¹⁶. Je n'ai rien à voir avec ce qu'il dit.

Le ton empreint de gravité, et alors que mon père le dévisage, Nasser appuie sur l'hématome qui se forme sur sa joue dans une grimace de douleur. Moi, je crève d'envie d'équilibrer la symétrie de sa sale gueule en cognant de l'autre côté. Son petit spectacle de victimisation n'a aucune prise sur moi.

— Tu te rends compte, mon frère, que la couleur d'un véhicule paraît bien dérisoire pour de telles accusations ? Et je ne vois pas pourquoi je porterais un intérêt à ce genre de femme. Pour qui me prends-tu ?

— Le genre d'homme qui tabasse sa propre sœur et en malmène une autre. On verra bien si la police trouve ça dérisoire. En attendant, il me semblait t'avoir dit que je ne voulais plus te voir ici.

Nous nous fixons, les pupilles dilatées et acérées de fiel, figés par une tension qu'aucun de nous ne souhaite relâcher. Notre orgueil et notre arrogance nous imposent ce duel silencieux. Nous étions si semblables autrefois, mais nos choix de vie ont fait de nous deux personnes que tout oppose à présent.

Ma pauvre petite mère vient se placer entre nous. Le menton tremblant et le regard las, elle attrape nos mains dans les siennes. Tentative désespérée de nous rappeler ce qui nous lie inéluctablement.

— Voir mes fils se déchirer me rend si malheureuse. Malik, m'apostrophe-t-elle, ses doigts serrés sur les miens, ton frère est venu nous dire au revoir. Ils partent vivre en Algérie, dans le village d'Amira...

Elle m'offre un regard suppliant et je suis bouleversé parce que je sais ce qu'elle va me demander. Mais je ne peux pas lui accorder ce vœu irréalisable.

— Ce doit être un malentendu tout ça, mon fils. J'aimerais tellement que mes enfants fassent enfin la paix.

Mon père soupire et lui caresse le dos. Il me connaît si bien. Je suis persuadé que lui aussi incrimine Nasser en son for intérieur. Un soir, je lui ai confié comment ma seule et unique histoire d'amour m'avait été arrachée. Ce passif, découvert il y a peu, n'a fait qu'accroître mon ressentiment.

J'enlace la première femme de ma vie avec tendresse et l'embrasse sur le front.

— Je suis désolé, maman, j'aurais aimé te dire que c'est possible, mais ça ne l'est pas.

Je sais que c'est la dernière fois que je plonge dans les ténèbres de celui qui fut mon frère, alors je m'y attarde. Lui aussi me scrute dans un face-à-face lourd de non-dits. Deux hommes issus de la même chair, désormais antagonistes en tous points.

— J'aime Juliette depuis mes dix-sept ans et je l'ai déjà perdue une fois par ta faute. Si, comme tu dis, Allah que tu aimes tant te voit, alors il te faudra répondre de tes actes.

Son front se plisse, incrédule, il ignore encore à quel point il a pourri ma vie. Mes yeux figés dans les siens, je recule d'un pas.

— Parce que tu as broyé notre famille en son nom. Tu as battu Lydia en son nom.

Une autre foulée en arrière, notre fil se tend.

— Parce qu'en son nom tu exècres tout ce qui ne te ressemble pas. Pour tout ça, Nasser, il te jugera... Pour le reste, les flics feront très bien l'affaire.

Un mètre de plus, notre attache est rompue. Plus rien de lui ne subsiste en moi.

— Sur un autre continent ou ailleurs, tu es mort à mes yeux. Fais tes adieux et va-t'en.

Je me détourne, suivi des frangins que j'ai choisis. Ceux qui partagent mes valeurs, ceux que je suis honoré d'avoir à mes côtés. Sa voix agressive s'élève, pour réciter, sans doute, de nouveaux versets du Coran dont il ignore le sens véritable. Mais je ne l'entends pas. Il n'est déjà plus là.

J'ai une femme à reconquérir et avec ce que je vais devoir lui annoncer, je ne suis pas certain d'y parvenir.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Juliette

Je n'y vois plus clair, aussi je retire mes lunettes de soleil et les pose sur la table. Aussitôt, les regards de Marie et Élodie se font compatissants. Je sais que j'ai une mine affreuse avec mes yeux bouffis. Trois jours à pleurer, ça laisse forcément des traces.

Je suis épuisée, depuis samedi matin, le sommeil me fuit et mon corps est fourbu de douleur. Dès que je le peux, je sors courir jusqu'à l'épuisement. C'est tout ce que j'ai trouvé pour anesthésier ma peine et cette colère écrasante qui me lamente les entrailles. Ce petit cérémonial m'offre un répit fugace, avant que le poids de la déception ne vienne à nouveau m'accabler. Alors, à coups de grosses cuillères de crème glacée, je tente de colmater la brèche qui lézarde les parois de mon organe vital. Thérapie dérisoire qui n'apaise que mes papilles à défaut de mes tourments.

Ce qui me blesse le plus ? Ce salaud n'a même pas essayé de prouver ses remords. Rien, aucune manifestation de sa part. Naïve, je pensais mériter au moins des excuses. Mais je dois me rendre à l'évidence, il n'a pas daigné m'envoyer ne serait-ce qu'un vulgaire SMS. Et ça me bouffe. Plus encore que ses mots désobligeants à mon égard. J'espérais qu'il se battrait pour moi, pour nous.

— Je te jure que si je le croise, je lui en colle une.

Maxime est passé me voir, suite au coup de fil de l'officier de police en charge de mon dossier. Les appels ont enfin pu être géolocalisés et ouvrent une piste sérieuse. Mais mes préoccupations actuelles sont tout autres. Un brun ténébreux occupe chacune de mes pensées.

Mes amies n'ont pas pu s'empêcher de lui raconter dans les moindres détails ce qu'il s'était passé avec Malik. Je voulais éviter que cette information ne lui parvienne, à juste titre, puisque je connais le tempérament de mon frère. Il est rare qu'il lève la voix et beaucoup le prennent pour un mec posé. Mais comme le dit si bien le proverbe, il faut se méfier de l'eau qui dort. Max est un tsunami à lui tout seul.

— Arrête, ça n'en vaut pas la peine.

— Pas la peine ? Ce connard t'a traitée comme une moins que rien avec ses sous-entendus à la con. Il n'a pas le droit de te manquer de respect, surtout s'il prétend t'aimer.

Nous sommes sur la terrasse, autour de la table, et je suis en train de venir à bout d'un demi-kilo de *Ben & Jerry's* sous les yeux effarés de mes deux folles. Mes cheveux sont emmêlés, je porte un des immenses tee-shirts que Malik a oubliés ici, sur lequel j'ai probablement laissé couler un peu de mon remède, et un vieux short en coton. Je ressemble à ce que je suis : une épave.

— Ma Juju, tu ne devrais pas t'empiffrer comme ça. Tes fesses vont t'en vouloir, après.

Marie et sa manie de compter chaque calorie. C'est sûr que pour elle, je dois frôler l'overdose alimentaire. Mais je préfère me goinfrer que de verser une larme supplémentaire.

— M'en fiche, dis-je en éloignant le pot vide, je ne comprends pas, les filles... Pourquoi il n'est pas revenu ?

— Je ne sais pas. Mais vu ce que tu nous dis, peut-être parce que sa fierté en a pris un coup ? suggère mon amie d'enfance.

— Parce que c'est un trou du cul et que je vais lui péter les dents.

— Avec le serment d'Hippocrate, t'es pas plutôt censé veiller à la santé de ton prochain ou un truc du genre ?

Maxime, qui triturerait ses ongles, pivote vers Élodie et lui lance un clin d'œil espiègle, doublé de son sourire canaille. Cette dernière vire cramoisie et gigote sur son siège. Mar' et moi nous jetons un regard entendu. Il faudra que je creuse cette situation énigmatique, plus tard.

— Justement, ça aiderait un homme, instable mentalement, à retrouver son discernement. Une droite thérapeutique.

— Je préfère ma méthode. Épilation testiculaire et périanale à la cire orientale.

— Je crois que tu devrais voir un psy, Marie, t'es flippante quand tu t'y mets !

Mon frère surjoue le type horrifié en écarquillant les yeux et nous éclatons de rire. Je dois avouer que l'idée me séduit et je pourrais envisager de m'en charger en personne avec une méticulosité particulière.

Mais bien vite, cette insouciance éphémère s'efface et ouvre la faille qui permet à mon chagrin de refaire surface. Tout me ramène à lui. J'ai beau lui en vouloir, c'est atroce comme il me manque. Je suis vide de son absence imposée. Je vis son silence comme un désaveu de notre histoire, un abandon qui me laisse désœuvrée.

À peine avais-je fermé la porte de son studio que j'espérais qu'il me courrait après. Il ne l'a pas fait. Le soir même, j'implorais qu'il me téléphone ou mieux encore, qu'il débarque à la maison pour me dire à quel point il regrettait. Ce n'est pas arrivé non plus. Le lendemain, les mêmes espoirs m'habitaient. Malik ne pouvait pas nous laisser tomber aussi facilement, je refusais d'y croire. Ça a pourtant été la même désillusion. Aujourd'hui, j'ai résisté à la tentation d'aller le confronter, tant son détachement me ronge. Mais j'ai moi aussi mon amour-propre et je ne céderai pas.

Toutefois, je l'aime au point de lui pardonner s'il s'excusait. Je sais que ses mots amers ont dépassé ses pensées, bien qu'ils m'aient broyé le cœur. C'est son indifférence qui me tue, elle est pire que tout. Je commence à croire qu'il a réalisé que ses sentiments sont moins forts qu'il ne le supposait.

Mon frère vient m'enlacer avec douceur et caresse mon dos en me voyant replonger dans les abysses de la morosité. Mes confidentes se montrent compatissantes et chacun y va de sa petite parole réconfortante. Tout ça ne suffit pas, car je ne veux que lui. Il n'y a que Malik qui pourra panser cette plaie qui fracture mon âme et qu'il a lui-même infligée.

Au loin, j'entends une voiture manœuvrer sur le parking. Des portières claquent. Le grincement du portail me fait relever la tête. Des pas crissent sur l'allée de graviers. Ma poitrine se serre, je retiens mon souffle. Deux billes ambrées m'éblouissent. Mes soleils. Nos regards se percutent. Le sien est voilé, gorgé de remords.

Il est là et je sais que c'est pour moi, pour nous.

Mais à peine ai-je le temps de soupirer de soulagement que Maxime se rue sur lui.



Malik

Je me noyais dans ses prunelles magnifiques en essayant de lui transmettre tous mes regrets et je n'ai rien vu venir. Je cherche mon air tant la vigueur des coups m'a sonné. Deux, pour être précis. Une droite à la mâchoire et l'autre dans l'estomac. On peut dire qu'il sait cogner, le frangin, il a même un sacré crochet. Heureusement pour moi, je sais aussi encaisser.

Mes enfoirés de potes ricanent, mais restent sur le qui-vive au cas où il recommencerait. C'est un peu un code d'honneur entre mecs des quartiers. Tu laisses faire quand c'est justifié, mais tu intervies si ça dégénère.

— C'est mérité, j'aurais fait pareil pour mes sœurs et toi aussi, m'assène Gaspard.

Plié en deux, je ravale ma salive avec difficulté, inspire puis expire jusqu'à ce que ma respiration redevienne régulière. Mes doigts frottent ma joue, douloureuse. Je me redresse, en faisant craquer mes cervicales. Maxime me jauge, un sourire narquois aux lèvres. Il n'y a pas de besoin de mots, nous nous comprenons. Aussi, j'opine avec discrétion.

Cependant, mon attention se reporte déjà sur Juliette, qui s'est relevée et observe ce règlement de comptes avec inquiétude. Ses paupières sont gonflées et ses traits tirés par la fatigue. Elle est si belle, même comme ça.

Je crois que c'est le moment où je dois porter mes couilles, comme on dit. Pour être honnête, je ne suis pas à l'aise à l'idée de m'exprimer devant un public. Toutefois, si je veux lui prouver que je suis prêt à me mettre à nu pour elle et oublier ma fierté, je n'ai pas d'autre choix. Je tente de maîtriser les craintes qui me submergent : celle qu'elle ne me pardonne pas, celle qu'il ne soit trop tard, celle de la perdre. C'est une lutte contre mes démons, mais cette fois, je ne les laisserai pas gagner. Avec humilité, je m'avance vers elle et plonge dans le bleu hypnotique de ses iris.

— Quand je vois nos gueules défaites, tes cernes et tes yeux rougis, je me dis que j'ai vraiment merdé, mon ange, et je me déteste pour ça.

— Putain, tu démarres mal, mec.

Je jette un regard incendiaire à Guillaume, qui feint de tirer une fermeture éclair sur sa bouche, et me racle la gorge. Mes doigts fourragent mes cheveux car je suis conscient qu'il est difficile de trouver les justes mots aux blessures que je nous ai causées. Juliette n'a pas bougé et me fixe, stoïque, dans l'attente de la suite.

— Ce que je veux dire, c'est que je pourrais te débiter un tas de conneries pour expliquer mon comportement. Que j'avais peur, que certaines situations ont conforté mes doutes et même que j'avais bu... La vérité, c'est que je suis juste un gros con.

Je fais un pas de plus dans sa direction. Elle fronce les sourcils, mordille sa lèvre tremblante, son regard pénétrant me captive. Je perçois des murmures, du mouvement derrière moi. Une brise légère caresse mes narines et m'inonde de son odeur envoûtante. Je ne vois plus qu'elle, le

reste importe peu. Je n'ai plus honte de reconnaître mes torts ni de me livrer en pâture devant nos amis. Elle me donne cette force et je le lui dois.

— Je suis tellement désolé. Pour ces mots dégueulasses sortis de ma bouche, si loin de celle que tu es. Pour ces trois jours passés à me bourrer la gueule, au lieu de venir m'excuser. J'ai été faible et je voudrais revenir en arrière. Mais c'est impossible, je ne peux qu'assumer.

Juliette se ronge l'ongle du pouce pour tenter de retenir les larmes qui, peu à peu, gorgent ses paupières. C'est misérable d'être le responsable de sa peine, parce qu'au fond, je n'aspire qu'à la rendre heureuse.

— Je te demande pardon. J'aurais dû te parler de ce que je ressentais au lieu de tirer des conclusions hâtives. Mon seul argument, c'est que je t'aime. Je t'aime tellement que j'ai eu peur de te perdre. Et tu avais raison, l'idée que ce ne soit pas réciproque atomisait mon ego. Mais mon ego n'est rien sans toi.

Juliette exhale un long soupir et se détourne pour fuir mon attention, visiblement en proie à une bataille interne. Elle a toujours eu la rancune tenace.

— Justement, le fait que tu m'aimes ne te donne pas le droit de tout foutre en l'air, chaque fois que tu doutes, Malik. Qu'est-ce qui me dit que tu ne recommenceras pas ? lance-t-elle en pivotant vers moi.

— Je ne vais pas te faire de promesses. Mais je ferai de mon mieux pour ne plus me planter. Parce que, bordel, ça me bouffe d'être ta déception. Plus rien n'a de sens si tu n'es pas là. Ma seule certitude c'est toi, Juliette. Toi. Toi et tes princesses. Toi et ton passé. Je veux tout.

Ses prunelles déterminées me fouillent. C'est comme si elle sondait mon essence vitale. Il n'y a qu'avec elle que je partage ces rares moments où l'autre ne voit en moi que mes propres vérités. Mon autre, c'est elle. Son visage se radoucit jusqu'aux coins de ses lèvres, qui esquissent un pas vers notre réconciliation.

— Tout, sans condition ?

— Sans condition, mon ange.

— T'en as mis du temps, crétin...

Cette fois, un sourire sincère illumine son visage qui me délivre des tenailles qui enserraient ma gorge. Mais il me reste un aveu à confesser. Celui-ci leste ma poitrine d'un dernier rempart à mon absolution. J'ai besoin de m'assurer qu'elle peut être mienne en dépit de ma génétique commune avec un homme abject.

Je contourne la table pour la rejoindre. Les autres ont disparu, je ne sais pas s'ils sont partis ou juste évincés de mon esprit tant sa présence irradie. Je voudrais l'étreindre, m'emplir de sa chaleur, mais je me retiens. Mes doigts tremblants se contentent d'effleurer la peau satinée de sa joue. Avec intensité, nous nous fixons. Sa bouche ourlée attire ma convoitise, je dois lutter pour ne pas croquer dans ce fruit encore défendu.

— Il faut que je te dise autre chose. Je ne suis pas certain que tu veuilles encore de moi après... Mais tu as le droit de savoir.



Juliette

Les montagnes russes émotionnelles. C'est ce qu'il me fait vivre depuis notre dispute et je ne crois pas avoir le cœur assez accroché pour supporter ces variations thymiques¹⁷ plus longtemps. Son ton empreint de gravité m'effraie. Que va-t-il m'annoncer ? Qu'il a eu une aventure, ces derniers jours ? Qu'il part à Londres ?

Mes méninges carburent à plein régime et mon palpitant s'emballe comme un dératé. Je suis suspendue à ses lèvres dans l'attente du verdict.

— Je suis convaincu que c'est mon frère qui te harcèle depuis des mois. Il est venu voir mes parents et sa putain de fourgonnette bleue était devant la maison. J'aurais dû comprendre avant, Juliette... Je m'en veux, je...

Aussitôt, je soupire de soulagement et relâche la tension nerveuse qui nouait mes épaules.

— Je m'en doutais.

— Quoi ?

Avec tout ça, il ne sait pas que j'ai eu la police au téléphone ce matin et qu'il y a eu une avancée dans l'affaire. Alors, je reprends avec lui tout ce qui m'a été expliqué. D'après le traçage des appels, mon harceleur sévissait d'un cybercafé à Toulon. Persuadé que la personne gravitait dans mon entourage, l'officier avait listé mes proches, mes patients sur plusieurs mois et mes concurrents professionnels. Il se trouve que le nom des Mejib est ressorti à trois reprises. Dans mes relations amoureuses, ma patientèle et Nasser, domicilié non loin du lieu localisé. Avec ces nouvelles données, il m'a été facile de faire le lien avec ce qu'il s'était passé lors de l'anniversaire d'Ayoub. Cette découverte m'a bouleversée. Pas pour moi, car, au final, une fois renseignée, je n'étais pas étonnée, mais pour cette famille que j'apprécie et par égard pour Malik.

— Ils doivent encore faire des vérifications. Mais le fait que je leur raconte mon altercation avec ton frère a conforté leurs soupçons... Et comme il a déjà un casier...

Un instant, je m'interromps dans la crainte de la réaction de Malik. Les paupières plissées, il est attentif à chacune de mes paroles. Son visage est dur, à aucun moment il ne semble s'émouvoir des potentielles conséquences sur Nasser.

— Si tout se confirme, ils procéderont à une interpellation. Je suis vraiment désolée...

— Qu'ils se magnent, alors, ce connard se barre en Algérie, crache-t-il avec amertume, et ne sois pas désolée. C'est moi. J'ai tellement honte que ce soit lui.

J'attrape sa main et l'invite à s'asseoir face à moi. Nos amis se sont éclipsés, je le remarque à peine. Lui aussi est décharné, fatigue, colère et appréhension transparaissent dans ses prunelles chamarrées que j'affectionne tant.

— Ça ne change rien que ce soit ton frère. On est plus forts que lui. Il ne nous séparera pas encore une fois. Tu n'es pas responsable de ses actes.

— C'est parce que je suis dans ta vie qu'il t'a fait du mal. Je comprendrais que ce soit un frein pour toi.

Mes mains en coupe sur son visage, je caresse sa mâchoire marquée par le déchaînement de Maxime. Geste tendre qui contraste avec le flot de mots incisifs que je lui débite.

— Mal', c'est la dernière fois que je t'autorise à douter de nous à ce point. J'ai besoin que tu croies en notre histoire, parce que ces derniers jours étaient vraiment atroces, affirmé-je. Quant à Nasser, il n'est pas un argument dans notre histoire, pas plus que mon passé. Nous devons apprendre à conjuguer avec tout ça.

Ainsi, j'espère poser les bases d'un nouvel élan, pour que nos fondations ne soient plus jamais ébranlées par ses peurs.

— Je t'aime, abruti. Comme toi, je veux tout. Si on avance ensemble, il y aura forcément du moche et des épreuves, autant apprendre à faire avec.

Les yeux emplis de tendresse, Malik se penche vers moi ; du bout du nez, il trace un sillon de frissons de ma mâchoire jusqu'à mon oreille.

— Des épines et des roses, mon ange. On se piquera, mais on fera aussi de beaux bouquets, murmure-t-il en inhalant mon parfum. Tu m'as manqué, putain. Embrasse-moi, j'en peux plus d'attendre.

J'en crève d'envie, mais je veux le faire languir. Doux sévices pour une maigre vengeance. Alors j'attrape ses cheveux et effleure son cou du bout des ongles avec une paresse calculée. À plusieurs reprises, je feins de m'avancer pour exaucer sa requête, mais chaque fois qu'il m'imité, je recule. Ses mains pressantes se posent sur ma taille, puis dérivent vers mes hanches. Malicieux, il plisse les paupières et se mord la lèvre.

— Embrasse-moi.

— Non.

En moins d'une seconde, je décolle de ma chaise, soulevée par sa poigne virile, et me retrouve à califourchon sur ses genoux. Front contre front, nous nous toisons. Urgence et avidité lient nos regards. Ses phalanges glissent

sous le coton de mon tee-shirt et parcourent ma colonne vertébrale. Je frissonne, mes sens se galvanisent de son odeur familière, de ses râles enfiévrés, de son bassin qui subtilement se tend entre mes jambes.

— Embrasse-moi.

Je cède et fonds sur sa bouche. C'est comme rentrer à la maison après un long périple. Nos bras étreignent, nos lèvres frémissent. Chacun s'abreuve de l'autre, consumant nos gémissements synchrones. Ma féminité s'éveille. Ses mains changent de cap, l'une fouille sous mon soutien-gorge, l'autre impose à ma cambrure d'onduler contre son bassin. Il me dit qu'il m'aime et que je suis la seule dans laquelle il veuille s'enfouir. Qu'il veut la saveur de ma jouissance jusque sur ses papilles, me dévorer tout entière. Ses dents croquent le lobe de mon oreille pour y chuchoter des promesses plus salaces encore et je commence à perdre pied.

Un raclement de gorge éclate notre bulle et nous nous figeons. Je cache mon visage dans le col de son vêtement, probablement déjà rouge de honte.

— Un *Glenlivet*, dix-huit ans, Single Malt. Pas ton whisky japonais dégueulasse de la dernière fois.

— T'es pas chié, Gass', ça coûte une blinde ! Bon, j'avoue, tu avais raison, ils ont l'air d'avoir fait la paix. Ils allaient même nous faire un petit Julik ou une Maliette sur la terrasse... Aïe ! Mais t'es folle !

Nous gloussons quand nous entendons Élodie voler dans les plumes de Guillaume. Malik relève mon menton et embrasse le bout de mon nez.

— Ce n'est que partie remise, mon ange. Je te lâche plus, maintenant.

Et comme ça, ancrée dans son étreinte, rassurée par nos promesses d'engagement, toutes mes tensions s'envolent. Les astres semblent de nouveau alignés dans mon petit univers.

OceanofPDF.com



Juliette

— Ça y est, je peux ouvrir les yeux ?

— Non, pas encore.

Je joue le jeu, mais il est difficile de ne pas céder à la tentation de jeter un coup d'œil furtif pour savoir où nous sommes. Je perçois le ronronnement d'un cours d'eau, des oiseaux qui piaillent, le bruissement du vent qui agite les feuillages autour de nous. Une odeur végétale familière titille mes narines, du romarin, peut-être, ou alors de la sauge, et attise ma curiosité. La chaleur apaisante des mains qui me dirigent me permet de m'imprégner de ces sensations en toute confiance. Malik a garé la voiture plus loin. Aussi, depuis quelques minutes, je me laisse guider à l'aveugle, le long d'un chemin caillouteux sur lequel j'ai failli m'étaler à plusieurs reprises.

Je le sens me contourner pour se placer derrière moi et déposer un léger baiser sur ma nuque. Je frissonne sous la caresse de ses lèvres. Il m'impose quelques pas de plus, avant de m'enlancer au creux de ses bras rassurants.

— Maintenant, tu peux.

Il me faut quelques battements de cils pour m'acclimater à la luminosité, mais le paysage que je découvre me coupe le souffle. Nous sommes au milieu d'une clairière parsemée de fleurs, bordée d'une forêt de résineux et

autres espèces que je ne parviens pas à identifier. Un peu plus loin, sur ma droite, un ruisseau serpente dans la verdure, reflétant les éclats du soleil encore ardent en ce début de septembre.

J'incline ma tête contre Malik pour profiter davantage de ce moment de plénitude et remarque un cabanon sur la gauche. Des panneaux solaires, une douche extérieure sur une petite terrasse en teck, un salon de jardin et deux transats agrémentent cette maisonnette, qui a l'air aménagée avec le plus grand soin, au milieu de nulle part.

— C'est magnifique.

— Joyeux anniversaire, mon ange.

Malik s'est surpassé pour me combler. Il est arrivé chez moi, en fin de matinée, avec un brunch gargantuesque en compagnie de Maxime, de nos amis et, aussi surprenant soit-il, de ma mère. C'est lui qui a tout organisé, dans le plus grand secret, et c'est le plus beau cadeau qu'il pouvait m'offrir.

Depuis notre dispute, il se montre plus serein dans notre relation, se recentre sur des choses plus essentielles. Bien que je lui aie suggéré d'y réfléchir, il a refusé le poste à Londres avec une sérénité déconcertante. Il a aussi trouvé une jolie villa à louer non loin de mon quartier. C'est comme s'il s'était libéré d'un poids, il s'autorise enfin à vivre, en dehors de tout besoin de dépassement professionnel ou de possessivité à mon égard.

Le départ de Nasser y est pour beaucoup. Dans un premier temps, Malik a été contrarié d'apprendre par la police que celui-ci n'avait pas pu être interpellé avant son départ. Son appartement avait en réalité été rendu depuis plusieurs semaines. Lorsqu'il s'est penché sur mon affaire, l'inspecteur a découvert que l'aîné des Mejib avait effectué plusieurs allers-retours entre la France et différents pays, ces derniers mois.

Il ne reste aucune trace de lui, ni de sa famille. La dernière fois qu'il a été vu est le jour où il a fait ses adieux à Ayoub et Maryam. Je comprends sa frustration, mais son frère est loin, à présent, c'est tout ce qui importe.

Après cette petite fête, Malik m'a embarquée pour un week-end en amoureux, confiant mes princesses à leur grand-mère. Au fil des panneaux

routiers, j'ai découvert que nous nous rendions sur les hauteurs de Menton, à proximité du Parc naturel de l'Ubac Foran.

Me voilà donc heureuse et excitée, à pousser la porte de la cabane pour y déposer mes affaires. Mes yeux balaient l'intérieur plutôt minimaliste, mais décoré avec goût. Un petit cocon rustique, doté d'un grand lit. L'idéal pour se centrer sur l'essentiel : nous. Il me rejoint et noue ses doigts aux miens.

— On profite de ce qui reste de l'après-midi pour aller se balader ?

Enjouée par sa proposition, je pivote vers lui. Il me scrute, espiègle, car il sait que j'apprécie de me retrouver au cœur de la nature, pour découvrir de nouveaux paysages.

— Avec plaisir...

Main dans la main, nous explorons les sentiers alentour, en suivant la carte des pistes de randonnées. Au fil de notre ascension, nous découvrons des bosquets de mures sauvages. Cet instant a le goût de l'enfance. Les prunelles de mon amour pétillent d'une lueur à la fois candide et malicieuse alors qu'il en enfourne plusieurs dans sa bouche. L'insouciance le rend plus éblouissant encore. Lorsqu'il m'en tend quelques-unes, je me sens soudain d'humeur taquine. Mutine, je le fixe et presse les fruits entre mes doigts, avant d'en barbouiller son visage. Il se fige, cille à plusieurs reprises, puis plisse ses paupières d'un air narquois.

— Tu vas me le payer, Blondie.

Je me retrouve ainsi à courir, poursuivie par ma victime, qui me rattrape bien trop vite pour m'infliger le même traitement en riant. Nous nous nettoyons ensuite avec la bouteille d'eau, et c'est essoufflés, mais l'esprit léger, que nous atteignons la table d'orientation qui surplombe la vallée. Le panorama époustouflant offre à nos yeux ébahis une vue sur le littoral mentonnais et la Méditerranée. J'enlace l'homme qui fait battre mon cœur et me colle contre lui. Les minutes s'égrènent dans un silence apaisant. À l'horizon, la mer et le ciel se mêlent. Impossible de distinguer où commence l'infini et où s'arrêtent les flots.

— C'est la même couleur que tes yeux.

Malik s'écarte, me détaille avec dévotion. Ce qu'il me renvoie m'émeut, tant son regard posé sur moi est intense. Je sens mes joues rosir, je crois qu'auprès de lui, ça ne cessera jamais.

— Merci pour tout ça. C'est parfait.

Il sourit, puis, de son pouce, caresse le vermillon de ma lèvre. Ses pupilles me sondent, loin, si loin que je sais qu'il me voit tout entière.

— Ce qui est parfait, c'est nous. On l'a fait... On s'est retrouvés. Je n'aurais pas cru pouvoir retomber amoureux de toi. Et pourtant...

Il dépose ma paume sur son cœur qui pulse sous mes doigts. *Baboum, baboum* en écho à l'émoi dans ma poitrine.

— C'est même plus fort qu'avant. Toi et moi ? C'est plus qu'un amour de jeunesse. C'est une évidence. T'es mon Big Bang, Juliette. T'as tout bouleversé pour créer un truc plus beau encore.

Aussi fou que cela puisse paraître, c'est la vérité. La nôtre. En dépit de tout, le passé, la vie, les épreuves, nous sommes à nouveau réunis. Je n'ai pas de croyances particulières, mais j'ai la conviction que nous sommes liés comme peu le seront un jour. Parfois, rationaliser ne sert à rien. La prudence est une peur déguisée. Et je n'ai plus peur. Il y a des choses qui ne se discutent pas, tu les reçois et tu savoures ton bonheur.

— Ça a toujours été une certitude, Malik. On l'avait juste oublié.

Ses mains empoignent mon visage, sa bouche percute la mienne. Ce baiser est différent des autres. Plus lourd de sens peut-être. Il scelle nos vœux, tel un serment. J'ai chaud, soif de sa langue qui me cherche, faim de son corps qui se presse contre ma poitrine. Je le voudrais partout, jusque dans mon âme.

— La vache, s'interrompt-il en haletant, on rentre ?

J'explose de rire quand je remarque la bosse qui déforme son jean. Son air faussement penaud accentue mon hilarité et je l'attrape par la main pour que nous rebroussions chemin.



— Rentre te poser si tu veux, je m’occupe de tout ranger.

Nous venons de finir de dîner sur la terrasse. J’opine du menton et rejoins le cabanon d’un pas fébrile. J’ai lutté tout le long du repas, mais ce soir, mon corps réclame sa peau. Avec lenteur, je me déshabille, dépose mes vêtements sur la chaise. Je m’installe sur le lit et prends soin de rester sur le ventre, excitée à l’idée que Malik me découvre dans cette position. Je souhaite qu’il soit happé par ma nudité quand il rentrera.

Des picotements sur ma nuque me révèlent sa présence. Je ne me retourne pas. Je veux le sentir venir à moi. Ses pas résonnent sur le plancher, le froissement des habits qu’il retire me donne des frissons. Sa respiration se fait plus forte, juste avant que le matelas ne s’affaisse à mes pieds.

Avec délicatesse, ses mains glissent sur mes jambes, les repoussent de part et d’autre, afin d’exposer mon intimité déjà humide pour lui. Il remonte le long de mes cuisses avec une fermeté mesurée et écarte mes fesses avant d’empoigner mes hanches.

— T’es un appel au crime, comme ça. Relève ton bassin, mon ange.

À peine me suis-je exécutée, ses dents se plantent sur ma croupe, sa langue se faufile dans ma moiteur. Une plainte s’échappe de ma gorge, mes ongles agrippent les draps. Son appendice, tantôt vorace, tantôt délicat, joue dans mes replis, qu’il suce, lèche, mordille. Il explore des recoins qui ne l’ont encore jamais été. Comme souvent avec lui, c’est grisant d’indécence.

Une autre morsure sur l’un de mes globes charnus, puis son torse épouse mon dos tandis que ses bras m’enlacent pour me redresser. Agenouillés l’un contre l’autre, je me penche en arrière et cale ma tête contre sa clavicule. Je libère ainsi la zone érogène de mon cou, qu’il s’empresse d’embrasser.

L’une de ses paumes enserre mon sein alors que l’autre dérive le long de mon abdomen pour venir s’enfouir au cœur de ma toison. Son souffle contre

ma nuque exacerbe mes sens. Ses doigts coulisent sur mon plaisir, qui se liquéfie chaque seconde un peu plus. Je sens son sexe tendu tressauter contre moi. Avec maladresse, car tremblantes de désir, mes phalanges rejoignent les siennes.

— Plus vite, je n'en peux plus, plus vite.

Mes muscles sont crispés, un brasier dévore mes entrailles, qui se contractent par à-coups. L'air me manque, je suis au bord du précipice. Une pression plus appuyée de sa part sur mon clitoris, je me raidis et rugis de délivrance. La petite mort m'emporte, laboure mon corps de spasmes sporadiques. Délicieuse fracture qui me rend plus vivante que jamais.

Malik me retient contre lui, me berce pour adoucir la fièvre qui m'a foudroyée. Le nez plongé dans mes cheveux, il me respire, m'apaise du bout des doigts en caressant mon menton. Je me retourne pour lui faire face, mon entrejambe se contracte à nouveau d'excitation. Il est si beau, avec son regard enfiévré, qu'on dirait une œuvre picturale. Il a faim de moi, je le vois, à la sueur qui perle sa peau, à son thorax qui s'agite et son pénis fièrement dressé. Je mords sa lèvre inférieure, l'aspire et plonge ma langue contre la sienne en même temps que j'empoigne sa virilité.

— Je te veux dans ma bouche, susurré-je, je veux te goûter.

L'espace d'un instant, il soupire et déglutit avec difficulté. Ses prunelles se voilent de fébrilité quand il replace ma chevelure derrière mon oreille.

— Fais ce que tu veux de moi, je suis à toi.

D'une légère pression sur son buste, je l'invite à s'étendre et me cale contre lui. Alors je savoure sa peau. Celle de son cou, d'abord, le velouté de ses tétons, ensuite. Je m'imprègne de son odeur boisée si familière et glisse le long de son ventre, qui se crispe lorsque mes canines l'effleurent. Mais ce qui m'importe le plus est cette connexion qui nous unit. Ses ambres dans mes turquoises, fil conducteur éloquent de ce que nous n'avons plus besoin de dire. Je poursuis les va-et-vient sur son membre, du pouce étale les prémices de son désir.

Je n'y tiens plus, je veux sa saveur, je veux ses suppliques, son abandon. Ma langue trace un sillon humide le long de sa verge jusqu'à son sommet,

que je lèche pour qu'il coulisse entre mes lèvres. Malik inspire longuement et glisse ses doigts dans ma blondeur. Sans jamais le quitter des yeux, je l'enfonce au fond de ma gorge, variant le rythme des assauts qui ébranlent sa maîtrise.

Mes mains sont partout, sur ses fesses, ses testicules, ses cuisses. Elles griffent et caressent selon les endroits, prennent le relais de ma bouche, quand ma langue se concentre sur son gland. Mon orgueilleux se désagrège sur mes papilles, à ma merci. Il est magnifique, rendu vulnérable par les tremblements de son plaisir. Si puissant, pourtant, dans cette capitulation qu'il m'octroie. Il gémit, lutte pour se contenir, la pression sur mon cuir chevelu devient plus vive. Il se penche vers moi, le souffle erratique, le regard exalté.

— Tu vas me tuer. Bordel, mon ange, je vais disjoncter.

Je ralentis la cadence, le tourmente du bout des lèvres avec une lenteur calculée. Provocante, j'ose jouer de mes dents sur sa chair sensible, je dose la pression en surveillant ses réactions, pour que ce ne soit que délectation. Puis, je l'avale à nouveau avec une ferveur qui le surprend. Il halète, ses narines frémissent, ses mains s'agitent, accrochent mes épaules. Le regard perdu dans les méandres de notre luxure.

— Attends, s'il te plaît, attends, supplie-t-il.

Il caresse ma joue, redresse mon menton. Son sourire est tendre, il expire pour retrouver son calme.

— Laisse-moi te faire l'amour. Je ne veux pas venir dans ta bouche. Je veux être en toi, te sentir contre moi.

À mon tour, je lui laisse les commandes. Je lui offre mon corps en toute confiance. Malik m'embrasse, me murmure que je l'ai rendu complètement fou, alors qu'il m'allonge sur le ventre. Il dépose des baisers le long de ma colonne vertébrale, place un coussin sous mon bassin et se positionne sur moi. Son sexe taquine ma fente, glisse sur ma moiteur sans me pénétrer. Son nez frôle ma nuque, mon oreille. Ma peau crépite d'anticipation. De sa main gauche, il noue nos doigts, la droite parcourt mon flanc, se fraie un chemin pour venir stimuler mon bourgeon.

Il pousse sur ses hanches et son membre s'introduit au creux de mes plis gorgés d'avidité. Nous gémissons ensemble, hébétés par les sensations qui nous animent. Mon amant ondule, danse sur moi. Sa douceur et sa délicatesse révèlent le sens véritable de l'expression faire l'amour. Il me confie que je suis la femme de sa vie, celle avec qui il souhaite vieillir. Qu'il veut se perdre en moi, encore et toujours, et que même toujours ne sera pas assez. J'explose la première quand son majeur accentue ses caresses sur mon clitoris. Il me rejoint, le souffle court, lorsque je lui avoue que la prochaine fois, j'aimerais goûter sa jouissance.

Terrassés par notre étreinte intense, nous nous allongeons l'un contre l'autre. La tête sur sa poitrine, je gis, bercée par les battements de son cœur. Je ne suis pas loin de sombrer quand je l'entends glousser.

— Il est con, Guich, ça valait largement la peine d'attendre quinze ans.

Mes lèvres esquissent un sourire en même temps que mes paupières se ferment. Malik dépose un dernier baiser sur mon front et me serre dans ses bras.

— Dors, mon ange.

OceanofPDF.com



Malik

J'aime ma vie. Je suis un sacré veinard. Je peux enfin dire que je suis heureux. Ce bonheur ne m'est pas tombé tout cuit dessus. Non, j'ai été le chercher, au-delà de moi-même, parfois. Je me suis démené pour l'avoir et c'est pour cette raison que je le savoure. Pourtant, il ne ressemble pas à celui que j'imaginais quelques mois auparavant. Il est mieux, parce qu'elle est là.

Aujourd'hui, j'ai officiellement présenté Juliette à mes parents. Chez moi, introduire une femme dans la famille a une signification. Il s'agit de celle avec qui j'envisage un engagement plus profond. Mes parents le savent, ils sont les instigateurs de cette règle. Pour moi, ça veut dire qu'un jour je lui demanderai de devenir ma femme. Bien sûr, pas tout de suite. J'apprends à faire du temps un allié. Ce qui compte est d'avancer ensemble, mais je voulais partager avec eux le bonheur d'avoir trouvé celle qui me complète.

Comme ils se connaissaient déjà, tout s'est passé avec le plus grand naturel. Mes vieux l'adorent et c'est réciproque. Ils nous ont invités à manger, ce midi, pendant que les petites étaient à l'école. Comme à son habitude, ma mère avait préparé de quoi nourrir un régiment. Nous avons évité de parler de Nasser et le repas s'est prolongé au fil des discussions, des rires et des effusions.

Bien que je reste un mordu de travail, désormais, je n'hésite pas à m'octroyer ces petits moments de coupure pour profiter d'une douceur de vivre. À quoi bon bosser comme un dingue, sinon ? Être avec Juliette m'a révélé à quel point c'était vital. Je passe de plus en plus de moments avec elle et ses filles, qui sont même venues plusieurs fois à la maison. Les puces semblent l'accepter, Lou me réclame même des petits câlins réguliers.

— J'en peux plus... J'ai l'impression d'être enceinte.

Quoi ? Qu'est-ce qu'elle vient de dire ? Juliette s'agrippe à l'accoudoir. Nous sommes dans la voiture, en route pour chez elle, et je viens de percuter un trottoir sous le coup de l'émotion. Je suis en hyper ventilation. Les yeux écarquillés, elle semble comprendre mon trouble, avant d'exploser de rire.

— Je parlais de la bouffe de ta mère. Je suis pleine, crétin, c'est ce que je voulais dire !

— T'aurais pu dire, « j'ai trop mangé », « j'ai le bide qui va exploser », j'en sais rien, moi, mais pas... Ça.

Je souffle, puis tapote le volant à plusieurs reprises pour recouvrer mes esprits. J'ose un regard en biais, Juliette m'observe, les paupières plissées, intriguée par ma réaction.

— T'aimerais pas en avoir ?

— De quoi ?

— D'après toi, Einstein ? T'as très bien compris.

Nous n'avons pas encore abordé ce sujet, cela aurait été prématuré. Toutefois, j'avoue m'être posé la question à plusieurs reprises. Quand nous étions jeunes, on se disait qu'on aurait une grande tribu, un jour. Mais les aléas des années ont fait qu'elle a deux adorables fillettes et j'ai supposé qu'elles contentaient son épanouissement maternel.

— Et toi, t'en veux d'autres ?

— Malik, insiste-t-elle.

On gagne toujours à être honnête, alors je veux lui donner la réponse qui me paraît la plus juste. Quoi qu'il en soit, pour elle, je m'adapterai. Le plus

important est d'avancer à leurs côtés. C'est ce que j'ai choisi et cette perspective me ravit déjà.

— Ouais... Bien sûr qu'un petit nous me rendrait fou de joie. Mais je comprendrais si tu...

— Moi aussi, me coupe-t-elle, les prunelles brillantes, enfin, on a le temps. Mais j'aimerais bien.

Le reste du trajet se passe dans un silence apaisant, tous deux émus par cette confession. Nous n'avons jamais eu besoin de combler les blancs entre nous. Il y a des aveux qui ne se commentent pas, ils se suffisent à eux-mêmes.

Quand nous arrivons, Maxime nous attend dans le jardin avec les petites qu'il a récupérées. Il est venu boire un verre chez moi, cette semaine, pour enterrer la hache de guerre, suite à son rappel à l'ordre musclé. Nous avons beaucoup discuté et j'ai compris qu'il cherche à resserrer les liens familiaux après son absence prolongée. Ce médecin dans l'âme est un peu perdu depuis son retour d'Afrique et ne sait plus où est sa place. Les mêmes doutes m'habitaient il n'y a pas si longtemps. J'espère qu'il trouvera son chemin, car c'est un gars que j'apprécie vraiment.

Il est arrivé les bras chargés de surprises. Des souvenirs du Mali qu'il n'avait pas encore offerts et qu'il étale sur la table de la terrasse. Masques tribaux et awalés¹⁸ pour les princesses, statuettes en bois et pagnes de couleurs vives pour sa sœur. Les petites sont intriguées quand leur oncle leur explique comment jouer au jeu de stratégie africain. Il y a encore de quoi préparer du bissap, boisson dont je raffole, car la mère de Gaspard, qui est sénégalaise, nous en donnait souvent quand nous étions ados. Aussi, c'est à moi qu'incombe d'aller faire infuser les fleurs d'hibiscus.

Ma décoction portée à ébullition dans une casserole, je me dirige vers les toilettes. En passant devant la chambre des enfants, je note que la fenêtre est restée ouverte. Ce petit détail m'attendrit. Ninon s'est mise en tête de construire un élevage de coccinelles. Elle s'est fabriqué un terrarium, qu'elle agrmente de ronces infestées de pucerons pour les attirer. Sa mère lui a demandé de le laisser à l'extérieur. Techniquement, il l'est, puisqu'il

repose sur l'appui en béton de la vitre. Je ne suis juste pas certain qu'elles envisagent les choses de la même façon. Je souris, conscient d'être tombé sous le charme des fillettes, puis rejoins la cuisine. Je pile net, les yeux écarquillés, le souffle coupé. Statufié par la présence que j'y découvre.

Une silhouette fantomatique, stoïque, se dresse au milieu de la pièce. Mes poils se hérissent. Un jilbab bleu dévoile un visage couvert de contusions. Des prunelles sombres, dépossédées de toute humanité, me fixent avec une intensité frôlant la démence. Le temps vient de se figer.

Des picotements glacés parcourent mon échine. J'entends les vagues bruits de fond, l'eau qui bout, les éclats de rire à l'extérieur, mon souffle anarchique. Mon esprit est obnubilé par la détermination glaciale qui émane d'elle. Cette cruauté familière, observée tant de fois chez Nasser.

— Amira ?

— Je ne suis pas là pour toi. Je viens pour ta chienne.

Son ton mécanique et monocorde ajoute à mon effroi. Il est annonciateur d'une fureur sous-jacente, je le sens. Que fait-elle ici ? *Pour ta chienne*. Ma Juliette. Ma vie.

Une colère sourde se distille en moi. Le faciès de mon frère se superpose à celui de sa femme. Une alarme stridente résonne dans mon crâne. Elle pulse comme une forcenée, exacerbée par ma panique. Est-il ici, tapi dans l'ombre, prêt à surgir ? Sa haine contagieuse est un poison, mais il ne souillera pas ce que j'ai de plus précieux. C'est inconcevable.

— Amira, où est Nasser ?

Un rictus diabolique crispe son visage. On dirait une folle. Elle me scrute avec une férocité qui mêle à la fois fierté et défi. Son regard est fixe, pas une seule fois ses paupières ne cillent, comme si elle était sous l'emprise de substances chimiques.

— Il fait son devoir. Il ne sait pas que je suis là, il ne voulait pas. J'ai été corrigée pour ce que j'ai déjà fait, dit-elle en touchant l'hématome sur sa pommette, mais je ne risque plus de le compromettre. Je dois le faire. Après, il sera trop tard.

Ses aveux me stupéfient. C'était elle. Je n'ai pas le temps de m'appesantir sur cette révélation, car ses propos insensés nourrissent ma fureur. Je serre les poings, amorce un pas en avant. Mais mon élan se meurt, avorté subitement. Tous mes muscles se raidissent. Ma gorge s'assèche. Son bras tendu pointe une arme. L'index sur sa bouche m'intime de garder le silence.

— Il voulait faire ses adieux à ta famille, être en paix. Elle l'en a empêché et vous l'avez chassé sous les yeux de nos enfants. Je veux rendre justice à son offense.

Des sueurs froides rongent ma clairvoyance. Avec lenteur, je lève les bras en signe de reddition. Que dois-je faire ? Je ne vois que sa main qui tient la mort du bout des doigts. Je tremble de penser à l'innocence insouciante, de l'autre côté du mur. Je suis le dernier rempart entre l'innommable et son salut désormais précaire.

— Tu ne peux pas faire ça, Amira. Je ne sais pas ce qu'il t'a mis dans la tête, mais je suis sûr que ce n'est pas ce que tu veux.

— Tais-toi. Tu n'es qu'un infidèle. Demain, mon époux sera un grand homme pour tous nos frères musulmans, un véritable soldat d'Allah.

Ce qu'elle m'avoue me paralyse. Je refuse de comprendre ce que Nasser va commettre pour mériter ces louanges. J'ai déjà du mal à assimiler ce qui se joue ici, en cet instant. Je me souviens m'être demandé quel genre de femme pouvait partager la vie d'un homme gangréné de rancœur. J'ai été naïf d'espérer qu'elle puisse nourrir d'autres aspirations. Si crédule, aussi, de croire qu'ils étaient partis et que nous étions libérés.

J'inspire profondément et ferme les yeux. J'ordonne à ma maîtrise de revenir. Personne ne doit rentrer, ce canon ne se dirigera pas sur un autre que moi. Pas plus qu'Amira ne sortira commettre l'indicible. Je ne le permettrai pas. Je ne suis qu'à quelques mètres d'elle. Le courage ne m'abandonnera pas. J'ai trop à perdre. Un gouffre dévore ma poitrine en imaginant le vide, le trou béant et irréparable qui resterait si on m'arrachait mon amour, mon tout.

Un raclement de chaise sur la terrasse. Mon cœur rate un battement. Un quart de seconde en paraît des millions. La voix guillerette de ma Juliette se

rapproche. Mes oreilles bourdonnent. Le regard de l'assaillante se détourne. Mes muscles se tendent. La porte-fenêtre. Ma rage se décuple. L'angle de visée du flingue dévie. La silhouette de celle que j'aime.

Non.

Non, pas mon ange.

Un cri rauque déchire ma gorge, et je me jette en avant.



Juliette

Lou me réclamait de la grenadine. Une seconde, je cherche le truc le plus bête du monde et la suivante l'incompréhensible me tenaille tout entière. En une poussière de temps, un tourbillon d'émotions me percute. L'hébétement, d'abord, du tissu bleu, une femme. L'effroi ensuite, un flingue. Mon Malik, la peur. Son hurlement vindicatif, l'angoisse. Une détonation, la terreur.

L'arme était pointée sur moi, j'ai à peine eu le temps de le réaliser que l'homme que j'aime est devenu mon rempart. Je suis en apnée.

L'arme était pointée sur moi.

Alors pourquoi c'est son corps qui frémit, ses lèvres qui gémissent ? Un battement de cils, ma bouche s'entrouvre. Il recule d'un pas, c'est infime, mais il ne chancelle pas.

L'arme était pointée sur moi.

Pourtant, c'est sur son tee-shirt qu'une souillure écarlate apparaît. Mes cordes vocales se brisent. Mais il n'abandonne pas, mon Malik, il se rue sur le spectre aux yeux sans âme. Les mêmes qui m'ont interpellée, quelques mois auparavant. Un objet tombe au sol dans un bruit saisissant. Je cille. Le pistolet.

C'est l'arme qu'elle pointait sur moi.

Amira est projetée contre l'îlot central et emporte avec elle la casserole fumante qui imprègne sa robe. Des cris. Les miens, les siens ? Je ne sais plus. Sa souffrance m'indiffère. Mon désespoir suffit, il déferle sur mes joues du plus profond de mon être.

Je suis happée par les ambres de mon amour. Ils se voilent, mes soleils. Les ténèbres les engloutissent. Je ne sens même plus mes membres qui courent vers lui. Mon roi perd ses couleurs, mais me sourit, pourtant, résigné. Il titube et s'effondre dans mes bras.

Le petit rien d'un instant, c'est tout ce qu'il a fallu pour plonger dans l'horreur. Mes mains appuient sur la viscosité de son essence vitale qui s'étiole. Il détonne sur le sol, mon guerrier, ce n'est pas sa place. Alors que son souffle s'amenuise, nos regards s'étreignent. Je psalmodie des invocations compulsives à un Dieu que je n'ai jamais reconnu, à Malik, aussi. Il ne peut pas m'abandonner, il n'en a pas le droit.

Des pieds s'agitent autour de moi. Maxime. Il a récupéré le revolver qu'il décharge. Il demande à mon bien-aimé de tenir bon. J'entends Lou sangloter au loin, Ninon taper dans ses mains et répéter *Pan ! Pan !* Litanie sans équivoque du drame qui éclabousse jusqu'à la candeur de mes enfants.

Mon frère secoue mes épaules, mais je ne suis plus là, emmurée dans mon désarroi. Les paupières à moitié closes de mon combattant vacillent, sa respiration est sifflante, ses lèvres se cyanosent. Je perçois les mots « voiture », « matériel », « secours », des pas qui courent. Je prie, je supplie et prie encore, parce qu'un monde sans lui m'est impensable. Je commande à la vie de rester, à la mort de l'oublier. Je murmure des promesses d'avenir, pleure des je t'aime désespérés, crie ma rage pour que le lien entre lui et moi perdure. Ma voix devient ce fil qui nous unit, elle grondera jusque dans ses abysses. Je me bats avec la seule chose qui me reste, l'espoir.

— Je t'interdis de lâcher ! J'ai tellement besoin de toi... Je te l'interdis ! On va être heureux, t'entends ? Tu vas vivre !

Je regarde mes mains empourprées qui compriment toujours la plaie sur son thorax. Ce n'est pas à gauche, me rassuré-je, ce n'est pas à gauche. Malik est fort, il a la hargne des titans qui ne ploient pas, l'orgueil de ceux

qui s'accrochent. Je me le répète encore et encore, tel un mantra, jusqu'à m'en convaincre.

Un mouvement attire mon attention. Amira. Elle peine à ramper, agitée de mouvements saccadés. Son visage transpire la douleur. D'énormes cloques boursouflent déjà ses doigts, certains de ses ongles sont décollés. Ses suppliques se rappellent à moi, je les avais occultées. J'évalue la taille de l'imprégnation sur sa robe. Son buste, ses cuisses. Je plante mon regard dans ses billes luisantes d'agonie. Elle n'aura pas une once de ma compassion. Pire, une délectation morbide s'empare de moi en la voyant ainsi paralysée par sa souffrance, qui l'empêche même de fuir. Je lui octroie cette seconde de vile considération et me recentre sur mon Malik, qui lutte pour se remplir d'air. *Tiens bon, mon amour, tiens bon.*

— Décale-toi, Juliette, faut que je regarde la blessure.

Maxime me repousse délicatement, découpe le vêtement sous mon regard désespéré, égaré. Il pose le téléphone au sol, active le haut-parleur. J'observe le sac d'intervention de secours médical, sans savoir depuis quand il est là. Mon frère donne ses observations au SMUR. Il est rapide, méticuleux, efficace. Un regain de force s'infiltre dans mes chairs. Mon frère excelle dans son domaine. Alors, je me reconnecte à l'infirmière qui sommeille en moi et l'assiste tel un automate. Certains de ses gestes me font frémir, car j'en connais la portée, l'inquiétude me donne la nausée. Mais je ravale ma bile, maîtrise mes tremblements. Parce que ce corps sur lequel nous bataillons est le sanctuaire de mes espérances.

Bientôt, les sirènes s'égosillent devant ma maison, les secouristes accourent et je ne suis plus que la spectatrice meurtrie d'un ballet angoissant qui s'agite autour de l'homme que j'aime.

Soudain, Lou hurle. Je me précipite sur la terrasse. Ninon se martèle frénétiquement le crâne avec ses petits poings, sans nul doute en surcharge sensorielle et émotionnelle, tandis que ma cadette est recroquevillée dans un coin. Mes bébés ont vécu ces longues minutes de calvaire sans que je puisse les réconforter. Je les enlace et les berce au creux de mes bras, prenant soin de ne pas les toucher de mes mains, encore souillées de l'indicible. Aucune parole apaisante ne franchit ma bouche, seul ce peau à peau primal me

paraît salvateur. J'entends les pales d'un hélicoptère. Ce son répétitif me rappelle que chaque minute gagnée est un pas vers la vie.

— Juliette... Ils vont l'emmener.

Maxime prend ma place tandis qu'on m'accorde quelques secondes auprès de mon amour. Un étau ligote ma gorge. Il a l'air si fragile, mon colosse, au milieu de tout cet équipement, endormi et branché de toutes parts. Ma poitrine se fissure, j'ai tellement peur que ce soit la dernière fois. Un sanglot s'échappe de mes lèvres.

— Je t'en supplie, bats-toi. Je t'attends, mon amour, reviens-moi.

À peine me l'arrachent-ils, que les haut-le-cœur que je retenais me retournent l'estomac. Je vomis mes angoisses, ma rage et mon désespoir.

Non.

Non, pas lui, pas mon Malik.

OceanofPDF.com



Juliette

Attendre à l'hôpital quand quelqu'un que vous aimez est gravement blessé, c'est être suspendu dans un état second, osciller entre un optimisme forcé et un désespoir étouffé. Les médecins sont restés prudents. Certes, la réactivité et les premiers soins de Maxime ont été un atout indéniable, mais le pronostic vital de Malik reste réservé. Je suis en pleine agitation motrice et cérébrale tant je me sens morcelée de l'intérieur.

Me ronger les ongles. Lorgner la TV de la salle d'attente. Voir défiler les images anniversaires des attentats du World Trade Center. Ressentir le même chaos dans ma poitrine en réalisant avec amertume qu'Amira a choisi cette triste date. Être hypnotisée par la lumière artificielle des néons qui bourdonnent et clignotent. Soupirer. Me lever, marcher, me rasseoir et piétiner encore. Compter le nombre de carreaux au sol. Sentir mon cœur s'emballer, chaque fois que des sabots martèlent le couloir. Mordiller ma lèvre, de nouveau ronger mes ongles.

Me raccrocher au moindre détail qui me permet de fuir mes pensées déchirantes. Me fissurer dès que j'observe les mines inquiètes et hébétées des Mejib, face à moi. Les minutes durent des heures et ces heures pèsent des tonnes sur nos épaules.

D'ordinaire, les odeurs des hôpitaux m'indiffèrent, ce soir, elles m'insupportent. Elles ont un parfum de gravité, des effluves de culpabilité.

Malik m'a sauvée. J'étais la cible. Pas lui. S'il ne revenait pas, je ne crois pas que je puisse assumer cette responsabilité. D'ailleurs, je ne crois pas pouvoir avancer sans lui. Le sort ne peut pas s'acharner à prendre tous les hommes que j'aime. Mon père d'abord, Marco ensuite. Je me remets à peine de la mort de ce dernier. M'arracher mon amour retrouvé serait bien trop cruel, mon chagrin serait décuplé, infini.

Je me repasse en boucle cette scène horrible et tout ce qui a suivi. Avons-nous su réagir comme il le fallait ? Je me flagelle à coups de « et si », de « j'aurais dû ». Mais la vérité, c'est que nous n'étions que les pantins ignorants d'un scénario funeste. Ce soir, je n'ai que deux certitudes : Malik doit vivre, et quelque chose s'est fracturé en moi. Ma part obscure, dont j'ignorais l'existence, s'est libérée.

Quand l'hélico a décollé, mes yeux l'ont suivi jusqu'à ce qu'il ne soit plus que ce minuscule point imperceptible dans le ciel. C'est à ce moment-là, face aux cieux, que ma colère a débordé. J'ai maudit cette chienne de vie, cette force soi-disant supérieure qui donne des convictions meurtrières. La police arrivait et le SAMU embarquait Amira, brûlée au deuxième et troisième degré sur une grande partie du corps.

Elle avait été calmée, sous morphine sans doute, mais son visage, quoiqu'encore crispé, ne reflétait plus assez de souffrance à mes yeux. Or, j'avais besoin de m'en délecter. Je connais les dégâts de l'eau bouillante qui ronge la chair en profondeur ainsi que le long et périlleux parcours de soins qui en découle. Je sais aussi que ce sont les pires douleurs que l'on puisse imaginer. Si l'on m'avait dit un jour que je déborderais de haine au point de me réjouir des futurs tourments de quelqu'un, je ne l'aurais pas cru. Et pourtant, avec un calme placide qui contrastait avec le feu dans mes veines, je me suis approchée du brancard, le regard fixé sur ma proie.

— *Je ne sais pas pourquoi tu as fait ça. Mais tu ne m'as pas eue et je peux t'assurer que Malik va s'en sortir. Toi, par contre, au mieux, tu passeras les prochains mois coincée dans un lit d'hôpital.*

Ses sourcils se sont froncés, j'ai posé ma main sur sa poitrine et me suis penchée en avant, savourant la mélodie de son gémissement.

— *Ta peau va se rétracter, il faudra la découper, te prélever des lambeaux de viande pour les greffer. À coups de scalpel, à coups d'aiguille. Tes plaies seront douloureuses et s'infecteront probablement. Une odeur de pourri ne te quittera plus.*

Mes ongles se sont plantés sur le tissu qui la recouvrait et un sourire carnassier a ourlé mes lèvres quand sa respiration s'est accélérée.

— *On devra sûrement te mettre dans le coma et peut-être même que tu ne te réveilleras pas. Mais si tu survis, chaque fois qu'un infirmier refera tes pansements, tu auras mal. Tellement, que tu regretteras de ne pas être morte.*

J'ai serré les mâchoires, murmuré entre mes dents, tandis qu'à l'abri du regard des pompiers, mes doigts s'enfonçaient plus profondément. Sa plainte m'a galvanisée.

— *Et tu penseras à moi. Vivante, sans aucune égratignure. Quand tu regarderas tes cicatrices, moi je serai libre. Après, t'iras moisir en taule, dans une cellule minuscule où tu ne pourras même plus pisser tranquille.*

Je me suis redressée, lui octroyant une dernière attention méprisante, elle grimaçait et des larmes inondaient ses joues, ma caresse pleine de fiel avait porté ses fruits.

— *Et t'auras fait tout ça pour rien. Parce je te jure, sur ce que j'ai de plus cher, que je ferai tout pour être heureuse. Tu ne prendras rien de moi.*

Un raclement de gorge me sort de mes ruminations lugubres. Ma mère vient de s'installer sur la chaise, à mes côtés. Sa main enlace la mienne, posée sur mon genou. Tout à l'heure, Maxime nous a conduites aux Urgences car je voulais me sentir proche de Mal', et mes filles étaient en état de choc. Ninon enchaînait les mouvements répétitifs et les écholalies¹⁹, comme elle ne l'avait plus fait depuis longtemps. Quant à Lou, ma puce était inconsolable, convaincue que Malik allait mourir comme son papa.

Elles ont été vues par un psy et ont reçu un léger calmant pour les apaiser. Mon frère avait appelé ma mère en renfort car j'étais complètement abasourdie après ce qu'il venait de se passer. Détruite aussi, par mon coup de fil éprouvant à Ayoub. Ils les ont ensuite ramenées dans la maison de

mon enfance, ma cuisine étant encore souillée de sang. Ce soir, j'ai la sensation d'avoir le cœur écartelé, entre Malik opéré en ce moment même et mon devoir maternel.

— Elles se sont endormies. Max veille sur elles, ne t'inquiète pas. Comment tu vas, ma chérie ? Vous avez des nouvelles ?

— Non, pas encore... Je ne peux pas le perdre, lui aussi, je l'aime tellement, maman. Je l'ai toujours aimé, tu sais ? Même pendant ces quinze ans, une part de moi vivait pour lui, en sourdine.

Je me penche vers elle, et pose ma tête sur son épaule. En cet instant, je redeviens la petite fille en quête de réconfort.

— Je sais, ma chérie. Je ne l'ai compris que récemment.

Ses doigts se resserrent sur les miens alors qu'un sanglot brise le silence oppressant. Le corps parcouru de spasmes, son hijab²⁰ de travers, Maryam s'exprime en arabe tandis que son mari l'enlace. Nadia a une mine affreuse, ses yeux sont rougis, elle ne cesse de renifler. Tous sont assis dans un coin de la pièce, comme s'ils cherchaient à se faire tout petits, alors que leurs téléphones vibrent depuis qu'ils sont arrivés. Sans doute Lydia qui ne pourra être là que demain.

— Ce sont les parents de Malik ?

J'acquiesce du menton. Je n'ai pas la force d'aller consoler les Mejib, je me sens si coupable. Comment trouverai-je les mots rassurants alors que, moi-même, je suis dévorée d'inquiétude ? Ma mère se lève, ma gorge se noue d'appréhension. J'ai peur qu'elle ne leur reproche ce drame avec lequel ils n'ont rien à voir.

— Je suis madame Gimenez, la maman de Juliette.

Elle se baisse et appose sa paume sur l'épaule de Maryam, qui relève sa tête en fronçant les sourcils.

— Je suis sincèrement désolée pour ce qui arrive à votre fils. J'espère de tout cœur qu'il ira bien... Si ma fille est en vie ce soir, c'est grâce à lui. Je ne l'oublierai pas.

Maryam joint sa main à la sienne et la remercie, mais peine à s'exprimer tant elle est bouleversée. Son mari l'étreint davantage et répond d'une voix

lasse.

— Qu'Allah vous entende. Nous sommes soulagés que Juliette n'ait rien. Nous l'aimons beaucoup.

Il détourne le regard vers moi, la tristesse que j'y lis humidifie mes yeux.

— Nous sommes désolés pour tout ça. Je...

Mais il ne peut finir sa phrase. À son tour, le chagrin le submerge. Voir cet homme si bon à ce point dévasté rend la situation plus tangible encore. Je n'ose imaginer l'épreuve qu'ils traversent. Deux fils, deux destinées qui se percutent de la plus tragique des façons. Finalement, je ne réfléchis plus et m'approche d'eux pour leur témoigner mon soutien.

— Ce n'est pas de votre faute, Ayoub, vous n'êtes pas responsables.

— On était tellement contents quand tu es venue, tout à l'heure. On se réjouissait de le voir enfin épanoui, dit-il en soupirant, et ce soir, je me retrouve à prier pour qu'Allah ne me le prenne pas tout de suite. Tout ça à cause de son...

Il essuie ses joues et embrasse le front de son épouse, qui paraît si frêle au creux de ses bras. Ce geste me fait sourire car il me rappelle leur fils, dans ses moments de tendresse.

— On ne sait pas si Nasser y est pour quelque chose. Je ne peux pas y croire. Je ne peux pas ! Mon cœur de mère ne le supporterait pas.

— Maman, intervient Nadia, Amira n'a pas voulu dire à la police où il se trouvait. Tu as toujours refusé de voir à quel point il était différent de nous. C'est même étonnant que ce soit elle qui...

— Non ! Non, ma fille ! Ne dis pas ça. Dans quel monde un de mes enfants pourrait faire une chose pareille ?

La sœur de Malik et son père échangent un regard entendu tandis que nous nous installons à leurs côtés. Ma mère se montre pleine d'empathie en essayant de réconforter Maryam du mieux qu'elle peut. La sentir solidaire de la famille de l'homme que j'aime me chamboule. Je sais qu'elle a fini par accepter notre relation, mais ce soir, je redoutais un « ton père t'avait

prévenue » qui m'aurait broyée. Or, ce n'est pas le cas et je lui en suis reconnaissante.

Soudain, des bruits se font entendre dans le couloir. Des chariots qui roulent, du matériel qu'on déplace. Des ordres sont donnés dans tous les sens. On voit des blouses blanches courir partout. Je perçois les mots « plan blanc », « explosion » « afflux massif de victimes ».

L'atmosphère s'alourdit, l'équipe est sur le qui-vive. J'ai à peine le temps de jeter un œil à la télévision qui annonce des gros titres sur Toulon. Une aide-soignante nous demande déjà de bien vouloir nous diriger vers la salle d'attente de la chirurgie, située au deuxième étage, afin de libérer la pièce. Elle tourne les talons, sans nous donner plus d'informations.

Lorsque nous arrivons dans le service indiqué, la même effervescence semble régner. Le personnel s'agite de toutes parts, mais nous sommes accueillis par une infirmière qui prend le temps de nous montrer où nous installer. Elle nous confirme que Malik est toujours au bloc et qu'elle n'a pas plus de renseignements pour l'instant.

Il est plus de vingt-deux heures trente. Attendre est désormais un calvaire qui se fait dans le plus pesant des mutismes. Chacun rumine ses angoisses. Est-ce normal que ce soit si long ? Il y a-t-il eu des complications ? Je tourne en rond. Je réponds aux SMS de mes amies qui sont avec Gaspard et Guillaume, tous très ébranlés par ce qui est arrivé. Je repense à mon frère qui a été héroïque et m'a avoué à demi-mots que son voyage humanitaire avait pris une tournure de médecine de guerre, sur la fin.

Je songe, en voyant défiler par la fenêtre un cortège de gyrophares bleus, que chacun subit son lot de malheurs, que nous ne sommes rien et pourtant tous l'univers de quelqu'un. Mes yeux se ferment. Je visualise mes filles, leurs sourires, Malik et ses yeux qui me transportent. Alors je me dis que si demain nous le permet, je me battrai pour cultiver notre bonheur.

Des pas rapides résonnent dans le couloir. Nous retenons notre souffle. Un homme d'une quarantaine d'années en tenue verte de bloc opératoire passe la porte de la salle d'attente. Ses traits sont tirés, il retire son calot

avec lassitude. Mon ventre se tord. D'instinct, j'attrape la main de Nadia, assise près de moi. *Pitié, dis-nous que tout va bien.*

— Je suis le Docteur Hassani. C'est moi qui ai opéré monsieur Mejib. Nous avons réussi à stopper l'hémorragie et à le stabiliser. Son pronostic vital n'est plus engagé. La balle avait perforé son poumon droit, mais nous avons pu...

Mon cerveau n'assimile plus le reste. Mon amour est vivant. Il va s'en remettre. *Il va vivre !* Je fonds en larmes, des larmes de soulagement, de joie. J'ai la sensation que la bouffée d'air que j'inspire me dénoue enfin la poitrine. Nous nous enlaçons à tour de rôle, libérés par ce dénouement tant espéré.

Le chirurgien sourit devant nos effusions et se racle la gorge.

— Il va toutefois être placé en soins intensifs quelques jours pour s'assurer qu'il n'y ait aucune complication. La durée de son hospitalisation dépendra ensuite de ses bilans et de ses capacités à reprendre des forces.

Le médecin nous donne quelques informations supplémentaires avant de retourner en salle d'opération, où les interventions ont l'air de s'accumuler. Les Mejib s'étreignent tandis que ma mère me regarde avec un sourire ému. Il n'y a pas besoin de mot. Nous savons ce qu'est de perdre un être cher, de se sentir amputée au plus profond de soi. Alors quand la vie triomphe, être reconnaissant suffit.

Nadia s'empresse de rassurer sa sœur, le portable vissé à l'oreille, elle répète ce qui vient de nous être expliqué.

— Donc voilà, le pire est passé... Quoi ?... Calme-toi, Lydia, je ne comprends rien... Qu-qu'est ce que tu dis ? Non... Non, non !

Le téléphone se fracasse au sol. Le visage de la jolie brune se craquèle sous mes yeux. Elle est livide. La lourdeur accablante qui nous avait quittés quelques instants plus tôt s'infiltre dans chaque millimètre de la pièce, qui nous engloutit tout à coup. Des picotements glacés remontent le long de mon dos. Nous sommes figés.

— Nadia ? interroge Ayoub.

Mais elle ne répond pas. À pas lents et mécaniques, elle se dirige vers le guéridon où est posée la télécommande de la télévision. Sa main tremble quand elle appuie sur le bouton. Mon esprit est focalisé sur chacun de ses mouvements. Mon corps, tétanisé, lui, a déjà compris que dans les prochaines secondes, tout va de nouveau basculer. L'écran s'allume, il n'y a pas de son.

Des images défilent. Toutes plus horribles les unes que les autres. Des draps recouvrent des cadavres. Des personnes en pleurs. La police, le SAMU, les pompiers. Une journaliste s'agrippe à son micro alors qu'en bas de la télé défile une banderole où l'on peut lire : « **Attentat Toulon Stade Mayol. Bilan provisoire 12 morts, 20 blessés** ». Mes paupières se gorgent de sel, mon cœur se lacère, parce qu'un nouveau plan apparaît. Les portraits de deux hommes accolés au mot « **terroristes** ».

Je ne connais pas le visage du premier, mais celui du second me fait défaillir en même temps qu'un hurlement de désespoir retentit dans la salle. Nasser.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Malik

Ce connard m'a tout pris. Trois semaines que cet enculé s'est fait péter la gueule devant un stade et que je ne sais plus qui je suis. Le frère d'un chien qui a tué des innocents. Un patronyme souillé qui rime avec kamikaze, intégrisme, folie. J'ai tant de haine en moi que je ne me reconnais plus dans le miroir. Je n'ai pas versé une larme, je ne me l'autorise pas, il y a bien assez de celles de tous ces gens endeuillés. Les miennes ne seraient pas légitimes. Parfois, je me sens dissocié, espérant que toute cette merde n'est pas réelle. Pourtant, chaque jour qui passe me montre à quel point ma vie ne m'appartient plus.

Il m'a d'abord fallu me réapproprier mon corps. Au départ, la plus petite inspiration me donnait l'impression d'avoir des braises dans le poumon. Le moindre geste m'essoufflait, tel un vieillard faiblard. Dépendre des autres pour effectuer sa toilette quand on a mon âge est rabaissant. Mais je n'avais pas le choix. Car en plus de me faire trouser la peau, j'avais perdu tant de sang que plusieurs transfusions ont été nécessaires pour retrouver un minimum de vigueur.

Ma clairvoyance s'était fait la malle, aussi. J'étais confus à mon réveil, désorienté. Ou bien était-ce mon subconscient qui tentait de me protéger d'une sordide réalité ? Je n'en sais rien. Étrangement, les premières

journées, je me contentais d'être là, allongé dans ce lit d'hôpital, sans poser de questions.

Aux soins intensifs, les visites étaient limitées, je n'avais pas mon portable et je dormais, la plupart du temps. Un psy est passé me voir, mais les mots restaient coincés dans ma gorge. Je lui ai juste parlé de la détresse que j'avais ressentie quand le flingue s'est braqué sur la femme que j'aime. Il a préféré remettre nos entretiens à plus tard devant l'affolement de mon rythme cardiaque sur le moniteur.

Cependant, les mines déconfites de mes proches, leurs regards fuyants ainsi que les œillades scrutatrices du personnel soignant, activaient des tas d'alarmes, dans mon cerveau. Juliette se rongait les ongles. Elle ne le fait que lorsqu'elle est préoccupée. À mes interrogations, on répondait que je devais me reposer. Alors je le faisais. Parce qu'au plus profond de moi, je savais qu'il me faudrait des forces pour encaisser ce que tout le monde semblait vouloir me cacher.

L'uppercut a été rude. Je me le suis pris en pleine gueule à mon arrivée en service de médecine, cinq jours plus tard. Je ne devais pas y aller aussi tôt. Mais puisque mon état avait été jugé stable, il me fallait libérer la place pour un patient plus fragile. Comme l'établissement était saturé, j'ai été transféré en chambre double, où mon voisin avait allumé la télé. J'ai alors mangé mon menu insipide devant une émission de culture générale, puis il y a eu les infos.

Et là, j'ai dégueulé mon repas. Ensuite, j'ai pété les plombs. L'avantage, c'est qu'on m'a finalement trouvé une chambre individuelle. L'équipe de la CUMP²¹ est venue à mon chevet et j'ai gagné de jolies petites pilules pour m'aider à passer le cap du choc émotionnel.

Le coup de grâce m'a été porté par les flics l'après-midi même. La DGSI,²² pour être exact. Relater l'intrusion d'Amira passe encore, mais devoir écouter l'autopsie détaillée du carnage orchestré en plein Toulon m'a de nouveau donné envie de dégoûter. Bilan définitif de la tuerie : quatorze personnes décédées, dont deux enfants. Des centaines de gens traumatisés et une nation en deuil qui réclame justice.

J'étais déjà au comble de la nervosité. Toutefois, leur interrogatoire, qui avait pour but de savoir si j'étais au courant des intentions de Nasser, m'a poussé dans mes derniers retranchements. Que quiconque puisse m'associer à cette ordure est un supplice. Un supplice qui va bien trop longtemps me coller à la peau. Alors, en essayant de conserver mon calme, je leur ai rappelé qu'ils pouvaient considérer que je faisais moi-même partie des victimes. Enfin, que si leurs différents services avaient correctement fait leur travail, au fil des plaintes de Juliette, cette catastrophe aurait pu être évitée. Fin de l'entrevue. Depuis, l'amertume ne me quitte plus.

— Tu devrais manger. Tu as perdu beaucoup de poids.

— Je n'ai pas faim.

Nous sommes assis à table et malgré la bonne odeur du plat dans mon assiette, je n'arrive à rien avaler. Ma pauvre mère n'est plus que l'ombre d'elle-même. Des cernes énormes ravagent son visage. Elle aussi a maigri. Son regard est vide, hanté par des fantômes. Seize spectres qui la rongent. Deux d'entre eux sont des meurtriers et l'un des bourreaux est son propre fils.

— Juliette va passer, tout à l'heure. Tu vas lui dire, cette fois ?

— Non.

— Malik... Tu devrais lui...

— Arrête, maman, s'il te plaît, la coupé-je, elle se fait déjà assez de souci comme ça. Il est où *baba* ?

— Toujours dans la chambre.

Plus de dix jours que je suis sorti de l'hôpital et mes parents sont venus vivre avec moi dans ma nouvelle maison. Pour être honnête, j'aurais plutôt eu besoin de solitude. Mais ils sont là pour fuir la horde de journalistes qui leur court après depuis l'attentat. Ces vautours les ont pistés jusque dans leur jardin, en quête d'une déclaration qui ferait sensation. Cette attention invasive et les tags islamophobes sur la propriété ont eu raison de leur volonté de ne pas se cacher. Ma nouvelle adresse n'étant encore répertoriée nulle part, ils sont ici protégés des humiliations imposées par les bien-pensants. Ces ignorants qui jugent sans savoir.

Ma mère rumine et s'occupe comme elle peut. Mais mon père se terre, anéanti. Pour une grande partie de la société, ils sont désignés coupables, devenir intégriste est une question d'éducation. Il est probable qu'ils aient commis des erreurs, comme tout le monde. Pourtant, les valeurs nauséabondes qu'a choisi d'embrasser Nasser viennent d'ailleurs. C'est ce qui tue mon paternel. On pense souvent aux victimes directes d'un attentat. Quand en est-il de ceux qui ont aimé le criminel ? Ceux à qui il ne restera que le poids de la souffrance et de la culpabilité ? Mes parents ont tant perdu que je ne sais pas s'ils s'en remettront un jour.

Quand je dis que ce connard m'a tout pris, c'est un euphémisme. Je n'aurai bientôt plus rien. Pas même mon ange. Je n'ai pas la force de la quitter, j'attends juste qu'elle le fasse. C'est une question de temps. Qui resterait avec le frère d'un djihadiste ? Elle mérite tellement mieux que ce lot de désagréments que je suis à présent. Ses filles sont encore marquées par ce qui s'est passé chez elles. Ma famille est brisée. Nous sommes des parias, désormais, même pour la communauté musulmane. Accusés de salir cette noble religion, d'attiser le racisme et l'intolérance.

Toute ma vie, je me suis battu pour ne pas être un cliché. L'ironie du sort, c'est qu'en appuyant sur ce bouton, l'autre enfoiré nous a collé le pire de tous. Lutter contre les préjugés n'est pas chose aisée, ils sont ancrés dans les mentalités. Nous les avons toujours subis, mais nous faisions avec. Depuis trois semaines, ils nous dévorent. J'avais mis mes parents à l'abri du besoin, aujourd'hui, ils doivent fuir leur foyer. J'avais des projets d'avenir avec Juliette. L'épouser un jour, avoir un enfant. Comment le pourrais-je à présent ? Je refuse de salir qui que ce soit par mon nom ou la lourdeur d'un héritage sanguinaire.

La cerise sur le gâteau ? Je vais très probablement perdre mon boulot, aussi. C'est ce que je n'arrive pas à annoncer à Juliette. Parce que je suis quoi, moi, sans ce statut social ? Juste un mec qui gravite dans les méandres du néant.

Hormis Lewis, personne chez *Linkcess* n'a décroché son téléphone pour prendre de mes nouvelles. J'ai reçu un simple mail qui accusait réception de mon arrêt maladie. Puis, plus tard, un courrier recommandé pour une

convocation préalable au licenciement, pour faute professionnelle, à Londres, dans deux semaines. Mon cul, la faute professionnelle, une faute fraternelle, plutôt. Le dernier coup de fil de mon mentor ne présage rien de bon.

D'après lui, le conseil d'administration et les actionnaires majoritaires craignent que je ne nuise à l'image de la firme. Il est évident qu'une entreprise internationale de conseil, en particulier en matière de cybersécurité, puisse considérer ma présence comme gênante. Ce vieux renard me soutient et souhaite que je me défende. Avec mes potes, il est un des rares à avoir su trouver les mots justes.

— *Je suis navré, mon garçon. Sincèrement. Rien de ce que je dirai n'effacera tout ça, mais je suis convaincu que vous avez assez de ressources en vous pour aller de l'avant. J'ai confiance en vous.*

— *Merci, Aaron. Pour ma place au sein de Linkcess, vous savez très bien que si leur décision est prise...*

— *Non. Vous n'allez pas vous laisser démonter par ces fils de putes. Ils vont chercher la moindre faille pour avoir une excuse toute trouvée pour vous virer. Mais vous pouvez compter sur moi, Malik, n'oubliez pas que je siège aussi au C.A.*

J'ai acquiescé, par politesse. Dans quinze jours, je sais que la sentence tombera. Je ne suis rien face à une boîte qui brasse des millions. S'ils veulent se débarrasser de moi, ils le feront. Et je ne veux pas que Juliette sache que, bientôt, je ne serai plus qu'une coquille vide. C'est une déchéance que je veux vivre seul, sans témoin. Surtout pas elle.

OceanofPDF.com



Juliette

Nous sommes allongés l'un contre l'autre, dans sa chambre. Le nez dans ses cheveux, je m'imprègne de son odeur. Un mois que j'ai failli le perdre. Un mois qu'il survit, littéralement. C'est un soulagement en demi-teinte. Je savoure sa présence, la chance que j'ai qu'il soit toujours vivant. Mais il m'échappe, je le sens. Je sais que le traumatisme est d'une envergure sans pareille et qu'il faut du temps. Toutefois, quelque chose s'est fané dans son regard. Il s'emmure dans ses silences, érige à nouveau ses barrières. Encore une fois, les doutes l'accablent, toutes ses convictions vacillent. Il n'y a pas que sur les trottoirs de Toulon que Nasser a tout dévasté. La déflagration a aussi pulvérisé Malik et sa famille.

Les Mejib me fendent le cœur. Chaque fois que j'en ai l'occasion, je viens leur rendre visite. L'atmosphère dans cette petite maison n'est que tristesse et désolation. Ayoub est si diminué que je crains pour sa santé. Tout ce qui émane de Maryam est cette douleur qui craquèle son visage, d'ordinaire si doux. On dirait des morts-vivants qui trébuchent à chaque pas amorcé. Des statues de sel qui s'effritent au moindre coup de vent. Du mieux que je le peux, j'essaie de leur changer les idées et de les raccrocher à la vie. Mais la tâche est difficile tant ils sont désœuvrés. Malik n'est pas en reste. Il donne le change, mais je sais que ce n'est qu'un leurre.

Mon amour est dans la retenue, me touche à peine, n'ose plus poser ses yeux sur moi. Il me fuit, tout en cherchant ma présence, se cache, car il sait que je peux lire en lui. Ces dissimulations n'y changent rien, j'interprète ses feintes, ressens ses fragilités. Je le vois dans les profondeurs de son âme, je l'ai toujours vu. Il a honte et ne se croit plus légitime. Pourtant, il ne l'a jamais été autant dans mon cœur. Alors je m'accroche et me débats pour deux.

— Comment tu te sens, aujourd'hui ?

— Je vais bien... J'ai fait ma dernière séance de kiné respiratoire, ce matin.

Pour la cinquième fois en dix minutes, il réaligne les couleurs de son Rubik's Cube, qu'il triture nerveusement. Ce moyen détourné de me faire comprendre qu'il n'a pas envie de parler n'est pas suffisant. Aujourd'hui, j'ai décidé que je le confronterai, je ne céderai pas.

— Et le moral ?

— Je gère.

J'attrape le casse-tête que je pose sur la table de nuit. J'en ai assez de ses conduites d'évitements, de ses répliques minimalistes, de le voir s'enliser chaque jour un peu plus. Je veux qu'il me revienne, entier.

— Regarde-moi.

Il pivote sur le côté, ses prunelles tourmentées glissent sur les miennes une fraction de seconde et s'échappent bien trop vite vers le plafond. Je pose ma main sur sa joue pour l'inciter à me faire face.

— Regarde-moi, mon cœur.

— Fais pas ça, s'il te plaît, je peux pas.

Son soupir est comme un cri, un cri de détresse. Il ferme les paupières et contracte ses mâchoires. Je voudrais qu'il cesse de lutter contre lui-même, c'est un combat qu'il ne peut gagner.

— Alors tu vas m'écouter. Je sais ce qui se passe là-dedans, dis-je en tapotant son crâne, tu te sens sale, indigne de tout. Indigne de nous.

— Arrête.

Il plisse ses yeux davantage, ses traits se crispent dans une grimace de souffrance. À l'hôpital, je m'étais promis que je me battrais pour notre bonheur, s'il s'en sortait. C'est un besoin que je revendique, ce n'est pas une option, mais une nécessité.

— Non. Toi, arrête. Arrête de croire que tout le monde te juge. Pas tous ont cette vision manichéenne des choses... Ceux qui comptent ne l'ont pas. Ils te connaissent. *Je* te connais. Je sais qui tu es.

— Moi, je ne sais plus qui je suis.

Mon guerrier est démoli. Il m'a soufflé ces mots dans un chuchotement, tel un aveu de faiblesse. Je les reçois comme un appel à l'aide. Toute cette haine l'a marqué au fer rouge, lui laissant des cicatrices indélébiles. Mais elle ne ternira pas mon essentiel, elle ne me le prendra pas.

J'embrasse son front, la commissure de ses lèvres et l'enlace avec douceur.

— Tu es quelqu'un de bien. Tu es fort, tenace, arrogant. Un fils aimant, un frère protecteur, un ami loyal. Un type brillant qui excelle dans son domaine. Tu es l'homme que j'aime. Tu es Malik Mejib. Mon Malik.

Je le sens se crispier entre mes bras, sa tête est plongée dans mon cou, ses mains tremblent sur le matelas.

— Mejib, c'est le nom d'un assassin, Juliette. Aujourd'hui, tu dis ça, mais quand on te pointera du doigt parce que tu es avec moi, tu...

— Non, le coupé-je, je t'interdis de penser savoir ce qui est bon pour moi. Je croyais qu'on avait déjà établi que ton frère n'était pas un argument dans notre histoire.

D'un mouvement vif, il se retourne sur le dos, souffle entre ses mains et se pince les arêtes du nez.

— C'est même plus Nasser la question, Juliette. Merde... Tu planes complet. T'allumes pas ta télé, tu lis pas ces putains de journaux ? Bordel ! Mon nom est cité partout. Partout ! Et c'est pas en des termes élogieux : monstre, terroriste, vermine... C'est ça que tu veux ?

Certes, je suis consciente de cette triste réalité, je ne la nierai pas. J'ai lu des ramassis de conneries si grotesques que j'en ai déchiré ces torchons.

Bien entendu qu'on m'a posé des questions dégradantes, qu'on m'a interpellée à ce sujet. Madame Rodrigue a d'ailleurs un avis très tranché sur le terrorisme : « Tous ces immigrés à l'accent douteux sont des arriérés, un danger pour notre France ». Quand je vois les portraits des victimes sur les chaînes d'information, mon sang se glace et je me dis qu'il est si facile d'en tirer des conclusions hâtives. Mais je fais front. Si le jugement des autres est dur, il n'est rien en comparaison de l'agonie que j'ai vécue en le croyant perdu.

— Mejjib est le nom de l'homme qui m'a sauvée en se prenant une balle pour moi. Le nom de celui qui m'a subjuguée au collège, de celui qui m'a appris l'amour au lycée. C'est aussi le nom de celui avec qui je veux avancer. Je peux t'assurer qu'il est tout sauf laid, dans ma bouche. C'est toi, juste toi.

Il relève son visage vers moi. Ce que je découvre dans son regard me tord les tripes. Je vois bien qu'il a du mal à croire en la véracité de mes propos. Il est si démuni que j'ai peur qu'il ne se décompose sous mes doigts. Pourtant, c'est nécessaire, il doit lâcher prise, cracher ce qui le dévore, quelle que soit la teneur de ses maux. Accepter d'être vulnérable, accueillir le chagrin sont parfois les seules solutions.

— Je suis en colère. Tellement, que ça me bouffe. Il était mon frère. Je l'aimais. Et c'est devenu un étranger... Il a tout bousillé... J'ai mal, putain. J'ai mal. Pourquoi il a fait ça ? Pourquoi, hein, pourquoi !

Son souffle se saccade tant l'émotion le submerge. Ses iris se voilent, elles crient au supplice, à l'injustice.

— Je ne comprends pas. Ça ne peut pas être arrivé. C'est un cauchemar... Je ne veux pas, putain, je ne veux pas ! hurle-t-il.

Sous mes yeux, sa digue se rompt. Un premier sanglot déchirant fracasse sa gorge. Une larme zèbre sa peau brune et se perd dans sa barbe naissante. Puis il s'agrippe à mon dos, les ongles plantés dans mes omoplates, le visage enfoui dans ma poitrine. Il explose, se libère du torrent de tristesse qu'il avait contenu jusqu'alors. Ses tremblements et ses plaintes étouffés dans mes bras me lacèrent tout entière. Mais je ne

sombrerai pas avec lui, je resterai ce phare dans ce déferlement de noirceur, parce que je refuse de le voir se noyer.

— Laisse tout sortir. Je suis là. Je ne te lâcherai pas, jamais.

Je ne sais pas combien de temps je le berce pour l'apaiser, bientôt, ses muscles se détendent sous mes murmures compatissants. Les pleurs deviennent des reniflements, sa douleur, une délivrance. Ses phalanges reprennent vie derrière moi, elles caressent, me ramènent à lui, se rassurent de ma présence.

— Tu n'as pas à te sentir redevable parce que je me suis fait tirer dessus, tu sais ? souffle-t-il soudain.

— Je ne me sens pas redevable, si tu crois que c'est pour ça que je suis là, tu te trompes. Je t'en suis juste reconnaissante. Du moins, maintenant. C'était fou, Mal', de faire un truc pareil.

Ses yeux encore rougis me scrutent, j'y retrouve ce petit pétilllement que j'aime tant. Il me répond en effleurant ma pommette.

— Ce qui serait fou, c'est un monde sans toi, Juliette. S'il le fallait, je le referais sans hésiter... Parce que je t'aime à en crever.

J'empoigne son visage et lui vole un baiser, avant de lui glisser mon vœu le plus pieux.

— Je préfère que tu m'aimes à en vivre. C'est bien plus ambitieux, crétin.

Malik soupire et me serre si fort que j'ai la sensation que ma cage thoracique va exploser. Son nez plonge dans mon cou pour s'imprégner de moi. Il n'a pas besoin de parler. Il se remplit d'espoir, je le sais. Il nage toujours en plein typhon, cerné par des lames de fond.

Mais il vient de monter sur un radeau et s'accroche de toutes ses forces. Il ignore tout ce que je perçois en lui. Il est mon Titan, mon colosse aux pieds d'acier. L'Apocalypse peut bien tout dévaster, il ne s'écroulera pas. L'accalmie est proche, je le sens.

OceanofPDF.com



Malik

C'est une ensorceleuse. Il n'y a qu'elle qui pouvait m'arracher ces aveux et ces sanglots. Elle est partie depuis plus d'une heure et je suis toujours sur mon lit. Je ne saurais même pas dire ce que je ressens. Des semaines que mes muscles sont tétanisés, crispés au moindre mouvement et réclament un défouloir. Mon cerveau s'agite, toujours en effervescence, luttant pour trouver le repos sous les cris de ma conscience. Des semaines que je suis comme l'huile sur le feu, crépitant, prêt à jaillir et me consumer.

Mais une fois encore, Juliette a su désamorcer cette rage qui me scarifiait de l'intérieur, chaque minute un peu plus. Rage contre quoi, d'ailleurs ? À qui s'en prendre quand il ne reste que l'absence et l'incompréhension ? Sur qui hurler ou taper quand plus rien ne demeure que l'impuissance ? Avant qu'elle ne me prenne dans ses bras, que les larmes ne dévalent mes joues, j'ignorais que j'avais de la peine. Je pensais n'être que fureur et dégoût. Je me trompais. Ce n'était qu'un écran de fumée qui masquait une vérité dure à encaisser.

Tout à l'heure, c'est aussi mon frère que j'ai pleuré. Pas l'étranger qu'il était devenu, pas le fanatique non plus. Mais celui que j'ai aimé un jour. Je ne sais pas quelle part du Nasser d'avant survivait en lui. Peut-être était-ce la même que celle qui s'est agrippée à moi, sans que je m'en rende compte.

C'est pour celle-là que mon cœur saigne. Pour cette once de lui qui n'a pas su vaincre les ténèbres.

Depuis que j'ai laissé mon chagrin émerger, je suis anesthésié. Toute la fatigue que j'avais accumulée ces derniers temps me tombe dessus. J'ai l'impression d'être évidé d'une partie des débris de ma douleur. Amputé d'un fragment de mon âme dont je dois accepter le deuil. La fameuse phrase « il faut que ça sorte » vient de prendre tout son sens. Je ne me l'autorisais pas, mais cette tristesse imposée est légitime. Il y a maintenant des années que m'a été volée la douceur des souvenirs fraternels.

Machinalement, j'aligne les couleurs de mon Rubik's Cube. Ces derniers temps, je pense souvent au père de Juliette. Aux avertissements qu'il avait proférés, ce fameux jour. À ce dont il avait voulu protéger sa fille. Notre passé n'y aura rien changé. Quand une tragédie arrive, on se surprend à réfléchir au poids de la fatalité. À chercher des réponses dans ce que notre esprit cartésien ne peut pas concevoir. En réalité, il n'y a pas de raison à ce qui nous pousse vers notre destinée. Juliette et moi étions déterminés à nous aimer. Nasser l'était à tout embraser. Abdiquer face à l'inéluctable est parfois la seule perspective qui s'impose.

Je ferme les paupières et essaie de me raccrocher à des instants d'insouciance aux côtés de mon frère, où la haine ne tenait pas encore sa place. Ses éclats de rire tonitruants. Un timbre chaleureux qui me rassurait. Une partie de foot avec des effusions de joie après chaque but. Une embrassade dans le creux des bras d'un frangin que j'admirais, gamin. Il a aussi été tout ça. Mon souffle s'accélère parce que, bien trop vite, la gangrène revient m'envahir. Il nous a oubliés, a renié l'essentiel. Accepter prendra du temps. Je ne suis pas encore prêt.

Je lâche un soupir au moment où mon téléphone vibre. Un numéro que je ne connais pas. D'ordinaire, je n'aurais pas répondu, cependant, mon instinct me dicte de le faire.

— Allô ?

— Bonjour, Malik, c'est Danielle.

— Danielle ?

— Pardon, c'est vrai que vous ne m'avez jamais appelée par mon prénom. C'est madame Gimenez... La mère de Juliette.

D'emblée, mon corps se tend et je me redresse sur le matelas. Avant l'attentat, elle semblait avoir accepté notre relation, en dépit d'une certaine retenue. D'après ma sœur, elle s'est montrée bienveillante envers mes proches, à l'hôpital. Mais je ne peux m'empêcher de croire que les récents événements ont une résonance personnelle, pour elle. Ce qui me fait appréhender cette conversation.

— Malik ? Vous êtes toujours là ?

— Désolé, je suis surpris que vous m'appeliez.

Mon interlocutrice glousse et son intonation me rappelle la femme que j'aime. Ce constat suffit à m'apaiser quelque peu.

— Je comprends... J'ai de vos nouvelles par ma fille. Je n'osais pas vous déranger, mais je voulais vous témoigner mon soutien en personne. Je suis très touchée par tout ce qui est arrivé... Je souhaitais aussi vous remercier d'avoir protégé Juliette. Sincèrement. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas.

Elle doit être aussi mal à l'aise que moi, car elle débite ce discours à vive allure, sans même reprendre sa respiration. Je suis tant pris au dépourvu que j'ignore quoi lui répondre. Cependant, ses paroles pleines de sollicitude me troublent.

— Je... C'est gentil, madame Gimenez.

— Danielle. Comment allez-vous ? Et vos parents ?

— On fait tous du mieux qu'on peut. C'est déjà difficile pour moi, mais pour mes parents, c'est pire. Survivre à la mort de son enfant est une épreuve. Pleurer un fils meurtrier est une torture.

Je lui balance ces mots avec un détachement qui me surprend moi-même. Je crois que j'emploie ces termes très forts, guidé par mon besoin de la provoquer pour me protéger. Je redoute son jugement. Il y a quinze ans, il avait été implacable. Pourquoi serait-il différent aujourd'hui ? Mais sa réponse n'est pas celle que j'appréhendais.

— Je n’ose imaginer pareille douleur. Vous savez, je pense qu’on ne cesse jamais d’aimer son enfant... Quel que soit son parcours...

Un bref instant, elle s’interrompt en se raclant la gorge. Je suis en suspens, dans l’attente de la suite.

— Vous avez l’air d’être une famille unie, je souhaite de tout mon cœur que vous puissiez avancer malgré cette blessure. La vie doit toujours triompher, Malik.

J’en reste bouche bée. En fin de compte, je découvre beaucoup de Juliette en elle. Incapable de rétorquer quoi que ce soit, je déglutis avec peine, car l’émotion me noue la gorge. Je songe à tout ce que cette femme a vécu et perdu. Quelque part, nos destins sont liés depuis le début. C’est un sacré pas en avant qu’elle vient de faire vers moi. À mon tour, je voudrais lui témoigner mon respect. Je veux qu’elle sache que sa souffrance n’a pas été ignorée.

— Danielle... Il est sans doute un peu tard, mais je suis désolé pour votre mari. Je...

— Non, me glisse-t-elle avec douceur, ne le soyez pas. Après son décès, la colère m’a aidée à ne pas m’effondrer. C’était si facile de vous désigner comme responsable, durant toutes ces années. La vérité, c’est qu’au même titre que ma fille, vous n’y étiez pour rien. Mon époux avait déjà eu des signes d’alerte, pour son cœur. C’est un malheureux concours de circonstances...

Les trémolos dans sa voix laissent place à un silence de quelques secondes. Un silence qui n’est pas pesant. Il permet juste d’accueillir cette révélation et de l’assimiler pour ce qu’elle est.

— Je l’ai expliqué, je ne sais combien de fois, à Juliette. Mais elle a continué à se sentir coupable, et moi, à en vouloir à la terre entière. Mais c’est arrivé, c’est comme ça. Antoine a fait une crise cardiaque, Marco a eu un accident, votre frère a fait un choix inqualifiable. Personne n’aurait rien pu y changer.

— Mais justement, vous aviez raison pour Nasser...

— Nous avons tort pour vous. Malik, ma fille vous aime. À vrai dire, elle n’a jamais cessé de vous aimer. Qui suis-je pour remettre ça en question ? Nous étions juste des parents qui voulaient protéger leur enfant. Vous étiez si jeunes... Nous n’avions pas mesuré la profondeur de vos sentiments. Je ne l’ai admis que dernièrement. Mais mieux vaut tard que jamais, n’est-ce pas ?

C’est comme un petit tilt qui se fait dans ma poitrine. Encore un verrou qui vient de céder. J’ignore si c’est Juliette qui l’a incitée à me passer ce coup de fil ou s’il est spontané. À vrai dire, je m’en fous. Elle est sincère, c’est tout ce qui importe. Elle vient de me donner son approbation. Enfin. Ça n’effacera pas les doutes liés à ma situation plus que précaire. Mais la mère de celle que je désire plus que tout me voit au-delà de cette nébuleuse qui m’entoure. Et j’en ai cruellement besoin.

— Je vous en bouche un coin, jeune homme ? Faut pas croire, je ne suis pas qu’une vieille mégère ! Pour être honnête... Juliette vous a choisi et je commence à comprendre pourquoi.

— Telle mère, telle fille, la taquiné-je, j’ai fini par vous faire craquer aussi.

Je suis bouleversé par ce revirement de situation inespéré. L’humour est un moyen détourné de ne pas montrer que je suis ému, bien plus que je ne le devrais. Une fois encore, la doyenne du clan Gimenez pouffe et rétorque que Juliette l’avait prévenue de ma modestie sans pareille. Elle me parle ensuite de Ninon et Lou qui se languissent de me voir pour me montrer le petit chaton qu’elles viennent d’adopter. La conversation dérive sur des futilités qui me donnent la sensation de retrouver un semblant de normalité. Enfin, elle termine en me disant que, quand nous serons prêts, elle aimerait nous inviter, ma famille et moi, à un repas chez elle, pour que nous fassions tous vraiment connaissance.

Je ferme les yeux. Au cœur de la tourmente, ses aveux me donnent envie de me battre. Aujourd’hui, mon ange et sa mère ont rapiécé des déchirures que je pensais béantes pour toujours. Elles ont suturé les plaies de l’hémorragie qui me vidait de tout espoir. La cicatrisation sera longue. Mais Juliette est le meilleur argument pour ne pas me laisser enliser par une

réalité qui nous dépasse tous. Il y a eu trop de drames. Je ne les oublierai jamais. Pourtant, je viens de réaliser que je refuse qu'ils m'arrachent cet avenir auquel je peux prétendre.

Je suis un survivant. Un putain de battant qui ne lâchera rien. Je suis Malik Mejib et je vais me relever. Pour elle, pour nous. Pour ce bonheur simple que Nasser n'a pas su préserver. Parce que je me le dois ainsi qu'aux victimes qui n'auront pas cette chance. Parce que je veux vivre, c'est tout.

OceanofPDF.com



Malik

Je suis prêt. C'est étonnant, mais je n'ai plus peur. Demain, je vais livrer bataille contre *Linkcess*. Moi, le petit mec de La Seyne face à une géante multinationale. En clair, c'est un peu David contre Goliath. Mais on sait tous que le frêle berger finit par terrasser le colosse, alors je me dis que j'ai peut-être mes chances.

Je n'en ai pas parlé à Juliette, c'est un combat que je dois mener seul. Mon arrêt de travail arrivant à son terme, j'ai prétexté un rendez-vous important outre-Manche, sans donner plus de détails. Elle a souri et m'a répondu que ce voyage tombait bien car elle-même avait des choses importantes à régler. Quand j'ai cherché à creuser, mutine, elle m'a rétorqué qu'on avait tous nos petits secrets. Je sais qu'elle n'est pas dupe. Mais elle m'octroie cette marge de manœuvre sans poser de questions, parce qu'elle sent que j'en ai besoin.

Ma décision a été prise hier, après avoir longuement discuté avec Lewis à mon arrivée à Londres. Elle m'est apparue comme une évidence. Prendre le large pour me retrouver dans un lieu neutre était nécessaire. Je craignais qu'une influence extérieure ne remette en cause le bien-fondé de mes objectifs. Or, je ne veux plus reculer. Ce choix m'appartient, je le plaide pour ce que j'estime être juste. Après tout, je n'ai rien à me reprocher et je ne compte pas courber l'échine.

Bien entendu, savoir que le vieux renard et quelques-uns de ses fidèles assurent mes arrières est un atout indéniable. Mais professionnellement, je me suis construit tout seul, c'est donc par mes propres moyens que je souhaite me relever.

Les mots de Juliette m'ont insufflé une force nouvelle. Dans ses bras, je me suis écroulé. Le loquet qui cadenassait mes failles, enchaînait mes espoirs, s'est brisé. Elle l'a brisé. En me rappelant qui je suis, en me prouvant une fois de plus que son amour est inconditionnel. Elle reste avec moi, plus conquérante que jamais, en dépit des tumultes oppressants de ces dernières semaines. Juliette est la lueur qui repousse les ténèbres. Celle qui m'incite à me battre quand tout semble perdu. Que peut-il nous arriver de pire que ce que nous avons déjà vécu ? Rien. Il y aura d'autres galères, mais ensemble, nous les traverserons.

Le tintement des glaçons me ramène dans le bar de l'hôtel où Aaron et moi figurons ma stratégie de défense. Nous avons épluché tous mes dossiers en quête du moindre fait qui pourrait me porter préjudice. Il y a bien quelques petits trucs, notamment mon erreur sur les simulations pour *Factor and Co*. Mais ils sont dérisoires, en comparaison de mes stats durant ces dix années. En guise de coup de pouce, mon mentor m'a fourni quelques arguments qui me permettront aussi de faire pression. Il faut croire que même les grandes entreprises ont leurs faiblesses.

— Vous êtes sûr de vous, mon garçon ?

— Aucun doute. De toute manière, je ne vois pas comment envisager les choses autrement.

— Alors je crois que nous avons terminé.

Lewis se cale dans son fauteuil et sirote son bourbon. L'air inquisiteur, il me scrute avec intérêt, sans doute pour jauger si j'ai bien conscience de ce que je m'appête à faire. Il n'a pas à douter de ma détermination, je ne reculerai pas. En revanche, je suis stupéfait qu'il se soit donné la peine de prendre ce long vol pour venir m'épauler. Certes, il siège au conseil d'administration, mais sa présence n'était pas requise, une simple visioconférence aurait suffi.

— Aaron... Merci. Pour tout. Je ne sais pas ce que vous voyez en moi pour m'aider à ce point et me porter autant d'intérêt. Mais je vous en suis reconnaissant, vraiment.

Il se penche en avant et pose son verre sur la table. Un sourire sincère plisse ses pattes d'oie, ses yeux gris brillent d'émotion. C'est la première fois que je le découvre à la fois ébranlé et si solennel.

— Moi, mon garçon. C'est moi que je vois en vous. Dès notre première rencontre j'ai reconnu ce besoin de faire vos preuves pour cacher vos blessures... Vous saviez que mon demi-frère est en prison ?

— Non, je l'ignorais.

— J'ai la famille la plus raciste qui soit. Mon demi-frère est un suprémaciste blanc qui fait partie d'un gang dont le passe-temps favori est de « tabasser du nègre », comme ils disent. Ma chance a été de ne pas porter le même nom que lui.

Lewis avale son breuvage d'une traite, moi, je suis suspendu à ses lèvres.

— Et comme je suis un homme qui aime faire simple, j'ai épousé une femme noire. Je vous laisse imaginer les complications que ça a pu engendrer...

Ses sourcils se froncent et ses prunelles s'évadent vers la fenêtre, sans doute pour fuir de lourds souvenirs.

— Avant de faire ce choix d'amour, pour beaucoup, j'étais forcément de la même trempe que ceux qui m'ont élevé. Après ce mariage, pour d'autres, j'essayais de me racheter une conduite. Anna, ma si précieuse femme, était juste une évidence, mais ça, très peu le comprenaient.

J'assimile ses mots que j'aurais pu prononcer tandis qu'il repousse son siège, arrange sa cravate et se dresse en me fixant.

— Je me suis longtemps démené contre tous ces préjugés. Un jour, j'ai compris qu'ils n'étaient pas moi... Alors, gamin, si vous voulez me faire plaisir, défoncez tout demain et faites mentir ces connards.

Une tape paternelle sur mon épaule, il s'éclipse, droit dans ses godasses, l'allure fière, avec l'assurance d'un homme qui a déjà vaincu ses démons.



Je suis face au miroir, appuyé contre le lavabo, je frotte mes joues lisses que je viens de raser. Mes traits sont marqués, la nuit a été courte et agitée. Ces maudits cauchemars viennent me hanter chaque soir, quand tombe l'obscurité. En général, ce sont toujours les mêmes scénarios. Je m'y vois crever dans les bras de Juliette, parfois encore, c'est elle qui agonise sous mes yeux désespérés. Mais bien souvent, mes songes sont remplis de Nasser et son apocalypse.

Cette fois était différente. Je nous ai revus enfants, sur une plage ensoleillée, à construire des châteaux de sable. Heureux, complices, insouciantes. Mon univers onirique s'est teinté d'angoisse quand j'ai remarqué que l'écume des vagues était pourpre. Des voix me murmuraient les morts à venir. Avec mes mots naïfs, j'ai tenté de raisonner mon frère. Mais un rire glaçant est sorti de sa bouche muselée, ses orbites sont devenues le néant et un tsunami a tout emporté.

Souvent, on oublie nos rêves. Malheureusement pour moi, ce n'est pas mon cas, ces derniers temps. Il est certain que je reste fragile et que j'ai besoin d'aide. J'arrive enfin à l'accepter. Il y a quelques jours, j'ai contacté le psy que je refusais de voir depuis ma sortie d'hôpital. Le chemin de la reconstruction sera long, mais je ne l'arpenterai pas seul. Celle qui me tiendra la main est la plus belle des motivations. Elle m'a déjà redonné la hargne et assez d'amour-propre pour affronter dès à présent ceux qui veulent me condamner.

Avant, je croyais que ce qui définissait un homme était ses origines, son histoire personnelle, sa réussite professionnelle et surtout, l'opinion que les autres avaient de lui. Je ne pouvais avoir plus tort.

Dix années. C'est ce que j'ai donné à cette boîte. Dix années durant lesquelles j'ai excellé, trimé comme un malade, pour finir au placard à cause d'un crime que je n'ai pas commis. Grandeur et décadence, ou, quand

en un battement de cil, ce que vous teniez pour acquis n'est plus. De fait, dans ce reflet face à moi, je vois un homme qui affronte les épreuves pour ne pas perdre sa dignité. Je suppose que c'est ce qui me définit aujourd'hui. Et c'est honorable. C'est ce que je m'apprête à prouver ce matin.

Les couloirs de l'agence londonienne sont d'un blanc immaculé. Austères, froids, impersonnels, à l'image dont je me représente désormais cette multinationale. Le stress s'est emparé de moi dès que j'ai franchi les portes du bâtiment. Je tente un véritable coup de poker, j'espère vraiment ne pas me planter. Mais je garde la tête haute et avance en me rappelant à chaque foulée ce que je viens défendre.

À l'angle du corridor, j'entends l'accent texan et le rire de Lewis bien avant de l'apercevoir. Il en impose dans son costume gris. Il semble en pleine conversation avec une blonde qui me tourne le dos. Mais je suis soudain happé par cette quantité de regards, plus loin, qui me fixent, et le silence pesant qui s'éternise à mon arrivée.

Tous sont là. Tous les cols serrés de la boîte, avec leurs cravates et leurs tenues guindées. Ils attendent dix heures pétantes pour entrer dans la salle où ils débattront de mon cas. La nervosité crispe mes mâchoires et je dois plonger les mains dans mes poches pour camoufler leur tremblement.

D'instinct, je cherche le soutien de mon mentor, mais c'est dans les profondeurs d'un ciel rassurant que je plonge. Ce bleu qui est mon chez-moi et me donne la sensation d'être à ma place où que je sois. Je cille à plusieurs reprises, pour m'assurer qu'elle n'est pas le fruit de mon imagination. Mais elle s'avance déjà vers moi de sa démarche féline. Ma Juliette est sublime dans son tailleur-pantalon. Chaque pas qu'elle initie dans ma direction m'offre une bouffée d'assurance salvatrice. Tous les yeux sont braqués sur elle. Les siens me fouillent, me revendiquent.

Elle s'arrête à mon niveau, mais n'ose pas me toucher. Elle ne sait pas comment se comporter devant tous ces pingouins aux mines sévères. Je les ai occultés, il n'y a plus qu'elle et moi dans ce refuge sacré qui n'appartient qu'à nous. D'instinct, ma main caresse sa joue, se glisse dans ses cheveux.

— Comment tu as su ?

— Ta mère m’a montré la convocation, dit-elle d’un haussement d’épaules, et tes sœurs m’ont appelée.

— Une sacrée coalition féminine... C’est toi qui parlais avec Lewis ?

Blondie sourit et m’avoue qu’elle est arrivée tôt par peur de me louper, mais qu’elle a eu du mal à comprendre les explications de la secrétaire à l’accueil. D’un geste pointé vers Aaron, elle ajoute que le charmant monsieur est venu à son secours alors qu’elle errait comme une âme en peine pour trouver son chemin. Puisqu’ils allaient au même étage, et vu l’accent français très prononcé de Juliette, le vieux renard a fait le lien avec moi. Elle finit par me glisser à l’oreille que tous les autres ont l’air sérieusement constipés et qu’ils devraient songer à consulter.

J’ai du mal à contenir mon hilarité et sans même y réfléchir j’attrape sa nuque pour coller mes lèvres aux siennes. Des murmures sifflent dans tous les sens. Mais ils ne m’atteignent pas. Car je réalise avec stupéfaction qu’elle a su avant moi que j’aurais besoin d’elle. Combien d’hommes peuvent s’enorgueillir d’avoir une telle femme à leurs côtés ? Je colle mon front au sien et m’enivre de son odeur apaisante.

— Merci d’être là.

— Malik... J’ai compris ton besoin de gérer ça tout seul. Mais je voulais que tu saches que je trouve cette situation injuste. Peu importe ce qu’il se passe dans cette pièce, ça ne changera rien pour moi.

Mes doigts frôlent son menton et relèvent son visage alors qu’autour de nous, les autres s’agitent pour rentrer dans la salle. Il est l’heure.

— Je sais. Tu n’as rien à me prouver, mon ange.

— Si. Il y a quinze ans, je n’ai pas pu te retenir et tu es parti. Aujourd’hui, je viens à toi, pour rester... Quoi qu’il arrive.

Ses prunelles me sondent, tendres, sincères, déterminées. Elle nous délivre d’un passé qui nous a trop longtemps aliénés. Et je lui renvoie le même regard, parce que je comprends le sens de son geste. La boucle est bouclée. Le reste importe peu. Ensemble, nous avons gagné la plus grande des batailles. La nôtre. Celle qui nous concède la force et la liberté de nous aimer.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Juliette

Je repose mon sécateur sur le muret. J'ai composé un beau bouquet, ces roses sont magnifiques. La goutte de sang qui perle sur mon doigt suinte les épines du passé. Pourtant, je n'endure plus leurs blessures. Je parviens encore à m'émerveiller de la beauté des pétales, de cette fragrance délicate. La mémoire a ce pouvoir, certains faits restent gravés à jamais, mais la teneur des émotions qui les définissaient se fane.

Beaucoup diraient que, pour mon jeune âge, j'ai déjà connu trop d'épreuves. Je n'en suis pas convaincue. Bien sûr, je ne néglige pas la lourdeur de ce que j'ai vécu, j'en ai même pleinement conscience. Mais quand on gratte la carapace des autres et que tombent les masques, on se rend compte que nous avons tous notre lot d'histoires sordides. Elles tiennent la place qu'on décide de leur donner. J'ai choisi d'en faire une force.

Je ne regrette rien. Les regrets sont stériles, ils figent dans le temps ce que l'on ne peut plus changer. Il me suffit de voir Mal' qui court après Lou dans le jardin. D'entendre leurs rires et d'observer Ninon qui joue avec son chat, paisible. J'ai la certitude chevillée au corps que je reprendrais la même route, parce qu'elle m'a menée ici, à ce que je suis aujourd'hui. Et je suis en paix, enfin.

Les prunelles de mon amour ont de nouveau cet éclat de vie dans lequel j'aime me noyer. C'est mon refuge, mon foyer. Elles se voilent encore parfois, mais Malik a appris à chasser les ombres quand elles deviennent oppressantes.

Bientôt deux ans que la démesure de Nasser a failli le briser. Deux années qu'il se reconstruit et que je traverse avec lui chacune des étapes. Sa psychothérapie tout d'abord, qu'il a menée à son terme et dont il est sorti plus solide encore. Son lâcher-prise face au jugement des autres, sa confiance enfin établie en la légitimité de notre relation. La vente de nos maisons respectives pour investir un cocon neutre de tout passé. Mais surtout, son nouveau statut professionnel dans lequel il s'épanouit.

Je revois son rictus victorieux à Londres, quand il est sorti de ce bâtiment sinistre, accolé à Lewis, qui affichait lui aussi un sourire carnassier. J'ai su alors qu'il s'était battu avec toute sa rage pour obtenir le respect qu'il méritait.

— *Qu'est-ce que ça a donné ? avais-je demandé.*

— *Un sursaut d'orgueil, ma Blondie. Je les ai défoncés.*

Il s'est avéré qu'une partie des gros bonnets de la firme accusait Malik d'erreurs préjudiciables à l'entreprise. Fautes en réalité mineures et toutes corrigées, sans impact sur la qualité de son travail. Mais il leur fallait un prétexte pour dégager le frère du terroriste sans avoir, en plus, à verser de grosses indemnités. Assisté par Aaron, mon homme a démonté leurs arguments un à un. Ses statistiques parlaient pour lui, il était un excellent élément qui s'était même vu proposer un poste de direction. La plaidoirie était simple ; à quel salarié incompetent propose-t-on ce genre de promotion ?

Mon guerrier a joué cartes sur table en affirmant qu'il se savait victime de discrimination. C'est là que l'aide de Lewis ainsi que les témoignages récoltés par ses soins ont été précieux. Mal' n'était pas le premier à subir ce genre de pressions de la part de la société. À la fin de l'entrevue, le conseil d'administration se rétractait et abandonnait l'idée d'un licenciement.

Mais mon orgueilleux n'en est pas resté là. Pour lui, la confiance était rompue, il ne se voyait pas rester dans une boîte qui avait si injustement

remis son intégrité en question. Surtout après dix ans d'un investissement sans faille. Les informations données, en toute discrétion, par Aaron, ont alors été un argument conséquent pour négocier une rupture conventionnelle de contrat.

Malik a ainsi pu empocher un beau petit pactole et obtenir de *Linkcess* une renonciation de clause de concurrence. Six mois plus tard, il inaugurerait son propre cabinet de consulting. Ce jour-là, j'étais on ne peut plus fière de mon phénix qui a su se relever, au cœur de la tourmente. La fierté est aussi une force qui nourrit l'instinct de survie, face à l'adversité.

— Tu sens bon, mon ange.

Absorbée dans mes souvenirs, je n'avais pas remarqué sa présence. Calé contre mon dos, il pose son menton sur mon épaule, hume mon cou et m'entoure de ses bras rassurants. Au creux de lui, je me sens toujours toute petite. J'aime cette sensation d'être enveloppée de sa peau, de sa force qui n'est que douceur pour moi.

— Tu t'es encore piquée, avec tes deux mains gauches, ricane-t-il, fais voir.

Le doigt toujours en l'air j'observe la perle pourpre glisser le long de ma pulpe. Cette couleur me fait penser à Amira, au sang qu'elle a répandu, en ce jour tragique. Je me suis affranchie de ce traumatisme. Malik est là, c'est tout ce qui importe. Mais souvent, je pense à leurs enfants.

Leur père est mort et leur mère va croupir longtemps en prison. Que sont-ils devenus ? Personne ne sait répondre à cette question. Cette quête obsède Maryam et Ayoub, ils grappillent le moindre indice pour tenter de les retrouver. En vain. Je suppose qu'ils ont besoin de croire que quelque chose de positif survivra à Nasser, et je les comprends.

Malik attrape mon index blessé et le porte à sa bouche, je pivote vers lui, ses ambres me toisent, fiévreuses. Elles me ramènent à l'instant présent, celui qui compte. J'ai appris à me détacher de ce sur quoi je n'avais pas de prise. Ses lèvres glissent sur ma phalange, qu'il embrasse tendrement.

— J'avais rien pour essayer, me dit-il, provocant.

— C'est dégueulasse.

— Je m'en fous, c'est toi... Mais je préférerais coller autre chose sur ma langue.

Mes joues s'échauffent. Il s'amuse toujours à me troubler, dix-sept ans plus tard, il a encore cet effet sur moi. Je n'aurai jamais assez de ces moments de communion où nos corps parlent pour nous.

— Maintenant que j'ai toute ton attention... Il faut que tu lises ça. Comme tu ne regardes jamais tes mails, je me suis permis de jeter un œil et je te l'ai imprimé.

Une étincelle d'espièglerie fait briller ses iris. Il fouille dans la poche arrière de son jean et me tend un papier, grossièrement plié. Intriguée, j'attrape la feuille blanche que j'ouvre avec lenteur. Mes yeux accrochent l'intitulé en encre noire, à plusieurs reprises, puis survolent le reste. Mon cœur s'agite. Je tremble. Quand je relève mon visage, Malik me regarde avec tendresse et fierté.

— Je... Je vais être publiée ?

— On dirait bien. Je n'en ai jamais douté, contrairement à toi.

J'ai écrit mon premier roman. Notre histoire. Quand Mal' confessait ses pensées obscures au psychologue, les miennes frappaient le clavier de façon compulsive. Il me fallait exorciser le passé. Je voulais crier au monde entier que, malgré nos vallées de peines, l'espoir et la vie s'étaient accrochés. Plus que tout, je désirais cracher aux yeux de tous ma vérité au sujet des Mejib et leur rendre justice à travers mes sentiments. Des pages pleines de nous, mais tant d'autres à remplir encore.

— Ça en fait, de belles choses en perspective, mon ange.

Il se replace derrière moi et je m'appuie contre lui. Je regarde mes si précieuses filles alors que ses mains se glissent sur mon ventre. Elles feront des femmes fortes, j'en ai la conviction. Elles braveront les tempêtes comme les arbres qui ploient mais ne se rompent pas, enracinés dans la terre, ancrés dans la vie. Je noue mes doigts à ceux de Malik, qui diffusent leur chaleur sur ce sanctuaire sacré, porteur d'avenir. Porteur du fruit de notre amour. Bientôt, nos cœurs grandiront encore.

Dans ma paume, le papier imprimé frémit sous la légère bise. En son centre, une petite tache rouge écarlate. Ce vermillon fait ressortir le principal mot du titre de mon manuscrit. Je ferme les yeux et souris. *Résilience.*

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Remerciements

Voici venu le moment des remerciements. Mes premiers en tant qu'auteure. Comme le dit si bien l'adage, charité bien ordonnée commence par soi-même. Au risque de paraître présomptueuse, je tenais à vous avouer que je me suis reconnaissante d'avoir, pour une fois, bien voulu croire en ce rêve. De m'être donné les moyens de le réaliser, surtout, même quand le doute me submergeait.

L'écriture est comme la vie. C'est aussi une question de rencontres. Alors, un grand merci à tous ceux qui, de près ou de loin, ont laissé leur empreinte sur *Thorns and Roses*. Que ce soit par la pensée ou de façon plus active, vos élans m'ont touchée.

Merci à ma précieuse famille, au sens proche et large du terme, qui a su me réserver l'espace dont j'avais besoin pour mener à bien ce projet. À mes enfants adorés, qui ont dû accepter de partager leur maman avec des personnes qui n'existaient que dans mon imagination. À toi, mon Gronk. Qui l'eût cru ? On a partagé ça aussi. Tu as été mon alpha lecteur, toi qui ne lis que du Stephen King et des romans historiques. Te voir rougir à certains passages fut un privilège.

Merci à mes amies, mon clan. Les cinq doigts de ma main gauche, celle du cœur. Vous vous reconnaîtrez. Je me confesse, je vous ai posé quelques lapins parce que j'avais rendez-vous avec mes personnages. Mais vos encouragements ne m'ont jamais quittée.

Merci à Céline pour ses précieux conseils sur la rédaction du synopsis. À Kacem, Nour et Leila pour vos précisions sur les quelques mots d'arabe présents dans le manuscrit. À Stéphanie pour nos longues discussions entre deux verres. À mes anciens patients, M et M, votre accueil chaleureux et votre générosité m'ont largement inspiré les caractères de Maryam et Ayoub.

Merci aux bêta-lectrices, Justine, Lolita et ma Lulu, d'avoir pris le temps de me lire afin d'apporter leurs remarques bienveillantes. Vous m'avez boostée pour passer chaque étape.

Enfin, un grand merci à Loïs et Karyn d'avoir eu confiance en moi et en *Thorns and Roses*. Votre regard aguerri et les corrections de Loïc ont sublimé ce récit. Je suis si fière d'embarquer sur ce beau navire qu'est Kyrrō.

J'ai tenu à garder le plus important pour la fin. Alors mille mercis à toi, lecteur, d'avoir fait ce petit bout de chemin auprès de Malik et Juliette. J'espère sincèrement que leur aventure t'a plu. Mais quoi qu'il en soit, je te suis reconnaissante. Parce que c'est à travers toi que cette histoire prend vie à chaque page tournée.

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)



Marco

Le rire cristallin de Lou et la voix enjouée de Ninon inondent ma poitrine de joie. Enfin, je crois. C'est difficile à dire quand on ne possède plus d'enveloppe charnelle. Désormais, ce que je perçois est impalpable et pourtant si précieux. À travers les émotions, je ressens la nature véritable de chaque être, jusqu'aux secrets les plus enfouis dans l'inconscient. En cet instant, je me délecte de l'auréole de douceur qui rayonne autour de ma petite famille. Elle me nourrit d'une force incommensurable.

— Il a encore le hoquet ? Il a dû téter trop de liquide amniotique, c'est rigolo.

— Ninon, t'avais promis que t'arrêtais les mots compliqués ! Et puis c'est pas possible, un bébé, ça peut pas boire à l'intérieur de sa maman, il y a pas de biberon dedans.

Mes filles ont chacune posé une main sur le ventre rebondi de Juliette, elle-même lovée dans les bras de Malik, sur le canapé. Jadis, c'était dans les miens qu'elle s'abandonnait et nos enfants qu'elle portait. Je lui suis si reconnaissant d'avoir pu connaître ce bonheur auprès d'elle. J'aurais voulu le savourer plus encore, mais on ne lutte pas contre l'inéluctable, surtout quand il prend la forme d'un trente-huit tonnes lancé à vivre allure.

Il paraît qu'on voit sa vie défiler juste avant de mourir. Pour ma part, ce n'est pas vrai. J'ai seulement entendu un crissement de pneus, le fracas de

tôles qui se percutent, à peine une respiration retenue et je tirais ma révérence en un claquement de doigts. Je suis mort comme j'ai vécu, vite, fort, avec intensité. C'est ainsi, l'Homme oublie souvent qu'il n'est que de passage sur Terre et que chaque moment pourrait être le dernier. Si j'avais su ce qui m'attendait, aurais-je changé quelque chose à ma courte existence ? D'un point de vue d'humain, sans nul doute, je me serais battu pour ne pas les quitter. Vivre est frénétique, on s'accroche au fil de notre destinée pour tenter de retenir le temps. Un vain subterfuge, il s'étirole malgré nous. À présent qu'il n'a plus de prise sur moi, je comprends que seul l'essentiel demeure.

— Mais notre petit frère, il a déjà une bouche, il fait même pipi dans le ventre de maman.

— Beurk, c'est dégoûtant ! rétorque Lou, le nez froncé.

Malik et Juliette rient, ils dégagent souvent une aura semblable. Un peu comme la mienne, intense, lumineuse. Je n'en ai pas appris plus ici sur le mystère des âmes sœurs que sur celui de l'univers. Je crois que nous gravitons dans l'éternité qui nous ressemble, teintée de nos propres vérités. La mienne, plus que tout, est que je voulais voir mes petites femmes retrouver la paix. Alors, j'ai œuvré en ce sens. Rassurez-vous, nous ne modifions pas le cours des choses, encore moins la volonté de ceux qui restent. Nous semons juste quelques cailloux pour que le chemin apparaisse plus limpide à ceux que nous chérissons. Toutefois, eux seuls choisissent ou non d'arpenter cette route.

Une énergie chaleureuse irradie soudain à mes côtés. Je discerne ses nuances singulières. Vibrantes, puissantes, comme celles de sa fille. Monsieur Gimenez. Nous nous sommes trouvés, guidés par le même dessein. Celui de veiller à l'épanouissement de nos plus belles œuvres.

— Tu vois, fiston, ils y sont arrivés.

— Je n'en ai jamais douté, Antoine.

Comment pouvait-il en être autrement ? Le cœur de Juliette se morcelait. Quand il chantait sa complainte, la nuit tombée, pour pleurer ma perte, son souffle s'asphyxiait. Il ne devait pas se tarir davantage. Alors j'ai accepté que seul Malik pouvait raviver cette étincelle qui crépitait en

sourdine. Parce que, dorénavant, je la perçois, cette évidence dans la poitrine de celle qui m'a offert mes plus douces années. Au croisement de chacun des battements de son palpitant, lui et moi nous entremêlons pour accorder sa rythmique. Nous sommes tous deux les épines et les roses d'un amour qui n'a jamais cessé de fleurir.

OceanofPDF.com

Pour suivre notre actualité,
nos sorties et profiter des
offres de notre boutique,
une seule adresse :

kyrroeditions.com



OceanofPDF.com



47 bis rue nationale
35380 Plelan le Grand
Siret 88976552500015

Dépôt légal avril 2023
ISBN : 978-2-493363-14-5
Auteur : ©Max Néna
Graphiste : ©Loïs Smes
Sources images : ©Envato-Elements
©Pixabay ©Istock ©123RF
Correction : ©LJL Translations

¹ AVC : Accident Vasculaire Cérébral. Nursing : soins d'hygiène. Constantes : surveillance des paramètres vitaux.

² Formules de politesse qui signifient bienvenue et sa réponse d'usage.

³ Whisky single malt écossais.

⁴ Il existe plusieurs façons de dire maman en arabe. *Oummâh* est moins courant, mais son sens est plus affectueux que les termes *oummi* et *mama*.

⁵ Interjection qui signifie littéralement « ce que Dieu a voulu » et que l'on peut traduire par « Dieu soit loué ».

⁶ Citation de Johann Wolfgang von Goethe.

⁷ Camp de concentration nazi, implanté en France en 1941, sur le territoire de l'Alsace, annexée par l'Allemagne nazie.

⁸ Militaires d'origine algérienne qui servaient comme soldats auxiliaires au côté de l'armée française et combattaient contre les nationalistes algériens du FNL. La France s'engage à les accueillir après la guerre d'Algérie, mais revient sur cet engagement suite aux accords d'Évian. Seule une minorité trouve refuge en France, les autres sont massacrés et seront cantonnés dans des camps de reclassement.

⁹ Jilbab : robe longue et ample, couvrant tout le corps excepté le visage.

¹⁰ Citation de Franck Ntasmara.

¹¹ Echinoidea : oursin. *Paracentrotus lividus* : oursin violet femelle.

¹² Bambara : principale langue du Mali.

¹³ Traduction : je t'ai jeté un sort.

¹⁴ Chanson de Tones and I sortie en 2019.

¹⁵ Chanson enregistrée par un Morrison complètement ivre et défoncé, le sens du titre reste encore aujourd'hui inexpliqué.

¹⁶ Verset 04 de la sourate Al-Hadîd (le Fer).

¹⁷ Adjectif employé en psychologie pour ce qui concerne l'humeur.

¹⁸ L'awalé appartient à la grande famille des jeux de semailles africains.

¹⁹ Trouble du langage, observé parfois dans le spectre autistique, qui consiste à répéter de manière automatique les derniers mots entendus.

²⁰ Voile porté par de nombreuses musulmanes lorsqu'elles sortent de chez elles.

²¹ Cellule d'Urgence Médico Psychologique.

²² Direction Générale de la Sécurité Intérieure.

Remerciements

Notes de bas de page

OceanofPDF.com